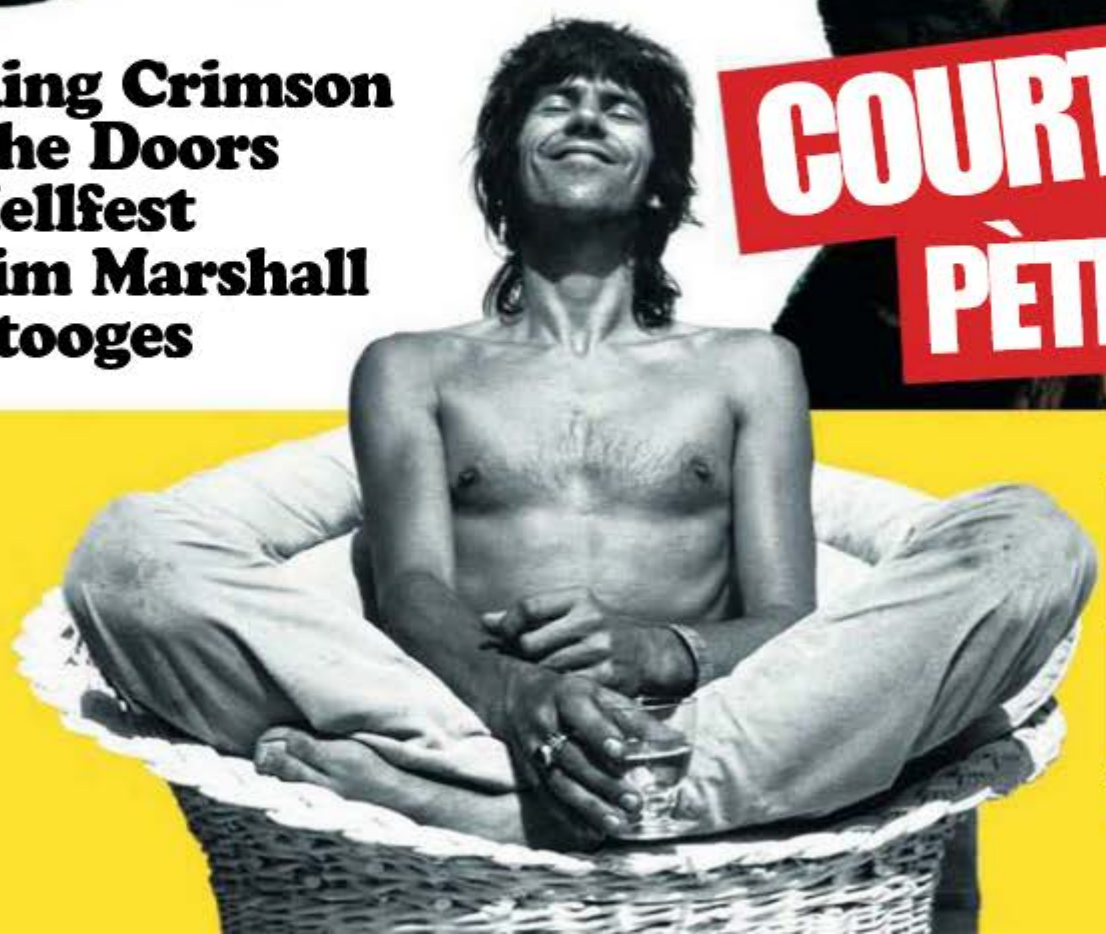
ROCK & FOLK

MUSE
remplit les stades !

COURTNEY LOVE
PÈTE UN CÂBLE !

King Crimson
The Doors
Hellfest
Jim Marshall
Stooges

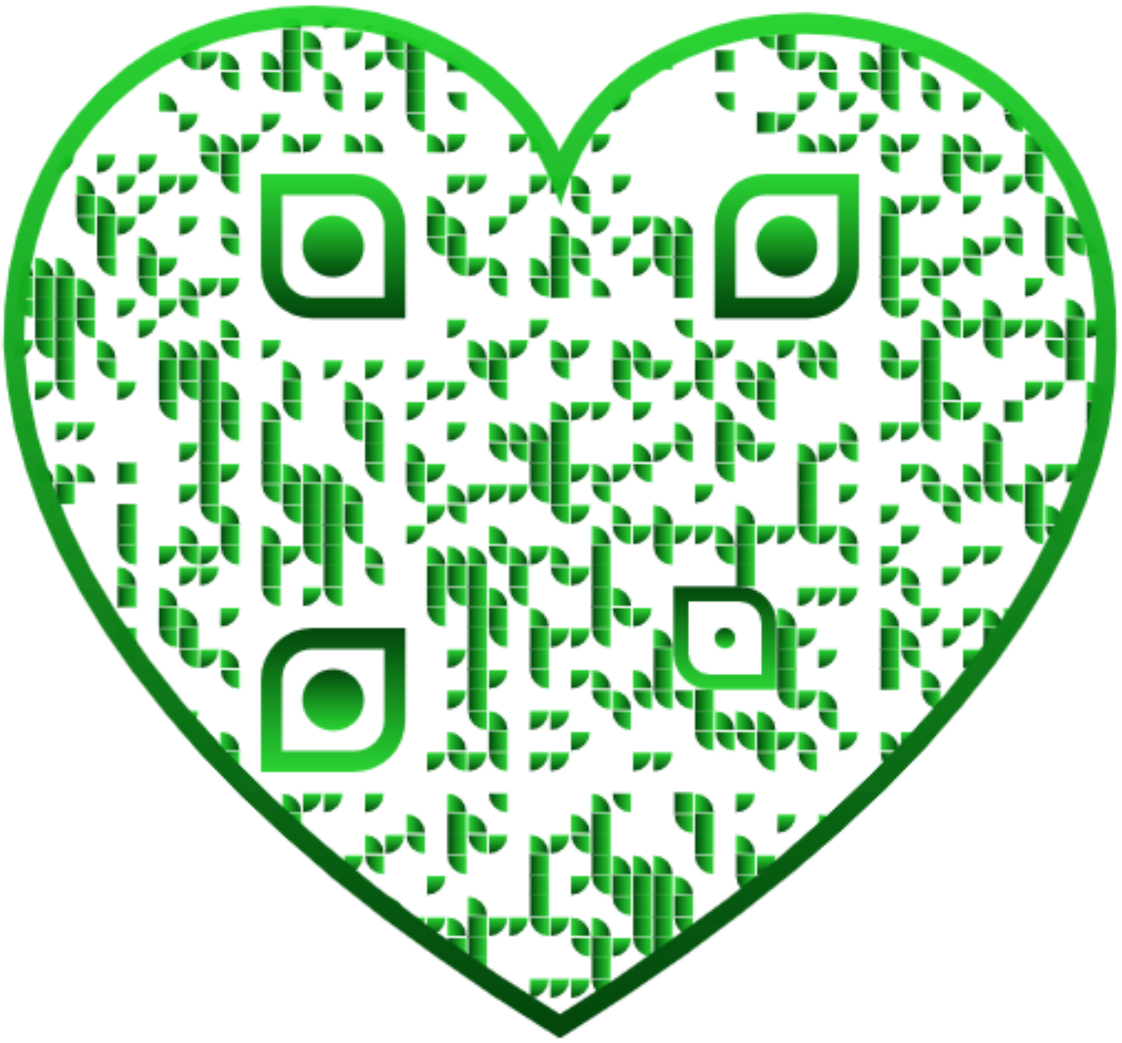


KEITH RICHARDS
Interview d'Exile

JUIN 2010 N°314 / 5,10 € MENSUEL / BEL 5,80 € / CH 9,90 FS / LUX 5,80 € / PORTUGAL CONT. 6,00 € / CAN 9,30 $ CAN / ITA 6,00 € / DOM (S) 5,80 € / DOM (A) 5,90 € CAL. (A) 1320 CFP / CAL. (S) 820 CFP / Pol (A) 1520 CFP / Pol (S) 820 CFP / GRECE 5,70 € / ANDORRE 5,10 € / MAROC DH MAD / NCE 12 € / ILE MAURICE 7,20 €

L 19766 - 514 - F: 5,10 €

Editions Lafayette



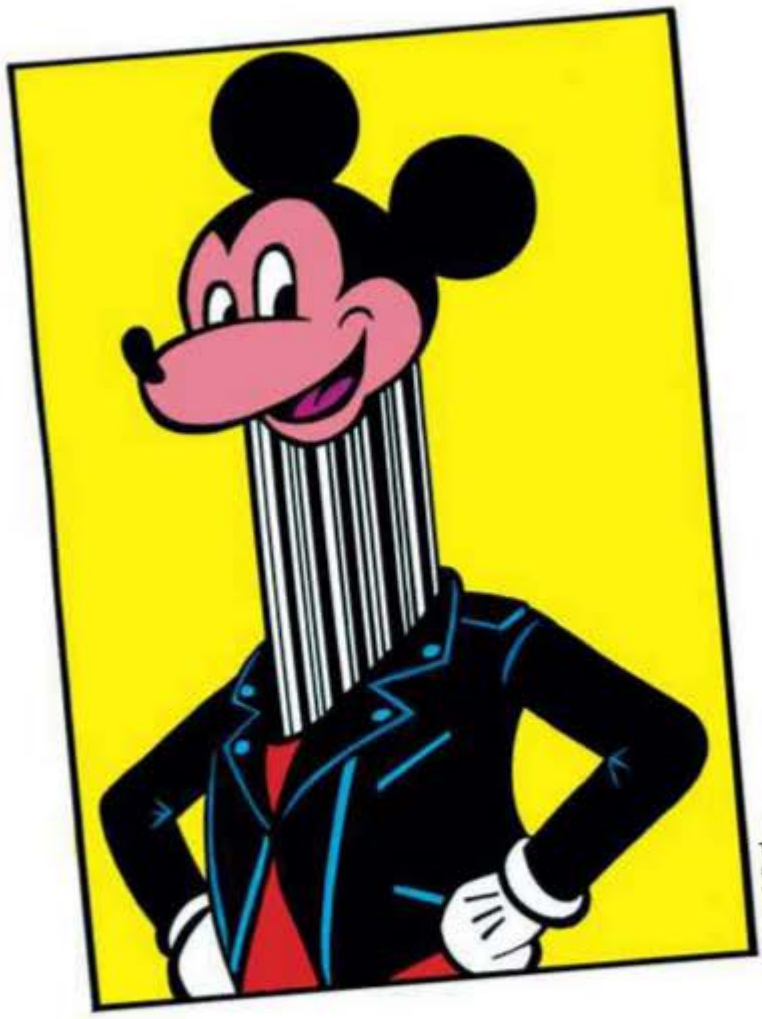
ANNO 1719

8·6

Bavaria

DÉMESURÉMENT BIÈRE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

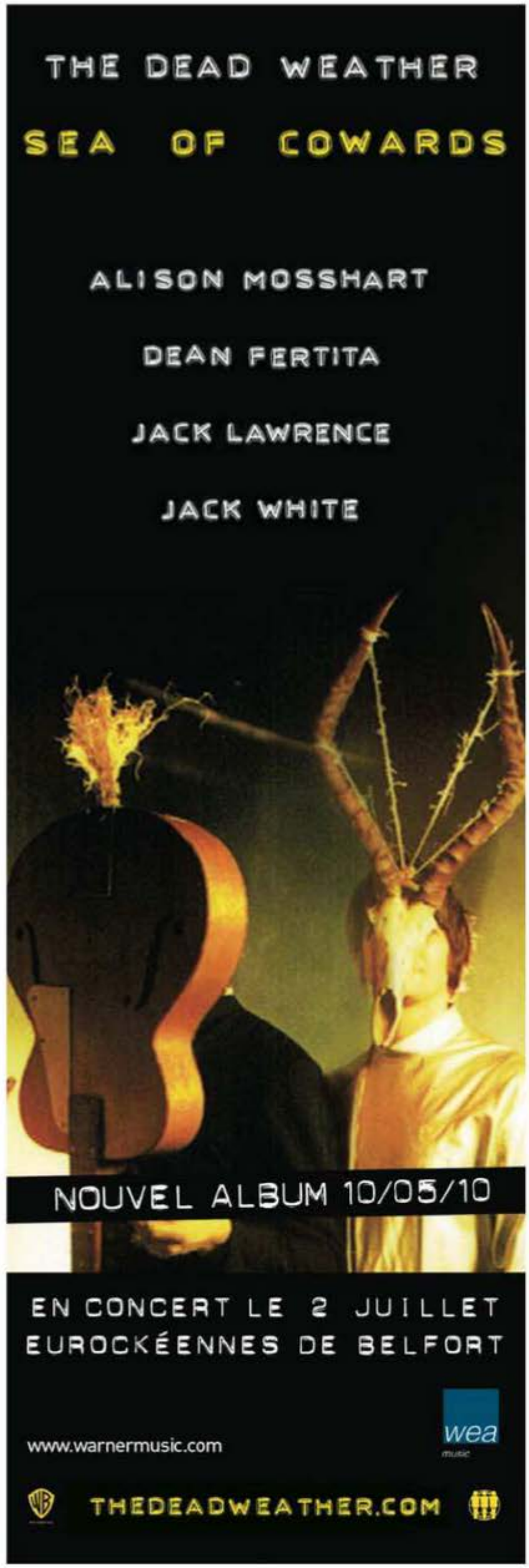


eDito

La fille du batteur de Granicus

Les récents articles sur le *mainstream*, ce fameux mainstream hautement marketé et prouvant que Walt Disney a certainement gagné bien des batailles — sinon la guerre — du Divertissement, négligent un effet collatéral que personne n'a souligné nulle part.
A vrai dire, depuis un demi-siècle et les Beatles, l'industrie du spectacle piochait libéralement dans l'underground pour tenter de transformer Mothers Of Invention ou Led Zeppelin en poules aux œufs d'or (*mainstream*). L'affaire était diablement efficace, souvent ça marchait au-delà de toute espérance (Nirvana) et dans le cas contraire (Killing Floor, Stray Dog, Sir Lord Baltimore, etc), on pouvait parler de témoignages artistiques cultes et non filtrés.
Or aujourd'hui, plus rien de tel.
Les responsables du mainstream (films, disques, livres) ont presque totalement cessé de s'approvisionner dans la réserve underground.
Pour quoi faire ? Pourquoi s'encombrer d'artistes pour tenter de mettre au point les pompes à fric de 2012 ? Muse est bien représentatif de ces nouvelles rock stars lisses et bosseuses.
Keith Richards représente l'ancien système, Courtney Love zigzague entre hier et demain et devient quasi folle à essayer d'exister aujourd'hui.
Et puis il y a cette nouvelle page de Jonathan Witt (Highway 666 Revisited) qui tente de démêler les fils épars de la saga des géants oubliés du hard...
D'emblée nous avons prévenu l'auteur : si sa rubrique voulait exister, elle devait enfin nous en apporter plus sur tous ces groupes mythiques.
Rusé comme Ulysse, Jonathan Witt a contacté sur Facebook des quidams dont le nom tendait à prouver que...
"— Sorry mademoiselle, could you be the daughter of Granicus' drummer ?"
Quelques mails plus tard, notre homme entrait enfin en contact avec ces mystérieux musiciens cultes dont l'album annonçait totalement Guns N'Roses avec vingt-cinq années d'avance...
L'aventure continue chaque mois, ici.
Edito écrit en écoutant Terry Reid, "The River".

PHILIPPE MANŒUVRE



“C’est à la lumière qu’une bière dévoile sa qualité.”*

*Jean-François Bour - Brasseur chez Kronenbourg

“L’engagement qualité de Kronenbourg passe par le contrôle de la bière (arôme, couleur, goût) à chaque étape de l’élaboration.”

BRASSEURS DEPUIS 1664

Kronenbourg

Parole de Brasseur

L’ABUS D’ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.

SOMMAIRE 514

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley & Philippe Manœuvre **BEN BARBAUD** 16

IN MEMORIAM

Georgina Tacou **PIERO** 20

PROSPECT

Cyril Deluermoz **THE LOVE ME NOTS** 22

ABSOLUTELY LIVE

Jérôme Soligny **THE STOOGES** 24

TETE D'AFFICHE

Bertrand Bouard **SHARON JONES** 26

Basile Farkas **OH LA LA !** 28

Joseph Achoury Klejman **SCORPIONS** 30

Busty **LCD SOUNDSYSTEM** 32

EN VEDETTE

Pierre Perrone **KEITH RICHARDS** 34

David Angevin **HOLE** 42

Eric Delsart **THE DOORS** 48

DOSSIER

Pacôme Thiellement **LA FORTUNE DU ROCK PROG** 54

Alain Orlandini **KING KRIMSON** 56

Jonathan Witt **DISCO PROG** 60

Fred Jimenez **JEAN-PIERRE MASSIERA** 64

Georgina Tacou **MUSE** 66

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **JIM MARSHALL** 74

Ce numéro contient un programme "Les Voix Du Gaou" broché au centre sur la totalité de la diffusion. Les programmes "Eurockéennes", "Musilac" et "Main Square" jetés sur la totalité de la diffusion. Ainsi qu'un encart réabonnement broché sur la totalité des abonnées entre les pages 2 et 3.

PHOTOS COUVERTURE :
MUSE : FABRICE DEMESSENCE, HOLE : DR,
KEITH RICHARDS : DOMINIQUE TARLE
Graphisme couverture : FRANK LORIOU

photo Dominique Tarlé

34

KEITH RICHARDS

photo DR

48

THE DOORS

Photo Fabrice Demessence

66

MUSE

RUBRIQUES EDITO 03 COURRIER 06 TELEGRAMMES 11 DISQUE DU MOIS 79 DISQUES 80 REEDITIONS 88 HIGHWAY 666 REVISITED 92 IMPORTS 94
LA DISCOTHEQUE IDEALE 97 QUALITE FRANCE 98 BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110
CULTES DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 122 PETITES ANNONCES 126 CHARTS 129 DOCTOR Z 130

Editions Lariviere **Rock&Folk** Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 35 15 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr
Président-Directeur Général Patrick Casasnovas **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE 2006

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur Commercial** Alain Figari (34 82) **Directeur de Publicité** Thierry Solal (33 00) **Assistante** Laetitia Lallemand (33 00) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Laetitia Lallemand (33 00) - laetitia-lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Daniel Lesven, Nathalie Morales **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Laeticia Alzieu (56 95) **PROMOTION ABONNEMENTS :** Carole Ridereau (33 48) **ABONNEMENT** : France 1 an-12 numéros : 54,25 € – UE et Suisse 1 an-12 numéros : 72 € – Autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2e trimestre 2010. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0510 K 86723 **ISSN** n° 0750-7852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.
LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

www.rocknfolk.com

Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD, compilation de titres sélectionnés par la rédaction, et ce chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD...
Illustrations Thierry Guitard

Bravo la Poste !

Mon cher Rock&Folk, je t'écris pour te raconter l'incroyable histoire de ces derniers jours. Tu vas voir... tout arrive. J'allais chercher mon courrier comme tous les jours. En ouvrant ma boîte aux lettres, que vois-je ? Emballé sous son blister de papier gris beige, Rock&Folk. Jusque-là, rien de très extraordinaire sauf que je ne suis plus abonné depuis 20 ans. Je sors le magazine de son emballage et ho ! Stupeur. Dr Feelgood en couverture. Je feuillette rapidement le contenu, des photos du Docteur, Wilko Johnson, Lee Brilleaux, les Sex Pistols, Joe Strummer, Ian Dury, les Stooges (tiens je les croyais séparés), Buddy Holly, Alex Chilton. Pas de doute, je reçois avec plus de trente ans de retard un numéro de Rock&Folk de 1977 que je n'avais pas reçu à l'époque (pour cause de grève des PTT, je suppose). En tout cas, je dis bravo à la Poste. Me le faire parvenir après tout ce temps... Chapeau. Tu vois, c'est incroyable. Et du coup, j'espère recevoir (on ne sait jamais) un autre numéro de la même époque qu'il manque à ma collec' (le spécial rock français avec Téléphone, Trust, Bijou, Starshooter, Ganafoul Factory, Asphalt Jungle...). Voilà, tu avoueras que c'est quand même une histoire extraordinaire. Alors, ami lecteur, si toi aussi, tu as été privé de ton magazine accidentellement au cours de ces quarante dernières années, sache que parfois un miracle se produit. Trop forts, les PTT.

MARCELLO PLISKAEN *(courriel)*

De vous à moi

Marc-Edouard Nabe n'est pas Joseph de Maistre.

STEVE McQUEEN *(courriel)*

Alzheimer

Bonjour, j'ai parcouru avec passion votre dossier sur le pub rock et je suis surpris qu'il ne soit fait aucune mention dans la rubrique Discographie Pub Rock des fabuleux Inmates (grandioses au moins sur les deux premiers albums)... Certes il s'agit d'une discographie sélective, mais quand même... Sinon, merci Monsieur Ungemuth, grâce à vous je me ruine... Bien à vous.

FABRICE *(courriel)*

Mépris

Etre (un vrai magazine de) rock en 2010, c'est avoir les bollocks de mettre Dr Feelgood en couverture plutôt que Coldplay, au mépris des chiffres de vente.

FRANCK PIZOT – 38120 Saint-Egrève

Réponse : Chut, notre patron pourrait vous lire...

Pour qui se prend-il ?

Pour qui se prend-il, ce petit bourgeois de merde, pour insulter le rock ainsi ? Sachez, Mr Marc-Edouard Nabe, qu'au vu des rockers, vous n'êtes rien, rien qu'un minable écrivain. Etre rock'n'roll en 2010, c'est simplement cracher sur les nabots de votre espèce. Longue vie à Rock&Folk.

SEBA *(courriel)*

Jazz fatwa

Dans un bel élan masochiste, vous avez donc demandé à Marc-Edouard Nabe de disserter en ce mois de mai sur la musique et, au passage, de répéter à quel point il méprisait celle qui vous (qui nous) tient tant à cœur. Ayant 50 ans passés, je peux dire que j'ai croisé un paquet de *Réoctionnaires*, de défenseurs du classique über alles ou de tenants du jazz only jazz, tribu à laquelle semble appartenir le rejeton de Marcel Zanini (on y reviendra forcément c'est trop énorme). Autant de musiques, autant de chapelles, pourrait-on dire. Nos fondamentalistes de tout poil envoient donc depuis toujours des fatwas à tour de bras et condamnant, en son temps, Stanley Kubrick à la damnation éternelle parce qu'il avait osé utiliser Schubert pour illustrer "Barry Lyndon" ou en nous expliquant, comme Mister Nabe, que les Beatles et les Stones, c'est quand même peau de balle comparé à Miles. Amen. Je suis fasciné par la fermeture d'esprit de ce genre d'attitude. Les musiques font appel à des niveaux de conscience différents. En deuil, j'ai écouté dix jours de suite Schubert et Mendelssohn. L'an dernier, de passage à New York, j'ai été subjugué par un concert de James Carter au Blue Note, accompagné à la batterie par le fabuleux Joey Baron qui semblait tout autant prendre son pied, un mois plus tard à Paris, à la Cité De La Musique, en accompagnant Marianne Faithfull. Nabe nous dit qu'il n'a jamais eu besoin d'acheter de disques, il avait tout à la maison. Bah c'est bien le problème, mon gars. Il y a un moment où on a le droit de s'éloigner des goûts de papa-maman. Herbie Hancock, c'est sublime, mais l'intro de "Brown Sugar", ça te fout une belle rage quand tu as quinze ans. Justement, quand j'avais quinze ans, j'attendais, avec impatience, Rock En Stock, émission mythique, en espérant fébrilement qu'elle existe encore le mois suivant et je pestais devant les merdes qu'on nous infligeait continuellement dans Midi Première, émission animée par la terrifiante Danièle Gilbert. On y voyait trop souvent papa Nabe, Marcel Zanini, au look de cake absolu, qui a formé le goût du petit Marc-Edouard. Surfant sur le merdissime "Tu Veux Ou Tu Veux Pas" (si ça, ça swingue, Marc-Edouard...), Papa Nabe venait nous interpréter quelques solos de clarinette, dégoûtant à tout jamais du jazz de milliers de gamins déjà traumatisés par Sheila, Dave, j'en passe et des plus nazes... Pour s'ériger en détenteur du bon goût absolu, encore faut-il ne pas avoir de casier, Mister Nabe...
Que vous vous gaussiez (avec papa) de Mick et John, pourquoi pas, mais encore faudrait-il que vous ayez beaucoup mieux en magasin. Un dernier point, tu sembles rêver d'un pillage en règle des Champs-Elysées, bon, *why not*...
Demande donc à deux ou trois de ces jeunes de faire un détour par ton salon pour y brûler tes livres, briser tes disques et déchirer ta jolie photo de sainte Thérèse (on rêve) et tu verras : toi aussi, tu es un bourgeois et un fameux, encore.

STEPHANE *(courriel)*

TUNIQUE 100% POLYESTER

FASHION AGAINST AIDS!

LA MODE CONTRE LE SIDA

Tunique
29,95 €

25% DU PRIX DE VENTE DE LA COLLECTION FASHION AGAINST AIDS SERONT CONSACRÉS À LA SENSIBILISATION ET À LA PRÉVENTION DU VIH/SIDA. DANS UNE SÉLECTION DE MAGASINS DÈS LE 20 MAI 2010. POUR EN SAVOIR PLUS, RENDEZ-VOUS SUR WWW.HM.COM

H&M

DAA

Courrier

The Best

Vendredi, je devais prendre l'avion. Comme à chaque fois, je m'étais imposé de ne pas toucher au nouveau Rock&Folk avant mon départ. Alors que l'embarquement commençait, et après des embrouilles de bagages et de supplément à payer, j'ai couru acheter mon magazine. Et là, énorme baffe jaune et noire : le temps s'est arrêté et, comme dans les "Blues Brothers", la voûte du Terminal 2 s'est ouverte pour laisser entrer la lumière céleste. Ils étaient là, à nouveau réunis, sur la photo qui a fait la pochette de "Stupidity" : Manœuvre réparait enfin une injustice notoire, mettant pour la première fois Lee Brilleaux et Wilko en couverture de Rock&Folk. Tout à coup, Dr Feelgood apparaissait comme ce qu'il a toujours été : un groupe majeur, non plus une série B. Et ça m'a fait tellement de bien que j'ai circulé dans tout l'aéroport (et l'avion) le canard à la main, fier de trimbaler sur moi cette putain de photo. Et puis ensuite il y a eu l'article de Soligny, avec interview de Wilko. Excellent, passionnant, réjouissant, comme tout le reste de ce numéro remarquable. Alors je dis bravo, merci, et je re-signe pour 30 ans de Rock&Floque. Et pas par nostalgie : Airbourne en couverture du numéro précédent, c'était tout aussi couillu. (Tout petit bémol toutefois : parler aussi bien du pub rock sans sérieusement aborder le cas Mick Green, lequel en plus vient de passer la guitare à gauche, c'est dommage. Sans lui, pas de Wilko Johnson. Et ses Pirates sortaient un disque en 2006, brutal et près de l'os, comme on aime...). Bonne continuation en tout cas, et félicitations aussi au brillant rédacteur en charge des légendes de photos. *God is in the details.*

LAURENT MULLER ***(courriel)***

Réponse : C'est Vincent Tannières le coupable ! Les légendes drôlatiques, c'est lui.

Voilà, c'est Izia

Etre rock en 2010, c'est prendre toujours plus de plaisir à dépasser les limites et finalement, se blesser, entendre la sirène de ce qui pourrait ressembler à un camion de pompier qui vient vous ramasser et gueuler parce que le pompier vient d'éteindre la radio alors qu'elle passait la toute dernière révélation rock, Izia.

JULIE C ***(courriel)***

Ironie

Quelle ironie. Avoir dû attendre trente-cinq ans et le film de Temple pour pouvoir connaître le bonheur d'une couverture dédiée à Dr Feelgood...

JEAN-PHILIPPE TERENNE ***(courriel)***

Que c'est bon !

Par un dimanche pascal, ça faisait dix ans, enfin le retour du Reverend avec ses *balls of cocaine*. Un concert moins typé que celui des Trashmen à Vernouillet, mais tout aussi fabuleux. De l'énergie, une reprise de "Folsom Prison Blues" de Johnny Cash. L'hymne texan avec un Reverend au sourire patriotique. N'oublions pas Jimbo, échappé de Papa Schultz, danseur de contrebasse *slam bass*. Seul le batteur vient du Tennessee. Pour un bon croyant, il fallait être au concert du Reverend. En fait, le Reverend est le fils caché de Cochran et Janie Jones. Une bonne première partie des surfeurs garage de Californie, Deadbolt. Harley-Davidson faisant son garnement, mais que c'est bon ! A signaler, présence de nombreux freak brothers. Messe du mois.

SOPHIE ***(courriel)***

Dernière cigarette

Malcolm McLaren a fumé sa dernière cigarette jusqu'au filtre. Le dernier grand excentrique a jeté son mégot à terre. Et vous, Mr Eudeline, vous l'avez écrasé de la pointe du pied. Merci pour lui.

GARANCE ***(courriel)***

Fucking enthousiasme

Hé hé ! On sentait bien, depuis mars, l'affaire reprendre au journal. Avec pour seul concurrent elle-même, l'équipe Rock&Folk se prend en pleine poire, mois après mois, la tâche irritante de ne pas l'oublier. La Discothèque Idéale avait redémarré depuis un moment. Eudeline le survivant redevenait consistant. Les photos d'archive nous parvenaient pleine page (croyez-moi, vous êtes les seuls), chacun s'énervait pour nous servir le meilleur : les articles, sur l'indécent récent ou les vieux éternels, sont bien ceux de journalistes fouilleurs, concernés, généreux. La chronique blues m'excite, celle du hard, bordel, me fucking enthousiasme. Et puis, l'entrevue de Marc-Edouard Nabe, délicieuse et riche. Avant décembre, vous nous aurez eu Dieudonné et Zemmour ?

RK ***(courriel)***

La honte

Cher Nicolas Ungemuth, dans dix ans, je tiens à ce que vous relisiez votre critique du nouveau MGMT. Je ne doute pas un seul instant de votre réaction : la honte. Cet album est déjà un classique. Bien à vous.

M.B ***(courriel)***

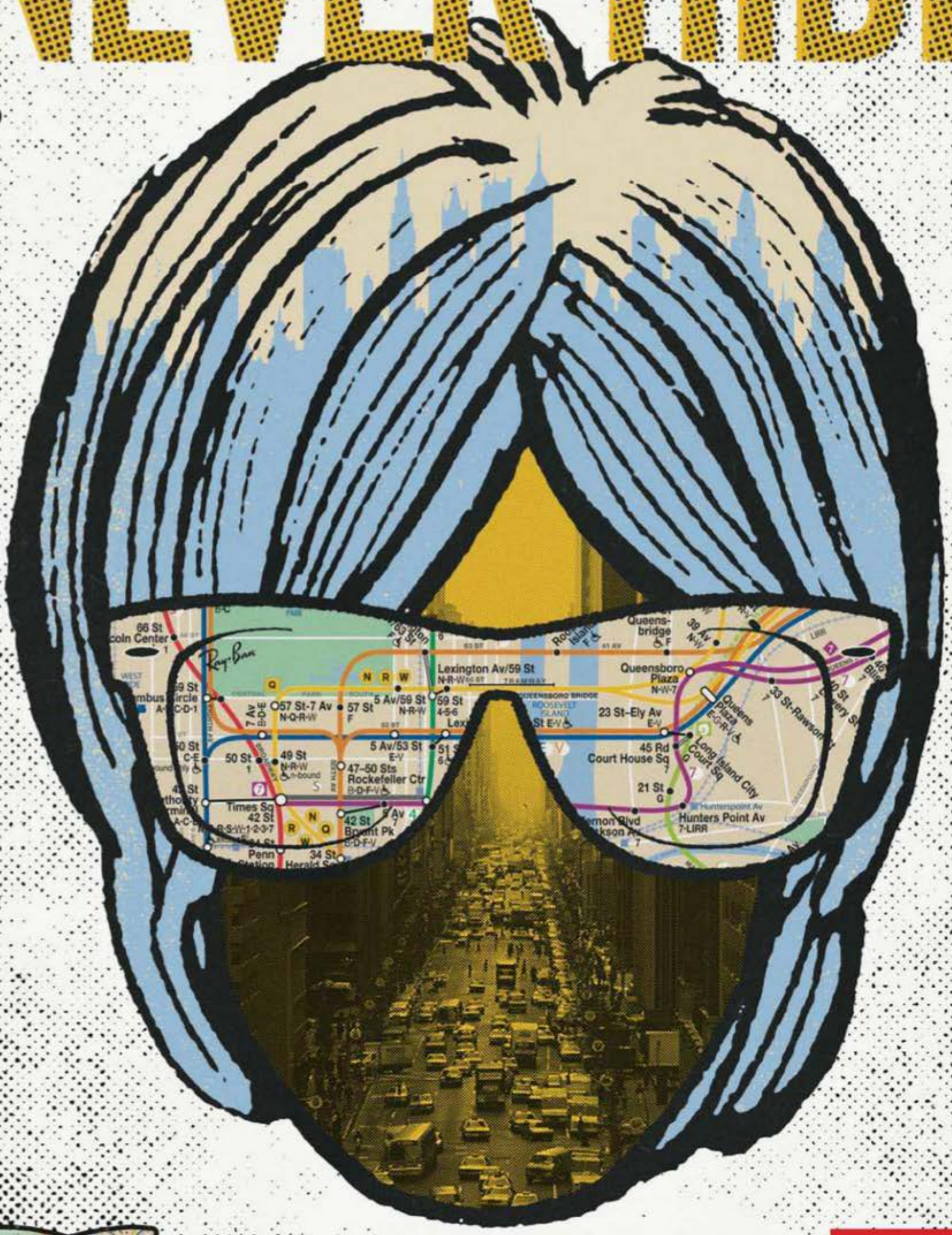
Géant

Etre rock en 2010, c'est, un dimanche après-midi, aller taguer en lettres géantes sur le mur du lycée : *Kiss Army*, tout en sachant qu'on est le seul à aimer ce groupe dans le bahut.

JONATHAN LAFON ***(courriel)***

NEVER HIDE*

Copyright©2009 MetroPolitan Transportation Authority. Used with permission.
Officially licensed by MTA.



rare* PRINTS

ray-ban.com * NE TE CACHE PAS - * IMPRIMÉS INÉDITS MOD. RB 2140 COL. 1033

Ray-Ban

GENUINE SINCE 1937.

Télégrammes

PAR BUSTY

France

THE BELMONDOS
Juste après la sortie de son album "Always Rumble" et au début de sa tournée, le quartette parisien a implosé. Son leader Luc Belmondo cherche trois nouveaux frères d'arme.

BORN BAD
L'illustre disquaire parisien organise les 25 et 26 juin son incontournable raout au Trabendo. Du lourd au programme avec le retour du légendaire Gravedigger V de San Diego, des Masonics, des Wildebeests, du Reverend Beatman, de The Urges ou de Magnetix.

Call Me Senor

Photo DR

CALL ME SENOR
Le projet electro-pop de deux anciens membres des Victorians sort son premier EP trois-titres sur le label Shakermaker (en numérique uniquement).

THE DADDS
Fin de parcours pour le combo garage chic et choc de Saint-Lô qui se produira pour la dernière fois début juin au fameux Primitive Festival de Rotterdam.

FREDERIC MITTERRAND
Le ministre de la Culture a fait interdire un festival Inrockuptibles (avec Charlotte Gainsbourg, Phoenix, Vampire Weekend...) prévu dans la Cour du Louvre les 18 et 19 juin prochains. Motif invoqué : problème de sécurité et concordance malheureuse avec les commémorations de l'appel du 18 juin.

FURIA SOUND FESTIVAL
Encore un festival annulé faute d'argent. Désavoués par les élus de la ville et privés de subvention, les organisateurs du festival de Cergy-Pontoise viennent de se voir contraints d'annuler l'édition 2010.

Photo Yves Mourtada-DR

Fury Furyzz

FURY FURYZZ
Les jeunes et furieuses Parisiennes viennent de sortir leur premier 45 tours. Elles seront en concert le 12 juin à la Cantine de Belleville.

JULIAN CASABLANCAS
En attendant le prochain album des Strokes, leur leader se produira en solo dans les festivals d'été : le 3 juillet au Main Square Festival (Arras), le 4 aux Eurockéennes (Belfort), le 6 au festival Days Off (Paris) et le 18 aux Vieilles Charrues (Carhaix).

Photo Hamish Brown-DR

Kasabian

KASABIAN
Les auteurs de "West Rider Pauper Lunatic Asylum" feront la première partie de Muse au Stade de France le 12 juin.

LIPSTICK NIGHTS
Le jeunes groupe havrais Lipstick Traces (qui a sorti fin 2009 le EP "I Don't Care") est en résidence aux Combustibles à Paris jusqu'au mois de juin : un concert chaque fin de mois avec des invités.

INTELLIGENTSIA

"Je peux mentalement me donner un orgasme"

LADY GAGA

LORD FESTER COMBO
"Welcome To My House" permet de découvrir sous la forme d'un *picture disc* vinyle évidemment illustré par Fred Beltran quatre titres de rockabilly haletants du quatuor parisien.

MIA
C'est Romain Gavras (à qui l'on doit la vidéo "Stress" de Justice) qui a réalisé le clip de "Born Free", premier extrait du prochain album de la chanteuse de "Paper Planes". La vidéo, qui dénonce la violence et la discrimination à coups d'images choc, a été immédiatement censurée par youtube.

MICHAEL JACKSON
Le film en 3D "Captain Eo", dont le défunt auteur de "Bad" a composé la musique et la chorégraphie et où il joue au côté d'Angelica Houston, est de retour à Disneyland Paris dès le 12 juin.

MOLLY'S
Le premier album du quartette psychédélique d'Amiens est terminé. "Sighs Of The Night" bénéficie de l'impressionnante production de Mark Gardener, mais le groupe cherche toujours un label.

MOUSS & HAKIM
Les frères Amokrane fêtent 20 ans d'aventures musicales avec un disque live "Vingt d'Honneur" (sortie le 31 mai) et un concert au Nouveau Casino le 1er juin.

MOVIE STAR JUNKIES
Adepte d'un blues punk du meilleur effet, ce quintette turinois frappe de nouveau un grand coup en s'attaquant sur son nouveau simple à paraître chez Kizmiaz Records au "Requiem Pour Un Con" de Serge Gainsbourg.

MUSIC IS NOT FUN
Les jeunes Lyonnais (dont l'album "British Rendez-Vous" est dans les bacs) viennent de remporter le concours *Deezer de Talents* organisé par Deezer, l'Adami et le festival Europavox, lequel les invitera à se produire sur scène le 22 mai.

NAIVE NEW BEATERS
Les Français s'exportent bien : après une tournée anglaise en mai (qui passera notamment par le festival Great Escape à Brighton), ceux-là se produiront fin juin au Festival de Glastonbury et en septembre au Bestival (Ile de Wight).

PIERRE HYBRE
L'auteur de French Kicks, livre de photographies consacrées à la jeunesse rock, expose ses photos du 28 mai au 31 juillet à la galerie parisienne La Petite Poule Noire. Titre de l'exposition : *Rockers, Rêveurs et Autres Joyeux Garçons...*

PONY PONY RUN RUN
Les Nantais récemment récompensés par une Victoire de la Musique s'attaqueront au Zénith de Paris (le 12 novembre prochain) et commenceront cet automne l'enregistrement de leur deuxième album.

ROCK EN SEINE
La programmation du festival vient de s'enrichir de nouveaux noms pour l'édition 2010 : Jello Biafra, All Time Low et Stereophonics.

THE ROLLING STONES
"Plundered My Soul" est entré directement en 15e position des ventes de singles, la semaine de sa sortie.

THE SENDERS
Une compilation récapitulant la carrière du groupe de Philippe Marcadé vient de sortir chez Devils Jukebox sous le titre "Outrageous And Contagious" *(www.lamf.biz)* : 24 titres dont beaucoup d'inédits et deux apparitions de Johnny Thunders.

SHERAFF
Le quartette a sorti le 11 mai son nouvel EP "Keep It Secret".

Photo Tiger

WILKO JOHNSON
Le 4 mai dernier, juste après la projection de "Oil City Confidential" sur l'écran de la Cigale, Wilko Johnson surgissait, pour une heure et quinze minutes de déluge riffique maximal.

Télégrammes

PAR CYRIL DELUERMOZ

Royaume-Uni

Adam Ant

Photo Dalle

IAN CURTIS
À l'occasion du 30e anniversaire de la mort du chanteur, Peter Hook, accompagné de son groupe The Light, s'est produit les 18 et 19 mai à Manchester où il a joué dans son intégralité "Unknown Pleasures" de Joy Division.

JOHN LENNON
Des ouvriers creusant dans le jardin de l'ancienne maison du mari de Yoko ont découvert une sacoche contenant des bouteilles remplies de LSD. Le père de Julian et Sean avait caché là ce trésor en 1967, pensant laisser tomber les drogues pour la méditation mais, à son retour d'Inde, il tenta vainement de retrouver son magot.

ADAM ANT
"Adam Ant Is The Blueblack Hussar In Marrying The Gunner's Daughter" serait le titre du premier CD depuis 1995 de l'ancien leader des Ants qui a collaboré sur ce disque avec un membre d'Oasis dont il ne souhaite pas révéler l'identité.

THE CORAL
L'orchestre du Merseyside fait son retour le 12 juillet avec "Butterfly House", sixième CD studio réalisé sous la direction de John Leckie (The Stone Roses).

THE FRATELLIS
Plutôt que pour une longue période de répit, le trio écossais semble avoir dorénavant opté pour une séparation pure et simple.

I AM KLOOT
Le trio mancunien livrera début juillet "Sky At Night", son cinquième album dont la production a été confiée à Guy Garvey et Craig Potter d'Elbow.

I Am Kloot

Photo Dalle

INTELLIGENTSIA "Bob Dylan n'a rien d'authentique. C'est un plagiaire. Sa voix, son nom tout est faux chez lui"
JOAN BAEZ

Paul Weller

Photo Dalle

JOHNNY MARR
Le réalisateur Tony Krantz ("Otis") a demandé au guitariste des Smiths et des Cribs de composer la BO de "The Big Bang", son prochain long métrage avec Antonio Banderas.

KELE OKEREKE
Le chanteur de Bloc Party se lance dans une aventure solo avec "The Boxer", premier ouvrage concocté avec le producteur-DJ Hudson Mohawke.

KING SALAMI AND THE CUMBERLAND 3
Après cinq 45 tours qui se sont vendus comme des petits pains, la dernière sensation punk blues londonienne passe à la vitesse supérieure avec "Fourteen Blazin' Bangers", tumultueux recueil publié par Dirty Water Records.

MARC ZERMATI
Rock Is My Life, l'exposition consacrée aux aventures du fondateur de Skydog dans le rock'n'roll, se transporte du 7 au 29 mai à la Subway Gallery de Londres.

MYSTERY JETS
C'est sous la férule du chevronné Chris Thomas (Sex Pistols, Pretenders) que le quintette d'Eel Pie Island a mis en boîte "Serotonin", son troisième album dont la sortie est prévue début juillet.

PAUL McCARTNEY
L'ex-Beatle est parvenu à un accord avec le label Concord Music qui rééditera tout ce qu'il a sorti depuis la dissolution des Fab Four. Début des opérations fin août avec le "Band On The Run" des Wings dans une version deluxe remasterisée et agrémentée de titres inédits de l'époque.

PAUL WELLER
Noel Gallagher a rejoint l'ancien frontman de The Jam sur la scène du Relentless Garage de Londres pour une version de "Mucky Fingers" d'Oasis et de "Echoes Round The Sun" du Modfather.

THE PIPETTES
Désormais réduit à un duo plus axé sur un son des années 80, le groupe féminin de Brighton publie enfin son deuxième LP ("Earth *vs* The Pipettes") qui, à l'instar du simple "Stop The Music", a été produit par Martin Rushent (XTC, Buzzcocks).

SUPERGRASS
Le gang des frères Coombes jette l'éponge après dix-sept ans de carrière. Quatre concerts d'adieu sont au programme dont un ultime show le 11 juin à la Cigale de Paris. On ignore si "Release The Drones", le septième LP attendu en janvier 2011, verra le jour.

Photo DR

IMPERIAL STATE CLASSIC
Sous ce nom de gratte-ciel se cache le nouveau projet solo de Nicke Royale, le conducatore des Hellacopters. Epaulé en studio par Dregen (Backyard Babies), Dolf de Borst (Datsuns) ou Boba Fett (Hellacopters), l'ex-batteur d'Entombed signe un premier LP sur lequel se télescopent power pop et son de Detroit.

Télégrammes

PAR CYRIL DELUERMOZ

Etats-Unis

The Black Crowes

Photo Dalle

THE BLACK CROWES
À l'occasion du vingtième anniversaire de la publication de "Shake Your Moneymaker", les frères Robinson débuteront en août une énorme tournée de cinq mois outre-Atlantique qui coïncidera avec la commercialisation de "Croweology", double CD acoustique comprenant reprises de standards et nouvelles versions de classiques de leur répertoire.

BRANDON FLOWERS
La pause des Killers va se prolonger puisque son frontman vient de mettre en boîte "Flamingo", un premier effort solo.

BRETT MICHAELS
À la suite de violents maux de tête, le meneur de Poison a été hospitalisé à Phoenix où les médecins ont diagnostiqué un accident vasculaire cérébral.

DEVON CLIFFORD
Le batteur de You Say Party! We Say Die! est mort d'une hémorragie cérébrale après s'être évanoui lors d'un concert au Rickshaw Theatre de Il avait trente ans.

HOW TO DESTROY ANGELS
C'est sous ce nouveau patronyme que Trent Reznor, flanqué de sa femme Mariqueen Maandig, compte sortir ses prochaines productions. Un EP six-titres devrait voir le jour cet été.

THE JAYHAWKS
Jusqu'ici limité aux deux mille exemplaires vinyle pressés lors de sa sortie en 1986, le premier ouvrage de la formation de Gary Louris et Mark Olson — également connu sous le nom de "The Bunkhouse Album" — est enfin réédité en CD par Lost Highway.

THE LIKE
Le quatuor féminin californien se fend d'un nouveau simple ("He's Not A Boy"), prélude à son deuxième album ("Release Me") produit par Mark Ronson (Amy Winehouse).

NEIL YOUNG
C'est son vieux complice David Crosby qui a révélé que le Loner avait repris le chemin des studios avec le producteur Daniel Lanois (U2, Bob Dylan).

Bruce Springsteen

Photo DR

BRUCE SPRINGSTEEN
La performance du Boss et de son E Street Band le 28 juin dernier à Hyde Park sera immortalisée le 22 juin sur "London Calling : Live In Hyde Park", un DVD d'une trentaine de morceaux qui s'ouvre par une reprise torride du "London Calling" des Clash.

OZZY OSBOURNE
Le *Madman* sort de sa léthargie passagère avec une nouvelle livraison ("Scream"). Le mari de Sharon sera ensuite à l'affiche du Ozzfest en août avec Mötley Crüe, Rob Halford, Black Label Society ou DevilDriver.

PATTI SMITH
La veuve de Fred *Sonic* Smith a été rejointe sur scène par certains membres de REM (Peter Buck, Michael Stipe, Scott McCaughey) pour des versions impromptues de "Pushing Too Hard" des Seeds, de "Wichita Lineman" de Jimmy Webb ou de "People Have The Power".

PEARL JAM
La formation d'Eddie Vedder poursuit sa politique de mise sur le marché de bootlegs officiels sous forme de CD. Plusieurs prestations de la tournée 2010 seront disponibles à compter de la mi-mai, ainsi qu'un tirage limité (9 CD) de leur quatre concerts en octobre 2009 à Philadelphie et, pour les plus mordus, l'intégralité des dates de l'an dernier (32 shows, 65 CD) pour la somme de 395 dollars.

PETER STEELE
Chantre d'un certain metal gothique, cet ancien "Man Of The Month" du magazine Playgirl s'était d'abord fait les dents avec Fallout et Carnivore, un groupe de thrash. Avec Type O Negative, il avait cartonné aux USA avec des disques comme "Bloody Kisses" en 1993 et "October Rust" en 1996. Il a succombé à une crise cardiaque à 48 ans.

THE RASCALS
Il aura fallu trente ans d'âpres discussions pour que les quatre membres fondateurs acceptent de se produire pour un show complet au Tribeca Grill, le restaurant new-yorkais de Robert De Niro. Il s'agit de la deuxième réunion en quarante ans.

SOUNDGARDEN
C'est sous l'anagramme de Nudedragons que le légendaire quartette de Seattle a fait son retour sur les planches du Showbox, piochant beaucoup dans son répertoire pré-1989 et s'offrant le luxe de reprendre "Waiting For The Sun" des Doors en rappel.

Condoléances
le rappeur **GURU** (Gang Starr), **PETER STEELE** (chanteur de Type O Negative), le batteur **DEVON CLIFFORD** (You Say Party! We Say Die!), le romancier **ALAN SILLITOE**, le batteur **STEVE REID** (James Brown, Miles Davis), l'actrice **LYNN REDGRAVE**, le photographe **CHUCK PULIN**

Photo Dalle

INTELLIGENTSIA **"Au fond, je suis une personne plutôt stable"**
COURTNEY LOVE

THE KILLS
En dépit d'un emploi du temps très chargé en raison de l'incessante activité de Dead Weather, son autre groupe, la chanteuse Alison Mosshart a confié à la BBC que le successeur de "Midnight Boom" était au trois quarts terminé, le reste devant être complété dès qu'elle aura fini de tourner avec Jack White et ses acolytes.

"L'inconscience de la jeunesse"

BEN BARBAUD

Accusé de *satanisme* par quelques puritains locaux, le Hellfest nantais devrait finalement avoir lieu. Entretien avec le jeune fondateur de ce rassemblement metal.

Yo Benji, une binouze ?
Mesdames et messieurs, laissez Rock&Folk vous présenter Benjamin Barbaud, 28 ans, organisateur fondateur du Hellfest, chantre du metal du punk et du hardcore qui s'en vient précédé de son sourire de dalaï-lama, un peu énervé aussi (*"j'ai oublié les disques à l'hôtel, faut que j'y retourne ?"*). Il est comme ça, le petit Breton en veste de jeans, s'économise pas. Sur la tournée Mötley Crüe, l'an dernier, il repartait après cinq heures de Cruefest écumer les bars metal de Baltimore jusqu'à l'aube, rapportant des récits inouïs de visions hardcore dans les bas-fonds de la Babylone moderne. L'an passé, lors du dernier concert du Hellfest, le groupe Manowar a remis à Ben Barbaud une paire de boules de pétanques ("Balls Of Steel") sur un plateau de métal et les festivaliers ont ronronné d'aise et ménagé à l'organisateur une standing ovation. Eux savent que Benjamin vit le même délire et qu'il consacre toute son énergie et toutes ses économies à construire... la seule success story rock'n'roll cent pour cent française depuis dix ans ! Naturellement fort contesté en son fief de Clisson, Ben Barbaud est venu spécialement à Paris pour raconter sa trajectoire.

Pas un mot d'anglais

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?
Ben Barbaud : Le live d'AC/DC à Donington en 1992. J'avais un copain avec un charisme énorme et, quand on est en sixième, on essaye de s'intégrer dans un groupe. Comme il écoutait ça, j'ai demandé le disque à ma mère. J'ai dû me le passer cent fois avant de rentrer dedans. Je n'avais aucune culture rock à la base et je me suis forcé à aimer. La première chanson que j'ai appréciée, c'était "Thunderstruck" et depuis, je n'ai pas lâché l'affaire. Après, j'ai traversé plusieurs phases. Jusqu'à mes douze ou treize ans, je ne me considérais pas comme un amateur de rock, je faisais comme les copains. C'était entre 1990 et 1994, on a vécu la vague Nirvana et le grunge. Et je me suis mis à adorer Slayer découvert avec le double live, "Decade Of Aggression" qui avait l'avantage de faire office de best-of. La première

fois que j'ai entendu le batteur Dave Lombardo, je ne savais pas qu'on pouvait faire un truc aussi rapide et puissant.
R&F : Pourquoi Slayer en particulier ?
Ben Barbaud : J'ai écouté tous les groupes de thrash metal à l'époque, Exodus, Overkill, Metallica, mais c'est Slayer qui me faisait vibrer. Quand on a 14 ans, on écoute de la musique pour impressionner les copains qui gobent la merde passant à la radio. A partir de mes quinze ans, j'ai eu une révélation. J'ai rencontré un mec en concert qui m'a fait découvrir les Dead Kennedys. Dès ce moment-là, j'ai pu me considérer comme un véritable fan et amateur de musique. Une fois qu'on a ouvert la porte des Dead Kennedys, la masse d'informations — les groupes, le label, etc — qui en découle est énorme. J'adorais l'énergie, le chant de Jello Biafra, son charisme.

R&F : Votre album préféré du groupe ?
Ben Barbaud : "Frankenchrist". Ça m'a ramené vers le punk que je ne connaissais pas beaucoup. J'avais des copains qui écoutaient les Clash, les Bérus ou les Ramones, mais on se faisait la guéguerre. Pour un fan de Slayer, ce n'était pas assez violent. Finalement, les Dead Kennedys m'ont ouvert au punk. Je suis devenu un boulimique de disques, j'achetais tout ce qui sortait sur Alternative Tentacles, j'ai découvert les Bad Brains qui m'ont mené au hardcore. J'ai eu une grosse période Minor Threat sans être straight-edge, mais vu que c'étaient les pionniers, ça m'a permis de taper dans des groupes où je trouvais une énergie incroyable. C'est vraiment la musique qui m'a donné confiance en moi, comme le street punk et le oï!. J'ai écouté les Clash et les Sex Pistols sans accrocher, mais dans le oï!, chez les Cock Sparrer, Blitz, etc, j'ai trouvé une énergie qui me donnait envie de me bouger.

R&F : Ce sont de gros groupes de bûcheurs...
Ben Barbaud : Oui. A force de les écouter, je me suis dit que je devais faire quelque chose dans la musique. J'avais seize ans, j'ai eu un groupe anecdotique, mais la pratique de l'instrument n'était pas pour moi. Des copains ont monté des fanzines, d'autres ont fait de la VPC et moi,

Photo Fabrice Demessence

Ben n'est pas seulement metal,
il est garage aussi

j'ai voulu organiser des concerts. Carrément. Pour le premier, j'ai fait venir 25 Ta Life de New York dans une friterie à Nantes. J'ai monté ça tout seul à seize ans, je collais les affiches dans la rue, des copains me donnaient un coup de main. Les groupes américains débarquaient, on parlait pas un mot d'anglais. On leur servait des bocaux de carottes râpées à bouffer, ils nous les balançaient à la gueule, c'était chaud.

Message

R&F : Qu'est-ce qui vous plaisait dans le hardcore ? Pour les non-initiés, c'est un peu une avalanche sonore avec des mecs vomissant dans le micro...

Ben Barbaud : Je trouvais que c'était le juste milieu entre le punk qui ne bougeait plus assez et le metal, scène à laquelle j'avais du mal à m'identifier. Le hardcore est tombé à point nommé, c'était un peu une culture de rue et une musique contestataire. J'ai eu ma période straight-edge avec Minor Threat, Side By Side, Gorilla Biscuits, Youth Of Today, des groupes avec des croix sur les mains qui chantaient *"pas d'alcool, pas de drogues"*, etc. Après, il y a eu la scène de New York, Agnostic Front, Sick Of It All, Bad Brains, celle de Los Angeles avec Black Flag, les Circle Jerks. C'était énorme.

R&F : C'était difficile de trouver ces disques à Clisson avant Internet ?

Ben Barbaud : On a eu la chance d'avoir un label et VPCiste sur Rennes, Overcome Records, spécialisé en hardcore. On recevait des catalogues tous les six mois et on rêvait devant les descriptifs. On ne connaissait pas tout, mais on commandait très vite parce qu'ils n'avaient qu'un exemplaire de chaque disque. A Nantes, il y avait le magasin Black et Noir et quand le mec a repéré qu'on était une quarantaine dans la région à écouter du hardcore, il s'est mis à en faire. J'achetais essentiellement du vinyle mais, il y a cinq ans, je me suis fait voler ma collection. Deux mille disques, disparus. Dur, j'étais très attaché à l'objet, comme c'est le cas dans la scène metal. En tout cas à quinze ou seize ans, je me suis identifié au message transmis par les groupes.

R&F : C'était quoi, ce message ?

Ben Barbaud : L'unité, la fraternité. Je n'ai jamais été un gros dur, mais j'aimais cette culture street punk, avec les *sing along* où tous les mecs reprennent à l'unisson un slogan qui ne veut pas dire grand-chose. Quand tu écoutes, ça te donne envie de mettre ton énergie à profit. C'est là qu'il y a eu une vraie cassure. Mes copains sont tous partis mener leur vie normalement et moi, je me suis consacré à cette musique. Je me souviens d'avoir économisé pour mon premier voyage à Paris, voir Sick Of It All. J'ai menti à mes parents, acheté le billet

"Manipulés par des forces obscures"

Photo Fabrice Demessence

de train en cachette. C'était génial, j'étais comme un gamin, je découvrais tout. Bien sûr, en organisant des concerts, ma relation avec les artistes a changé. La première fois où Jello Biafra a joué en 2004 au Furyfest, j'ai tenu à le chercher personnellement à l'aéroport. Et il m'a saoulé tout le voyage à parler politique, à vouloir aller au restaurant, etc. Je me suis senti tout petit, je me disais : *je n'ai aucune culture générale, ce mec est super intelligent, moi, je ne serai jamais qu'un prolo…* J'aurais préféré ne jamais le rencontrer pour garder cette image de chanteur charismatique...

R&F : Comment naît le Hellfest ?

Ben Barbaud : J'ai d'abord créé le Furyfest en 2001 à Clisson. Ça a plutôt bien marché, on a fait 400 personnes avec huit groupes dont Agnostic Front, Skarhead, etc. Je payais les artistes au cul du camion, je faisais ça en total DIY, sans régisseur, ni secouriste, l'inconscience de la jeunesse. J'étais en contact avec un tourneur en Allemagne, le seul qui me prenait au sérieux vu que j'avais à peine dix-sept ans. La deuxième année, j'attendais 1500 personnes, j'en ai eu 8000. Le dernier soir, un copain a fait les comptes et m'a dit qu'il me restait 40 000 €. En rentrant, j'ai réveillé ma mère. Je venais de finir ma formation de magasinier et je lui ai annoncé que je refusais le boulot au supermarché pour vivre du festival. Elle a rigolé mais le lendemain, elle s'est rendu compte que c'était vrai. J'ai recommencé l'année suivante au Mans et ça n'a pas marché, j'ai perdu de l'argent et dû passer la main. J'ai compris qu'organiser un festival façon punk, ça avait ses limites. J'ai trouvé des investisseurs qui m'ont salarié en tant que directeur artistique, envoyé partout chercher des groupes et sont partis avec la caisse à la fin du festival 2005 en laissant 600 000 € d'impayés. J'ai décidé de remonter un festival, dit au maire de Clisson que ce serait un pseudo-Vieilles Charrues. C'était difficile de remonter un truc parce que j'étais associé à une grosse banqueroute, j'ai dû regagner la confiance des agents.

Eau bénite

R&F : Le premier Hellfest, c'est Korn en tête d'affiche ?

Ben Barbaud : Oui et le groupe annule parce que le chanteur Jonathan Davis est malade. On s'était fait plaisir en programmant GBH, les Dead Kennedys, mais ça a marché moyennement, ce qui explique pourquoi on s'est ensuite plus tourné vers le metal. Les métalleux dépensent plus, les punks ont du mal à payer leur place 100 €, c'est pas dans leur état d'esprit, c'est difficile de leur expliquer qu'on n'a pas de subvention comme des festivals plus grand public. L'année suivante, Korn est revenu et là, on a un temps affreux, pluie, boue, dément. Le groupe décide de partir, persuadé que les autres vont suivre. Sauf qu'avant lui, il y avait Slayer, Machine Head, de vrais durs qui se sont dit que la scène était couverte et que le public avait les pieds dans la boue. Eux sont restés. Les Korn se sont mal comportés d'un bout à l'autre : ils sont partis sans jouer, après s'être assurés que leur cachet avait bien été viré...

L'enfer du décor

Consommation de bière : ***"En termes de ratio, nous sommes devant les Vieilles Charrues, les 24 Heures Du Mans, etc. Je crois que ça correspond à sept bières par jour, par personne."***
Affluence : ***"Nous sommes le plus gros festival du Pays-de-Loire, la deuxième région en nombre de festivals de musique, derrière la Bretagne. L'an dernier, on a fait 65 000 entrées sur trois jours, avec 40 % de fans étrangers."***
Nombre de scènes : ***"Quatre. On ne peut pas voir les 115 groupes, mais je ne suis pas sûr que lorsque Jello Biafra va jouer en même temps qu'Immortal, un groupe de black metal, ça va en frustrer beaucoup. En général, les mecs qui écoutent du heavy metal détestent le black metal, ce n'est pas la même philosophie."***

R&F : A partir de là, le Hellfest devient un festival de hard rock, metal, punk...

Ben Barbaud : On a toujours voulu faire ça mais, au début, on n'avait pas les moyens de nos ambitions. Les groupes des années 80, comme Mötley Crüe, Europe, Scorpions vivent encore dans leur époque, leurs cachets sont surestimés. Ça a bien changé, sauf pour des AC/DC, Kiss ou Aerosmith qui marchent toujours. A la base, le Hellfest était un festival de musiques extrêmes. On nous fait des réflexions sur Kiss, par exemple, qui n'est pas extrême, mais on s'est dit qu'il y avait un gros manque d'exposition pour ces groupes-là en France. On a fait un carton l'an dernier avec Manowar dont tout le monde rigole pourtant.

R&F : Vous faites encore des découvertes ?

Ben Barbaud : Depuis que j'organise le Hellfest, j'ai redécouvert le metal. Je n'avais jamais écouté Aerosmith avant. Ni Alice Cooper. Ni Kiss.

R&F : A part Airbourne, sur quel jeune groupe misez-vous ?

Ben Barbaud : J'aime beaucoup les Airbourne, mais j'ai du mal à croire qu'ils vont tout sauver à eux seuls. Quand des groupes comme Kiss ou Maiden vont arrêter, que va-t-il rester ? Ce n'est pas que les nouveaux ne sont pas bons, mais la musique n'est plus en phase avec ce que vous avez connu dans les années 1970-1980, il n'y a plus cette passion qui animait l'achat de disques, les concerts. Les gamins n'arrêtent pas de télécharger, comment peuvent-ils s'identifier à des téléchargements ?

R&F : Un groupe comme Mötorhead, ça demande un gros cachet ?

Ben Barbaud : Non. Pour donner un ordre d'idée, Kiss coûte un demi-million d'euros, mais ça les vaut. Il y a de la technique, du spectacle et des effets spéciaux...

R&F : Parlons des ennuis rencontrés par le Hellfest. L'an dernier, Ouest France n'a même pas couvert l'événement...

Ben Barbaud : Très catholique, le propriétaire de Ouest France a choisi de minimiser l'impact du festival. Chaque année, pendant qu'on fait le montage, on a des groupes d'intégristes qui viennent nous balancer de l'eau bénite et des médailles saintes sur le site. Ils ont leur vérité, tout débat est impossible, on est dans le faux, on est manipulés par des forces obscures *(rires)*. Ces lobbys étaient locaux au départ, mais ils ont pris de l'ampleur pour arriver jusqu'à Christine Boutin ou Philippe de Villiers. Je prends leurs attaques avec le sourire, si le rock choque encore quelqu'un, tant mieux. Et ça nous a fait un coup de pub énorme, on a déjà vendu plus de 40 000 billets pour l'édition 2010. A part ça, les politiques n'étaient pas très chauds au départ, mais ils sont de notre côté. Même Frédéric Mitterrand a dit, à l'Assemblée nationale, qu'il était pour la diversité culturelle, en précisant bien que l'Etat ne donnait pas un sou à la Hellfest. Qu'ils gardent leurs subventions ! D'autres festivals ont perdu leur indépendance, nous on ne réclame rien, on ne fera pas une affiche avec une vache et une trompette pour amadouer le Conseil Général *(rires)*.

R&F : Selon vous, la musique vit-elle ses derniers feux ?

Ben Barbaud : Le métier de promoteur est menacé par l'arrivée des multinationales, le paysage culturel français va changer, on risque de voir disparaître les indépendants et la création au profit de Live Nation. Je ne m'inquiète pas pour moi, Live Nation ne viendra pas de si tôt sur mon terrain, c'est trop pointu. Les mecs feront monter les enchères pour Iron Maiden ou Metallica et je devrai repenser la formule un jour, pour éviter des tarifs absurdes pour le public. Je pense que le metal va encore durer très longtemps, plus longtemps même que le rock'n'roll. On peut faire un portrait très cliché du métalleux, mais il n'y a pas meilleur public, plus gentil, plus passionné. On a beau être considéré comme une musique de niche, délaissée par les médias, le Hellfest est aujourd'hui, en fréquentation, le premier festival en Pays de Loire. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY
et PHILIPPE MANŒUVRE

In memoriam

PIERO

1952-2010

L'underground français vient de perdre une de ses plus marquantes figures. Hommage au seul chaman/ roadie/ libertin du pays.

Cinq anneaux d'or aux oreilles, une tignasse tombant sur de vastes épaules, un incroyable visage de chef indien à la noblesse canaille. Et puis la voix, cet accent de titi parigot, que l'on reconnaissait de loin. Qui n'a jamais croisé dans la nuit parisienne la route de ce pirate également surnommé *Le Roadie, Magic Animal, Le Chamane* ? Qui sait, encore, que celui qui fit la une de Nova Magazine en tant que *gourou* naquit Piero-Luciano-Angelo Caccia, d'ancêtres italiens, dans la vallée de la Loire, fief des ducs d'Anjou et des rois de Sicile ? Histoire d'un homme libre.

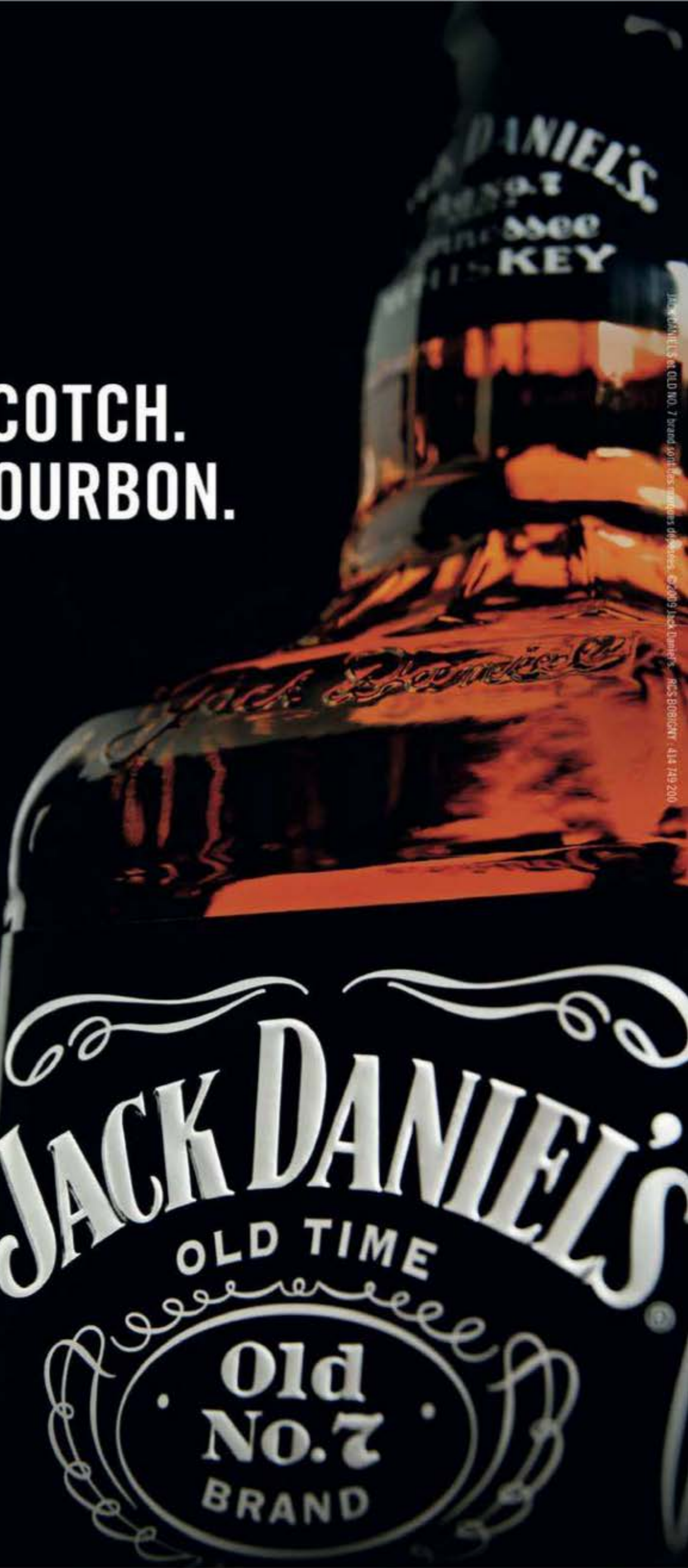
L'au-delà des rockers

Piero, issu d'une famille classe moyenne d'Angers dont le père travaille pour les GI, grandit au son des premiers Elvis. Il n'en reviendra jamais, toute sa vie sera déterminée par l'esprit d'indépendance de cette vibration sensuelle et sauvage. Tout en tirant les ragondins à la .22 long rifle le long du fleuve, il entre dans l'adolescence en écoutant "Like A Rolling Stone", devient un lecteur assidu de Rock&Folk, NME et Disco Revue, où il découvre les Small Faces et la culture mod. Tombé dans le jus du rock'n'roll, viré tous azimuts pour indiscipline morale et capillaire, il obtient toutefois son bac et fait son droit à Assas. *"Ça m'a beaucoup servi quand je suis passé devant les tribunaux !"* Il souriait en évoquant ses deux séjours en cabane, que lui valurent dans les années 90 d'illicites commerces de douce. *"Ça allait, je partageais ma cellule avec le secrétaire des Hell's Angels."* 1968, foudroyé par Kerouac, il part *on the road*. Inde, Népal, Ibiza... Il a les cheveux longs mais porte un Perfecto et évite les hippies *"gentils mais chiants"*. De retour à Paris, il devient roadie au Pavillon de Paris pour Koski-Cauchoix Productions et rencontre, sur des tournées de Clapton et Neil Young, une vie d'aventure sur les routes avec les Stones, AC/DC, Deep Purple, les Who. A son retour à Paris, au milieu des années 80, Piero devient l'assistant de Dominique Ledudal qui fonde le studio Garage où enregistrent alors les Jad Wio et où il rencontrera, un peu plus d'une décennie plus tard, AS Dragon dont il devient le *"sixième membre"* et *spiritual advisor*, à l'instar du dieu éléphant protecteur, Ganesh. 1991, année chargée pour le corsaire. Il rencontre par le biais des Hell's, Brigitte, Barbie blonde en vinyle pulpeux, qui donne naissance la même année à Elvira, leur fille. C'est aussi son premier séjour à l'ombre. A sa sortie, la petite famille part se mettre au vert dans le Loir-et-Cher. Bertrand Burgalat précise le trait de ce flibustier brillant, drôle, généreux et farouchement affranchi. *"Derrière la silhouette digne des meilleurs Sergio Leone, il y a un mec fin, drôle, cultivé, passionné et prodigue."* Le mage rabelaisien s'implique aussi au côté de J-P Galland, pape de la dépénalisation du cannabis. Notre homme donne des recettes de potions à base de plantes qui rendent l'amour vigoureux dans Couple Magazine, parution libertine et partouzarde. *"Piero était un maître-chatte comme d'autres sont maîtres-chiens !"* précise Hervé Bouettard, très proche de Piero qui s'occupait et faisait la promo depuis quelques années du nouveau groupe d'Hervé et Stéphane Salvi, Control Club.
Piero était imposant et magnétique : on se souvient d'une bataille rangée devant le Truskel stoppée nette par sa seule apparition. Force et fidélité sont les deux mots qui caractérisaient ce forban qui habitait l'ésotérique quartier du Marais, à deux pas de la maison de l'alchimiste Nicolas Flamel. Il croyait à la magie blanche, celle qui fait du bien, s'était soigné seul d'une hépatite avec des herbes et revint transformé d'une *near death experience*. Aujourd'hui, un sale cancer nous a enlevé l'homme capable de sortir dans un bar une phrase aussi improbable que : *"Alors comme ça, vous les adorateurs de Satan, vous voulez nous faire payer des impôts, à nous, les anarchistes ?"* Piero, le dernier des Mohicans, possédait surtout cette qualité rare, celle d'être aimé de tous. *"Une présence loyale et solide, quelqu'un qui vous empêche de glisser, un ami véritable"*, dixit Natasha ex-Dragon. Un ami véritable, comme il le fut pour Nikola Acin qui voulait écrire un livre sur lui, dont la mort l'avait tant affecté et qu'il retrouve enfin aujourd'hui, quelque part dans l'au-delà des rockers. ★

GEORGINA TACOU

Concert hommage à Piero, Gibus, 31 mai, avec AS Dragon, Yarol Poupaud, Hellboys, etc.

IT'S NOT SCOTCH.
IT'S NOT BOURBON.
IT'S JACK.*



*Ce n'est ni un scotch, ni un bourbon, c'est du Jack.

Chaque goutte est filtrée sur 3 mètres de charbon de bois d'érable. C'est ce qui fait de Jack un Tennessee Whiskey.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

“Tilt dans ma tête”

Ils prêchent un convertible

Photo DR

THE LOVE ME NOTS

rock LE GARAGE SIXTIES TRANCHANT RETROUVE SON SOUFFLE DANS CE GROUPE DE L'ARIZONA. RENCONTRE AVEC NICOLE LAURENNE : AVOCATE ET VAMPIRELLA DOTEE D'UN ORGUE FARFISA.

Qu'importe qu'un club de pacotille annule leur concert sans prévenir, les Love Me Nots déménagent au pied levé dans le bar d'à côté. Au Gambetta, crypte parisienne du rock souterrain, ils électrisent une bande d'enragés avec un set ultime propulsé au rang de performance sulfureuse grâce au jeu lascif de l'érectile Nicole Laurenne.

Furieusement garage

Difficile de ne pas focaliser sur Nicole Laurenne. Avec ses mains expertes, elle tire de son Farfisa des sons à faire pâlir Alan Price ou Dave Rowberry, les claviers des Animals pour lesquels la piquante brune admet un coupable penchant : *“La découverte de ‘Animalisms’ a changé ma vie. La combinaison entre la voix chaude d’Eric Burdon et ce son de clavier si étrange a fait tilt dans ma tête.”* Une tête bien pleine puisque cette native de Saint Louis (Missouri) est avocate quand elle n'écume pas les clubs de la planète. Elevée à Chicago dans une famille de scientifiques, elle s'installe derrière un piano dès son plus jeune âge. Conservatoire, récitals avec orchestre, rien ne prédisposait cette admiratrice de Mozart à se lancer dans le rock'n'roll. Installée à Phoenix, elle fait ses premières armes avec Blue Fur, sort deux LP de rock plus soft avant de se faire débaucher par Michael Johnny Walker. D'abord éconduit par la belle, ce designer à la mise toujours nickel finit par l'attirer en 2005 dans les filets des Love Me Nots, alors simple projet parallèle. Ce pince-sans-rire œuvre alors dans les Sonic Thrills, légendes du garage local. Après s'être assuré les services de Jay Lien, le batteur des Sonic Thrills, et de Christina Nunez, la meilleure bassiste de Phoenix, le duo devenu couple se construit un répertoire, fruit de la lente macération de ses influences : Animals, Seeds, Ventures, Dick Dale, Saints, Dead Kennedys, Gun Club, Godfathers ou Detroit Cobras. Le gang met le grappin sur Jim Diamond, repéré grâce à ses prouesses sur les deux premiers White Stripes. Le producteur a le coup de foudre en découvrant la démo des Love Me Nots. Nicole rigole encore des conditions qu'il posait pour les produire : *“Il nous a dit de venir les mains dans les poches, sans instrument car il avait tout ce qu'il fallait dans son studio. On a atterri dans le pire coin* downtown *de Detroit. Un studio furieusement garage où, en quatre jours, on a bouclé l'enregistrement de ‘Black & White’, notre premier album.”* Leur LP sort en 2006 chez Atomic A Go Go, leur propre label, et suscite énormément de bonnes réactions dans la presse US. Diamond est si emballé par ce disque qui suinte le garage classieux qu'il a hâte de mettre en boîte la suite au Ghetto Recorder, son antre. Les Love Me Nots aussi qui débarquent en terrain connu pour boucler sur les chapeaux de roue “Detroit”, encore plus savoureux que son prédécesseur. Loin d'être abattu par les défections pour raisons familiales de Christina Nunez et de Jay Lien, le couple le plus smart de la scène garage recrute la bassiste Kylie Stokes, une blonde énigmatique qui officiait jusque-là dans The Dames, sortes de L7 locales. Quant au batteur, Vince Ramirez assure d'abord l'intérim avant de céder sa place au magique Bob Hoag. C'est dans le studio vintage de ce dernier, à Phoenix, que Jim Diamond décide de réaliser “Upside Down Inside Out”, le meilleur album des Love Me Nots à ce jour. Son, composition, exécution ont pris une amplitude sans pareil comme en témoignent les concerts impitoyables donnés récemment en France. L'occasion de dévoiler des inédits incendiaires qui laissent présager d'un quatrième album fracassant que Jim Diamond se fera un plaisir de produire dès les premiers jours de juillet. ★

CYRIL DELUERMOZ

CD “Upside Down Inside Out”
(Atomic A Go Go/ Bad Reputation)

Bilbao

bbk

LastTourInternational

bilbao bbk live

8/9/10
JUILLET 2010

BILBAO
KOBETAMENDI

JEUDI 8

RAMMSTEIN

SLAYER / SKUNK ANANSIE / RISE AGAINST

BULLET FOR MY VALENTINE / COHEED AND CAMBRIA / VOLBEAT

RISE TO FALL...

VENDREDI 9

PEARL JAM

ALICE IN CHAINS / PAUL WELLER

GOGOL BORDELLO / DROPKICK MURPHYS / CAPSULA...

SAMEDI 10

FAITH NO MORE

MANIC STREET PREACHERS / JET...

+ D'AUTRES GROUPES À CONFIRMER

www.bilbaobbklive.com
www.myspace.com/bilbaobbklivefrance

ABONNEMENT: 115€ ENTRÉE JOUR: 53€

VENTE:
RÉSEAU FNAC: FNAC - CARREFOUR - GEANT - INTERMARCHE - MAGASINS U - INFOCONCERT - WWW.FNAC.COM
RÉSEAU TICKETNET: VIRGIN MEGASTORE - LECLERC - AUCHAN - CORA - CULTURA

DES BUS DEPUIS LA FRANCE TOUS LES JOURS POUR BILBAO BBK LIVE AVEC VOYAGENBUS.COM
FORMULES BUS+PASS 1 OU 3 JOURS À PARTIR DE 89€ FORMULE BUS SEUL À PARTIR DE 39€
RÉSERVEZ SUR VOYAGENBUS.COM

BUS DÉPART FRANCE voyagenbus.com

medias partenaires

NRJ HIT MUSIC ONLY ! · ROCK&FOLK · GUITARIST · GUITAR PART · HARD ROCK · INFOCONCERT.COM · MTV PULSE

Sale moustique !

IGGY & THE STOOGES

17 AVRIL 2010, FESTIVAL LES PARADIS ARTIFICIELS (ZENITH DE LILLE)

Suite des aventures stoogiennes en terre française. Intercepté ce mois-ci dans le Nord, le groupe de James Williamson semble avoir monté la barre d'un cran.

Enfer du Nord, Le Havre-Lille. Un samedi après-midi à tailler l'asphalte au milieu de vacanciers qui chassent et croisent selon leur zone géographique, bombent sur l'autoroute, du rap à fond leur caisse, et s'agglutinent près des distributeurs de station pour leur sous-dose de mauvais café, il y a plus rock'n'roll. Mais à la mi-avril, tout menait à Iggy & The Stooges. Après la gifle de Quimper (Festival Yakayalé), on s'attendait à tout sauf à ce que ce concert de Lille, dernier de la salve dans un Zénith quasi complet, soit encore meilleur. Du parking VIP au catering, l'ambiance est bonne mais le volcan islandais, en clouant les avions au sol, a entaché le moral de la petite troupe américaine. Dépendre de la nature n'est pas le fort des Amerloques.

Ogre de barbarie

Ils déboulent sur les planches, peu après 22 heures, d'humeur grise qui vire à l'orange dès que Williamson expulse de sa Les Paul le riff de "Raw Power". D'entrée. Iggy gicle du fond de la scène, sautant vers la foule pour mieux flairer sa vapeur. Cri de gouape effarouchée et il bondit dans l'express en marche pour un set dévastateur. "Kill City" est enfilée juste après parce que tant qu'à remettre les pendules de l'histoire à l'heure, autant le faire tôt. L'album dont cette chanson provient, enregistré par les cheveux avec James il y a trente-cinq ans, figure dans le Top 5 de ceux qu'Iggy a publiés, toutes époques confondues. "Search & Destroy", directement derrière, pour libérer l'adrénaline, purger les veines du cou. La rythmique se cale, Williamson entre dans les riffs avec la conviction d'une Formule 1 au pit stop. Il cafouille un poil mais l'essentiel est dit, au ras des watts. *"Bon* fuckin' *soir, I'm so fucked up… Donnez-moi du danger"*, rugit l'Ig après cinq secondes de pause. Il braille à la marée humaine qui colle aux herses métalliques. Des *classic* mélomanes, des très jeunes, des gamines compressées — les Stooges ratissent de plus en plus large — qui serrent les dents et lèvent le poing. Steve McKay, omniprésent au saxophone, l'a reposé le temps de crapoter quelques notes sur un clavier de foire. Stooges décadents, limite glam. Bowie le savait. "Cock In My Pocket", "Shake Appeal" (avec un échantillon du public à la fête sur les planches), séparées par un *"Water !"* à ses troupes. Iggy a soif. Se démène à soixante-trois balais comme un palmier de Miami face à l'ouragan. Et il chante. Pas comme jamais mais presque. Jappe "1970" sans en mettre à côté. C'est la transe autour du réverbère. James écrase sa wah-wah comme un sale moustique, balance des regards de riffeur en série à Mike Watt, ogre de barbarie sur scène, doux comme un pompiste de la Route 66 dans la vraie vie.

Ultime uppercut

Soudain, passage instrumental qui renvoie à "Kill City" et Iggy vers le fond. Entre manager et compagne, il s'abreuve. On jurerait entendre du Roxy Music 1973. Puis, tel un Bryan en furie, il resurgit du noir pour mettre du rouge sur "Beyond The Law" et "I Need Somebody" qu'il présente comme une chanson intime. *Son cul !* Il se contorsionne autour des licks compacts de Williamson qui ne *remplace* pas Ron Asheton, mais a élargi le prisme sonore des Stooges. "Penetration" et "I Got A Right" sont enquillées sans modération, parce que chez ces gens-là, on ne tergiverse plus. Iggy court, Iggy rue dans les brancards de la légende d'une musique dont il a maintenu la gueule dans le ruisseau en dépit de tout. James griffe un solo grand teint et réitère dans "I Wanna Be Your Dog", premier final que la foule va reprendre comme au stade. Suivront "Your Pretty Face Is Going To Hell" et une version haletante de "Death Trip". "Raw Power" vient d'être réédité par un label qui fait bien son boulot, il faut que ça se sache, que ça crache. "Open Up And Bleed" titube un poil, alors Iggy ne peut pas partir comme ça. Il revient pour un "Fun House" impitoyable : les Doors sans l'intellectualisme d'opérette. Enfin les festivaliers ont droit à "Johanna", ultime uppercut en pleine cage. Tout le monde est sonné. On n'a pas compté les micros pétés ni les plongeons dans la foule. On ne peut pas être partout. Il fallait être là. Ce 17 avril 2010. Une heure plus tard, lorsqu'il faut vider la loge, les yeux brillent encore. *"Ça se branche où ?* demande Iggy après avoir reçu une clé USB du concert dans un petit coffret noir. *En tout cas, c'est beau, on dirait un bijou." "Iggy & The Stooges by Cartier"*, lui lance-t-on avant de se laisser bouffer par la nuit à péage. *"Exactement*, acquiesce-t-il. *On se voit en juillet ?"* ★

JEROME SOLIGNY

CD "Raw Power" Deluxe Edition (Sony Music)

Photo Thibault Malherbe/ Dalle

Diva in miss Jones

"Trop noire"

SHARON JONES

soul Les revivals peuvent avoir du bon, notamment ramener dans la lumière cette chanteuse d'Augusta. D'autant que celle-ci est accompagnée par les impeccables Dap-Kings.

Le mardi 13 avril, peu avant 21 heures, la salle toute de guingois du Trabendo s'est soudain transformée en Apollo Theater de Harlem. Les responsables de ce miracle ? Huit musiciens étirant un groove funky fleurant la sueur et le stupre, et un petit bout de femme qui arpente la scène comme si la soirée était sa dernière, improvise des concours de danse avec des spectatrices en transe, et projette avec un profond sens des nuances sa voix puissante et gorgée de soul. Tous ceux qui n'étaient pas nés pour voir James Brown et les JB's lorsqu'ils régnaient sur ce monde ont désormais une solution de repli. Laquelle porte une robe et s'appelle Sharon Jones.

Revoir James Brown

The Female James Brown. Le surnom lui colle à la peau depuis la dizaine d'années que sa carrière a — enfin — décollé. Sharon est d'ailleurs née, comme le Godfather of Soul, à Augusta, en Georgie. Trois jours avant le concert, dans l'étroit salon d'un hôtel parisien, elle évoquait ses souvenirs du Soul Brother N°1 : *"Mon petit frère Henry, qu'on surnommait Little Deano, était réputé pour imiter James à Augusta. Une fois, James l'a rejoint sur scène :* 'Hey Little Deano, comment tu vas ?' *Il s'est mis à danser et moi qui étais petite fille, j'avais l'impression qu'il flottait tellement ses pieds bougeaient vite. Je ne l'ai revu qu'en avril 2006, quelques mois avant sa mort, lors d'un concert à Pérouse en Italie, où nous jouions tous les deux. Je lui ai dit à quel point je l'aimais et il m'a regardée droit dans les yeux :* 'Dieu te bénisse, ma fille.'…"

Si Sharon et les Dap-Kings excellent dans le funk incandescent des JB's, ils maîtrisent bien d'autres branches de la soul et du funk — toutes, à vrai dire. Aussi bien Sam Cooke qu'Ike & Tina Turner, Smokey Robinson que les Impressions. Et si leurs épatantes chansons usent de ressorts familiers, elles sont toutes des compositions originales, souvent signées de la main du bassiste, Gabe Roth, alias Bosco Mann, producteur et leader du groupe, ou du batteur, Homer Steinweiss.

Son succès actuel, Sharon l'a attendu toute sa vie. Né en 1956, emmenée à New York à l'âge de trois ans par une mère qui fuyait la ségrégation du Sud et un mariage avorté, Sharon a longtemps rêvé d'une carrière de chanteuse soul aux allures de chimère. *"Dans les années 70, je chantais dans un groupe de mariage. On jouait pour des gens si riches qu'ils embauchaient mon groupe, des DJ, plus les Drifters…"* Elle ouvre aussi pour Peaches & Herb, les Four Tops, qui la snobent magistralement, enregistre des chœurs ici et là, mais peine à lancer sa carrière solo : *"Un directeur de label m'a dit que j'étais trop petite, trop grosse, trop noire et trop vieille, alors que j'avais à peine plus de 25 ans…"* Sans cesser de chanter, notamment à l'église, Sharon enchaîne alors les boulots alimentaires, plutôt éprouvants, comme gardienne à la prison de Rykers Island : *"Le boulot n'était pas fait pour moi. Dès le premier jour, j'ai eu des soucis de santé. Mais bon, c'était une expérience. Une fois, les détenus ne voulaient pas rentrer dans leurs cellules tant que je n'avais pas chanté 'Greatest Love Of All'* (de Whitney Houston — NdA)… *Mais ce job m'éloignait de ce que je voulais vraiment faire, chanter, alors un jour j'ai démissionné."*

Pleurs du Lou

Sharon est réclamée partout. Elle a chanté avec Booker T, David Byrne, Phish (pour un set de reprises d'"Exile On Main St"), et même de Lou Reed, duquel elle conserve un souvenir amusé.

"Une fois, en Australie, Lou me dit :* 'Sharon, tu commences 'Sweet Jane' et je la finis', *mais une fois sur scène, la chanson entamée, il me glisse :* 'Bon, OK, tu la finis.' *Il avait presque les larmes aux yeux à la fin de la soirée, il m'a dit que je l'avais emmené tout en haut de la montagne."

Cuivres et chœurs

La roue tourne en sa faveur en 1996. Elle auditionne pour des fanatiques de soul vintage en quête de choristes pour une séance avec le chanteur Lee Fields. Sharon enregistre tous les chœurs elle-même. Les musiciens viennent de trouver la chanteuse de leurs rêves et décident de monter un projet autour d'elle. Quatorze ans et quatre albums plus tard, Sharon Jones et les Dap-Kings sont les fers de lance du revival soul actuel. Et défendent une certaine esthétique de la chose : *"On enregistre dans notre propre studio, en analogique — pas de numérique, ni même de stéréo — live avec cuivres et chœurs, comme à l'époque."* Ce sont d'ailleurs les Dap-Kings qui jouent sur le "Back To Black" d'Amy Winehouse, l'album qui semble aujourd'hui le déclencheur du mouvement. Sharon tempère : *"Quand les gens me demandent ce que ça fait de marcher sur les traces d'Amy et de profiter de son succès, je rappelle que ça fait quinze ans qu'on joue. On a initié le truc."* ★

BERTAND BOUARD

CD *"I Learned The Hard Way" (Daptone/ Differ-Ant)*

Photo DR

"Barrée"

OH LA LA !

Après la déconvenue AS Dragon, Natasha lance cette nouvelle onomatopée musicale hybride. Tient-on ici les futurs Rita Mitsouko ? Aperçu en studio.

pop

C'est au studio Pigalle, l'un des plus anciens lieux d'enregistrement de Paris, que l'on retrouve Natasha LeJeune et son nouveau groupe. Trois semaines de séances ont été prévues et, pour cet avant-dernier jour, l'équipe en est à régler les derniers détails : une prise de clap, un contre-chant... Milieu d'après-midi décontracté, Ant One et Clément, respectivement batteur et guitariste, ont terminé leur boulot du jour et quittent la place. Dans la salle de contrôle, Julien l'ingénieur nettoie quelques pistes sur son ordi puis part bricoler un microphone. Munie d'une combinaison beige, Natasha fume des clopes tranquillement. *"Quand j'ai arrete AS Dragon, c'etait le trou noir"*, souffle-t-elle. Trois ans ont passé et le premier disque de sa formation Oh La La! est quasiment terminé.

Plus brut

Après sept années d'existence, deux albums et d'innombrables trajets en camionnette, AS Dragon a cessé d'être en 2007. Un beau gâchis car, au faîte de sa sophistication, le quintette de Saint-Ouen réussissait à sonner à la fois comme Blondie, Supergrass, les Specials et les Stranglers. *"Je n'ai pas trop envie de m'étaler sur les histoires d'AS Dragon*, coupe Natasha. *Si je me suis barrée, c'est que ça n'allait plus dans le groupe, on n'avançait plus."* La suite ? *"J'ai passé une année assez flottante… Puis je me suis mise à la basse et à bricoler des petits trucs toute seule chez moi. Avec douze pistes de basse parfois."* C'est à ce moment qu'intervient Benjamin Lebeau, bassiste chanteur du groupe The Film, rencontré en 2005 en tournée. *"Benjamin a repris ces bouts, les a emmenés ailleurs. On s'est mis à écrire ensemble, sans trop savoir où l'on allait."* Une direction puis un album s'esquisse avec, en filigrane, l'envie pour Natasha de se démarquer de ses anciens camarades de jeu. *"Je voulais revenir à un truc plus brut. La spontanéité s'était perdue en route selon moi sur le dernier Dragon. Benjamin est obsédé par les rythmiques. Quant à moi, le seul truc que je savais, c'est que je voulais tout faire en français et que les gens puissent avoir envie de danser dessus. J'ai vachement bossé la sonorité des mots."* A la volée, quelques titres de ces chansons que Natasha décrit comme *"de petites romances aigres-douces"* : "Paris Ne T'Aime Pas", "Rendez-Vous Avec Un Salaud", "Rome Antique", "Not In The Mood", "Carmen", "Relax", "Nu Dans Ton Jean", "Really Nothing", "Un Poing C'Est Tout". Pour cette dernière, le texte est signé Philippe Katerine. Il y est question d'amour avec les mains. *"Je lui ai demandé de m'écrire un texte. Que dire ? Je n'ai pas forcément envie de mettre le* i *sur le poing. Le refrain est très clair, je crois, même si certaines allusions brouillent les pistes. Je ne sais pas pourquoi je lui ai inspiré ces paroles, mais il tient beaucoup au fait que ce soit moi qui assène le geste. Katerine traverse une période un peu régressive, je crois."*

L'ingénieur envoie le ProTools de "Rendez-Vous Avec Un Salaud". Lourd son de batterie, guitares en arpèges britpop, chœurs, claps et refrain gracieux nimbé d'écho (luxe suprême, le studio possède une chambre de réverbération naturelle). Ce morceau fastueux, l'un des plus traditionnels du disque, est pour le label le single à mettre sur orbite en priorité. Natasha découvre les réjouissances du métier. *"C'est compliqué avec les radios. Une chanson comme 'Goodbye Superman', la première phrase donne* 'Fais pas ta pute', *apparemment ça ne passe nulle part. 'Un poing c'est tout', c'est proscrit d'emblée…"*

Tentatives à cinq

Quels que soient les desiderata de la maison de disques, Natasha ne s'imagine pas vraiment dans le rôle de la diva d'Oh La La! accompagnée de son backing-band. *"Je ne me sens pas chanteuse particulièrement. Je n'aurais pas pu chanter sous le nom de Natasha"*, pose-t-elle avant de prier pour un mixage où la voix ne soit pas trop en avant. Les concerts se feront à trois, après quelques tentatives à cinq en compagnie de l'ex-Dragon Michaël Garçon aux claviers. Ce dernier est *"parti convoler ailleurs. Je ne lui en veux pas. Il est resté pendant un an et demi pour gagner 25 euros par concert."* Aucune amertume palpable, nulle dissension dans l'air, Natasha n'en revient pas : *"Je suis carrément détendue. Tout va exactement dans le sens que j'espérais."* Tout de même, certains détails restent à régler. *"On me demandait l'autre jour au Gibus si j'allais sortir mes nichons. J'ai envie de passer à autre chose, merci. C'est tout de même réducteur. Il est temps d'inventer un nouveau truc."*

Un poing c'est tout. ★

BASILE FARKAS

Photo Tiger

Est-ce un *s* ?

L'état civil met un *c*, Rock&Folk a tenté le *s* et Natacha/ Natasha ne sait plus comment elle doit s'écrire : *"Le flou artistique règne un peu. Mais je mets un s en ce moment. Déjà, avant vous, quand j'habitais aux Etats-Unis, on me mettait toujours un* s. *Sur les papiers c'est un* c. *Même là-dessus, je n'arrive pas à me décider. Sur le plan psychique, ce n'est pas inintéressant. Faire un choix aussi con que celui-là revient déjà pour moi à s'enfermer dans un truc."* Schizo, ça s'écrit comment ?

Oh la la, Natasha...

Les teutons flingueurs

"Nous assumons tout"

SCORPIONS

hard rock La formation teutonne part une dernière fois en tournée jouer ses ballades FM et ses riffs chromés. Après quatre décennies de carrière, l'affable Rudolf Schenker s'autorise un premier bilan.

Paris, Hôtel du Louvre, 19 heures. Klaus Meine étant occupé, l'on commencera l'interview sans lui. Rudolf Schenker est enthousiaste. *"Ja, Rock&Folk ! Comment va Philippe ? Il nous a beaucoup aidés !"* L'homme est charmant. Tout sourire, courts cheveux peroxydés, il est surexcité. On le serait à moins : après quarante ans de bons et loyaux services, Scorpions raccroche la veste en cuir, et part pour un baroud d'honneur de deux ans et une tournée de plus de deux cents dates. Retour sur une carrière prolifique.

Scorpionite aiguë

Rudolf Schenker : *"En fait, ce n'est pas nous qui avons eu l'idée d'arrêter notre carrière. Nous finissions notre album, et on était tous très excités par le son, les compositions, tout. Notre manager arrive, et nous dit :* 'Les mecs, cet album est fantastique. Vous ne pensez pas que c'est le meilleur moment pour arrêter ?' *On a commencé par croire qu'il se foutait de nous, puis l'idée a fait son chemin : ce disque est vraiment excellent, et nous commençons à vieillir, alors pourquoi ne pas arrêter au sommet ?"* Le guitariste commence droit au but, avec une franchise et une honnêteté bienvenues. Et en effet, que ce soit dans la production ou les compositions, la nouvelle livraison des Teutons revient aux fondamentaux, *"bons riffs et grandes mélodies"*. Les grands tubes du groupe ne sont pas loin. D'ailleurs, *SLY* est une autoréférence à "Still Loving You". *"Nous sommes très fiers d'avoir contribué à la naissance de tous ces enfants avec notre chanson 'Still Loving You', et plein de gens nous ont dit avoir appelé leur fille Sly en hommage à ce morceau."*

On l'aura compris, ce n'est pas avec ce "Sting In The Tail" que les Scorpions vont se mettre au raggamuffin. *"Nous avons voulu donner un condensé de ce qu'est Scorpions. En fait, 'Sting In The Tail' est une sorte de best of uniquement composé d'inédits !"* Et pour fêter ça, les Teutons comptent bien apporter la bringue partout où ils vont jouer : *"On a plus de 200 dates et on va ramener la big party chez vous. On ne sait pas encore ce que l'on va faire mais, en tout cas, une chose est sûre : on va le faire !"* Le mot d'ordre est clair, à bientôt 62 ans, le blond guitariste veut un adieu pétaradant et non une lacrymale tournée souvenir. *"On s'est toujours éclatés, on a vécu au jour le jour, et on va continuer. Nous ne regrettons rien, nous assumons tout. C'est ce qui fait notre force ! On veut que nos fans soient fiers de nous, et pouvoir leur dire :* 'Ça, c'était Scorpions'…" Et le pays le plus atteint par la Scorpionite aiguë, alors ? *"La France, sans hésiter ! Bercy, 1983, 19 000 personnes, la scène poussée tout au fond de la salle, une longue histoire d'amitié !"* Effectivement, la Gaule a longtemps été favorables aux arachnides ("Blackout" restant par exemple quatre semaines en tête des charts), et les bougres y reviennent régulièrement.

Des Allemands à Hollywood

Le 6 avril dernier, à midi pétant, le groupe Scorpions a eu l'honneur d'intégrer le célèbre RockWalk de Hollywood, après une cérémonie au Guitar Center, devant de nombreux fans. Les empreintes des mains, signatures et visages des musiciens teutons cohabitent désormais avec celles de Clapton, Johnny Cash, Elvis, Jerry Lee Lewis, Marvin Gaye, Brian Wilson, Stevie Wonder, John Lee Hooker, Carlos Santana et bien d'autres.

Trois dates pour 2010 par exemple. Fait surprenant : Schenker évoque peu son pays natal. *"Nous ne sommes pas un groupe allemand, car pour nous le rock'n'roll a une vocation internationale."*

Troisième tournée d'adieu

Soudain, Klaus Meine fait irruption dans la pièce. Veste à sequins, bottines python, chapeau vissé sur le crâne. Il attaque d'emblée sur le pire moment de sa carrière : *"La fois où j'ai perdu ma voix. Heureusement, les autres m'ont attendu en studio pour enregistrer 'Blackout'. Mais à chaque chose, malheur est bon, et ce fut un incroyable défi à relever pour moi, car à l'époque j'étais un jeune chanteur."* En quarante ans, le groupe a traversé des épreuves, mais a tenu le coup, comme un roc. De nombreux changements de personnel, des moustaches, une baisse de popularité dans les années 90... Bref, le roller-coaster habituel pour les groupes de cette époque (on se souvient des déboires de Mötley Crüe ou du passage à vide de Black Sabbath). Sauf que, là où certains groupes ont échoué à passer le cap des années techno, Scorpions profitera des années 2000 pour revenir en force, enchaînant tournée sur tournée — et même des tournées d'adieu, comme le dit en rigolant Rudolf Schenker : *"Oh, que nos fans ne s'inquiètent pas pour sa longueur, on en est à notre troisième tournée d'adieu, on commence à avoir l'habitude !"* — et album sur album (dont un avec l'orchestre philharmonique de Berlin, *"meilleur orchestre du monde"*), dont l'avant-dernier, "Humanity Hour 1" se classera premier des charts en Grèce et seizième en France. A l'heure du triomphe final, le groupe est donc galvanisé, et prêt à en découdre. L'aiguillon acéré et rempli de poison, les Scorpions partiront la queue dressée... ★

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

CD "Sting In The Tail" (Columbia/ Sony Music)

Photo DR

"Réalité"

LCD SOUNDSYSTEM

Après trois albums, le New-Yorkais James Murphy casse son triomphal joujou dance rock. A l'heure du dernier soubresaut, rencontre avec un honnête homme punk.

electro

Eyjafyöll oblige, l'interview du leader de LCD Soundsystem, James Murphy, prévue à Dublin, se tiendra finalement à Manchester, soit le haut lieu de la club culture anglaise depuis le label Factory et la Hacienda de Tony Wilson, et le berceau de Joy Division, des Smiths et de The Fall : bref, pas l'endroit le moins pertinent pour interviewer le musicien new-yorkais qui a, comme Wilson, fondé un label (DFA) et réussit à être à la fois producteur, DJ et un grand nom de l'électro et du dance punk depuis les années 90. Un peu hors-sujet depuis le retour du rock, ce (jeune) quarantenaire et ses platines ? Pas vraiment. Murphy a entre autres travaillé avec The Rapture, signé les Anglais de Hot Chip...

De brit et de pop

James Murphy a grandi en vénérant le label mancunien Factory. Il va pouvoir désormais en découvrir l'histoire complète grâce au magnifique livre écrit par l'Anglais John Robb, "Manchester : Music City 1976-1996" (traduit aux éditions Rivage Rouge), qui se propose de raconter toute l'histoire musicale de la ville, des années 60 à l'avènement du groupe Oasis dans les années 90. Une grande partie des acteurs de la scène témoignent (New Order, Tony Wilson, Noel Gallagher, Stone Roses, Happy Mondays...) et c'est une plongée passionnante sur 400 pages. Furieusement rock'n'roll.

Le rock sérieux

LCD Soundsystem, qui sort son troisième album ces jours-ci, jouit d'une solide popularité au Royaume-Uni où cultures rock et club n'ont traditionnellement rien d'incompatible et où le genre electro-pop-rock n'avait pas besoin du succès fracassant de MGMT pour occuper une bonne partie du terrain. Bien sûr, LCD Soundsystem n'a pas de "Kids" à son catalogue, il ne fait pas de gros hits calibrés pour les radios et réussit même à en rigoler sur "You Wanted A Hit". *"Ce n'est pas sa vocation"*, explique le leader. Les titres de cet album font en général au moins cinq bonnes minutes, n'ont pas la structure classique des *tubes* et il ne va pas se forcer pour plaire aux radios. Difficile de faire moins opportuniste que ce bon Américain en chemise à carreaux, connu pour avoir tourné en dérision le culte de la hype sur "Losing My Edge". Sa culture à l'origine est indie, il n'est arrivé que par hasard dans le milieu dance, quand il s'est rendu compte qu'il pouvait offrir autre chose que C&C Music Factory. Pas de contradiction fondamentale entre les deux univers, cela dit, et il insiste : *"Dans les films des années 80 qui montrent des punks, les punks sont toujours en train de danser. La dance music originelle, c'est le rock… C'est parce que je bossais avec des gens dans la dance que j'ai commencé à sortir. J'ai lu 'Last Night A DJ Saved My Life', commencé à apprendre plein de choses sur les débuts du disco. Ces gens étaient vraiment inventifs et créatifs. Dans tous les genres de musique, il y a un certain pourcentage qui est bon… Il suffit de creuser un peu, et là j'ai découvert des trucs aussi bien que le rock sérieux. Et puis, plus on est expérimental, plus on finit par tourner autour de la dance music."* Il connaît son sujet, et ne donne pas dans le classique pipeau promotionnel, au risque de passer pour presque un peu trop humble. Le succès actuel de son groupe, il l'explique par le fait qu' *"il ne se passe plus grand-chose dans la musique aujourd'hui"*, un fait, et par le goût des magazines de rock pour les best of en fin de décennie : *"Les cinq meilleures parties de basse, les dix fois les plus importantes où quelqu'un a vomi sur scène…"* et, de temps en temps, les meilleurs albums.

Le précédent opus de LCD Soundsystem, "Sound Of Silver" sorti en 2007, figurait en bonne place dans les classements, ce qui permet aujourd'hui au groupe de vendre des places de concert comme des petits pains. Surtout quand on sait qu'il joue peu de nouveautés dans ses shows, préférant les valeurs sûres déjà bien connues. *"Je n'aime pas quand les groupes ne jouent que leurs nouvelles chansons. C'est frustrant, le public préfère ce qu'il connaît. Et si je veux obtenir une certaine réaction, je dois tenir compte de la réalité. Pour moi, la musique est un moyen de communication, pas de l'art avec un grand A. Je ne fais pas de la musique pour moi, comme une expression de moi-même, je ne me trouve pas si intéressant que ça. J'aime la communication, créer des titres qui vont trouver un écho auprès de différentes personnes, d'une façon assez complexe pour que les gens puissent interagir avec plus de deux minutes, et ça, ça fonctionne quand on réussit à trouver le moyen d'être soi-même et de faire confiance à son propre goût."*

Lever les bras

Murphy s'intéresse aux *"mécanismes humains"* : tel comportement appelle telle réaction et, il ne le dit pas mais on le devine, telle mélodie, tel sample ou tel riff vont faire lever les bras à tout le monde. Le soir même, il fait un carton à la Manchester Academy, où le public gigote dans un bel ensemble, bière à la main, et hurle à l'unisson en réponse à la moindre inflexion de la musique. C'est à la fois amusant et un peu inquiétant (le côté marionnette). Beau succès, quoi qu'il en soit. Reste que Murphy a envie d'autre chose. Cet album, c'est le dernier de LCD Soundsystem : très prosaïquement, il n'en peut plus du rythme album/ singles/ vidéos/ tournées. Et a envie d'un peu d'imprévisible, peut-être...★

BUSTY

CD "This Is Happening" (DFA/ EMI)

Photo Ruva Wijesoorlya-DR

James Murphy compte bien nous en mettre plein la vue

“Au sous-sol, c’était différent”

THE ROLLING STONES

“Exile On Main St” tout juste réédité en version grand luxe, son principal artisan revient ici en longueur sur la création du fameux double album. Keith Richards, donc.

PAR PIERRE PERRONE PHOTOS DOMINIQUE TARLE

R&F : Des groupes comme Traffic avaient loué un cottage pour répéter en toute tranquillité, mais vous avez choisi la cave d'une villa sur la Côte d'Azur. Pourquoi et comment avez-vous atterri à Nellcôte ?
Keith Richards : L'ordre établi britannique nous mettait des bâtons dans les roues. D'abord, on a essayé de nous arrêter et de nous mettre en taule pour des histoires de drogues, et ça n'a pas marché. Ensuite, les impôts de la couronne nous sont tombés dessus. Pour éviter que le groupe ne coule, il fallait absolument que nous quittions l'Angleterre. La France nous convenait de par sa proximité. Tout d'abord, nous pensions pouvoir trouver un studio qui nous plaise à Cannes, à Nice ou à Marseille. Mais, lorsque nous sommes arrivés sur la Côte d'Azur, nous avons compris que c'était hors de question. Nous avons cherché une maison isolée dans les collines mais, quand nos recherches n'ont pas abouti, tout le monde s'est mis à me regarder *(il s'esclaffe)*. J'ai tout de suite compris : *Je sais ce qu'ils veulent, ils veulent la cave de la villa que j'ai louée*. C'est comme ça que je me suis retrouvé pour ainsi dire en train de vivre au-dessus de l'usine.

"Nous avons récupéré la plupart des

Trente-huit ans après sa sortie, "Exile On Main St" demeure l'album favori de nombreux fans des Rolling Stones, et le préféré de Keith Richards. Les Glimmer Twins, qui ont longtemps rechigné à l'idée de plonger dans leurs archives, ont enfin assemblé une version de luxe remasterisée avec 10 titres en plus de ceux publiés en 1972. Pierre Perrone a rencontré Richards à New York pour parler des fameuses séances d'enregistrement d' "Exile...", qui avaient commencé aux légendaires Olympic Studios de Londres, avaient fait un détour par Stargroves, la country house anglaise de Mick Jagger à l'époque, continué pendant six mois à Nellcôte, la villa que le guitariste avait louée sur la Côte d'Azur, avant de se terminer à Sunset Sound à Los Angeles. Pierre Perrone suit les Rolling Stones de près depuis sa plus tendre enfance. Il a repris leurs chansons, loupé des exams à cause d'eux. Il les a vus en concert plus d'une douzaine de fois, en France, à Londres, aux USA. Il a pondu les notes de pochette pour la réédition de leur compilation "Rolled Gold" il y a trois ans. Au fil des années, il avait interviewé Mick Jagger, Charlie Watts et Ronnie Wood, mais jamais Keith Richards. Il s'en était presque fait une raison jusqu'à cette réédition d' "Exile...", l'occasion idéale pour le gamin qui rêvait de faire le mur et de rejoindre les Stones à Villefranche-sur-Mer en 1971. Richards sourit lorsqu'on lui raconte ça. On le découvre au Mercer Hôtel, New York, un établissement de luxe où on le laisse fumer en paix. *The old devil*. Cigarette ? Le courant passe tout de suite...

ROCK&FOLK : Beaucoup de fans attendent avec impatience cette version remasterisée, avec bonus, d' "Exile On Main St". Qu'avez-vous ressenti en réécoutant les morceaux qui étaient déjà sortis, et les inédits ?
Keith Richards : Un déjà-vu prononcé. Quand j'ai commencé à réécouter tout ça, je me suis mis à revoir l'endroit où nous en avons enregistré la majorité : Villefranche-sur-Mer et *old Nellcôte*. L'odeur de la cave m'est presque revenue au nez *(il rigole de son rire caractéristique, très Jack Sparrow)*. C'était intéressant. J'aime toujours beaucoup cet album. J'en réécoute assez souvent des extraits. Ça me rappelle d'excellents souvenirs. L'enregistrement correspond à une période dingue de l'histoire du groupe. Nous avions le dos au mur, nous n'avions jamais travaillé de cette manière, loin d'un studio d'enregistrement. C'était un essai, une expérience. Une fois que nous avions démarré, il fallait le finir.

R&F : Vous aviez déjà le Rolling Stones Mobile Studio. Vous l'aviez utilisé pour des enregistrements de concerts et à Stargroves, chez Mick. Les Who s'en étaient servi. Et Led Zeppelin plus tard...
Keith Richards : Nous avions ce camion depuis deux ans, mais nous ne l'avions pas tellement utilisé, à part pour quelques maquettes. A un moment, nous le louions à la BBC pour faire des comptes rendus de courses hippiques. Tout à coup, nous nous sommes tous rendu compte que nous avions ce camion avec un studio mobile qui marchait et qui rendait tout ça possible. Pour l'époque, c'était vraiment une belle machine.

R&F : Il y avait une drôle d'ambiance, une drôle d'atmosphère dans cette cave...
Keith Richards : Ouais, l'atmosphère était... épaisse *(il rigole)*. La villa était luxueuse. Au sous-sol, c'était différent. Cette cave était vraiment un endroit unique pour enregistrer. Nous avons dû surmonter toutes sortes de problèmes, au niveau du son, etc. Mais il y avait au sein du groupe une certaine détermination. OK, nous avions été obligés de quitter l'Angleterre mais nous pouvions faire notre boulot n'importe où. Nous étions bien décidés à frapper un grand coup avec un disque intéressant. Evidemment, c'était notre premier album double. Nous nous sommes bagarrés avec Atlantic, qui nous distribuait à ce moment-là, pour sortir un double. Les maisons de disques de l'époque n'aimaient pas les doubles *(il rigole de nouveau)*. Nous avons eu des problèmes techniques mais nous les avons surmontés.

R&F : C'est le single "Tumbling Dice" qui a annoncé l'arrivée d' "Exile...". Vous jouez toujours cette composition qui demeure le titre favori de beaucoup de fans des Stones en concert...
Keith Richards : J'adore jouer "Tumbling Dice" sur scène. Je ne me lasse jamais de jouer ce riff. De temps en temps, je ne sais pas d'où ça vient, je ponds un riff que je pourrais jouer des heures, pendant toute une soirée. Le riff et le groove sont irrésistibles *(il fait mine de le jouer)*.

R&F : Les morceaux comme "Happy And Soul Survivor" sont ceux dans lesquels on retrouve vraiment l'atmosphère de Nellcôte...
Keith Richards : Comme je te disais, l'odeur de la cave me revenait au nez. Lorsque nous sommes arrivés, ça faisait belle lurette que personne n'y avait mis les pieds. Nous n'avons même pas nettoyé avant de commencer. Nous avons directement emménagé.

R&F : "Happy" c'est "Exile..." par excellence et une des chansons qui collent le mieux à votre personnalité...
Keith Richards : C'était l'un des avantages dus au fait que je vivais au-dessus

de l'usine. "Happy" est un parfait exemple de ce qui pouvait se passer dans ces conditions. Un après-midi, il n'y avait que Jimmy Miller (le producteur) et Bobby Keys dans les parages. Les autres étaient absents. On n'a pas l'habitude de travailler avant que la nuit tombe. J'avais une idée et on a décidé de mettre un truc en boîte pour y revenir plus tard. Jimmy à la batterie et Bobby au saxophone baryton. Quand les autres sont arrivés, j'avais déjà fait plusieurs overdubs de basse et de guitare et on avait pratiquement fini le morceau. Etre sur place avait quelquefois ses avantages.

R&F : Et vous avez décidé de chanter "Happy" vous-même. Pas question d'attendre Mick ?
Keith Richards : C'était un peu une sorte d'inspiration divine. J'avais l'impression d'avoir pour ainsi dire *volé* cette idée et de l'avoir mis en boîte avant même que les autres ne soient informés de son existence. Je joue assez souvent "Happy", plus que la plupart des autres titres que j'ai chantés au fil des années. J'ai toujours un grand sourire quand je joue ce morceau. Ce n'est pas le genre de choses qu'on attend de moi. On ne me considère pas comme un personnage joyeux et souriant, on me voit plutôt aux côtés de Lucifer, dans l'ombre, dans les ténèbres *(il rigole)*. Mais c'était un après-midi bien rempli et j'adore cette chanson.

R&F : "Soul Survivor" a des tas de guitares. Et vous en avez déniché une autre version dans les archives pour cette version d' "Exile On Main St"...
Keith Richards : Yeah, c'est un morceau au passé trouble *(il rigole)*. Il faudrait que je le réécoute pour compter le nombre de guitares. J'ai fait des tas d'overdubs. J'utilisais un petit bout d'une prise et puis je passais à une autre. Il y a probablement six guitares sur ce titre mais pas du début à la fin. Elles disparaissent et elles reviennent dans le mix.

R&F : La magie de cette cave à Nellcôte venait-elle aussi du fait qu'en orientant les amplis différemment, le son rebondissait des murs et changeait ?
Keith Richards : Enregistrer à Nellcôte était étrange parce qu'on ne savait pas vraiment ce que le mobile captait. Donc on faisait quelques prises, on remontait tous l'escalier, on allait dans le camion et on réécoutait ce qu'on avais mis en boîte. Quelquefois, il fallait modifier un peu les réglages. Le procédé était intéressant. Petit à petit, tout en le faisant, j'ai vu que c'était une façon unique d'élaborer un disque. La section rythmique enregistrée au sous-sol, sans doute à cause du béton ou de la crasse, avait un certain son impossible à reproduire ailleurs. Et crois-moi, des tas de gens ont essayé.

R&F : Vous avez sympathisé avec les gens du coin à Nellcôte ?
Keith Richards : Un peu, mais nous avions du pain sur la planche, nous étions passablement occupés. Des gars du coin travaillaient pour nous. Il y avait un cuistot qui a d'ailleurs fait sauter la cuisine. Une énorme explosion. Il s'appelait Big Jacques, si mes souvenirs sont bons.

R&F : Il y avait aussi une gardienne à la villa...
Keith Richards : Elle était géniale. Je ne sais pas comment elle faisait pour nous supporter tous... Elle avait tout le temps le sourire. Je ne sais pas trop ce qui la mettait dans cet état mais elle a mis les bouchées doubles pour nous faciliter les choses. J'ai de très bons souvenirs de notre séjour là-bas. On a fait des disques dans des endroits bien pires.

R&F : A l'époque, on disait que vous piquiez le courant de la SNCF. Vous êtes disposé à l'admettre après toutes ces années ? Il y a prescription...
Keith Richards : Une ou deux fois, effectivement. Mais ce n'était pas nous, on ne savait pas comment s'y prendre. C'étaient des gars astucieux de Villefranche qui avaient le chic pour faire ça *(il rigole)*. Quand les plombs sautaient ou que le générateur flanchait, ils nous branchaient sur l'alimentation de la ligne de chemin de fer.

Les exilés, c'étaient nous

R&F : On vous a piqué des guitares. Vous avez attiré l'attention de la police du coin. Les gendarmes débarquaient souvent ? Ils voulaient des autographes, se faire photographier avec vous ? On suppose que vous vouliez vous débarrasser d'eux le plus vite possible...
Keith Richards : On attirait l'attention, mais ni plus ni moins que d'habitude. On allait au portail et on disait aux gendarmes ou aux policiers : *'Monsieur, excusez-moi' (en français)*. Normalement, les choses se calmaient et on les invitait à rentrer boire un petit cognac avec nous. Cela dit, tout ça est loin.

guitares. N'en disons pas plus"

Mes souvenirs sont un peu flous. Les gendarmes étaient des types raisonnables dans leur genre méditerranéen. Pas de gros problèmes. Quelquefois, ils voulaient seulement entrer pour jeter un coup d'œil. Nous avons été cambriolés mais nous avons récupéré la plupart des guitares. La justice l'a emporté. N'en disons pas plus.

R&F : On sait que vous aimez bien "Exile : The Making Of 'Exile On Main St' ", le livre de photos que Dominique Tarlé a prises à Nellcôte, et que vous l'avez offert à pas mal de gens. Le feuilleter vous rappelle de bons souvenirs ?
Keith Richards : Ah, Dominique, un mec sympa, un excellent photographe. On aimait bien Dominique parce que c'était le photographe le plus invisible. On ne se rendait même pas compte qu'il était là. Il avait le chic pour passer inaperçu et devenir pour ainsi dire un membre du groupe. Ce n'est pas souvent qu'on aime se faire photographier pendant qu'on travaille mais Dominique avait une belle technique. *I love the man.* Le bouquin m'en a bouché un coin. Je n'avais pas remarqué qu'il avait pris autant de photos. Il y avait des gens comme Gram Parsons par exemple, qui avait débarqué à Nellcôte sans qu'on s'y attende et qui est resté un mois.

R&F : "Exile..." a d'ailleurs un petit parfum country. C'était parce que Gram avait passé quelques semaines avec vous ?
Keith Richards : On échangeait des idées. Gram m'a appris des tas de chansons. On passait des journées entières à chanter des trucs de George Jones et de Merle Haggard, on faisait des harmonies comme les Everly Brothers. Son esprit est sur "Exile...". Les meilleurs partent les premiers.

R&F : Vous commenciez également à explorer une direction plus gospel, plus soul, ce que vous avez continué à faire durant le reste des seventies et jusqu'à aujourd'hui...
Keith Richards : Une fois que nous nous sommes retrouvés au beau milieu de la France *(ou presque, Villefranche-sur-Mer est sur la Côte d'Azur — NdA)*, nous avons vraiment commencé à explorer la musique américaine. De toute façon, à la base, c'est ce que nous faisons. Mais nous avons été inspirés par la country ou le gospel par exemple. Peut-être parce que nous n'étions pas aux Etats-Unis et que ça nous manquait, nous avons exploré d'autres racines de la musique américaine, pas seulement le blues et le rock'n'roll. D'ailleurs, dans la cave, à Nellcôte, on pouvait se croire aux USA, surtout avec Bobby Keys dans le coin. Cette cave était moche, sombre, humide, tout était comme ça *(il fait un geste mi-figue mi-raisin)*... Mais j'en garde un excellent souvenir. C'était un endroit funky, il n'y a pas de doute *(il rigole)*.

R&F : Pensez-vous que, à cause de votre *exil*, du fait que vous n'étiez plus en Angleterre, votre conception de la musique a changé ?
Keith Richards : Exactement. On nous avait viré d'Angleterre. C'est pour ça que l'album s'appelle "Exile On Main St". Nous étions conscients du fait que nous étions le dos au mur, livrés à nos propres ressources. C'était un test. Nous devions un peu réinventer ce que nous faisions au fur et à mesure. Pas de script, personne n'avait fait ça avant nous. De la nécessité naît l'invention.

R&F : Les séances d' "Exile..." ont commencé en Angleterre, à Olympic Studios à Londres, et chez Mick à Stargroves. Puis vous avez poursuivi en France. Pourquoi êtes-vous allés finir l'album à Sunset Sound Recorders à Los Angeles ?
Keith Richards : Pour faire le mixage, certains overdubs et d'autres trucs, nous avions besoin d'un matériel plus sophistiqué que ce dont nous disposions dans le camion, dans le mobile. C'est la raison pour laquelle nous sommes allés à Los Angeles : pour peaufiner l'album, pour lui donner une petite touche hollywoodienne.

R&F : Evidemment, à Los Angeles, vous pouviez faire appel à Billy Preston, à des musiciens comme Dr John et à des choristes...
Keith Richards : Bill Plummer à la contrebasse sur quelques plages... A Los Angeles, surtout à ce moment-là, on pouvait passer un coup de fil à trois heures du matin pour dégoter des choristes. Une demi-heure plus tard, deux nanas débarquaient encore en chemises de nuit *(il rigole)*. Il suffisait d'avoir une idée pour aussitôt la concrétiser. C'était cool.

R&F : Avez-vous décidé de sortir un double parce que vous aviez réussi à vous débarrasser d'Allen Klein, votre manager après Andrew Loog Oldham ?
Keith Richards : Nous étions au carrefour, en plein schisme. Nous avions rompu avec certaines personnes comme Allen Klein. Nous repartions un peu de zéro. Nous réinventions les Stones au fur et à mesure. C'est un *miracle* que nous ayons réussi. Les Stones avaient de la veine, *une bonne chance (en français)*.

R&F : A cause de ce qui s'était passé en 1969, vous aviez plus de gardes du corps en 1972. C'était l'une des différences ?
Keith Richards : Beaucoup de choses ont changé en ce qui concerne les tournées et les concerts après 1969. Sans parler d'Altamont... *Vive la différence (en français)*. La technologie changeait et, tout à coup, on pouvait s'entendre jouer avec les amplis de rappel. Avant, on montait sur scène et on espérait que le vent soufflerait dans la bonne direction. Sinon on ne savait pas vraiment ce que le public entendait. Des tas de choses ont changé à la fin des sixties, au début des seventies. Les concerts ont pris de l'ampleur, sont devenus des spectacles. On commençait à jouer dans des stades, devant des dizaines de milliers de gens. Il fallait *apprendre* à se produire dans des endroits de cette taille.

R&F : Pourquoi pensez-vous être arrivés à faire cette transition et à devenir le *biggest rock'n'roll band in the world* au début des seventies ? La musique avait une certaine magie qui passait la barrière devant 50 000 spectateurs...
Keith Richards : Nous avons grandi avec notre public. Si c'était nouveau pour nous, ça l'était aussi pour lui, mais nous avons appris au fur et à mesure. En fait, je préfère jouer dans une jolie petite salle ou dans un théâtre. Mais quoi faire pour les autres 50 000 personnes qui veulent nous voir ? Il faut apprendre à aller où est le public et savoir comment jouer dans ces conditions et passer la barrière. On ne sait jamais ce qui va arriver une fois qu'on est sur scène. C'est l'une des choses qui rendent le boulot intéressant et excitant.

R&F : Au fil des années, vous êtes souvent revenus à "Exile..." pour en jouer certains morceaux qui marchent bien en live. "Shine A Light" est devenu le titre du film de Martin Scorsese...
Keith Richards : Et "Let It Loose" et "Loving Cup" ! On a trouvé une autre prise de "Loving Cup" pour cette nouvelle version de l'album... On joue assez souvent "Rip This Joint". C'est un des titres les plus rapides que je connaisse. On a intérêt à s'accrocher et à tenir bon. "Exile..." est l'un de ces disques qu'on examine volontiers si on veut remanier un peu la set-list et si on veut faire quelque chose de différent sur scène. Comme "Sweet Virginia", qu'on a joué des tas de fois. Et "Sweet Black Angel". On trouvera toujours quelque chose à reprendre en jetant un coup d'œil au tracklisting d' "Exile...".

"Personne n'avait fait ça avant nous"

R&F : On considère maintenant "Exile..." comme un chef-d'œuvre. C'est l'album favori des fans hardcore des Stones, mais les critiques à l'époque n'étaient pas très chauds...
Keith Richards : Peut-être parce qu'il s'agissait d'un album double. Nous nous attendions à cette sorte de réaction parce que le disque était très différent. Il ne contenait aucun hit. Ça prouve notre détermination, le point de vue des Stones a triomphé. Nous avions insisté pour que ce soit un double tout d'une pièce. Pas question de sortir ça en deux volumes séparés. C'est ce que nous avons fait. Nous étions les exilés. C'était notre attitude.

De vraies pépites

R&F : La tournée américaine qui a suivi la parution d' "Exile..." en 1972 a été sacrément mouvementée. Les fans essayaient d'entrer dans les salles de concert sans payer. Il y a eu des émeutes, vous êtes montés sur scène très tard à Boston...
Keith Richards : Nous avons été retardés plusieurs fois durant notre carrière, à Knebworth en 1976 par exemple. La patience du public à notre égard m'a toujours surpris. Nous ne faisons pas exprès d'être en retard. En général, nous sommes en route. Aujourd'hui, *show time is show time*. L'heure c'est l'heure. Mais, dans les seventies, les concerts commençaient quand ils commençaient.

R&F : Comment avez-vous choisi les titres que vous avez mis en bonus de cette nouvelle version d' "Exile..." ? Ça a été difficile ? Qu'avez-vous fait avec les bandes ? Vous avez ajouté des trucs ?
Keith Richards : Il a d'abord été question de trois, de quatre et puis de cinq titres bonus inédits. Je ne suis pas vraiment sûr de la façon dont nous sommes arrivés à décider du nombre. Nous avons réécouté des tas de trucs et nous nous sommes aperçu que les versions différentes de "Loving Cup", "Soul Survivor" et "Tumbling Dice" seraient des bonus intéressants pour les fanatiques. Et aussi des titres que nous voulions inclure sur "Exile..." à l'époque de sa création mais que nous n'avions pas pu ajouter, sinon l'album serait devenu triple. Il fallait s'arrêter à un moment. Nous avons décidé que si nous allions rééditer "Exile..." dans un coffret, nous ajouterions d'autres trucs qui étaient restés dans les archives. C'est intéressant. Ces titres sont pratiquement comme nous les avions laissés il y a 39 ans. Je ne voulais pas trop traficoter ce qui était sur les bandes. J'ai ajouté une guitare acoustique çà et là. Mick a mis en boîte de nouvelles voix pour "Plundered My Soul" et "Following The River".

R&F : C'était fun de réécouter les bandes et les versions différentes ?
Keith Richards : Oui, même en écoutant avec une oreille critique. J'ai entendu des choses que j'avais oubliées. Je me demandais comment j'avais joué certains trucs. Il y a de vraies pépites. Quelquefois, on a l'impression de décoller. Mais l'énergie, le feeling de ces titres justifient qu'on les sorte. Elles ont un parfum de cette ère que certains trouvent légendaire.

Retour d'Exile

Grande arnaque rock'n'roll ou trésor de Toutankhamon binaire ? Nos hardis reporters signalent une fructueuse excavation dans la vallée des rois du rock…

"Là, maintenant, ces jours-ci, je pense attendre avec excitation les inédits d' "Exile On Main St". Et je ne suis pas le seul !"
Nick Hornby, Paris, 5 Mai 2010

"Headin' for an overload"
"Rocks Off", 1971

-Vous venez passer la soirée ? Y'aura de l'Amnesia et les inédits d' 'Exile' "…
Paris, 2010

La nouvelle semblait trop belle. Mick et Keith, les fameux Glimmer Twins étaient donc pour la quasi-première fois descendus inspecter les archives des fabuleux Rolling Stones et en avaient ramené neuf titres inédits datant de la fabuleuse période de l'enregistrement de "Exile On Main St". Après cette annonce en février dernier, le tam-tam médiatique a encore gagné en ampleur ces jours-ci avec l'approche de Cannes et la présence de Mick toujours possible sur la prestigieuse Croisette. Des fans des Stones auraient été aperçus rôdant autour des ultimes magasins de disques… Vendredi 7 mai, un mystérieux courriel invitait la rédaction de R&F à se connecter sur le site de Universal Strategic Marketing où l'écoute de la nouvelle version du chef-d'œuvre, bien complète de ses bonus, était enfin possible. En dépit de nombreux bogues sécuritaires, on se connecte en streaming. Rapide test sonique sur "Rocks Off", salement probant. Très vite on ne peut se retenir d'écouter un, deux puis trois titres de ce "Exile…" remasterisé avant d'en venir au vif du sujet, les inédits.

"LOVING CUP" est un vieux titre des sessions "Let It Bleed", il remonte de fait à avril 1969 et les Stones le jouaient carrément à Hyde Park, sous le titre "Give Me A Little Drink". Cette version — éclairée par une superbe guitare de Mick Taylor — est différente de celle de "Exile…". Pas énormément différente mais tout de même... Autres lyrics, vocaux d'époque, chœurs refaits flambant neufs, l'orchestre semble hypnotisé par les morsures de guitare de Mick Taylor et, à la finale, le titre groove comme un outtake de "Can't You Hear Me Knocking", ce niveau.

"PASS THE WINE (SOPHIA LOREN)" aurait été enregistré à Nellcôte le 10 juillet 1971. C'est un slow rocker, un genre de rock américain à la Little Feat. Magnifique travail de la guitare qui relance une section de cuivres impériale et juteuse. Le solo d'harmonica de Jagger est prétexte à une grande teuf un peu cochonne avec des dames.

"I'M NOT SIGNIFYING" est une version d'un morceau connu des pirates sous le titre "I Aint Lying" (cf le bootleg "Hillside Blues"). Mick Taylor, là encore, distille un parfait solo aromatique qui empoisonne le plat de résistance d'effluves significatifs.

"DANCING IN THE LIGHT" titre essayé aux studios Olympic entre mars et mai 1970 avec Nicky Hopkins au piano est connu des bootlegers comme un instrumental. Il a fait les belles heures des "Trident Mixes". Vocaux probablement rajoutés en 2010.

"SO DIVINE - ALADDIN STORY" Un premier instrumental surgit sous ce titre lors des sessions "Let It Bleed". Le morceau est essayé deux fois, en février 1969 et octobre 1970. On le trouve sur l'album pirate "Trident Mixes" et on sait qu'à l'époque le tapis volant magique était à la mode (cf Steppenwolf). Enormément de delay rajouté sur la batterie, trop sans doute.

"SOUL SURVIVOR" dans sa version de travail, chantée par Keith Richards. Voilà clairement un titre enregistré à Nellcôte, qui exsude bien le son caverneux de la cave aux trésors. Keith livre le titre clef en main, il indique au chanteur le placement en pur yaourt et clôture avec des *"Etc, etc, etc"* des plus comiques.

"FOLLOWING THE RIVER" est un mystère complet. C'est un titre comme on en trouve sur les albums solo de Jagger, une lente supplique qui laisse entrevoir des possibilités de "Shine A Light" et finit un peu comme "Out Of Tears" dans une cascade de piano, rejoint par des chœurs, un grand orchestre, etc.

"PLUNDERED MY SOUL" est un morceau d'époque, c'est sûr. On imagine bien Ahmet Ertegun repoussant le titre d'un revers de main, *"dans le genre on a déjà 'Tumbling Dice' "*. Et effectivement… "Plundered My Soul" provient de la même veine créatrice. Des chœurs ont été rajoutés récemment car, à notre connaissance, Madame Lisa Fisher n'était pas présente sur la Côte d'Azur en 1971…

"GOOD TIME WOMEN" est un morceau rapide, qui évoque Otis Redding et la joyeuse soul du Sud des States. C'est, de fait, la première version de "Tumbling Dice" avant le coup de ralenti génial qui donnera au titre son moelleux unique. De fait ce morceau aurait été enregistré une première fois le 17 octobre 1970 lors des sessions "Sticky Fingers".

"TITLE 5" en conclusion. Ou une minute et quarante-sept secondes de Keith Richards et Mick Taylor émulant les Shadows et poussant dans ses retranchements un instru goguenard, style *on fait tourner la machine en attendant le patron*.

En conclusion : putain que ça fait du bien d'entendre à nouveau la basse de Bill Wyman ! Et bon sang que ce Mick Taylor jouait richement ! Et maintenant, la question clef : combien de ces documents *"miraculeusement retrouvés"* par les Rolling Stones dorment encore dans les cryptes ? L'issue commerciale de cette première salve sera cruciale pour le dévoilement de la suite, on s'en doute. Jusqu'à présent Mick Jagger avait accueilli tout projet de coffret des archives stoniennes avec la plus grande circonspection. Aux fans de lui prouver leur intérêt…

PHILIPPE MANŒUVRE & DENIS DOREL
CD *"Exile On Main St" (AZ/ Universal)*

R&F : Le mythe d' "Exile...", de ces mois à Nellcôte, des inévitables histoires de drogues, l'emporte-t-il sur la réalité ?
Keith Richards : Nous étions en train de faire un disque, donc nous n'avions pas trop le temps de déconner. Une histoire sur dix doit être vraie. On se droguait, évidemment, mais ça n'a pas affecté notre productivité. Cela dit, les drogues, ce n'est clairement pas pour tout le monde. Pas question de tester ça chez vous pour essayer de m'imiter. La réalité, c'est que nous avons pris un énorme risque en réalisant "Exile..." dans ces conditions. Sauf que ça a marché. Le disque le prouve. Les Stones sont capables de casser la baraque lorsqu'ils prennent des risques.

Deux ou trois Français dingues

R&F : Certains s'attendaient à des titres de la tournée 1972 parmi les bonus. Cette tournée n'est pas représentée dans le canon des albums live des Stones...
Keith Richards : Non, il n'y a rien de live *(sur "Exile..." remasterisé)*. Je vais peut-être faire des recherches à ce propos. Je sais qu'ils *(les gens d'ABKCO, la boîte d'Allen Klein qui détient le catalogue sixties des Stones)* ont réédité "Get Yer Ya-Ya's Out". Les coffrets, les box-sets si importants *(il rigole)*.

R&F : Stevie Wonder a assuré la première partie de votre tournée en 1972. Vous avez souvent eu d'excellents artistes à la même affiche que vous, comme les Meters en 1976...
Keith Richards : En 1969, on avait Ike & Tina Turner et BB King. C'est pour ça qu'ils étaient sur la réédition de "Get Yer Ya-Ya's Out". A l'époque, les shows ne misaient pas seulement sur les têtes d'affiche. Il y avait d'autres artistes qui participaient et qui chauffaient bien la salle. Ce genre de show me manque mais *c'est la vie... (en français)*. A nos débuts, j'ai beaucoup appris en regardant et écoutant les groupes qui se produisaient avant nous. L'orchestre de Ike & Tina nous en bouchait un coin car les musiciens étaient drôlement bien en place. Ike conduisait son orchestre d'une manière phénoménale, unique.

R&F : Vous avez piqué des idées à Ike ?
Keith Richards : Oui, comment tabasser les pianistes avec un flingue *(il rigole)*.

R&F : Vous avez souvent enregistré en France. "Exile..." à Nellcôte, vous avez utilisé les studios Pathé-Marconi à Paris, et évidemment "A Bigger Bang" chez Mick dans la vallée de la Loire. Pourquoi pensez-vous que la France vous convient ? Il y a moins de distractions...
Keith Richards : Je ne sais pas vraiment. C'est en effet bizarre. Quand j'y pense, je viens à peine de me rendre compte que nous avons enregistré en France au moins autant qu'aux Etats-Unis ou en Angleterre. Les studios Pathé-Marconi étaient excellents. On connaissait bien le son qu'on y aurait, on savait où tout se trouvait, où placer la batterie. Paris a un petit quelque chose. S'il s'agit de passer six mois quelque part pour enregistrer, rien de tel qu'un bon restaurant au coin de la rue et deux ou trois Français dingues comme potes.

R&F : Après "Exile...", vous êtes allés en Jamaïque pour faire "Goats Head Soup". Aimiez-vous enregistrer dans des endroits différents pour voir ce que ça donnerait ?
Keith Richards : Nous n'avions jamais enregistré en Jamaïque avant d'y aller en 1972. Pas mal de trucs sur "Goats Head Soup" ont évidemment un rapport avec "Exile...". Quand on fait des disques, ils se suivent sans véritable séparation, sans vraie démarcation *(il gesticule)*. Des titres qui auraient pu être sur "Sticky Fingers" se sont retrouvés sur "Exile..." et des trucs qu'on avait ébauchés sur "Exile..." ont fini sur "Goats Head Soup". Personne ne compose un album de douze chansons et dit : *Ça suffit*. C'est un processus ininterrompu.

R&F : On se demandait si votre bouquin avançait...
Keith Richards : Oh ! il est pratiquement terminé. J'attends les épreuves. C'est bizarre de relire l'histoire de sa vie. Je me demande qui ça va intéresser *(il rigole)*. Je me suis rendu compte que mon histoire intéressait en fait pas mal de gens... Mais ça a l'air de coller. J'ai encore besoin de revoir certaines pages mais il devrait sortir à la fin de l'année.

R&F : Vous aviez des trous dans votre mémoire, ou vous avez été surpris par ce que vous êtes arrivé à vous rappeler ?
Keith Richards : J'ai été surpris, je me suis souvenu de tas de trucs. Mais j'ai aussi discuté avec des tas de gens qui font partie de notre entourage pour mettre les choses en corrélation. C'était intéressant, une sorte de kaléidoscope des expériences. J'espère que le résultat vaudra le coup.

R&F : On se demandait si vous aviez de bons souvenirs des mois que vous avez passés en Suisse après avoir quitté la France...
Keith Richards : Oh, la Suisse ! Tout d'abord, la Suisse était le seul pays disposé à m'accueillir comme résident à ce moment-là et j'ai une énorme gratitude. Quand on parle de Montreux, il faut immédiatement mentionner Claude Nobs. Il nous a filé un sacré coup de main quand nous nous sommes retrouvés là-bas. Il nous a trouvé des studios, un endroit pour répéter. J'ai même appris à faire du ski, ce qu'il fallait voir, crois-moi : Keith Richards sur des skis *(il éclate de rire)* !

R&F : Quand vous étiez en Suisse, vous travailliez sur "Black And Blue" ?
Keith Richards : Oui, je composais et travaillais dans les montagnes suisses et puis j'allais à Munich en bagnole. C'est un album qu'on a réalisé en Allemagne.

"Keith Richards sur des skis !"

R&F : On a eu la réédition de "Ya-Ya's..." et maintenant celle d' "Exile...". Quels sont les projets des Stones ? Il avait été question de jouer "Exile..." dans son intégralité en concert, ou en partie un peu comme pour la tournée *Licks*. On vous a vus jouer quatre ou cinq titres de "Let It Bleed" à Wembley Arena en 2003. Mais il semble que l'idée de jouer "Exile..." soit tombée à l'eau...
Keith Richards : Malheureusement. L'idée m'intéressait mais tout le monde ne partageait pas mon enthousiasme au niveau d' "Exile...". J'aime bien ce concept du *featured album* qui change selon les concerts. Personne ne va prendre de décision sur ce que nous allons faire jusqu'à plus tard en 2010 *(sotto voce)*. Je suis certain que les autres vont vouloir discuter de possibilités d'enregistrement ou d'une tournée éventuelle. Nous allons peut-être essayer de présenter ça différemment. Les conversations vont aller bon train *(il fait un signe pour bla-bla-bla)*. Si j'en savais plus, je te le dirais. A mon niveau, je suis sur le point de finir un deuxième album des Wingless Angels, de la Jamaïque. Beaucoup de titres avec Justin Hinds. Le premier était sorti dans les années 90. Nous avions enregistré d'autres trucs deux ans plus tard, et j'ai gardé les bandes sous le coude. Maintenant que Justin Hinds est décédé *(en 2005)*, je veux les sortir et en verser les bénéfices à sa famille.

R&F : Vous aimez toujours beaucoup la Jamaïque. Y retournez-vous régulièrement ?
Keith Richards : J'ai des racines très profondes en Jamaïque. J'adore ce pays et ses habitants, même s'ils sont dingues. J'en parle en connaissance de cause. Je m'y trouve bien. ★

CD "Exile On Main St" (AZ/ Universal)

En vedette

Hole

PLUS SOUVENT EN CELLULE DE DEGRISEMENT QU'EN STUDIO CES DERNIERS TEMPS, L'INIMITABLE COURTNEY LOVE SEMBLE AVOIR REPRIS SA VIE EN MAIN. DOUBLE SURPRISE : LE NOUVEL ALBUM EST BON ET LA REINE LIVRE LES INTERVIEWS COMME A LA GRANDE EPOQUE.

Depuis dix ans, les nouvelles de Courtney Love n'étaient pas bonnes. Une décennie de misère, entre cures de désintox à répétition, embrouilles avec sa fille Frances Bean et succession de boy-friends vénéneux. Au milieu de ce naufrage un disque, "America's Sweetheart", sorti en 2004, totalement raté, faisant figure de cerise empoisonnée sur le triste gâteau de sa vie. Courtney était au fond du trou, allumée, dingo à faire passer Nina Hagen et Amy Winehouse pour des communiantes. C'est qu'en matière de punk attitude et autodestruction, personne n'arrive à la cheville de la veuve Cobain.

PAR DAVID ANGEVIN

"Me revoilà"

Par miracle, la femme la plus controversée de l'histoire du rock est toujours en vie. Pas vraiment assagie, ni calmée, mais à peu près sobre semble-t-il. La diva grunge est de retour avec un nouvel album de Hole, "Nobody's Daughter", dont l'écriture a démarré cinq ans plus tôt dans une clinique californienne. Courtney y était internée de force pendant trois mois sur décision de justice. *"Seule avec une guitare, sans même un médiator, et une seule paire de chaussures"*, confiait-elle récemment. Suivront des collaborations avec son ex Billy Corgan, Linda Perry et d'autres séjours en rehab. Courtney remonte doucement la pente avec l'aide d'une poignée de fidèles dont Michael Stipe ou Oliver Stone. L'idée d'un come-back se fait plus précise il y a deux ans. L'icône passe son temps en Angleterre et recrute des musiciens locaux pour reformer Hole, "mon *putain de groupe*", dont le jeune guitariste Micko Larkin (ex-Larrikin Love). Pour Courtney, Hole n'a jamais été un groupe mais un simple pseudonyme. Le personnel est interchangeable, n'en déplaise à ses anciens employés. Il ne faut plus lui parler des requins de studio américains : *"Ces connards, dès qu'ils jouent une note, ils pensent aux royalties qu'ils vont pouvoir réclamer sur les ventes. Qu'ils aillent se faire voir ! Les Anglais jouent de la musique, ils ne pensent pas qu'au blé. Et Micko est un fabuleux guitariste."* Par bonheur, "Nobody's Daughter", que l'industrie du disque voyait logiquement comme l'album de la dernière chance, est un bon disque. Signée sur le label Mercury, la Yoko Ono de Seattle est de retour avec une collection d'hymnes à guitares efficaces qui devraient sans peine soulever les foules sur scène. Le single américain, l'énergique et tordu "Skinny Little Bitch", passe déjà en boucle sur le réseau KROCK. *So far, so good.* Reste à voir dans quel état se trouve notre Alice punk. Car pour le reste, sa vie demeure un bordel sans nom. Son attachée de presse américaine prévient : pas question, pour raisons juridiques, de parler de l'embrouille autour du nom Hole, de sa fille Frances Bean (17 ans, et dont elle vient de perdre la garde au profit de la mère de Kurt, Wendy), et de l'escroquerie financière dont Courtney et sa fille ont été les victimes sur l'héritage de Cobain. Si on pouvait éviter de parler de Kurt et de drogue, ce serait bien aussi. On lui dit qu'on sera ravi de discuter tennis et météo, aucun problème. Un journaliste doit être prêt à promettre n'importe quoi pour que la porte s'ouvre... Et avec Courtney, on ne sait jamais si la porte va s'ouvrir un jour. Après nous avoir planté le samedi, elle nous replante le dimanche, pour mieux apparaître au moment où ou ne l'attendait plus dans la cour du mythique hôtel Château Marmont, à un jet de bouchon de champagne de Sunset Boulevard.

Barrée est le mot

Elle est immense, large d'épaule, perchée sur des talons aiguilles, avec robe Miu-Miu et manteau de cuir beige. Sa peau est blanche comme du lait, presque transparente. Elle est excitée, parle à mille à l'heure, s'excuse pour le retard tandis qu'on gagne sa chambre, la 34, son QG à Los Angeles. *"J'avais une horrible gueule de bois. Tu sais que je suis bouddhiste, hein ? J'ai dû chanter des psalmodies pendant deux heures pour me remettre en état."* Il émane d'elle une animalité féline, comme un volcan interne en éruption, alternée avec des airs de petite fille perdue. Pas le temps de s'installer pour l'interview qu'elle s'échappe dans la suite : *"Oh, il faut que je te montre…"* Elle revient avec un dossier. Des centaines de photos imprimées sur papier A4. *"Tu vois cette suite, c'est ici que je dors à chaque fois. C'est plutôt clean et bien rangé, hein ? Il y a un an, mon ami réalisateur Bennet Miller* (réalisateur du biopic 'Capote' — NdA), *que tu as croisé en bas tout à l'heure, a pris ces photos. Je devrais d'ailleurs être amoureuse de lui, il est parfait. Le jour ou il a été nommé pour l'oscar du meilleur film, je l'ai eu au téléphone et il n'a pas dit un mot là-dessus. Tu vois le genre. Il est vertueux, désinvolte et génial à la fois… Depuis ce jour, c'est mon ami pour la vie. Il est mon mètre étalon moral. Si j'ai fait quelque chose et que je préfère ne pas en parler à Benny, je sais que c'était une belle connerie…"* Elle nous montre les photos une à une pendant une demi-heure. Rien d'autre à faire que de l'écouter et hocher la tête poliment. Poser des questions est impossible. Courtney est un tsunami de salive : *"Je pesais cinquante kilos il y a un an. Regarde ces photos, regarde ce bordel dans la chambre pendant qu'on travaillait sur ce disque. C'était dingue. J'étais folle. Je n'ai pas dit* droguée, *hein ! J'étais juste barrée, en plein processus créatif… Voilà comment j'ai fait ce disque."* Barrée est le mot. Il y a de la peinture rouge sur les murs, des tas de fringues partout, des cendriers pleins et des bouteilles vides. Une chambre de palace transformée en chaos. Courtney seins nus, au milieu de son entourage. Courtney à quatre pattes sur la moquette en train d'écrire des paroles. Courtney allongée au milieu de Sunset Boulevard à quatre heures du matin. *"Je suis une maximaliste. C'est pour ça que j'aime la période Art déco et la mode de Paul Poiret. J'ai réussi l'exploit d'être persona non grata au Château Marmont pendant une période. Je crois bien être la seule qui puisse en dire autant à Hollywood. Il y a un an, sur ces photos, je pesais cinquante kilos. J'en fais soixante-cinq aujourd'hui. La folie créative de cette période est terminée. Physiquement, je vais bien. Je suis clean. Maintenant, j'attends le résultat des courses. Et je suis terrifiée. Je ne sais pas comment je vais supporter à nouveau tout ce cirque de rock star."*

Putain de tutu

On aimerait bien lui poser des questions. Une ou deux, si c'est possible. Histoire de ne pas revenir bredouille. Mais on ne pose pas de questions à Courtney Love. On l'écoute parler sans cesse, passer du coq à l'âne, à toute berzingue et toujours en mouvement. On la poursuit avec le magnétophone jusqu'aux toilettes où elle trouve le moyen de continuer à parler la porte entrouverte. Courtney est un fleuve de mots. Nos questions sont comme des graviers qu'on jetterait au milieu des eaux en espérant détourner le cours du torrent. Perte de temps. " *'American Sweetheart' était une merde. J'ai sorti ce disque il y a cinq ans alors que je n'étais pas en état de faire quoi que ce soit. Dans mon esprit, mon dernier disque s'appelle 'Celebrity Skin', il y a dix ans. J'étais Dieu ne sait où à cause de la coke pendant dix ans, et me revoilà… Les gens ne croyaient plus en moi. J'étais finie. Je ne valais plus un kopeck à leurs yeux. Ça m'allait très bien, pour tout dire. On me laissait tranquille. Depuis que le single 'Skinny Little Bitch' passe en boucle sur la radio KROCK, c'est le défilé des vautours. Hier soir j'ai fait une apparition au restaurant du Château Marmont. Des tas de crocodiles et profiteurs me caressaient l'épaule, me ciraient les pompes, me parlaient comme si nous étions les meilleurs amis du monde. Il y a deux mois, ils auraient détourné la tête en se disant* 'voilà l'autre has been'. *C'est un monde toxique. J'avais oublié à quel point depuis dix ans. Quand on est seule au milieu des requins, on n'a que sa propre vertu pour s'en sortir vivante. Si ces connards savaient tout le mépris qu'ils m'inspirent. On m'a proposé de la coke cinq fois en vingt minutes hier soir* (long silence)… *Heureusement j'ai déjà connu cette situation, avec Kurt et après sa mort. Le succès vous fait perdre la tête et tout part en vrille. J'ai une longue expérience de ce genre de piège. Mon manager appelle cette période* 'la fusée'. *Vous allez à toute vitesse, mais personne ne sait où. Vous ne contrôlez plus rien. Il n'y a plus de structures pour vous retenir au sol, rien qui vous guide… La fusée du cirque rock."* On tente de creuser le thème de la rédemption, elle enchaîne sur sa masculinité, son côté mec à biscotos : *"J'aurais dû naître gay. J'ai des tonnes de névroses, mais pas celle de me sentir trop grosse ou trop maigre. En tant que féministe, j'aime les femmes. Mais il y a des trucs chez les filles qui me rendent dingue. Comme cette loi qui décrète qu'on ne doit pas envoyer de SMS à un mec qu'on désire. Et pourquoi pas, nom de Dieu ? Je me conduis comme un mec la plupart du temps, je dois dire… Il y a trois semaines j'ai eu une révélation. Je parlais avec Lady Harlech, la muse de Karl Lagerfeld. Cette femme est une légende de la mode, classe et intelligente comme personne. Elle me dit :* 'Pourquoi portes-tu ce putain de tutu ? Tu la joues Lady Gaga ? Tu es Courtney Love, tu n'as pas besoin de porter des fringues extravagantes.' *Résultat des courses, j'ai mis aux rancards toutes les fringues excentriques que je fabrique moi-même depuis dix ans. L'équivalent d'un camion de vêtements. En deux minutes, cette fille m'a remis la tête à l'endroit.* Back to mono."

"Comme un mec"

On évoque le cinéma à tout hasard pendant qu'elle allume une cigarette, en espérant une réponse sur autre chose. On est servi. Ses désirs sont désordres, mais sa sincérité évidente : *"Je ne veux pas redevenir une actrice de cinéma, être sur une liste et attendre les coups de fil des studios. Ma guitare est ma meilleure amie. J'ai besoin d'elle seule pour écrire des chansons, sans dépendre de personne. Je ne veux plus dépendre du bon vouloir des autres. J'ai produit ce disque avec mon fric. Je veux gagner mon propre fric, ne plus dépendre de celui de Kurt."* Elle hésite pourtant entre les deux. *"Je suis à un croisement important de ma vie. Il faut que je prenne la bonne direction. Le cinéma, qui est un meilleur choix pour ma santé, ou le rock'n'roll circus ? Je ne connais pas un seul acteur qui ne soit pas une gonzesse. Et je parle des plus célèbres de Hollywood. Ils sont tous un nom sur une liste. Tous passent leur temps à attendre d'être choisi, comme des call-girls au bar d'un hôtel, et ça les rend tous dingos. C'est un jeu cruel. Un mode de vie très étrange pour une performeuse comme moi… Mais maintenant que j'ai quarante-cinq ans, je me dis, hmmmm…* pourquoi ne pas faire du cinéma ? *Il y a peu, j'ai donné trois concerts en deux jours à Austin et j'ai fait une dépression nerveuse. J'ai compris que je ne pouvais plus. Je suis à un tournant de ma carrière. Je sais que le disque est bon mais… je sais aussi que la tournée va me foutre en l'air. Je le sais à l'avance. Je donne trop sur scène pour m'en sortir indemne. Je pleure, je hurle, je parle… J'aime bien Chris Martin de Coldplay, c'est un ami, mais sur scène je donne dix fois plus. Je ne plaisante pas. Ce n'est pas un simple job de monter sur scène et retourner la salle, je me donne corps et âme. Ce truc peut vous foutre en l'air. Ce qui est sûr c'est que je ne ferai plus une tournée* grind, *le broyeur qui rend fou, où vous jouez chaque soir dans une ville différente. Je donne trop pour faire ça. Les premiers concerts avec cet album, à New York, je suis restée zen. Je n'ai pas parlé au public. J'étais pro. Froide. Je veillais à ma santé. Et puis à Austin, c'est reparti comme avant. J'étais intense. Je parlais au public sans arrêt, je regardais les gens dans les yeux, j'étais à fond dedans. Ces trois concerts ont réussi à me flinguer, je me suis fait flipper."*

Les cinq filles les plus dingues

Elle allume son iPod sur un album de Bob Dylan et s'envoie une rasade d'eau minérale. On parle de Los Angeles, du défilé des *wanabees* au Château Marmont et des nuages noirs au-dessus de sa tête : *"Je ne supporte plus tous ces requins qui me proposent de la dope et me baisent les pieds. Un type comme Bono subit le même sort, mais lui s'en tire sans dommage. Le bouddhisme m'aide à garder les pieds sur terre. Je chante plusieurs heures par jour. J'ai passé la soirée à essayer de passer un bon moment en jouant les filles immorales et je n'ai même pas réussi. J'étais saoule pour la première fois depuis longtemps, et je n'y ai pris aucun plaisir. Je me suis trouvé stupide, bourgeoise, caricaturale. Ce n'était pas moi. Je suis une vraie boho* (bohemian and hippie — NdA). *J'ai grandi dans un tipi. Je n'ai pas grandi en rêvant d'un mariage en blanc et d'une belle maison. Ce que tu vois devant toi, c'est moi. Le vrai moi. Je n'ai pas de secrets. J'ai décidé d'être moi-même pour de bon. J'ai passé l'âge de vouloir être cool à tout prix. Lady Harlech, merci du conseil… Je n'ai rien contre le fait qu'on me qualifie de* survivante. *Je n'ai rien non plus contre le mot* come-back, *car il correspond à la réalité. J'ai disparu du radar et je suis de retour. Etre une survivante de toute cette folie que j'ai traversée depuis vingt ans nécessite d'avoir un don pour la vie. Je peux remercier mes mentors qui m'ont aidée : Bono, Michael Stipe, David Lachapelle, Carrie Fisher, Marianne Faithfull…"* La main tendue de ses amis lui rappelle une soirée mémorable entre filles. *"Imagine la scène : Kate Moss, Carrie Fisher, Anita Pallenberg et Marianne Faithfull et moi, toutes les cinq ensemble à une réunion des alcooliques anonymes. Les cinq filles les plus dingues du monde dans la même bagnole, complètement excitées à la sortie du truc. On hurlait :* 'Let's go to Mexico !' *C'est ce genre de soirée qui aide à s'en sortir, à se fixer des limites. On a besoin des autres pour relever la tête."* Dans une digression dont elle a le secret, ses déboires lui rappellent ceux d'Eminem, broyé par la *fusée* il y a quelques années : *"Il est capital d'avoir un rempart pour se protéger de tous les vautours qui planent au-dessus du showbiz. Jimmy Lovine et Eminem, voilà un bon exemple. Malgré mes antécédents avec Lovine, il a fait du bon boulot avec ce gamin. Il est allé jusqu'à déménager à Detroit pour l'empêcher de se foutre en l'air. Il lui a probablement sauvé la vie."* L'iPod enchaîne avec un live de Primus. Elle se lève, hystérique. *"Mon roadie, qui est avec moi depuis des années, a mis la musique de son iPod dans le mien. Le truc est infecté par l'intégrale des bootlegs de White Snake ! Impossible de l'enlever ! Il y a aussi tout Thin Lizzy, Scorpions, Primus… Je mets le lecteur sur* shuffle *et boum, je tombe sur un live d'Aerosmith ou un truc embarrassant du genre. Impossible d'effacer ! Je crois que je vais devoir le balancer et en acheter un autre."*

Le fric s'est envolé

Comme de bien entendu, Courtney évoque toute seule tout ce dont on ne devait pas parler. Elle est nature, fragile, vraie, totalement incapable de manier la langue de bois. Non, c'est sûr, le *"gamin de 'Twilight' "* n'incarnera pas Cobain à l'écran. *"Pour le biopic sur Kurt, je suis confiante. Je connais le producteur depuis 'Sid And Nancy'. C'est un type bien. Nous sommes les deux seuls survivants de ce film. Honnêtement, je ne sais pas encore qui aura les rôles car le script n'est même pas fini. La première version était une daube édulcorée, que je leur ai renvoyé à la figure en disant que je voulais la vérité. Pourquoi faire un biopic sur Kurt si c'est pour raconter des conneries ? Je déteste cette attitude puritaine qui consiste à enjoliver les choses. Il n'y a pas de méchant dans notre histoire. Le méchant de l'histoire, c'est l'abandon, la défection, se barrer sans dire au revoir… J'interviendrai en tant que productrice du film pour être sûre qu'on ne racontera pas de bêtises. Mais je ne pense pas que je voudrai voir le film, et encore moins aller sur le tournage. Tout ça est loin derrière moi. Ce film, je le vois comme un couvercle pour refermer le bocal… Je ne veux plus qu'on me parle de Kurt toutes les deux minutes. Je veux que ça cesse. Ça l'aurait rendu malade, ce délire qui dure depuis seize ans. Je n'en peux plus. Quand je donne une interview d'une heure et que je mentionne Kurt une seconde, tu peux être certain que la phrase va être reprise en gras. Je suis une fille cultivée. Je connais tous les disques, le cinéma, j'adore la cuisine, contrairement à Frances Bean je déteste Paris, j'adore le Sud de la France et l'Angleterre… Bref, on peut me parler d'autre chose que Kurt, Kurt, Kurt, toujours Kurt."*
On lui signale que le nom de Cobain n'a pas été évoqué. Elle se marre. L'attachée de presse US siffle la fin de la récré. A peine le temps d'évoquer ses finances, un sujet *caliente* sur lequel elle s'était épanchée dans les moindres détails il y a quelques semaines dans une interview au quotidien The Telegraph. Elle se prend la tête à deux mains : *"L'interview était obscène. Qui a besoin de savoir tout ça ? J'ai été interviewé à un moment où j'ai ressenti le besoin de tout dire. Je n'aurais pas dû. Mais je suis honnête. Je dis toujours ce que j'ai sur le cœur. Impossible de faire autrement."* A en croire le Sunday Times et Courtney elle-même, l'héritage Cobain aurait dû représenter 450 millions de livres. Frances et Courtney devaient toucher l'essentiel du jackpot. Aux dernières nouvelles, une bonne partie du pactole Nirvana se serait évaporée. Le FBI serait sur le coup. *"J'ai envie d'habiter New York. Quand j'aurai accès à mon fric à nouveau, je m'installerai dans un loft dans le Village. Pour le moment, je ne peux même pas m'ouvrir un compte sur iTunes. Mes finances sont bloquées pendant la durée de l'enquête. Mais je ne veux plus parler de ces embrouilles… Ça nous a rendus dingues, ma fille et moi. Le fric s'est envolé pour toujours, semble-t-il. Je ne sais plus. J'ai décidé de laisser faire la justice et ne plus m'en mêler. C'est trop glauque et inintéressant. Pendant des années, j'ai totalement négligé le fric de Kurt. J'ai fait confiance à des banquiers, des escrocs, et je n'aurais pas dû. Dorénavant je fais attention. La leçon a été dure mais elle est retenue. Oliver Stone m'a mis en relation avec son comptable et nous sommes à l'abri désormais. Ce n'est pas la première fois que Stone me sort ainsi de la panade…"* ★

CD "Nobody's Daughter" (Mercury/ Universal)

Journée de l'infâme

Le 8 mai 1995, après un report du concert parisien au Bataclan pour cause de fatigue extrême, Courtney Love monte enfin sur scène. La prestation est épique. Le reste de la journée tout autant : Courtney se produit à Nulle Part Ailleurs en début de soirée et en profite pour claquer la porte au nez d'Antoine de Caunes tout en l'insultant copieusement. Avant d'ordonner au chauffeur du bus de la tournée Hole de s'occuper de sa fille Frances Bean, alors âgée de 3 ans, sous prétexte qu'elle a *"mieux à faire"*... Et après le concert, elle se jette sur son manager, Erik, qui avait alors perdu plus de 20 kilos durant la tournée et le frappe avec un seau à champagne.

WAKE UP YOUR PHONE.COM™

Ma vie, c'est ça

Musique, vidéos, photos et jeux : gardez toujours vos documents préférés à portée de main et profitez de vos e-mails, d'Internet, du GPS, des applications et de vos téléchargements en toute liberté. Les cartes mémoires flash SanDisk Mobile vous permettent d'exploiter au mieux votre téléphone portable.

- **Grande capacité de stockage – pour tout stocker en toute simplicité.**
- **Des performances qui ne sont pas affectées par les chutes accidentelles de votre téléphone.**
- **Jusqu'à 10 ans de garantie limitée.**

Plus de choix, plus de performances et plus de possibilités avec SanDisk, le leader mondial des cartes mémoire Flash.

Rendez-vous sur SanDisk.com dès maintenant pour trouver votre revendeur agréé le plus proche

Les autres marques citées dans ce document le sont uniquement à des fins d'identification et peuvent avoir été déposées par leur(s) propriétaire(s) respectif(s). © 2010 SanDisk Corporation. Tous droits réservés.

SanDisk®

Rejoignez-nous le 25 juin au SanDisk WUYP Live. Retrouvez plus d'informations sur cet événement dans le prochain numéro du magazine Rock&Folk.

THE DOORS

Vingt ans après la version hollywoodienne, l'histoire du groupe de Jim Morrison est enfin racontée avec les vraies images d'archives. Tom DiCillo, méticuleux réalisateur, et John Densmore, pointilleux batteur, en parlent.

PAR ERIC DELSART

Désert de Joshua Tree, Californie. Le soleil est aveuglant. Une silhouette longiligne s'extirpe difficilement d'une carcasse de voiture, par la fenêtre. Son visage apparaît. Cheveux longs, barbe proéminente, regard hébété... il s'agit de Jim Morrison, à peine reconnaissable. Ainsi débute "When You're Strange", le film de Tom DiCillo qui retrace l'histoire des Doors.

Son roi lézard

Jamais vues auparavant, ces images extraordinaires sont tirées d'un film expérimental réalisé en 1969 par Paul Ferrara, un proche du groupe connu pour être l'auteur de nombreuses photos des Doors. Intitulé "HWY" (pour "Highway"), ce film montre Morrison au volant d'une Shelby GT500 vrombissante, errant sans but sur des routes désertiques. Assis sur le siège du passager, le spectateur découvre un Jim Morrison à visage humain, plein de vie, loin des mythes auquels on l'associe. Ces images tirées de "HWY" servent de fil directeur au dernier documentaire en date narrant l'histoire du groupe californien. Jusqu'à présent, la version la plus répandue de l'histoire était le biopic réalisé par Oliver Stone dans lequel Jim Morrison était présenté comme un poète mystique et génial. Ray Manzarek — pourtant ardent défenseur de la performance de Val Kilmer dans le rôle-titre — décrit aujourd'hui ce film comme *"Oliver Stone en pantalon de cuir"*. L'histoire des Doors avait besoin d'être racontée à nouveau.

Morrison autel, 1968.
Photo Michael Ochs Archives/ Corbis

Tom DiCillo, réalisateur reconnu ("Ça Tourne A Manhattan") mais documentariste néophyte, a pris les bonnes décisions au moment d'assembler "When You're Strange". Celle de ne proposer que des images d'époque est primordiale. On voit dans ce film uniquement les Doors durant les six années de leur existence, en concert, en interviews, dans leur intimité. Jim Morrison, Ray Manzarek (clavier), Robbie Krieger (guitare) et John Densmore (batterie) : quatre jeunes hommes guidés par la musique, pleins de vigueur et d'enthousiasme. Le spectateur se voit ainsi épargné des sempiternelles interviews d'anciens combattants à moustache et chemises bariolées au profit d'une narration qui décrit les étapes de l'histoire du groupe de façon factuelle, sans nostalgie. Johnny Depp, adorateur du groupe, a prêté sa voix à l'exercice. Son texte, écrit au présent, plonge le spectateur en immersion totale dans les sixties. Un véritable voyage dans le temps.

Autre choix d'importance, le film s'appuie uniquement sur des faits avérés et n'élude pas les passages les plus difficiles du groupe. Hauts et bas sont abordés sans ambages et le film tente longuement de tirer au clair ce qu'il s'est réellement passé au concert des Doors au Dinner Key Auditorium de Miami, le 1er mars 1969, qui valut un procès au groupe. Morrison, ivre et mal luné, avait alors provoqué le public jusqu'à le pousser à l'émeute. Dans le chaos et la confusion, certains membres du public ont assuré l'avoir vu exhiber son roi lézard.

Depuis la sortie de "When You're Strange" (dont le titre est tiré d'une des bluettes les plus célèbres du groupe), les Doors survivants ne tarissent pas d'éloges sur le documentaire. C'est dans ce contexte de félicité qu'on a rencontré le réalisateur Tom DiCillo et le batteur John Densmore dans un hôtel parisien. Entretien.

ROCK&FOLK : Comment est née l'idée d'un documentaire sur les Doors ?

Tom DiCillo : Pour être honnête, je crois que l'idée flottait dans l'univers. Je pense qu'il y avait probablement un désir instinctif pour que la véritable histoire des Doors sorte enfin. C'était une histoire de timing. Quelqu'un m'a approché avec l'idée, et m'a demandé si j'étais intéressé pour le réaliser, et aussitôt que j'ai entendu les mots *The Doors*, j'ai dit oui. Et je suis très heureux de l'avoir fait.

John Densmore : Moi, je pensais que c'était une mauvaise idée. En plus, je ne savais pas qui tu étais. Mais, mon Dieu, on a eu la chance de tomber sur ce gars. Trouver de la magie dans des archives que je connais déjà, c'était inattendu. Sa grande idée de ne pas avoir de bla-bla explicatif est vraiment bonne. Il a assis tout le monde sur le siège du batteur. Personne ne vous dit : "*C'était comme ça*", vous y êtes !

R&F : Pourquoi avoir choisi de ne pas apparaître dans le film ?

John Densmore : A cause de nos cheveux gris *(rires)*.

Tom DiCillo : Il y avait sans doute de ça, mais ça vient surtout du fait que j'avais regardé toutes les archives que les Doors avaient accumulées, et elles avaient tellement de puissance que je me suis dit : *Si je réussis à faire vivre ce trip au public, si j'arrive à rendre ne serait-ce que 10 % de ce qui s'est passé...* Ça m'intéressait en tant que cinéaste.

R&F : Quelle quantité d'archives aviez-vous à disposition ?

Tom DiCillo : Tout ce que je peux vous dire, c'est que je suis resté dans une salle de montage pendant trois semaines, uniquement à rester assis et regarder des images d'archives dix heures par jour. Et j'ai lu le livre de John

(*sa version de l'histoire, intitulée "Riders On The Storm" — NdA*), celui de Ray Manzarek, j'ai discuté avec beaucoup de gens... mais surtout les images me parlaient. C'est plus une sorte d'hybride qu'un documentaire.

R&F : Quelles étaient vos influences dans le genre ?
Tom DiCillo : Il y a un documentaire fantastique, que très peu de gens connaissent, qui s'appelle "Elvis 56". Ça parle de la première année de la carrière d'Elvis. La narration est faite par Levon Helm et il raconte tout au présent. C'était un aperçu fascinant, parce qu'on voit Elvis tel qu'il était vraiment, avant que la gloire lui tombe dessus. Il y a aussi les films d'Errol Morris. Il prend la réalité, y ajoute de la musique, ralentit les images... Il la déforme afin qu'elle ait encore plus de sens.
John Densmore : C'est ce que Tom est parvenu à faire. "HWY", le film de Jim, a plus de sens désormais. Quand il allume la radio et entend parler de sa propre mort, c'est vraiment brillant. C'est mon moment préféré du film. Aviez-vous compris que l'homme à la barbe était Jim ?

R&F *(surpris)* **: Heu, oui...**
Tom DiCillo : Ça c'est intéressant, vous savez pourquoi John vous a demandé ? Parce qu'aux Etats-Unis, on a eu d'étranges réactions. Même des critiques chevronnés pensent que c'est un acteur. On a dû beaucoup discuter pour simplement expliquer ça. Vous savez d'où m'est venue cette idée ? Des images de Jim rampant hors de cette voiture. On a l'impression qu'il s'extrait d'une tombe en rampant.
John Densmore : Tu sais, ils l'ont juste trouvé au bord de la route. Il a dit : "*Hey, je vais y entrer, filmez-moi en train d'en sortir.*"

Tom DiCillo : Honnêtement j'ignorais que Jim Morrison avait fait un film mais beaucoup de gens étaient au courant. C'était disponible, c'est simplement que les gens ne savaient pas quoi en faire.
John Densmore : Pendant la projection, Johnny Depp était là, il s'est tourné vers moi en disant : "*Ces images, waaaaah…*"

R&F : Vous n'avez pas eu à chercher des images à droite et à gauche...?
Tom DiCillo : Non, les images des Doors étaient dans leurs archives. Quoique je te dirais, John, cette scène où on vous voit en train d'enregistrer "The Soft Parade" (*on voit les Doors discuter et enregistrer "Wild Child" — NdA*) n'existait qu'en images. On a trouvé le son de cet extrait et on l'a collé.
John Densmore : J'adore comme ma batterie y sonne. Un son gros, gras... *Holy shit !*
Tom DiCillo : Ça fait partie des choses que j'ai essayé de faire avec ce film. Quand j'ai vu ces images, je me suis dit : *Regardez Jim, il est souriant, il rigole. Regardez les mecs en train de travailler ensemble, laissez-moi seulement montrer ça au lieu de tomber dans le* Jim l'alcoolique, *tous les problèmes…* Il y a plusieurs facettes à ce mec.

R&F : C'est la première fois qu'on voit réellement les Doors travailler un morceau...
John Densmore : Ouais, tous assis, en train d'essayer de comprendre comment faire fonctionner ce truc ensemble. En fait, on avait écrit les deux albums avant même d'avoir mis les pieds dans un studio d'enregistrement. Puis le succès est arrivé, on a donc recommencé à écrire des chansons à partir de "Waiting For The Sun".

"La véritable histoire des Doors sort enfin"

Photos DR

R&F : Parlez-nous de ce filmcourt métrage expérimental, "HWY"...
Tom DiCillo : C'est assez... endormi comme film. Cinquante minutes d'ennui.
John Densmore : Combien en voit-on dans le film ?
Tom DiCillo : Uniquement des chutes. Quelques minutes.
John Densmore : Ces chutes ont trouvé leur place. Ce que j'aime beaucoup, dans ces images de "HWY", c'est le vagabond dans le désert. C'est comme s'il cherche le film quelque part. J'aime comme ça sert de lien entre les différentes scènes...
R&F : Où étaient ces images pendant quarante ans ?
John Densmore : Elles n'ont jamais été perdues, sauf que la meilleure copie a été découverte à la dernière minute.

R&F : Le parti pris factuel du film est assez opposé à celui d'Oliver Stone...
Tom DiCillo : J'ai un grand respect pour Oliver Stone et le film qu'il a fait. Connaissant ce que je connais des Doors maintenant que j'ai fait ce film, je dirais que je ne sais pas si le film d'Oliver parlait vraiment des Doors. Ça parle de quatre personnages fictifs qui l'intéressaient vraiment.
John Densmore : Sauf que ça ne parlait pas de quatre personnages, ça parlait d'un seul personnage enclin à l'autodestruction. C'est un choix qui se respecte mais, heureusement, Tom a élargi la palette et on découvre ce que faisaient les autres gars. On apprend qu'en fait sans eux, il n'y aurait pas de lui. C'est ce qui est bien.
Tom DiCillo : L'histoire de savoir comment ce groupe travaillait, ce qui les a gardés ensemble, j'ai trouvé ça très fascinant. J'ai pensé qu'après toutes ces années, si je n'avais qu'une tâche, ce serait juste de tout dépoussiérer : mythologie, superstition... Pourquoi ne pas simplement parler de qui ils

étaient vraiment ? Parler de la musique, voir si je peux analyser de ma propre façon ce qui a rendu cette musique spéciale, ce qui l'a rendue unique. Je pense que les quatre émergent du film comme talentueux, solidaires et immensément complexes et humains. C'est en général ce que j'essaie de faire dans mes films avec mes personnages.

John Densmore : Jim était un génie pour les mots et les mélodies dans sa tête... Alors que moi j'avais un orchestre dans la mienne. Nous avions besoin les uns des autres... Ce film n'est pas une réponse, c'est un complément. Oliver Stone parlait peu des sixties dans son film, des assassinats, de la guerre, du contexte.

R&F : "When You're Strange" est autant un film sur les Doors que sur les sixties...

Tom DiCillo : La première chose qui m'est venue, après que j'ai accepté de faire le film, au-delà de cette fascination pour la musique et le groupe, c'était l'époque. Je pense que politiquement et culturellement, c'était une époque incroyable. La révolution sexuelle, bon sang, il était temps que ça se fasse.

Dans l'intimité de Jim

R&F : On entend beaucoup de musique dans le film. Comment avez-vous sélectionné les morceaux ?

Tom DiCillo : Ce n'était pas une décision facile. C'était guidé par plusieurs choses. Tout d'abord les images où on voit le groupe jouer, le répertoire qui me parlait le plus. Je ne voulais pas seulement utiliser des extraits, cette musique méritait d'être jouée et entendue intégralement. J'avais accès à absolument toutes les chansons du groupe. J'étais assis, je regardais les séquences et je me disais : *Tiens, si je mettais "Peace Frog" ici ?*

"Cher Jim, tu dois bien te marrer en nous voyant"

R&F : Les membres du groupe ont-ils eu une influence sur les choix des chansons ?

John Densmore : Non, c'est son film. On a vu des projections, fait des commentaires. Si quoi que ce soit avait été complètement merdique, on l'aurait fait remarquer, mais ça n'a pas été le cas.

Tom DiCillo : Une décision difficile a été de choisir cette performance chantée de "When The Music's Over". Je l'adore, parce qu'elle est superbement bien filmée. C'est en noir et blanc, très austère, on est tellement dans l'intimité de Jim qu'on peut entendre ce truc vocal qu'il fait à la fin de chaque couplet, cette sorte de soupir : *"Ouuuh"*. La caméra fait un panoramique sur Robbie en plein solo, puis sur John qui fait des trucs dingues à la batterie et on se dit : *Qu'est-ce que c'est que ce truc ?* Ensuite la caméra se déplace encore et on voit le seul plan que j'ai vraiment des mains de Ray qui joue cette ligne de la basse avec la main gauche...

John Densmore : Tom a vraiment laissé la musique s'exprimer.

R&F : Comment Johnny Depp s'est-il retrouvé impliqué ?

Tom DiCillo : Notre producteur lui a passé un coup de fil. Je sais de Johnny Depp que s'il n'est pas intéressé par quelque chose, il ne va pas gâcher son temps. Il a vraiment aimé le film et a accepté.

R&F : La scène la plus longue du film concerne Miami. Comment avez-vous mené l'enquête ?

Tom DiCillo : J'ai parlé à beaucoup de gens, il y a plusieurs écoles de pensée concernant ce qui s'est passé. J'ai plutôt tendance à croire les trois mecs qui étaient sur scène avec Jim, et à penser qu'il n'a pas exhibé son pénis. Je suis plus intéressé par ce qu'il était en train de faire, ce qu'il essayait de dire. Il n'arrivait pas à exprimer ce qui était le plus important pour lui à ce moment précis.

John Densmore : Il avait vu le Living Theatre de Julian Beck et Judith Malina (*une troupe de théâtre avant-gardiste et politique – NdA*) qui étaient très progressistes. Ça l'inspirait. Tous ces gosses étaient là, pour assister au spectacle, voir la bête curieuse. Et lui a gueulé des insanités. Jim avait tous ces flics autour de lui sur scène, il y en avait partout. Il essayait de chanter entre eux.

Tom DiCillo : Ma phrase préférée c'est quand il dit : *"Maybe you love gettin' your face stuck in the shit !"* (*"vous aimez sans doute qu'on vous colle la gueule dans la merde !"*). Ça vient d'où, ça, John ? Parce que c'est plutôt intense.

John Densmore : Très intense. Vous savez, le Living Theatre c'était *"Révolution maintenant !"*, *"Vous êtes tous des esclaves !"* Aussi, les gens défilaient dans la rue pour que la guerre au Vietnam cesse. Aujourd'hui, il n'y a plus de service militaire. Nous, nous étions terrorisés à l'idée de nous battre dans une guerre en laquelle nous ne croyions pas.

R&F : Cet épisode est longuement relaté dans le film. A l'inverse, vous passez très rapidement sur la mort de Morrison...

Tom DiCillo : Ça ne m'intéresse pas. Mon point de vue, c'est que les Doors étaient les Doors tant que Jim était avec eux. On peut faire dix films sur la façon dont il est mort, c'est sans intérêt.

John Densmore : Vous savez, ce matin quelqu'un m'a demandé : *"Il est mort dans sa baignoire, il est mort au Rock'n'Roll Circus Club, on l'a emmené là-bas mort, il est mort à cause de l'héroïne, il est mort de l'alcool... Monsieur Densmore, où est la vérité dans tout ça ?"* Tout ce que j'ai pu répondre c'est : *"Tout ce que vous venez de dire."* Je ne veux pas savoir. *Fuck it.*

Problèmes légaux

R&F : Etes-vous allé sur sa tombe ?

John Densmore : Quand je suis à Paris, je pense à lui. J'ai un nouveau livre qui va sortir, à propos des difficultés et des luttes au sein du groupe, les problèmes légaux. J'ai écrit une lettre à Ray et Bob de cinquante pages dans laquelle je dis que je les aime et à la fin, j'ai ajouté : *"PS : Cher Jim, je sais que tout le tapage ici-bas doit te rendre hystérique. Tu dois bien te marrer en nous voyant."*

R&F : Quels sont vos rapports avec Manzarek et Krieger *(John Densmore a récemment poursuivi ses ex-comparses en justice pour utilisation abusive du nom* The Doors *en tournée — NdA)* **?**

John Densmore : C'est tendu, mais je pense que ça devrait aller mieux, parce que les problèmes légaux sont derrière nous. Je ne voulais que régler l'histoire du nom, vous savez...

R&F : Existe-t-il une chance de vous revoir jouer ensemble tous les trois ?

John Densmore : Oui, quand Jim reviendra. Sans lui, ça n'a aucun intérêt. ★

Film *"When You're Strange" de Tom DiCillo (en salles le 9 juin)*

Photo Joel Brodsky/ Corbis

Ray Manzarek, Robbie Krieger, John Densmore et Jim Morrison.

Dossier

LA FORTUNE DU ROCK PROG

PAR PACOME THIELLEMENT

Le terme *rock progressif* découle du mythe dix-neuvièmiste du progrès. C'est l'idée que, non seulement, en travaillant bien, on fera mieux que ce qu'ont fait nos prédécesseurs mais que, en plus, cette amélioration est inéluctable : elle aura lieu de toute façon. C'est une hypothèse très discutable, contraire à toute pensée traditionnelle (la lecture cyclique de l'Histoire) mais éventuellement fructueuse dans le cadre d'une création artistique, ne serait-ce que comme *tonic*. Concrètement, ça veut dire : développer les morceaux qui s'échappent des formats restrictifs habituels. Déployer des parties internes très différenciées, avec des enchaînements inattendus et des accents free-jazz. Confier les textes à des *poètes*. Faire vrombir les Mellotron et customiser les guitares pour qu'ils et elles sonnent comme des orchestres fulminant. Abuser grave de la flûte traversière pour emporter les auditeurs comme des enfants — ou des rats — loin de leur village natal... Enfin, jouer des accords imprenables dans des tempos impossibles et faire ainsi ressurgir le diable, suivi d'une tripotée de gnomes comiques et ridicules.
Mais derrière ce bric-à-brac mi-médiéval mi-saturnien, quelle musique : le rock prog invente une forme imprévue d'intensité, impliquée par cette nouvelle donnée de départ. L'auditeur est pris dans une transe non répétitive. Les rythmes deviennent conscients. Violons et Synthétiseurs errent comme des chiens sauvages à la surface de son âme... Les petites voix trafiquées l'incitent à un dépassement permanent. L'homme sent le morceau monter en lui et parfois s'extraire de son propre corps comme une bête de film d'horreur. Le rock prog veut ressembler à un elfe ou à une fée mais, dans ses meilleurs moments, c'est à un monstre boursouflé qu'il fait penser. En lui, saint Georges mute avec le dragon qu'il comptait équarrir, et un roi apparaît, élégant et glauque, faisant la somme de leurs puissances, Ce roi, c'est King Crimson, qui est le visage en miroir du schizophrène du 21e siècle. Un groupe actuel aussi grandiose que Sleepytime Gorilla Museum — croisant les influences de Marinetti, de Unabomber et de Robert Fripp — en est l'indice.
Nous avons encore besoin du rock progressif, de ses mythes hypothétiques et de ses réminiscences à la lisière du kitsch, mais surtout nous avons encore besoin de la cour, flamboyante et dévastée, de King Crimson pour situer poétiquement notre place sur la Terre.

De gauche à droite : Robert Fr ipp,
Ian McDonald, Michael Giles et Greg Lake

Déluge de Mellotron

KING CRIMSON

Un peu plus de quarante ans après sa sortie, le premier album du groupe de Robert Fripp reste une fascinante pierre angulaire de la musique britannique. Histoire d'un enregistrement fou furieux.

PAR ALAIN ORLANDINI

Comme le râle agonisant d'une centrale nucléaire dont le réacteur s'apprêterait à rendre l'âme. Puis, soudain, la catastrophe qui survient : une explosion d'une violence inouïe — nous y reviendrons : un riff tout en progression d'accords ascendants, joué à l'unisson par une guitare et un saxophone — violence que vient redoubler une voix vociférante qui nous crache à la gueule son dégoût de l'humanité. D'aucuns ont longtemps affirmé que le Flower Power était mort à Altamont. Ils avaient tort : il s'est dissous le 10 octobre 1969 dans le fracas orchestral et métallique perpétré par un disque unique en son genre, étrangement dénommé "In The Court Of The Crimson King" et dont les auteurs revendiqueraient haut et fort leur statut de musiciens et d'intellectuels. Avec King Crimson, le rock basculerait dans la postmodernité, signant l'arrêt de mort d'un blues-rock passablement vermoulu.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Si "In The Court..." doit son statut de disque historique à la conscience politico-philosophique de ses géniteurs, comme à l'ébouriffante *mise en son* de celle-ci, il le doit également à la brièveté de sa confection (quelques jours à peine) et, surtout, à la subite séparation d'un groupe dont nul n'eût pu imaginer qu'il se dissoudrait dans la foulée de la publication d'un disque unanimement plébiscité (Pete Townshend, le guitariste des Who, ne voyait-il pas en "In The Court..." un *"chef-d'œuvre à l'extraordinaire singularité"* ?). A l'orée des années 70, "In The Court..." agit en effet à la manière d'un astre noir, lequel aurait, avec la fulgurance de l'éclair, perfidement distillé le poison du doute (et du désespoir) dans nos cerveaux défaillants d'hommes épuisés.

King Crimson naît au mitan du mois de novembre 1969, après que ses membres eurent, dans la miteuse cuisine d'un appartement sis au n° 93 de Brondesbury Road, croisé le fer de longues heures durant, butant sur la dénomination d'un projet discographique dont ils escomptaient qu'il connût un sort médiatique plus glorifiant que celui de "The Cheerful Insanity Of Giles, Giles & Fripp", un disque médiocre assurément et vendu à moins de six cents exemplaires... Vite rejoints par Ian McDonald, lequel manierait avec une indéniable dextérité clarinette, flûte et saxophone, et Peter Sinfield, un intime de ce dernier qui, d'ingénieur informatique, muerait miraculeusement en un poète à la prose imagée, Michael Giles, batteur de son état, son frère Peter Giles, bassiste (qui sera rapidement remplacé par Greg Lake), et Robert Fripp, guitariste virtuose, n'auront alors de cesse de perfectionner un répertoire principalement composé de chansons de Donovan ("Get Thy Bearings") et des Beatles ("Lucy In The Sky With Diamonds"), répertoire que viendront grossir quelques titres de "Giles, Giles & Fripp" sensément arrachés à l'oubli ("I Talk To The Wind") et des compositions originales du groupe qui, pour la plupart, se retrouveront sur "In The Court...".

En moins de neuf mois, King Crimson passera de l'obscurité d'un local de répétition situé au sous-sol d'un rade domicilié sur Fulham Palace Road (le lieu où King Crimson naquit à la scène) à l'éblouissement d'une notoriété mondiale conquise au forceps.

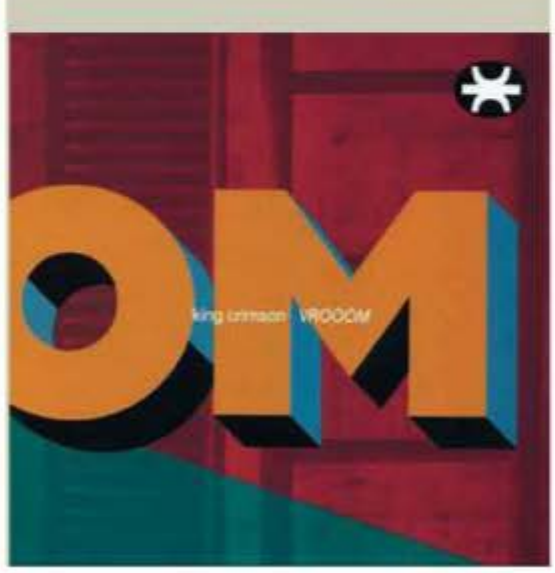
C'est une période assurément délicate que King Crimson va dès lors traverser. Tandis que ses performances live, du fait de leur ahurissante puissance sonore — certains iront jusqu'à trouver quelque parenté entre King Crimson et Deep Purple (!) — vont promptement être à l'origine d'un buzz qui se répandra bien au-delà des environs de Bournemouth (ville dont sont originaires nos quatre compères), les séances d'enregistrement d' "In The Court..." sembleront condamnées à ne jamais devoir atteindre le degré de perfection auquel aspirent les membres du *Crimso* (le surnom du groupe), musiciens exigeants s'il en est. Bill Bruford de Yes, Steve Hackett de Genesis et Jimi Hendrix prennent la claque de leur vie au Speakeasy, à l'occasion de la première apparition scénique du groupe, le 9 avril 1969 , mais ce dernier échoue lamentablement à coucher sur bandes un répertoire qui, inlassablement soumis à l'expérience du live, gagne chaque jour en puissance et concision. Aussi, lorsque Robert Fripp, Michael Giles, Greg Lake, Ian McDonald et Peter Sinfield poussent les portes des studios Wessex en ce 21 juillet 1969 — après avoir, s'il vous plaît, congédié Tony Clark, le producteur des Moody Blues (ce qui en dit long sur la maturité de ces garçons tout juste sortis de l'adolescence) — ils savent que leur destin va se jouer en une poignée d'heures (pour être précis, entre le 21 et le 25 juillet 1969) et que c'est là assurément la dernière occasion qui leur est donnée de pouvoir accéder à une notoriété que le Malin semble prendre plaisir à leur refuser.

Esthétique de la reptation

Les séances du 21, 22 et 23 juillet sont principalement consacrées à la réécriture de "I Talk To The Wind", un titre que Robert Fripp et les frères Giles avaient composé en 1968. Un nombre conséquent de *pistes* sont alors explorées : version instrumentale ne faisant figurer que les interventions de Fripp et de McDonald, déclinaisons ad infinitum de la ligne mélodique exécutée par la flûte traversière, modulation du tempo... Ces mêmes séances verront le parachèvement de "Epitaph", lequel n'adviendra qu'après une veillée épique de près de dix heures (!). Le 24 juillet, le groupe procédera à des choix radicaux : abandon des reprises constituant pour partie la setlist des prestations live — ce qui ne fut pas sans causer quelques embarras aux membres du groupe, ces reprises, du fait de leur pleine intégration au répertoire live du band, ayant fini par devenir intrinsèquement *crimsoniennes* — et terminaison des arrangements de "Moonchild". Le 25 juillet, en une unique et dévastatrice prise, Fripp, Giles, Lake et McDonald posent les bases de "21th Century Schizoid Man", le titre d'ouverture de l'album. Enfin, le 20 août, après avoir, quelques jours auparavant, supervisé le calage des *overdubs* et procédé à l'enregistrement des parties vocales — ces interventions n'ayant pu s'effectuer qu'après que la firme Decca, qui avait encore les frères Giles et Robert Fripp sous contrat, eut consenti à ce que King Crimson soit signé par Island — King Crimson finalisera pour de bon "21th Century Schizoid Man". Mais de quoi "In The Court..." est-il le nom ? Un riff gorgé de fuzz, doublé à la tierce et joué à l'unisson par une guitare et un saxophone selon une suite d'accords ascendante : l'introït de "21th Century Schizoid Man" résume à elle seule le dessein politico-philosophique du groupe. L'inégalable puissance sonore du Crimso — qui culminera avec le riff spectaculaire de "The Great Deceiver" (*cf* "Starless And Bible Black", 1974) — est à l'image de cette trogne bouffie de sang qui occupe tout l'espace de la pochette d' "In The Court..." : nos Lumières tant vénérées n'ont pas conduit à l'émancipation de l'individu. Bien au contraire, elles ont, par la faute d'une technique envahissante, logiquement accouché d'une société hypercomplexe consacrant ce que Jean Baudrillard dénommera *"le passage des collectivités sociales à l'état d'une masse composée d'atomes individuels lancés dans un absurde mouvement brownien"*. Michel Foucault avait (lui aussi) mis sur la voie : à mesure que le milieu constitué par l'homme (et pour l'homme) devient plus opaque, *"les risques de folie augmentent. La folie devient alors l'autre côté du progrès : en multipliant les médiations, la civilisation offre sans cesse à l'homme de nouvelles chances de s'aliéner"* ("Histoire De La Folie A L'Age Classique"). Mais alors, que reste-t-il à faire ? Pas grand-chose, si ce n'est hurler au néant : en l'occurrence ici, jouer le plus fort possible — King Crimson n'est-il pas finalement le premier groupe metal ? — ou verser dans le free-jazz le plus hystérique (la fiévreuse conclusion de "21th Century Schizoid Man") et constater, outre l'émergence d'une déraison, le détournement de la technique à des fins meurtrières — *cf* ces corps d'innocents *"violés par le feu du napalm"* qu'évoque

Le moule Fripp

King Crimson n'appartient pas qu'au passé. Après dix années de silence radio, Robert Fripp remet le couvert en 1994 avec un nouveau personnel, dévoilant Pat Mastelotto (batterie/ percussions) et Trey Gunn (basse/ guitare). En découlent un EP, "Vrooom" la même année, puis un album, "Thrak", en 1995, plutôt bien accueilli par les critiques. Mais il faudra attendre 2000 pour une suite studio, avec un autre album, "The ConstruKction Of Light". Entre ces deux disques, Fripp a également lancé le projet ProjeKcts en 1999 et fondé DGM (Discipline Global Mobile), structure de production s'occupant de King Crimson ainsi que d'autres artistes. Il a récemment travaillé à la composition de sons pour le nouveau système d'exploitation de Microsoft, Windows Vista.



la voix, trafiquée par on ne sait quel outil de distorsion, du même "21th Century Schizoid Man" et qui semble vouloir vomir à la face du monde son dégoût du genre humain.
Mais ce n'est pas tout. King Crimson ne se limite pas à signifier la supplantation du consensus moderne par le dissensus postmoderne. Il met en musique l'autre concept majeur propre à la postmodernité : le concept d'*incertitude*. Le long interlude intercalé entre le deuxième et le troisième couplet de "21th Century Schizoid Man" — aux antipodes des insupportables boursouflures baroques de Yes ou d'Emerson, Lake & Palmer (non ! King Crimson n'est pas un groupe de rock progressif...) — donne à découvrir tout à la fois l'étrange (et unique) jeu de guitare de Robert Fripp, tout en sournoise sinuosité — comme si son esthétique de la *reptation* se voulait l'expression littérale de l'incertitude des temps — et une mystérieuse séquence instrumentale où basse, batterie, guitare et saxophone se soumettent, fatalistes, aux injonctions de lois mathématiques qu'auraient, de l'intérieur, contaminées celles, plus mystérieuses et anxiogènes, de l'aléatoire.

Possible rémission de la folie

Mais ce qui fait assurément de King Crimson un groupe unique en son genre, c'est cette capacité qui est la sienne à faire cohabiter les contraires, soit puissance sonore dévastatrice d'une part, et mélodies à couper le souffle d'autre part. Qui ne s'est pas surpris à verser quelques larmes à l'écoute de "I Talk To The Wind", une ballade frappée du sceau de l'*irréalité*, la voix en apesanteur de Greg Lake — qui chante ici comme il ne chantera jamais plus — et la flûte ondoyante de McDonald conférant à cette composition majeure (que pourraient susurrer de concert les membres d'une guilde moyenâgeuse) une dimension éminemment *flottante* (et donc des plus intrigante) ? Et n'en est-il pas de même pour "Epitaph", sombre et glaçante prophétie sur l'avenir de nos sociétés qu'annoncent de martiaux roulements de tambour et que concluent de torrentiels et grandiloquents déluges de Mellotron, l'amplitude du champ sonore dévoilée ici renvoyant comme symétriquement à la béance du gouffre où, inexorablement, semblent devoir s'engloutir nos consciences (désormais) vides de sens ? On pardonnera alors volontiers l'égarement pompier de "In The Court Of The Crimson King" et ses chœurs un brin lourdingues, ces derniers, en effet, ayant été miraculeusement précédés de "Moonchild", monument de perfidie suave dévoilant une voix (de jouvenceau ?) et une guitare frippienne comme émises depuis une lointaine — et secrète — retraite (ce fameux *"repli intérieur"* dont parlait Kandinsky) et dont on ne sait s'il convient de les appréhender comme la promesse d'une possible rémission de la folie des temps, ou comme l'assurance d'une catastrophe à venir...
Avec King Crimson, le Beau protégeait (encore) de la folie. Ne demeure, aujourd'hui, que la certitude que cette dernière nous emportera tous. ★

Astre noir

Coffret 5-CD + 1 DVD *"In The Court Of The Crimson King" (Discipline Global Mobile)*

Photo Gele-Pictorial/ Dalle

Greg Lake et Robert Fripp

Van der Graaf Generator

DEMANDEZ LE PROG ROCK !

PAR JONATHAN WITT

ANTHOLOGIE DU ROCK PROGRESSIF

Notre spécialiste a dressé son panthéon cosmique en trente-cinq albums cruciaux.

Moody Blues

"DAYS OF FUTURE PASSED" *1967*

Drôles d'oiseaux que ces Moody Blues qui ont subi une sorte de mutation improbable, passant de groupe de R&B subtil (un petit succès avec la reprise de "Go Now" de Bessie Banks) à un grand délire pompier avec cordes, cuivres, chœurs et l'éternelle "Nights In White Satin".

Enregistré à la demande de Deram afin de populariser la stéréo, le disque a quelque peu vieilli. Il reste cependant un premier jalon dans l'histoire du progressif, qui influencera quantité de suiveurs.

Procol Harum

"SHINE ON BRIGHTLY" *1968*

L'imposant succès de "A Whiter Shade Of Pale" a longtemps occulté les albums souvent intéressants de ce grand groupe précurseur. La preuve ici avec "In Held Twas In I", suite de dix-sept minutes où se succèdent musique indienne, orgue de barbarie, piano grandiloquent, solos acides de Robin Trower et chœurs élégiaques. Beaucoup d'artistes tentaient pareilles choses en 1968.

King Crimson

"IN THE COURT OF THE CRIMSON KING" *1968*

L'alchimie qui a présidé à l'enregistrement de ce chef-d'œuvre reste l'un de ces miracles dont l'histoire a le secret. Peu après leurs débuts, Robert Fripp, Greg Lake, Ian McDonald, Michael Giles et Pete Sinfield publient un premier album historique. Entre hard free-jazz ("21th Century Schizoid Man"), ballades gracieuses ("I Talk To The Wind") et expérimentations sonores ("Moonchild"), ce *premier* King Crimson reste une référence indépassable.

Frank Zappa

"HOT RATS" *1969*

En 1969, Zappa met entre parenthèses les Mothers Of Invention puis choisit l'option jazz-rock, à l'exemple de certains de ses contemporains. Et publie ce disque presque instrumental — seul "Willie The Pimp" est chanté par le valeureux Captain Beefheart — qui se veut expérimental tout en restant accessible ("Peaches In Regalia"). Epaulé par certaines pointures (Ian Underwood, Don *Sugarcane* Harris), Zappa livre une performance guitaristique ahurissante ("The Gumbo Variations").

Magma
"KOBAIA" *1970*
Question progressif en France, il y eut bien sûr Magma. Formé par un Christian Vander traumatisé par la mort de Coltrane, cette agrégation de musiciens de haut vol choisit l'option jazz, avec paroles en *kobaïen*, langage unique imaginé par son leader. Ce premier opus fit grand bruit par son avant-gardisme qui tranchait avec les ronronnements pop de l'époque : musique dure, binaire et organique ("Kobaïa", "Sohia").

Soft Machine
"THIRD" *1970*
Pilier de l'école de Canterbury, Soft Machine finit par imploser sous la pression des egos. La question est résolue avec ce double album sur lequel chaque membre possède toute une face pour s'exprimer. Remarquable essai de fusion jazz-rock, ce disque s'écoute comme un long rêve ("Facelift") et contient la dernière chanson du groupe où la voix angélique de Robert Wyatt se fait entendre ("Moon In June").

Jethro Tull
"AQUALUNG" *1971*
"Aqualung" appartient à cette époque charnière où hard rock, folk et progressif n'étaient pas encore totalement séparés. Outre la sulfureuse chanson-titre *("Sitting in a park bench/ Eying little girls with bad intent"...)*, on remarque particulièrement "My God", qui mêle un texte provocateur à une rythmique acoustique, des solos électriques et breaks de flûte traversière. Une formule répétée le long d'un disque qui demeure un classique.

Van der Graaf Generator
"PAWN HEARTS" *1971*
Des claviers stridents, un saxophone free, pas de guitariste ni de bassiste, un chanteur qui évoque un croisement entre Jack Bruce et David Bowie... On ne peut pas dire que Van der Graaf Generator ressemble aux standards de l'époque. Mais ce "Pawn Hearts" fait preuve d'une étonnante puissance hallucinatoire ("A Plague Of Lighthouse") et transporte l'auditeur aux confins d'un ailleurs non identifié.

Pink Floyd
"MEDDLE" *1971*
Après la désintégration en vol de Syd Barrett, Pink Floyd réussit, sous l'égide de Roger Waters, à se réinventer en groupe de *space rock*. Un genre que le monumental "Echoes" définit en vingt-trois minutes de claviers planants et riffs de guitare hypnotiques. Le reste du disque, partagé entre rêveries acoustiques ("Fearless"), jazz ("San Tropez") et cavalcades électriques ("One Of These Days"), marque le début du second âge d'or du groupe.

Gong
"CAMEMBERT ELECTRIQUE" *1971*
Fondateur des Wilde Flowers, puis de Soft Machine, l'Australien Daevid Allen fut l'idole d'un jeune anglais nommé Robert Wyatt. Exilé en France pour des problèmes de passeport, il réunit d'excellents musiciens, comme le saxophoniste Didier Malherbe, sous la bannière de Gong. Projet qui cumule à la fois jazz, Syd Barrett et ambiance dadaïste, "Camembert Electrique" recèle de nombreux titres mémorables ("Tried So Hard", "You Can't Kill Me").

Caravan
"IN THE LAND OF GREY AND PINK" *1971*
Groupe frère des Soft Machine — les deux combos sont issus de la séparation des Wilde Flowers — Caravan possède à première vue la panoplie complète des poncifs du rock progressif à tendance jazzy : voix éthérée, solos de clavier, breaks de flûte. Mais il se distingue par sa classe mélodique ("Golf Girl", "In The Land Of Grey And Pink") qui le rapproche d'une certaine tradition de la pop anglaise (on pense aux Zombies). Un petit classique, jamais pompeux.

Aphrodite's Child
"666" *1971*
On a tendance à ne se rappeler Aphrodite's Child que pour avoir abrité les débuts de Demis Roussos, Vangelis, et pour le langoureux "Rain And Tears". On aurait tort. Grand œuvre

Double album sur lequel chaque membre possède toute une face pour s'exprimer

de Vangelis, ce colossal double album possède un thème des plus osé : une adaptation de l'Evangile selon saint Jean. Varié, puissant ("The Four Horsemen"), racé, scandaleux (étonnante performance d'Irène Papas sur l'érotique "∞") "666" est passionnant de bout en bout.

Yes
"CLOSE TO THE EDGE" *1972*
Pièce maîtresse du courant progressif, ce disque constitue, pour beaucoup, le pic musical de Yes. Avec deux titres en plusieurs mouvements dépassant les dix minutes, le groupe tente un pari des plus audacieux. Chaque membre a l'occasion de briller, de la voix pure de Jon Anderson aux claviers imaginatifs de Rick Wakeman ("And You And I"), en passant par les rythmiques variées de l'ex-Tomorrow Steve Howe. Noter un superbe final façon Beach Boys sur "Close To The Edge".

Gentle Giant
"OCTOPUS" *1972*
Résolument atypique, la musique de Gentle Giant cultive l'art du contre-pied rythmique. Mené par les trois frères Shulman qui semblent communiquer par télépathie, "Octopus" balade l'auditeur le long de huit titres aux ambiances musicales variées et aux arrangements d'une richesse inouïe, la plupart des musiciens étant multi-instrumentistes : guitare (fameux solo sur "River"), violons, trompettes, xylophone... Surprenant du début à la fin.

Matching Mole
"S/T" *1972*
Après Soft Machine, Wyatt retrouve Richard Sinclair (de Caravan) au sein de Matching Mole (humoristiquement nommé en référence à la traduction française de Soft Machine). Dominée par son prolifique batteur, cette formation offre un album où ne figure qu'une seule vraie chanson (la superbe "O Caroline"), le reste étant largement improvisé, vocalement ("Signed Curtain") ou instrumentalement ("Part Of The Dance"). Un classique mineur de l'école de Canterbury.

Wishbone Ash
"ARGUS" *1972*
Situé au croisement du folk, du progressif et du heavy rock, Wishbone Ash pratiquait une fantastique attaque à double guitare que l'on retrouvera, au hasard, chez Thin Lizzy. Il est pourtant curieusement oublié aujourd'hui. Sur "Argus", sommet créatif certifié, le groupe amalgame parfaitement tous ces genres ("Warrior", "Time Was") et se montre, tel le fier guerrier de la pochette, prêt à défier les poids lourds de l'époque (Deep Purple, Uriah Heep).

Gnidrolog
"LADY LAKE" *1972*
Combien de groupes géniaux végètent encore dans les oubliettes de l'histoire ? Il est temps d'exhumer les Gallois de Gnidrolog, certes peu aidés par un patronyme improbable. Stylistiquement, le groupe associe des climats acoustiques ("I Could Never Be A Soldier") à un jazz-rock dynamique ("Lady Lake") et étonne par un mixage de la basse et des cuivres totalement en avant. Rare et essentiel.

Guitare acide et breaks de flûte

Emerson, Lake & Palmer

"BRAIN SALAD SURGERY" *1973*

ELP était un supergroupe qui comptait dans ses rangs Keith Emerson (The Nice), Greg Lake (King Crimson) et Carl Palmer (Atomic Rooster), rejoints sur ce disque par Pete Sinfield, parolier du premier King Crimson. On y retrouve tout ce qui a fait le succès du groupe : improvisations virtuoses aux claviers, compositions à l'ampleur symphonique, avec ici un son plus lourd ("Karn Evil 9").

Mike Oldfield

"TUBULAR BELLS" *1973*

Première référence du catalogue Virgin, succès mondial, thème principal de "L'Exorciste"... "Tubular Bells" reste attachant : on l'écoute aujourd'hui comme une tentative d'égaler les symphonies classiques avec une instrumentation rock, notamment par l'utilisation de plusieurs plans musicaux. Avec en prime un peu d'humour très pince-sans-rire dans la façon qu'a Vivian Stanshall d'annoncer les différents instruments entrant en piste.

King Crimson

"RED" *1974*

En 1974, King Crimson ressemble à un *all-star band* puisque autour de Robert Fripp, il réunit John Wetton (Family) et Bill Bruford (Yes). D'humeur sans doute aussi noire que la pochette, le trio signe l'un des disques les plus sombres jamais enregistrés. Tout exhale une mélancolie poignante ou une violence sourde (les guitares quasi métalliques de "Red", "One More Red Nightmare" avec un solo tuant du revenant Ian McDonald). Un chef-d'œuvre de bout en bout.

Genesis

"THE LAMB LIES DOWN ON BROADWAY" *1974*

Testament du Genesis de Peter Gabriel, ce double ambitieux raconte le voyage à New York d'un jeune portoricain nommé Rael. Un concept-album, donc. On retrouve le groupe avant sa métamorphose en usine à tubes des années 80, prônant des ambiances synthétiques — Brian Eno est également de la partie — et désormais un haut niveau de composition, littéraire ou musicale ("In The Cage", le solo maladif de Steve Hackett sur "The Lamia").

Robert Wyatt

"ROCK BOTTOM" *1974*

L'histoire est connue : Robert Wyatt, dans des circonstances tout à fait brumeuses (ivresse, adultère, mari jaloux...), chute du quatrième étage d'un immeuble, devenant paralysé. Se concentrant sur le piano — il ne peut (et pour cause) plus jouer de batterie — il retravaille d'anciennes compositions sous la houlette de Nick Mason, en y imprimant une émotion poignante. Il en ressort un authentique chef-d'œuvre, véritable hymne à l'amour et à la vie.

Camel

"MIRAGE" *1974*

Classique du progressif, rendu fameux par sa pochette (une entente avec la marque ayant été bouclée), ce disque se distingue par une approche plus rock que ses contemporains grâce à la guitare acide d'Andrew Latimer ("Freefall"). D'autres titres restent dans le plus pur style progressif, avec envolées de flûte . Et il y a enfin la suite "Lady Fantasy", tout à fait mémorable, qui hisse Camel au niveau d'un King Crimson, carrément.

Pink Floyd

"WISH YOU WERE HERE" *1975*

Confrontés au monumental succès de "The Dark Side Of The Moon", Waters et ses acolytes se trouvent quelque peu désemparés. D'où cet hommage à Syd Barrett, lequel fait une apparition surprise pendant les séances. Transcendé par le projet, le Floyd introduit un spleen émouvant dans son rock au son clinique (voir le déchirant solo de slide de David Gilmour sur "Shine On You Crazy Diamond"). Et évite le syndrome *musique d'ascenseur* du précédent album.

Renaissance

"SCHERAZADE AND OTHER STORIES" *1975*

Tout comme les Moody Blues, Renaissance a connu deux incarnations bien distinctes. La première était un groupe de folk progressif monté par Keith Relf et Jim McCarthy après les Yardbirds. La seconde, présente sur ce disque, offre une musique d'une rare subtilité et magnifiée par la voix enchanteresse d'Annie Halsam. Piano délicat, cordes rêveuses, tout concourt à installer une atmosphère unique ("Ocean Gipsy", la suite "Scherazade").

Electric Light Orchestra

"A NEW WORLD RECORD" *1976*

Fondé par Roy Wood et Jeff Lynne en même temps que tous deux achevaient l'aventure The Move, l'Orchestra voit rapidement Wood quitter le navire pour aller faire le cinglé avec Wizzard. Jeff Lynne, traumatisé par les Beatles de "She's Leaving Home", a pu poursuivre ce projet baroque : ajouter des cordes à des titres rock. Revenu à des compositions classiques (reprise de "Do Ya" des Move, "Tightrope"), Lynne réussit à concilier ambition et popularité.

Rush

"A FAREWELL TO KINGS" *1977*

Ce power trio canadien est quelque peu oublié aujourd'hui. Il réalisa pourtant une synthèse admirable entre hard rock à guitares — la voix aiguë de Geddy Lee fait indiscutablement penser à celle de Robert Plant ou de Burke Shelley (Budgie) — et progressif. Gros succès commercial, "Farewell To Kings" représente bien ces deux tendances, avec des titres intenses ("Closer To The Heart") et de longues épopées plus complexes (la sabbathienne "Cygnus X1").

Utopia

"RA" *1977*

Génie inclassable, Todd Rundgren a touché à tout dans sa carrière : du garage (The Nazz) au hard rock (production de Grand Funk Railroad). Marqué par l'utilisation du synthétiseur, cet opus garde une approche pop ("Magic Dragon Theatre"). Il s'achève sur une suite surnaturelle avec solo de batterie, passages folkloriques, breaks de guitare heavy blues, harmonies vocales façon Beatles, le tout lié par les interventions d'une voix de gnome... Pas inoubliable, mais amusant.

Marillion

"MISPLACED CHILDHOOD" *1985*

Ces fans de Tolkien, fers de lance d'un *revival prog* au cours des années 80, semblent rétrospectivement cumuler les pires tares (kilt, *mulets*, Gibson double manche...). "Misplaced Childhood", inspiré au chanteur Fish par un trip à l'acide, rencontrera un succès certain, propulsé par des scies efficaces ("Lavender"), les titres longs possédant la même évidence mélodique ("Bitter suite"). Assez classieux, finalement.

Smashing Pumpkins

"SIAMESE DREAM" *1993*

Enregistré par un groupe dans un état lamentable (héroïne, ruptures, dépression...), "Siamese Dream" est pourtant le disque qui imposa les Smashing Pumpkins. Illuminé par de remarquables parties de guitare, le brillant songwriting de Billy Corgan laisse épanouir sa ténébreuse volupté, entre pur rock alternatif ("Cherub Rock") et progressif ("Hummer"), pour donner l'un des plus grands classiques des tristes années 90, concurrent sérieux au redoutable "Nevermind".

Tool

"AENIMA" *1996*

Tool livra en 1996 ce disque d'une lourdeur rare, aux longs morceaux suffocants ("Third Eye"). Si le style s'approche du metal, on ne sent jamais de virtuosité gratuite : les solos se font économes, laissant souvent la place à des riffs terrifiants ("Aenima"), une

basse qui claque et une batterie subtile. Et puis il y a le chant habité de Maynard James Keenan, tantôt doux, tantôt rageur, qui sublime des compositions d'une qualité foudroyante.

Radiohead

"OK COMPUTER" *1997*

On ne présente plus le groupe de Thom Yorke ni "OK Computer", chef-d'œuvre incontesté. Propulsé par "Paranoid Android", mini-opéra

ambitieux comme un "Heroes And Villains", le groupe expérimente des arrangements novateurs : le guitariste Ed O'Brien le compare à raison à un *"Phil Spector barjot"*. Des pépites intemporelles comme "Karma Police", "No Surprises" ou "Exit Music" se chargent d'enfoncer le clou.

Muse

"ORIGIN OF SYMMETRY" *2001*

La bande de Bellamy poursuit sa marche triomphale en 2001 avec ce

disque qui empile les classiques chromés ("New Born" ou ce "Plug In Baby" au riff dément). Avec un son novateur (où l'électronique tient une place prépondérante), une voix traînante immédiatement reconnaissable et un goût de la démesure constant dans les compositions ("Stace Dementia"), Muse s'impose alors comme un groupe majeur, promesse tenue depuis.

The Mars Volta

"DE-LOUSED IN THE COMATORIUM" *2003*

Produits par le grand Rick Rubin, les chevelus de Mars Volta remettent l'album-concept au goût du jour, dès leur premier opus. Et quel concept...! Le trip d'un homme dans le coma, après avoir raté son suicide. Musicalement, le groupe surfe sur la

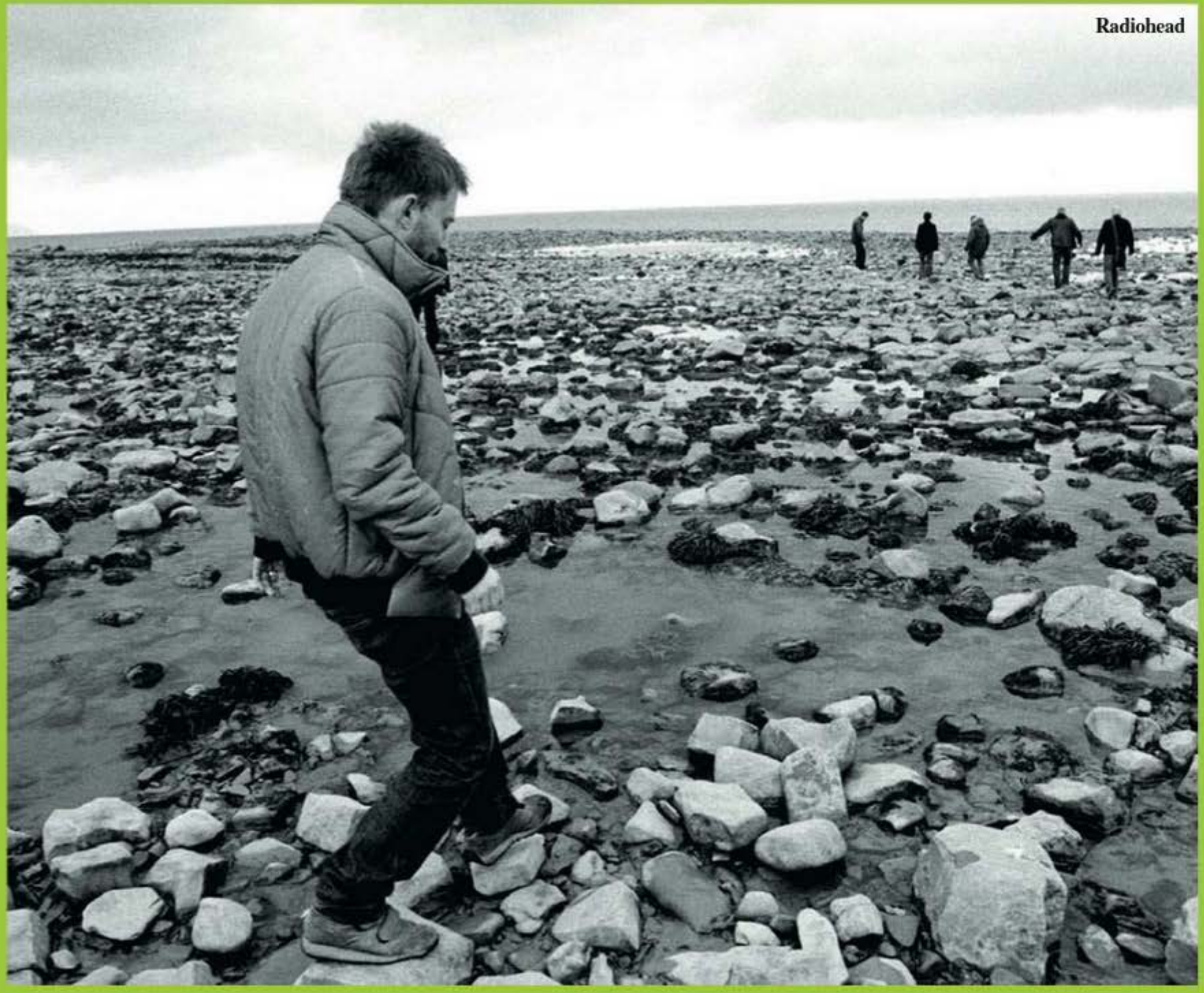
vague initiée par Muse : grosse rythmique, couches de guitares empilées, chant plaintif... L'ensemble se tient admirablement, grâce à une écriture constamment inspirée ("Inertiatic ESP", "Televators").

Black Mountain

"IN THE FUTURE" *2008*

C'est quoi, être prog dans les années 10 ? Le Canadien Stephen McBean et ses compagnons relèvent

le gant et montrent la voie à suivre avec cet excellent disque. Le groupe aligne les perles, dans un style stoner ("Stormy High"), plus folk ("Angels") et accomplit une synthèse admirable ("Tyrants"). Avec l'épique "Bright Lights", c'est le Floyd qui est convoqué lors de dix-sept minutes planantes, prouvant sans conteste que Black Mountain est un groupe à suivre. ❑



Radiohead

"Un CAP de plomberie"

JEAN-PIERRE MASSIERA

Selon les connaisseurs, ce Niçois aurait durant trois décennies publié des disques barrés et fascinants que personne n'a jamais entendus. Epais mystère.

Imaginer un producteur français ayant sorti une centaine d'albums entre 1963 et 1994. Les Anglo-Saxons le rééditent à tour de bras, le comparent à Pierre Henry ou Joe Meek, et personne ne le connaît en France... Très étrange. Injustice, effet internet ou simple canular ?

Il aura fallu aller au Mexique pour entendre parler pour la première fois de Jean-Pierre Massiera, le meilleur producteur français de l'histoire de la pop, d'après nos interlocuteurs mexicains. Pour eux, c'était une évidence et ils tombèrent de haut lorsqu'on leur dit que personne ne connaissait ce gars-là en France... Drôle d'histoire que celle de ce Niçois : dès 1963, il exerce ses talents de guitariste derrière plusieurs grandes vedettes des sixties. En 1966, ce touche-à-tout ouvre son propre studio : SEM. Dès lors il ne cessera d'enregistrer, soit des commandes pour des majors, soit, la nuit venue, ses "*délires*", comme il dit. Il glisse du psychédélique au bizarre, tombe dans le prog au moment où il fallait, puis évidemment prend le train disco, devenant le maître incontesté du *space disco*. Il sortira des albums jusqu'au milieu des années 90. Après lui avoir déjà consacré deux compilations, le label anglais Finders Keepers s'apprête à rééditer 45 titres répartis sur trois albums. Outre-Atlantique, l'artiste est présenté comme le plus prolifique et extravagant des producteurs français, un véritable sorcier du son. Pour comprendre cette énigme, nous avons rencontré Nicolas Bouchard de Mucho Gusto, label québécois par qui tout est arrivé, puis interviewé Jean-Pierre Massiera en personne.

Œuvre souterraine

ROCK&FOLK : Comment avez-vous découvert Jean-Pierre Massiera et existe-il vraiment ?

Nicolas Bouchard : Bien sûr qu'il existe ! Il y a dix ans, avec trois potes, on a démarré un label consacré à des artistes québécois en rééditant un magnifique et introuvable album paru en 1968 : "Les Maledictus Sound" d'un certain Massiera, que nous pensions être canadien alors qu'il était français. Après l'avoir retrouvé, nous lui avons proposé d'éditer une compilation de ses enregistrements, un survol de son travail. Il nous a envoyé une quantité phénoménale de titres et de photos. On a commencé à faire le tri. Il y avait énormément de projets sous des noms de groupes différents : Les Milords, Pyranas, Human Egg, The Visitors, JPM & CO, Venus Gang... Une liste interminable dont nous avons tiré deux compilations en 2008 : "Psychoses Freakoïd" (1963-1978) et "Discoïd" (1976-1981).

Deus ex machina

En 1966, Jean-Pierre Massiera enregistre un album au titre prémonitoire, "Les Maledictus", bande-son d'un film d'horreur imaginaire. Truffé de sons à l'envers, variateurs de vitesse et samples avant l'heure. Rien d'étonnant à ce que ce bidouilleur se retrouve en première ligne lors de l'avènement du prog rock au début des années 70. Collaborant avec Ange, et produisant Atlantide, l'Etrange Mr Whinster et The Visitors. Période qui intéresse beaucoup Finders Keepers et qui permet actuellement à JPM de partager l'affiche avec Magma en Angleterre. La période prog de Massiera s'arrêtera avec l'enregistrement du premier disque de Little Bob Story et de Bill Wyman.

R&F : Est-il possible d'établir sa discographie ?

Nicolas Bouchard : Totalement inenvisageable, lui-même ne la connaît pas. Il a passé trois décennies à produire non-stop dans ses studios. Chaque semaine un internaute trouve un nouvel album. Dans ce sens-là, internet permet de communiquer rapidement et d'entrevoir l'immensité de l'œuvre souterraine de Massiera.

Délirer ensemble

R&F : Comment expliquez-vous que vous soyez inconnu en France ?

Jean-Pierre Massiera : Ce que je ne comprends pas, c'est surtout pourquoi on veut me faire reconnaître. Je suis très étonné, on dirait que la nouvelle génération apprécie les albums de l'époque disco...

R&F : Vous ne nourrissez aucune rancœur de n'avoir pas eu plus de reconnaissance ?

Jean-Pierre Massiera : Aucune. Vous savez, j'ai toujours été fan de ce business. Quand j'étais môme, je suis parti vivre en Argentine avec mes parents. Là-bas j'ai appris un tas de choses sur les guitares et les chevaux. Une fois revenu à Nice, vers 14 ans, j'ai dû faire un CAP de plomberie. Un an et demi plus tard, dès que j'ai trouvé l'ouverture, j'ai tout arrêté et n'ai jamais cessé de faire de la musique. Vers 1964, je travaillais souvent comme guitariste dans les studios Pathé-Marconi à Boulogne. J'étais totalement fasciné par cet univers. J'ai eu l'occasion d'avoir une formation d'ingénieur du son et puis j'ai ouvert mon propre studio à Nice en 1966. J'étais ingénieur du son et guitariste, ce qui faisait que j'avais une grande complicité avec les artistes. La journée on faisait leurs albums qui étaient payés par la maison de disques et, comme on aimait bien délirer ensemble, le soir, après avoir dîné au resto en bas du studio, on remontait et, sur une base de musique que je leur montrais, on partait dans des improvisations. Chacun livrait ses idées dans une bonne ambiance et sans contrainte. De cette manière, j'ai fait de nombreuses rencontres... ★

RECUEILLI PAR FRED JIMENEZ

Photo DR

Jean-Pierre Massiera :
une seule prise lui suffisait

Dominic Howard, Matthew Bellamy et Chris Wolstenhome

“Et tu transmutes en énergie”

MUSE

En moins d’une décennie, le groupe du Devon a porté son déluge sonore métallique jusqu’aux stades. Avant d’en remplir deux ici, le trio revient sur sa fantastique odyssée.

PAR GEORGINA TACOU

S'il est des groupes qu'on aime détester, il en est aussi que certains détestent aimer. Muse est de ceux-là. Son slogan pourrait être celui du Marmite, ce mystérieux condiment anglais, noir et acide, repoussant ou addictif : *Love it or hate it*. Mais, partisans ou détracteurs, on ne peut que reconnaître que le succès foudroyant du trio considéré actuellement comme l'un des plus grand groupes live du monde est un fascinant phénomène. Il y a dix ans, les trois jeunes gens sortaient à peine du garage où ils répétaient, aujourd'hui les places pour leurs deux concerts au Stade de France en juin se sont vendus en moins d'une heure et les 80 000 billets pour Wembley seraient partis en douze minutes. Peut-on aller plus haut ? Il faudrait louer une planète.

Nouvelle flamme

Space prog-rock, fusion sci-fi mâtinée de hard, electro, musique classique, saupoudré de funk et R&B, difficile d'épingler la patte Muse. Les chansons sont complexes, amples, parfois expérimentales, les paroles paranoïaques, exaltées, romanesques, la voix de Bellamy — s'étirant sur plusieurs octaves — lyrique, incantatoire. Le répertoire est vaste, puissant, *profératoire* et les performances scéniques à couper le souffle. Qu'on aime ou qu'on déteste, Muse est un groupe pharaonique. Obsédé par la figure de la pyramide, la science-fiction, l'opéra, le chaos politique et l'idée de résistance, le jeune trio trentenaire du Devon a construit un empire, une cathédrale, provoquant une ferveur mondiale titanesque. A la sortie de son deuxième et l'un de ses meilleurs albums, "Origin Of Symmetry", en 2001, un critique du NME en bafouille : *"C'est époustouflant la manière dont un groupe si jeune modernise l'héritage à la fois de Cobain et Kafka, Gustav Mahler et les Tiger Lilies, Cronenberg et Schönberg, et réussit avec cela à faire un album populaire et sexy !"* Muse est une machine de guerre. Ses albums sont des temples, ses concerts des grands-messes, sa musique une source d'énergie electro-magnétique sans pareil. Nés roturiers à l'époque du règne absolu de la britpop, ces trois garçons effacés sont devenus les porteurs d'une nouvelle flamme. Beaucoup froncent le nez devant cette démesure, ce lyrisme, le look, l'imagerie fluo-goth, la laideur incontestée des pochettes. Mais la musique est-elle affaire de bon goût ? Si Muse était un film, ce serait un mélange du souffle formel du "2001..." de Kubrick et du délire cosmo-égyptien du "Stargate" de Roland Emerich, une créature mutante, une métaphysique à effets spéciaux high-tech. Muse, c'est Queen *meets* Rachmaninov, le tout propulsé à la vitesse de la lumière dans un grand accélérateur de particules. A l'heure de la tournée *The Resistance Tour*, nous rencontrons trois petits jeunes gens, intelligents, simples et sympathiques, qui s'apprêtent à embraser les plus grands stades du monde entier. Mais comme dans toutes les légendes, il y a un commencement. Le fabuleux destin de Matthew Bellamy (chant, clavier, guitare, leader), Chris Wolstenhome (basse) et Dominic Howard (batterie) commence dans la terne petite ville de Teignmouth, dans le Devon, au Royaume-Uni. Ces amis d'enfance, pétris par l'ennui de la vie de province, plus fans des Nirvana et Smashing Pumpkins que de la britpop en plein essor, montent plusieurs petits groupes et, comme des milliers d'adolescents avant eux, commencent à rêver de succès. Bellamy, précoce petit prodige musical, est un fils de parents divorcés et un autodidacte inspiré. Il se met à la guitare et au piano pour attirer l'attention de son père, ancien guitariste du groupe de jazz The Tornados qui fut le premier groupe britannique a entré dans les charts américains dans les années 60. Ses progrès sont tels que son frère aîné lui demande, alors qu'il n'a que dix ans, de lui transcrire des morceaux des Smiths au clavier. Le gamin écoute du blues, du jazz et, un peu plus tard, beaucoup de musique classique, influences que l'on retrouve fréquemment dans la composition complexe des morceaux de Muse. Charismatique et tourmenté, il a souvent parlé de sa passion pour Chopin, Berlioz, Tchaïkovski. A l'adolescence, il se lie avec Dominic et Chris, et écume les *rock battles* où s'affrontent les petits groupes régionaux, emportant la première place en livrant, déjà, sous le nom de Rocket Baby Dolls, des prestations intenses et violentes. Bellamy, frêle jeune homme aux yeux d'un bleu perçant, se souvient : *"Nous avions à peine dix-huit ans. Nous montions sur scène maquillés, fringués comme des as de pique, nous faisions des sets ravageurs, intenses, nous cassions tout sur scène. Nous considérions ça comme un geste provocateur, et nous sommes tombés des nues quand nous avons gagné. C'est à ce moment-là qu'on a commencé à prendre la chose au sérieux."* En 1998, un contrat est signé avec Taste Media qui sort quelques EP, et un premier album "Showbiz", en 1999, va marquer le début d'une ascension réellement supersonique. Déjà, sur ce premier effort est présent ce qui fera la griffe du groupe, titres intenses, puissants, lyriques, saturés de guitares, d'electronica oppressante et stridente, un sens de la paranoïa, de l'épique, un souffle décoiffant, les ruptures de ton et de rythme mélodramatiques. On y trouve déjà ce cross-over entre les envolées de clavier radiophonique de "Sunburn" et la stridence industrielle de "UNO". L'album "Showbiz" donne le *la*, mais c'est "Origin Of Symmetry", enrichi d'orgue et de Mellotron, sorti en 2001 qui va propulser plus largement le jeune trio, notamment sur les ondes. Plus sombre, plus enlevé, plus complexe, cet album retrouve ces influences classiques mâtinées d'opera-rock et d'expérimentations sonores et d'envolées classique, comme sur le terrassant "Space Dementia", d'ailleurs toujours la chanson préférée de Bellamy. Un hybride rock est né, un monstre glam aux complaintes stridentes, un cri de colère dans un monde saturé, saturé d'informations et de mensonges.

"Le terme progressif n'est qu'un fourre-tout"

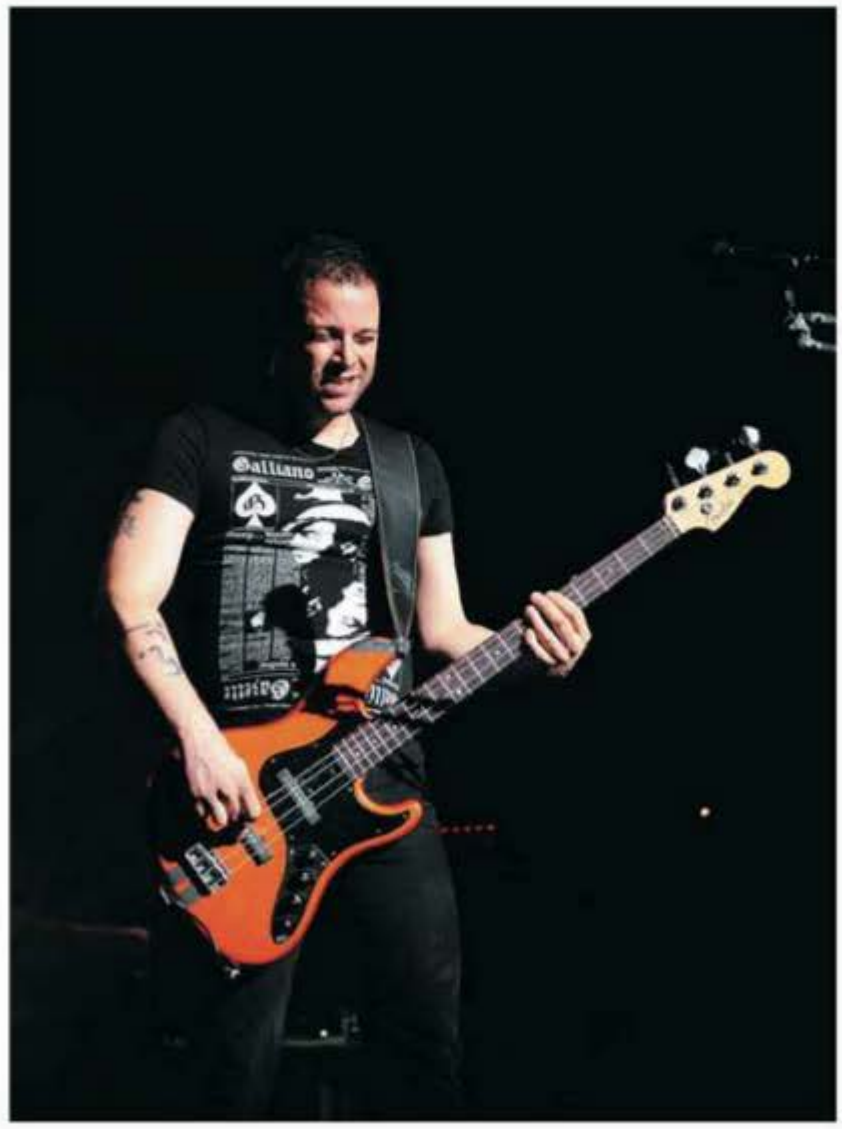
C'est deux ans plus tard, en voyant le groupe en concert à Bercy, qu'on se prend la claque. Un show assourdissant, qui vous arrache les pieds du sol, une ferveur religieuse du public que l'on n'avait observée que dans les live de Depeche Mode. Sucre et acide, les titres instillent aussi bien des riffs monumentaux, acérés comme des baïonnettes qu'une mélancolie douce soutirée au piano. Muse a depuis cette époque reçu un nombre incalculable de prix et distinctions comme meilleur groupe live, meilleure performance sur scène... Ces trois jeunes gens sont des performers hors pair et produisent à eux seuls un son d'une puissance peu commune. C'est déjà la grand-messe, une cérémonie ardente outrée de projections vidéo cosmogoniques et d'une débauche de lumière et d'effets spéciaux.

Mot d'ordre : résister

Quelques années plus tard, ils jouent à guichets fermés devant 80 000 personnes à Wembley. Auraient-ils jamais pu imaginer cela ? Dominic se souvient : *"On a toujours eu des rêves quand on était jeunes, à 16 ou 17 ans, on rêvait de grandes choses. Je suis allé au festival de Reading en 1994 pour la première fois et je me rappelle nous avoir imaginé jouant sur la scène principale, c'était des rêves, des aspirations. Je regardais Rage Against The Machine en me disant, "c'est vraiment*

Photo Carole Epinette

une tuerie, il faut qu'on joue sur cette scène", et puis on l'a fait. Mais on a été bien plus loin que tout ce qu'on pouvait imaginer. C'est contradictoire, on en rêvait, et on s'est surpris nous-mêmes." C'est en France que la sauce prend d'abord, pays avec lequel les membres du groupe entretiennent toujours une relation privilégiée. Les albums s'enchaînent, presque un tous les deux ans, "Absolution", en 2003, les fait passer du côté mainstream de la Force. Paradoxalement, plus les titres se font complexes et épiques, plus la mystique des paroles se creuse, plus le succès est grand. C'est à partir de là que beaucoup d'amateurs de la première heure entrent en clandestinité, car il est désormais de mauvais goût d'être fan de leurs grandes orgues paranoïaques. Muse, c'est aussi une attitude, ressassée sur tous les octaves par un Bellamy tourmenté et écorché vif, avec ce mot d'ordre : résister. Les chansons évoquent des émotions universelles : colère, frustration, désir d'absolu. Le jeune groupe ne fait pas de concession. Il ne se gêne pas pour menacer l'impératrice Céline Dion de la poursuivre en justice si elle utilise le nom *Muse* pour illustrer sa résidence à Vegas. Les Muse claquent la porte de Maverick, leur label américain, qui veut leur faire changer ses paroles pas assez *radio friendly*. Ils réussissent le grand écart entre musique *sacrée* et grand public sans faire aucune concession. On peut aussi bien écouter une jam qu'ils font avec les Streets sur Internet qu'une performance somptueuse au Royal Albert Hall, où Bellamy ressuscite le grand orgue inutilisé depuis des années. Ces enfants ont construit un empire sur les ossements de la britpop et déclinent une couleur bien particulière, loin de Radiohead auxquels on les a souvent comparés, à tort. Et leur style, fusion entre prog et hard rock, musique classique et electro, s'affirme. C'est également l'album qui les fait passer des arènes aux stades. Puis c'est, en 2003, la sortie de "Absolution" et son cortège de singles et récompenses. Muse ne compte plus les prix de *meilleur groupe live* à travers le monde. Le groupe donne, selon ses dires, son meilleur concert de tous les temps au festival de Glastonbury en juin 2004, devant 60 000 personnes, concert à l'issue duquel le père du batteur, qui y assistait, succombe à une crise cardiaque. Bellamy évoque le drame en ces termes : "*Ce concert était le plus grand accomplissement de notre vie. La mort du père de Dom une heure après était surréaliste. Nous avons beaucoup soutenu Dom, mais il a été heureux de savoir que son père, au moins, avait assisté à cela, l'accomplissement de son fils ce soir-là.*" Pense-t-il à son propre père, pour l'admiration duquel il a gratté ses premières cordes de guitare, enfant ? Qui a dit que les enfants construiraient des empires sur les ossements de leurs géniteurs et deviendraient pharaons ? 2006 voit la sortie de "Black Holes And Revelations", qui fait entendre de nouvelles influences, allant de Queen à Philip Glass en passant par l'electro-funk de Prince. Suivi du live "HAARP", illustrant notamment leurs deux live à Wembley. Les consécrations pleuvent. Le gigantisme des concerts infuse une nouvelle ampleur à l'album suivant, le dernier sorti, "The Resistance", qui se clôt par une mini-symphonie en trois parties, "Exogenesis", issue des influences classiques de Bellamy. Le secret de leur alchimie restera toujours mystérieux, mais le souffle grandit. Le trio s'apprête donc à investir deux Stades de France, deux Wembley Stadium, Coachella, Glastonbury avec Stevie Wonder, sans compter à peu près toutes les arènes de la planète. Alors, prêts ?



Le ministère de Muse

ROCK&FOLK : Vos tournées sont de véritables marathons. Comment vous préparez-vous ?

Chris Wolstenhome : Avec plus de sérieux qu'avant. Quand on est plus jeune, on peut commettre plus d'abus, on s'en sort mais, en ce qui nous concerne, plus maintenant *(rires)*. Pour ma part, avant de commencer cette tournée, je suis allé faire pas mal de sport. Ensuite les concerts sont tellement physiques qu'ils maintiennent en forme. Pendant dix ans, j'ai été très bourré lors des tournées, mais j'ai arrêté de boire et de fumer, je suis beaucoup plus en forme que quand j'avais 25 ans. Il faut faire attention, car l'esprit reste jeune, mais le corps vieillit, et on se rend compte qu'on n'est plus aussi valide qu'avant.

"La mégalomanie on s'en moque"

Matthew Bellamy : Nous allons quelquefois à la salle de sport quelques semaines avant de commencer, mais je suis plutôt paresseux et pas très sportif. La première semaine de tournée, en général on est très fatigué, puis on s'ajuste et on s'habitue. En fait, on aspire l'énergie de public, qui s'attend à quelque chose d'énorme. Plus son aspiration est grande, plus tu te nourris de son attente, de cette tension nerveuse, et tu la transmutes en énergie. J'ai besoin du public pour être en forme.

R&F : Et vous Dominic, quand on voit votre frêle carrure, on a du mal à comprendre d'où vous sortez un jeu de batterie si puissant. Quel est votre secret ?

Dominic Howard *(d'une voix sépulcrale)* **:** La Force vient de l'intérieur *(rires)*... Non, ce n'est pas une question de force physique, quand il s'agit de jouer devant plus de 60 000 personnes, l'adrénaline donne une sorte de force surnaturelle. Après un concert, on se retrouve à la fois électrisé et épuisé, mais très vivant mentalement.

R&F : Ce gigantisme des tournées, est-ce parfois trop ?

Chris Wolstenhome : C'est énorme, mais nous adorons ça. Nous avons quand même conscience des limites, on ne peut raisonnablement pas aller au-delà d'un stade : au-delà de 100 000 personnes, ce n'est plus un concert ! On adore faire des stades comme Wembley ou le Parc des Princes,

c'est très impressionnant. Jouer dans un stade n'est pas vraiment quelque chose de prévisible, même si on a un ego et une ambition démesurés. Quand on a commencé, on allait voir des groupes qu'on aimait jouer devant 2000 personnes et l'on trouvait ça déjà énorme. Mais très rapidement, nous sommes passés à un niveau bien supérieur. Soudain, on s'est retrouvé dans des arènes, puis des stades, on n'a presque pas eu le temps de voir venir... Pour les deux Stades de France, nous étions assez nerveux. A la base, nous ne pensions faire qu'un seul Stade de France, et encore ! Le Parc des Princes, c'était déjà 25 000 personnes, mais là, 80 000, il fallait les trouver ! Mais tout s'est vendu très vite. On a tenté un deuxième et les deux sont complets en quelques heures...

Matthew Bellamy : Avec des concerts de cette ampleur, la pression est grande. Quand on est en forme et en confiance, ça va, il n'y a rien de mieux que de sentir qu'on peut atteindre le sommet, donner tout cela au public, et c'est ce qui se passe la plupart du temps. Mais il arrive qu'en étant fatigué, ça t'emmène de l'autre côté, ça peut devenir un cauchemar, tu ne te sens pas à la hauteur. Je vois ça comme un métier à haut risque. Il y a des corollaires. Ces tournées ont eu un impact très négatif sur nos vies personnelles. Nous arrivons aujourd'hui à un point où nous devons retrouver un équilibre. Quand tu t'aperçois que ta vie privée t'échappe, c'est là que tu es vraiment las. Quand tu es loin, que tu as des problèmes avec ta petite amie, par exemple, enfin ton ex-petite amie dans mon cas, et que tu n'es pas là pour pouvoir les résoudre car tu es à l'autre bout du monde, ça devient problématique. L'envers de ces tournées monstres est que tu y sacrifies très souvent ta vie privée...

R&F : Pour cette tournée, qui illustre un album assez complexe, allez-vous faire venir un orchestre symphonique sur scène ? Pouvez-vous nous donner quelques détails sur le show ?

Matthew Bellamy : Pour l'orchestre, on y a pensé mais la logistique pour faire venir autant de musiciens était trop compliquée. Il y a des limites auxquelles nous nous heurtons, les shows sont déjà tellement démesurés... Je crois que je ne pourrais pas faire face au stress d'un orchestre symphonique *(rires)*. Du coup, je ne sais pas encore si nous allons jouer "Exogenesis" en live. On va commencer à répéter pour voir si on peut le faire, en synthétisant les sections de cordes...

Dominic Howard : Ça s'annonce bien, on est en train de construire quelque chose d'énorme, des structures pyramidales inspirées des ministères dans "1984" de George Orwell, ce sera le ministère de Muse, avec beaucoup de projection vidéo assez dingues.

R&F : Que répondez-vous aux accusations de mégalomanie que soulèvent ces shows pharaoniques ?

Chris Wolstenhome : La mégalomanie, on s'en moque ! C'est "Black Holes And Revelations" qui nous a emmenés au niveau stade, ça a été un nouveau chapitre dans notre histoire. La taille du live influence aussi les enregistrements studio. Jouer au Parc des Princes et à Wembley a influencé des morceaux de notre dernier album, comme "Guiding Light". Il y a ce feeling *stade*, une certaine ampleur.

Matthew Bellamy : Oui, mais je crois que nous serions tout aussi heureux de revenir à un niveau plus simple. Nous faisons ça aussi pour tester nos limites, voir jusqu'où nous pouvons aller dans la démesure. Cela tient de l'expérimentation. Mais nous serions heureux de retourner à des salles plus restreintes.

R&F : Quelle différence ressentez-vous à jouer dans un stade ou dans une salle plus petite ?

Matthew Bellamy : C'est une différence d'intimité. Dans une petite salle, on voit les visages, on peut parfois chanter une chanson à une personne en particulier dans le public, il y a une connexion. On est moins dramatique, moins épique, plus simple. On ne peut pas jouer le même répertoire dans un stade et dans une plus petite salle. "Take A Bow", par exemple, qui est très épique, ne fonctionne pas vraiment dans une salle, elle se prête aux stades.

Photos Carole Epinette

Chris Wolstenhome : Oui, très différent. Avec le stade, on est comme submergé, c'est une grande et poignante émotion, on se sent fier. Quand on a fait Wembley, ça m'a coupé le souffle, j'ai été submergé par l'émotion quand je suis arrivé sur scène. Toutes nos familles étaient là, dans le box royal. A ce moment, tout m'est revenu, nos débuts, la première fois qu'on a signé, et je me suis dit que finalement, tout ça n'était pas si loin. Un petit concert, c'est de l'énergie pure et dure, il y a une électricité qui passe avec le public, on voit les réactions, il y a un lien. On voit les individus, alors que dans un stade c'est une transe collective.

R&F : En parlant de transe, comment expliquez-vous aussi bien la ferveur que le rejet que Muse provoque ?
Matthew Bellamy : Difficile à dire, mais ces réactions extrêmes sont créées quand quelque chose est un peu inattendu ou particulier. Ma voix a peut-être des fréquences que certains ne peuvent pas supporter ! Ça dépend de la taille des oreilles *(rires)*.
Chris Wolstenhome : La musique est extrême, d'où ces réactions extrêmes. Personnellement, je préfère que ce soit comme ça plutôt qu'un groupe qui va beaucoup vendre parce que des millions de gens pensent qu'il est correct. Je préfère que ma musique soit adorée par un petit nombre que tolérée par le plus grand nombre. On ne fait pas le genre d'album qui trône sur les tables basses de salon sans même être écouté. Nos fans sont très hardcore, ils ont tous les albums, les singles, les bootlegs, achètent tous les T-shirts, vont à cinq dates sur une tournée. Je regarde les forums de fans parfois, c'est fou, ils parlent de nous jour et nuit !

"Je n'oublierai jamais Saint-Malo"

R&F : Le succès vient beaucoup de l'identification de vos fans aux chansons. Que leur disent-elles de si particulier ?
Matthew Bellamy : Je crois qu'il y a dans nos chansons cette sincérité par rapport au monde tel qu'il est depuis une dizaine d'années, la manière dont on nous le présente à travers l'éducation et les médias et la manière dont les gens le ressentent à l'intérieur d'eux-mêmes. Il y a une division. Je crois que la plupart de nos chansons mettent le doigt là-dessus. Notre public s'identifie à cette confusion par rapport au monde, au désir de changement.

R&F : Avez-vous toujours ressenti cette confusion ?
Matthew Bellamy : Oui, je crois. Déjà quand j'étais à l'école, je ne me sentais pas en phase avec ce que l'on m'apprenait, j'ai toujours tout remis en question. J'ai toujours fait plus confiance à ce que je ressentais qu'à ce que l'on m'assénait. C'est toujours resté et, encore aujourd'hui, j'ai toujours cet instinct de m'élever contre les choses établies. Il y a quelque chose qui ne va pas dans ce monde, il faut résister à cela. Je n'ai jamais eu confiance dans l'information qu'on nous impose. J'ai toujours eu un côté rebelle à la pensée dominante, je me fie aux émotions profondes que l'on porte. Mais bon, ce n'est peut-être qu'un désordre mental *(rires)*.

R&F : Etes-vous toujours surpris par la ferveur, l'engouement de vos fans ?
Matthew Bellamy : Oh oui... Je suis toujours aussi surpris quand je rencontre des fans qui se sont fait tatouer le nom du groupe ou nos noms. A chaque fois je me dis qu'on ne pourra jamais se séparer. Ça te colle une sorte de responsabilité. Il y a un lien très fort avec nos fans, c'est pourquoi nous resterons soudés, on ne va pas se séparer à cause d'une dispute, d'une humeur ou parce que l'un de nous deviendrait junkie, car le lien est trop fort et nous devons l'entretenir. Cette responsabilité est justement quelque chose de sain, qui nous préserve aussi.

R&F : Que répondez-vous quand on dit que Muse est un groupe de prog ? Ça vous énerve ?
Matthew Bellamy : Oui, j'entends cela de plus en plus. Je pense que ce n'est qu'une partie de nous. On peut avoir des côtés prog, dans l'aspect complexe, labyrinthique de nos chansons, mais beaucoup de nos titres ont aussi un feeling pop, comme "Starlight" ou "Time Is Running Out". Il peut y avoir quelques chansons inspirées par le rock progressif, mais si on regarde nos singles, ce n'est pas du tout le cas.
Dominic Howard *(faisant la grimace)* **:** Le prog rock, j'associe ça avec les seventies, Pink Floyd, Genesis. Je n'aime pas ce rock fusion et je ne pense pas qu'on vienne de là. Le terme progressif n'est pas péjoratif, on fait des arrangements complexes, on aime laisser les morceaux se perdre dans certains méandres. Mais ce n'est qu'un terme fourre-tout pour décrire une musique qui sort du carcan traditionnel de la chanson pop carrée de trois minutes.

La France, le premier pays

R&F : Quelques meilleurs souvenirs de tournée ?
Dominic Howard : On en a beaucoup, mais surtout beaucoup de souvenirs oubliés *(rires)*. Je ne me souviens pas de grand-chose de la tournée *Black Holes And Revelations*. Wembley a été inoubliable, le plus gros concert qu'on ait fait hors festival devant 75 000 personnes. Quand on a joué "Blackout", deux gymnastes ont survolé la foule sur des ballons géants, c'était magnifique. De derrière ma batterie, je regardais le spectacle et le public en spectateur. Les rôles s'étaient inversés.
Matthew Bellamy : L'année 2007 a été géniale, et la tournée en Australie. Difficile de choisir un moment en particulier. Wembley et Glastonbury ont été des moments incroyables, évidemment. Et aussi à Saint-Malo, à la Route du Rock, il y a dix ans, devant 10 000 personnes. A l'époque c'était notre plus gros concert, un gros choc ! Je n'oublierai jamais Saint-Malo...

R&F : C'est en effet en France que votre carrière a vraiment décollé. Pourquoi ce lien particulier avec un pays non anglophone ?
Chris Wolstenhome : Je ne sais pas, ça nous a surpris. Oui, en France ça a accroché très tôt. Nous n'étions pas encore connus. On avait fait en 2003 un petit concert à Paris organisé par Oui FM. C'était gratuit, 500 personnes sont venues. C'était la première fois qu'on nous a demandé des autographes, des photos, la première fois qu'on s'est senti comme des rock stars. C'était le premier pays où ça se passait. Et puis, la Route du Rock nous a scotchés... Pour nous, la France a été le premier pays à s'accrocher au wagon, les autres pays ont été plus lents.

R&F : Avez-vous un nouvel album en vue, ou peut-être un disque plus strictement classique ?
Matthew Bellamy : Un disque de classique, peut-être, mais je ne sais pas si ce sera avec Muse, mais peut-être en tant que projet parallèle. J'ai écrit des chansons, mais je ne pense pas qu'il faille qu'on refasse un album trop vite, on a besoin d'un break. Et puis, là, on attaque la route, on a des bûchers à faire brûler...

Les pharaons repartent à l'assaut des grandes pyramides. Alors, Muse, *love it or hate it ?* ★

CD "The Resistance" (Warner)
Concerts au Stade de France les 11 et 12 juin 2010

MUSILAC SARL (L 2-142117) présente

Le Crédit Mutuel donne le LA

MUSILAC

CURE DE ROCK

FESTIVAL AIX-LES-BAINS

16 ★ 17 ★ 18 JUILLET 2010

ESPLANADE DU LAC

9E EDITION

ZZ TOP

MIKA

INDOCHINE

-/M-

RENAN LUCE

CŒUR DE PIRATE

PETER DOHERTY

PAUL WELLER

PHOENIX

GOGOL BORDELLO

Florence + the Machine

EIFFEL

DEVENDRA BANHART

SEASICK STEVE

WAX TAILOR

BB

rodrigo y gabriela

WHITE LIES

PONY PONY RUN RUN ★ NEWTON FAULKNER ★ GUSH ★ PMs BETTER

JOSEPH LEON ★ ZAK LAUGHED ★ FELOCHE ★ SETTLED IN MOTION

LUKE ★ SARAH BLASKO ★ MACCABEES ★ STOLEN SWEETHEARTS

MUSILAC.COM

LOCATIONS :

FNAC 0892 68 36 22 (0,34 €/min) ★ www.fnac.com ★ Carrefour ★ Géant ★ U ★ BILLETTERIE DES SPECTACLES : 04 79 88 09 99

mcm · le dauphiné · fnac Agitateur de curiosité · ROCK&FOLK · SAVOIE CONSEIL GENERAL · Crédit Mutuel LA banque à qui parler · Virgin RADIO PopRock

JIM MARSHALL
1936-2010

Au bon moment, au bon endroit, l'Américain a saisi une poignée d'artistes appréciables avec son modeste boîtier : Beatles, Johnny Cash, Jimi Hendrix, Doors, Stones, Who, Bob Dylan.

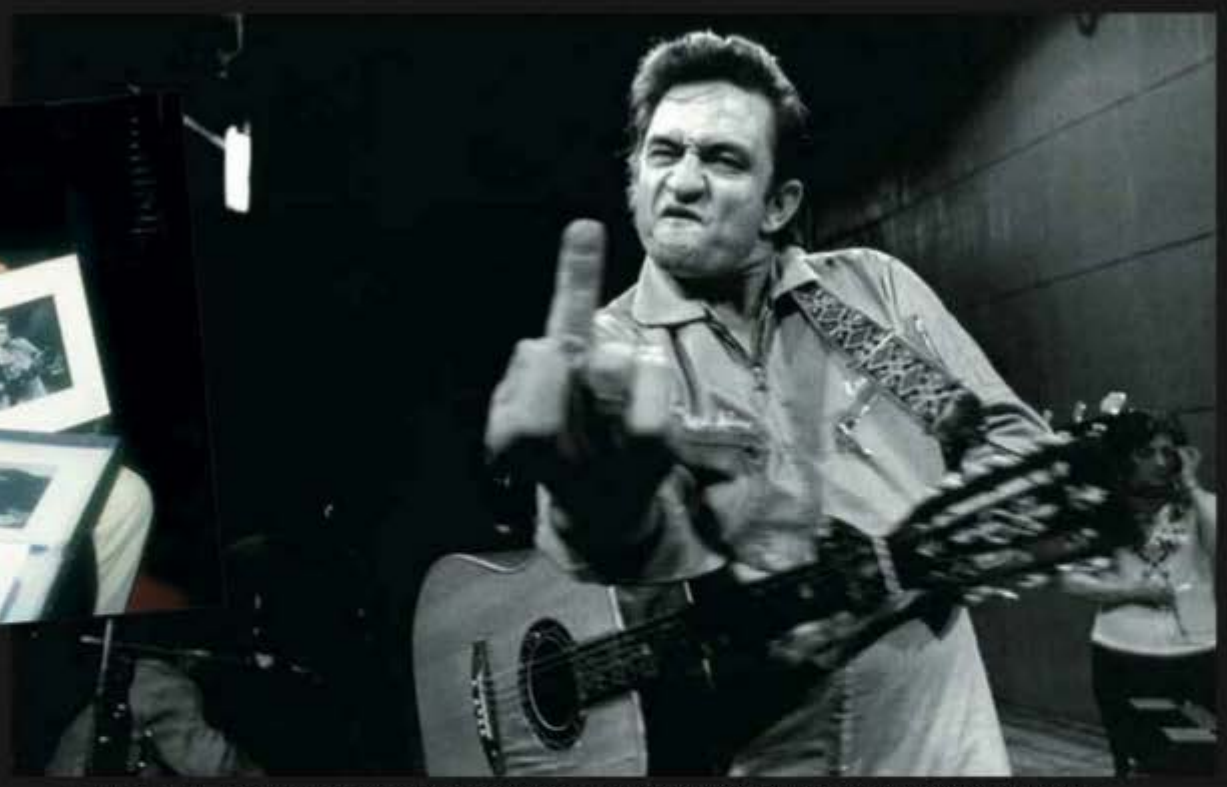
PAR PATRICK EUDELINE

Mon prochain héros de roman est un photographe. Un type avec un Leica, qui a aimé "Blow Up" et son David Hemmings, qui rêve encore en noir et blanc. On le sait, la photographie a fait le rock. Tout autant que la musique... A l'époque où il n'y avait que deux ou trois films sur le sujet ("Rebel Without A Cause", "Blackboard Jungle", "The Girl Can't Help It"...), ces images — les jambes et le *tuxedo* flottant d'Elvis, la crinière de Jerry Lee, les lunettes et l'improbable guitare de Buddy Holly — disaient tout. Des images saintes. C'est exactement ce que Jim Marshall, dix ans plus tard, offrira aux sixties. Des images saintes. Jim Marshall — *Marshall* comme les amplis, comme Hendrix, ça ne s'invente pas — était de ceux-là. Un type plus vieux encore que le rock, qui avait déjà trente ans alors que *tout le monde* se devait de n'en avoir que vingt, qui ne porta jamais les cheveux longs et laissa pourtant quelques-uns des clichés les plus emblématiques du rock en pleine force de l'âge. Des photos qui vibrent...

Leica pour le noir et blanc, quatre boîtiers généralement montés avec des objectifs de 50 mm, et donc quasi standard, un Nikon pour la couleur, jamais de flash ni de travail en studio, un mépris prétendu pour la grande tambouille des focales et de la technique photographique. Jim Marshall se voulait un photographe *à l'arrache*, qui ne recadrait presque jamais ses photos et refusait tous les artifices de la chambre noire comme, aujourd'hui, de Photoshop, un de ceux dont la seule religion était de ne pas rater l'instant, un de ceux qui croient que la vérité est *dans la boîte* ou n'est pas. Un contemporain, en somme, de la spontanéité du jazz et du cinéma Nouvelle Vague. Ses seules religions. Qui shoote comme Godard filmait "A Bout De Souffle"... La seule fois ou presque où il transige avec ses grands principes, c'est à Woodstock. La scène circulaire lui donne l'idée du fish-eye ou du filtre infrarouge. Mais sinon... une photo classique de Marshall, c'est un instant volé, une expression. Avec le piqué surnaturel des Leica. Miles assis dans l'herbe dans les coulisses de Wight en 1970, Jimi Hendrix à la batterie, veste de hussard sur son torse nu, répétant l'après-midi à Monterey, pendant que Al Kooper refuse alors de jouer "Like A Rolling Stone" avec lui. Ce jour-là, Jim Marshall ne sait pas encore que Jimi (James Marshall Hendrix) est son parfait homonyme... C'est Janis assis sur sa Porsche repeinte, Sly avec sa Telecaster Thinline également redécorée. Dylan et Johnny Cash. Ou ce disque de T-Bone Walker, scène de studio sur fond noir. Jim Marshall travaille à une époque où les photographes ont encore le droit de *traîner* avec les artistes. Alors il reste là, des heures, attendant l'instant. Celui où, par exemple, Hendrix passe la main dans les cheveux de Noel Redding pour arranger ses boucles, celui où Burdon s'endort sur scène. L'instant ! Il ne connaît pas le gimmick... Sauf quand Johnny Cash lui propose de *"faire la plus provocante des photos"* et lève un doigt d'honneur. Cette photo, un gag donc à l'origine, ne sera vendue qu'une fois pour faire une couverture. Et à Rock&Folk... Son travail n'est pas loin de celui du Français Jean-Pierre Leloir. Un même amour du jazz, un semblable culte de l'instant à capter.

BOB DYLAN, 1963 *"On allait prendre le petit déjeuner avec Bob Dylan et Suze Rotolo, Greenwich Village, dimanche matin... Cette photo n'a rien inspiré, ni '...Rolling Stone' ni rien..."*

Jim Marshall immortalisé par Bob Gruen.



JOHNNY CASH La célèbre photo de Johnny Cash à San Quentin avait fait l'objet d'une autorisation spéciale pour devenir la une de Rock&Folk (R&F n°463).

JIMI HENDRIX, MONTEREY POP 1967 Jimi Hendrix avait bien prévenu Jim Marshall avant le concert : *"J'espère que tu as du film..."*

JANIS JOPLIN, 1968 Sur sa Porsche, avant un concert au Fillmore.

KEITH RICHARDS, 1972 Keith Richards arrive à New York avec l'avion privé des Rolling Stones.

Le rock, le twist, le départ d'Elvis à l'armée et même Dylan

il collectionne les images de caméras et d'appareils, qu'il découpe aux ciseaux et colle sur des cahiers d'écolier. Avant tout, c'est l'objet qui le fascine. Les photographes qu'il admire alors, ce sont Henri Cartier-Bresson ou Capa. A vingt-trois ans, enfin, il s'achète son premier Leica, un M2. Nous sommes en 1959, la porte des sixties s'ouvre... Pour l'instant, bien sûr, il ne photographie quasiment que des jazzmen. Le premier rock and roll show auquel il assistera, il l'avoue, c'est en 1960. Et c'est Chubby Checker. Il est déjà trop vieux pour avoir été vraiment marqué par les rockers de la première génération. Et d'ailleurs, quand tout cela explose, dans la seconde partie des sixties, Jim Marshall est à l'armée, engagé volontaire dans l'Airforce. Non, ses héros, ce sont Miles Davis et John Coltrane, bien sûr. Mais sa première photographie vendue, c'est un instantané de Lord Buckley, un comédien. Puis il travaille pour le label de jazz Riverside. Avant d'avoir la chance de rencontrer Coltrane. Les neuf rouleaux qu'il prend alors lui ouvriront les portes de Columbia et d'Atlantic. Le rock, le twist, le départ d'Elvis à l'armée et même Dylan (même s'il le photographie en 1963) ou le folk boom... il voit ça de très loin. Comme beaucoup de gens de sa génération, il ne s'intéressera au rock qu'à l'époque de Monterey Pop, même s'il arrive, ayant émigré à San Francisco, à être là, dans les backstages comme à l aéroport, pour le dernier grand concert des Beatles — il est même le seul photographe accrédité — ou à immortaliser mieux que personne Sonny And Cher, loin de leur pose habituelle. Mais c'est quand le psychédélisme arrive et que le rock se targue soudain de jazz, que le festival jazz de Monterey, soudain, invite les Who ou Otis Redding, que Jim Marshall devient vraiment lui-même.

Les early sixties, il les passe donc à San Francisco, après être monté à New York. Frisco... là où tous les labels et les journaux ont déménagé, là où tout va se passer. Il sait qu'il sera photographe et spécialisé dans la musique. Même si, au milieu des années soixante, le mouvement pour les droits civiques l'entraîne. Qu'il photographiera également, alors, des manifestations d'étudiants, la pauvreté dans les Appalaches, les ghettos et la rupture sociale, ou se rendra, avec Joan Baez dans des centres de méditation. C'est que même si ses cheveux restent courts, les sixties l'ont emporté.

Les Who en 1967 et puis en 1969, Jeff Beck,

Keith avec sa célèbre mèche blanche, Berry ou Little Richard dans les seventies, Clapton, Cream, le Dead, l'Airplane ou les Doors, Brian Jones, Neil Young ou Dylan, Aretha ou Otis, les Stones en 1972, des pochettes d'albums aussi célèbres que celle de l'Allmann Brothers Band Live... Il semble que rien de ce que furent les mid-sixties ou les seventies n'ait échappé au regard de Jim Marshall. Mais au fur et à mesure que le temps passe, les photos se font plus rares et le regard, peut-être, moins passionné. Même si on note encore une photo immanquable de Slash, du Cult ou des Red Hot Chili Peppers... Mais, bien sûr, qui a envie de comparer ça à Buffalo Springfield ou à ces photos de bluesmen que Marshall réussissait si bien ? Comme beaucoup qui ont connu les temps magiques, Marshall s'étiole. Ses affaires marchent mal... Il faudra attendre quasiment les années 2000 pour que ses tirages s'arrachent et que ses originaux se retrouvent, achetés à prix d'or, sur les murs des bourgeois américains.

James Marshall meurt dans un hôtel de New

York en février 2010. Il n'aura jamais eu d'enfants, on ne sait pas grand-chose sur sa vie privée ou ses amours. Cet homme discret n'aura laissé que ces milliers de photos. Les rides de Mississipi Fred McDowell, le feu qui monte de la guitare de Hendrix, le peignoir argenté de Jagger backstage... Oui, ces photos-là, on les connaît tous. ❑

VILLE de SIX-FOURS LES-PLAGES La Ville de Six-Fours présente

LES VOIX DU GAOU

17 AU 29 JUILLET 2010

SUD CONCERTS

1707 **SKUNK ANANSIE** ★ **THE BLACK BOX REVELATION**
★ **DISSONANT NATION**

1807 **RENAN LUCE** ★ **TOM FRAGER & GWAYAV'** ★ **CLARIKA**
★ **YSAE**

2107 **CHRISTOPHE MAE** ★ **AMANDINE BOURGEOIS**
★ **MIKE IBRAHIM** ★ **AHAMADA SMIS**

2207 **-M- ET SES INVITÉS**

2307 **CAPLETON** ★ **TOOTS & THE MAYTALS**
★ **JULIAN MARLEY**

2407 **PONY PONY RUN RUN** ★ **WAX TAILOR**
★ **DIVING WITH ANDY** ★ **SOMA**

2507 **PINK MARTINI** ★ **FREDRIKA STAHL**
★ **JOSEPH LEON** ★ **MEKANIK KANTATIK**

2707 **SIMPLE MINDS** ★ **ROGER HODGSON**
★ **EIFFEL** ★ **PUGGY**

2807 **PHOENIX** ★ **BABYSHAMBLES**
★ **METRONOMY** ★ **SKIP THE USE**

2907 **BOB SINCLAR**
★ **JOACHIM GARRAUD** ★ **BIG ALI**
★ **JAY SEBAG**

conception graphique : www.jl-cria.com

www.voixdugaou.fr - 04 94 34 93 50

Music hits · fnac.com · ROCK&FOLK · Coca-Cola · KIA TOULON · 20 minutes · epo festival · RTL2 LE SON POP-ROCK

Stupéfiante vitalité

Paul Weller

"Wake Up The Nation"

AZ/ UNIVERSAL

Mais enfin que se passe-t-il ? A 52 ans, le bon Weller est plus priapique que jamais. Il bande comme un âne, et il est très en colère... On ne saurait en dire autant de la classe de 77. Rotten, pantin grotesque... Mick Jones sympathique acoquiné avec un ancien Generation X pour faire du punk rétro. Les autres... Quels autres ? Billy Idol avec des dreadlocks, Siouxsie retirée dans une ferme bordelaise, ceux qui ne se sont jamais déformés (Buzzcocks, Damned, Stiff Little Fingers, etc) écumant le sinistre circuit du cabaret punk pour seniors nostalgiques. Weller a eu le parcours le plus remarquable : son premier groupe suicidé à son zénith au bout de cinq ans, une tentative néo-moderniste ratée mais courageuse (Style Council) puis une renaissance inespérée... Il est d'ailleurs bizarre de constater que ses deux albums solo les plus vendus ("Stanley Road" et "Wild Wood") sont les plus quelconques.

En réalité, ce qu'il a fait de plus passionnant depuis les Jam a été enregistré ces dix dernières années. "Heliocentric", "As Is Now" ou le merveilleux double album (au sens paléontologique du terme) "22 Dreams", psychédélique, jazz et pastoral, sorti en 2008. Weller, depuis quelque temps, a décidé de ne pas se répéter. On a d'ailleurs appris récemment des choses assez intéressantes à son sujet : considéré comme un mod étriqué englué dans la soul et les Small Faces, abhorré par beaucoup comme étant le parrain d'un affreux *dadrock* rétro-réactionnaire, l'homme avoue avoir découvert "Low" et "Diamond Dogs" de Bowie, avoir aimé en leur temps Wire et Gang Of Four tout en répétant son amour pour la sécheresse des premiers Dr Feelgood, influence notable remarquée sur un single paru il y a cinq ans ("From The Floor Boards Up", extrait de "As Is Now"), sur lequel il se prenait tout simplement pour Wilko Johnson avec une stupéfiante vitalité. Il souhaite aujourd'hui, dit-il, rompre avec l'esprit aérien de "22 Dreams", et lâcher un disque urbain, *"métallique"* et angulaire. Deux ans plus tard, le revoici donc avec l'un de ses essais les plus nerveux de sa carrière dans lequel la plupart des chansons n'excèdent pas les trois minutes. La voix est extraordinaire. La production de Simon Dine (de Noonday Underground, responsable d'un chef-d'œuvre méconnu : "Surface Noise") idéale et audacieuse. Les invités inattendus (Kevin Shields de My Bloody Valentine, mais aussi Bruce Foxton des Jam le temps de deux titres qui tireront les larmes des vieux inconditionnels de "Sound Affects", "All Mod Cons" et "Setting Sons"). Enfin arrive le répertoire : un Weller plus jeune que tous les jeunes revisitant le passé, curieux de tout, attaquant la soul ("No Tears To Cry", ahurissant), le post-punk ("Fast Car/ Slow Traffic"), la ballade trouée ("Andromeda"), l'hymne moderne ("Find The Torch, Burn The Plans") et diverses expérimentations allant des Walker Brothers à ce que Primal Scream n'a jamais réussi à capturer. On y sent, à vrai dire, la somme de ses influences et on se demande comment ce quinquagénaire parvient ainsi, depuis plus de trente ans, a perpétuellement se renouveler... Constat avéré si l'on pense aux disques des Jam, tous différents les uns des autres, comme ceux du Style Council, moins heureux mais tout aussi braves. Il avait commencé comme un jeune homme en colère raillant l'immobilisme des Who passé leurs débuts, en définitive il aura duré largement plus longtemps qu'eux de façon autrement passionnante. S'ils vieillissaient tous comme ça, la vie serait magnifique. ✪✪✪✪

NICOLAS UNGEMUTH

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

The Dead Weather

"Sea Of Cowards"

THIRD MAN/ WARNER

Le groupe fondé par Alison Mosshart, Jack White, Jack Lawrence et Dean Fertita enquille le deuxième album moins de dix mois après le premier. Cette (relative) frénésie est assez facile à expliquer : le quartette américain réinstaure l'esprit de liberté des jam bands apparus à la fin des sixties. Délirer vingt minutes sur "Who Do You Love ?" ayant déjà été tenté, The Dead Weather a fait l'orgueilleux choix de composer. A la manière de Blind Faith, mais avec moins de virtuosité, la création passe ici par l'improvisation. La signature des morceaux est généralement collective. Dean Fertita, officiellement guitariste, fournit son lot de riff basiques, géométrique. Jack White, ici batteur maréchal-ferrant,

adopte un style tout en lourdeur, cymbale ride frappée sur la cloche. Ce qui n'empêche pas le patron des White Stripes d'être très présent au microphone. Et Alison ? La chanteuse des Kills demeure phénoménale dans ce registre de Robert Plant femelle. Produit par Jack White dans son propre studio, "Sea Of Cowards" possède un grain remarquable, à la fois vintage et sophistiqué. "The Difference Between Us" évoque un "96 Tears" surgonflé. "I Can't Hear You" rappelle Led Zeppelin à son plus plombé. Les sons fuzz, l'orgue saturé et les cris gutturaux s'entremêlent ici remarquablement. En onze titres et 35 minutes, le Dead Weather ne lâche l'affaire à aucun moment. Intensité, énervement et lubricité sont ses atouts. L'anicroche ? Les chansons, aussi tarabiscotées soient-elles, demeurent des jams davantage que de réelles compositions. Pas un problème pour les aficionados, ceux-là veulent de l'énergie sexuelle primaire davantage qu'une discographie qui se sifflote. ✪✪✪

BASILE FARKAS

The Black Keys

"Brothers"

V2/ COOPERATIVE

La pochette de "Brothers" semble s'inspirer de celle "The Howlin' Wolf Album". Sorti en 1969, cet album voyait Chester Burnett reprendre ses morceaux à la sauce psychédélique alors en vogue. Une expérience qui avait déplu au vieux loup et que le label s'était amusé à commenter sur la pochette même : "*This is Howlin' Wolf's new album. He doesn't like it.*" Un symbole de changement que Carney et Auerbach ont sans doute eu à l'esprit au moment de sortir leur disque le plus surprenant à ce jour. Loin du blues puriste et abrasif des premiers albums, ce "Brothers" apaisé marque un nouveau départ pour le groupe qui s'amuse à surprendre son public depuis l'étonnant "Attack & Release" de 2008. Notons que la trajectoire du duo a pris une tournure surprenante ces dernières années : album rap sous le nom de Blakroc avec quelques figures du milieu (Mos Def, RZA), échappée solo d'Auerbach dans les territoires blues-folk, excursion vers le rock indé pour Carney avec son groupe Drummer. Les Black Keys se sont nourris de ces expériences pour créer une musique ne se limitant plus aux restrictions du binôme (l'adjonction de chœurs féminins, de claviers et d'une basse mordante témoignent de cette évolution). "Brothers" est un disque

de retrouvailles aux accents soul et funk seventies, avec des grooves envoûtants ("Tighten Up", "The Only One"), des ambiances moites ("Sinister Kids"), un soupçon de glam ("Howlin' For You" digne de Gary Glitter) et quelques ballades mélancoliques ("Unknown Brother"). Un excellent album de white soul qui n'a rien de l'exercice de style, à l'image de cette reprise classieuse de "Never Give You Up" de Jerry Butler. ✪✪✪

ERIC DELSART

She & Him

"Volume 2"

DOMINO/ PIAS

Un disque d'actrice hollywoodienne, qui plus est produit avec la patine néo-vintage en vigueur ces temps-ci, pouvait engendrer de la méfiance. Le deuxième album du duo She & Him balaie toutes nos appréhensions. Zooey Deschanel et Matt Ward forment un binôme country-folk respectueux des canons du genre : Nancy Sinatra et Lee Hazlewood, June Carter et Johnny Cash, un timbre baryton et une voix d'ange. Une aubaine, les chansons excellentes foisonnent. La romance "Thieves" entame l'affaire : mélodie ciselée, paroles nostalgiques, carillon, cordes, guitares impeccables. She & Him ne s'embarrasse pas du dépouillement country et accumule les strates d'arrangements. L'auditeur a la plaisante sensation d'exhumer quelque

bande inédite des Shangri-Las. Zooey Deschanel est formidable, pimpante, aussi bien dans le registre mélancolique que sur les pop songs de printemps. Matt et Zooey n'ont pas en stock un chef-d'œuvre digne de "Some Velvet Morning" ? Leur besace est chargée de compositions insouciantes et quasi parfaites : "Ridin In My Car", "In The Sun" ou l'exquis "Gonna Get Along Without You Now". Par la magie du studio, la brunette aux grands yeux bleus est un girl group à elle toute seule. Les pistes de contre-chants gavées de reverb sont un délice, d'autant plus qu'il est servi sans sucre. A quoi est dû cette réussite ? Dans l'ombre de la solaire Zooey, le ténébreux Matt Ward (auteur en solo d'albums bien plus sombres), discret au chant, réalise surtout ici un prodigieux travail de haute couture sonore. Si ce projet n'est pas qu'un caprice rétro et creux, c'est aussi à lui qu'on le doit. Un vrai duo donc. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

LCD Soundsystem

"This Is Happening"

DFA/ EMI

James *LCD Soundsystem* Murphy est partout : dans la BO de "Greenberg", à la production de "Stuck On Nothing" (l'album de Free Energy, nouvelle sensation power rock) et, bien sûr, aux commandes de "This Is Happening", troisième album de son projet electro-rock. Enregistré chez l'habitant à Los Angeles mais mixé au studio new-yorkais de son label DFA, il s'inscrit dans la lignée des deux précédents opus de son instigateur, tombé dès son plus jeune âge dans le faitout de la dance oblique et du rock abrupt. Ça attaque bille en tête par "Dance Yrself Clean", préambule délayé et hypnotique qui, même s'il essaye de cacher son jeu au début, enclenche le turbo, sur deux accords pourtant éculés, au bout de trois minutes. Plus rock, "Drunk Girls" reluque du côté du Velvet Underground ("White Light/ White Heat") et de Blur ("Parklife") pour sonner comme le Bowie surcocaïné de la fin des seventies. Attisée par des bleeps à rendre gay tous les robots domestiques, "One Touch" possède un côté new wave, mais pulse comme de l'indus. "All I Want", avec sa guitare façon Reeves Gabrels essayant d'imiter Robert Fripp, est une vraie chanson que Thom Yorke, dans le genre, aurait mieux servie. Appel au retour de Vince Clarke, "I Can Change", jouée à un seul doigt

sur un Casio à très peu de touches, prêche le faux pour connaître la vérité vintage. "You Wanted A Hit", à la Human League, et "Pow Wow", *flangée* pour changer, s'effilochent un peu en longueur, mais "Somebody's Calling Me" interpelle dans sa façon de revisiter le "Nightclubbing" de l'ami Pop, tandis que "Home" clôt ce supposé dernier album de LCD par une touche funky et nostalgique du plus synthétique effet. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Danko Jones

"Below The Belt"

BAD TASTE

Un retour en force fracassant que signent les Canadiens Danko Jones. Après un "Never Too Loud" qui portait bien son titre et une tournée en ouverture de Motörhead, ils reviennent galvanisés. Toujours aussi mégalomane, c'est assis sur un fauteuil *Emmanuelle* et entouré d'un lion et d'une belle plante que pose le chanteur et guitariste éponyme. Question style, pas de doute : c'est du Danko. Même phrasé syncopé, même jeu de guitare, et les thèmes habituels sont abordés. Les femmes, la puissance, sa puissance, sa bite. Tels des AC/DC venus du froid, ils ressassent la même recette album après album, inlassablement.
Si ce n'était fait avec tant de talent, on pourrait croire à l'auto-parodie. Mais c'est là que la magie opère.

Au bout de six albums et deux EP, la sauce pourrait se figer. Seulement le power trio a le don d'épicer tout ça, et plus façon gombo de la Nouvelle-Orléans que pointe de sel dans le potage. Après une fracassante ouverture sur "I Think Bad Thoughts", le groupe enchaîne les tubes, renversant tout sur son passage façon bolide. Tissant des barbelés électrifiés avec ses doigts, le charismatique leader est soutenu par une rythmique de plomb, qui martèle sans discontinuer ses fûts et maltraite ses cordes avec énergie et fureur. En onze titres, "Below The Belt" retrace une relation, des pensées salaces du début à la clôture sur "I Wanna Break Up With You", en passant par le très élégant "Magic Snake". Avec la finesse qui le caractérise, comme le montre le splendide dos de pochette, représentant le groupe en conférence, l'air furieux et conquérant, assis sous une jeune fille aux jambes écartées. L'on ne peut pas faire message plus limpide. Brut, direct, rock'n'roll. ★★★★

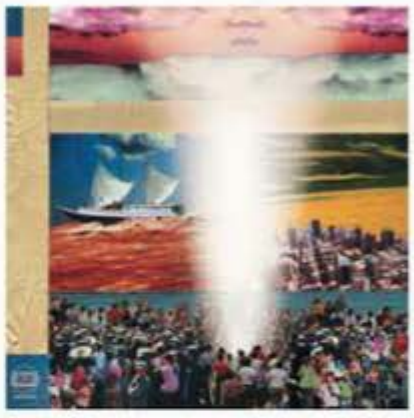
JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

Broken Social Scene

"Forgiveness Rock Record"

ARTS & CRAFTS/ CITY SLANG/ COOP

En ces temps de gratification instantanée, cinq ans c'est un peu long tout de même. Le collectif de Toronto l'aura donc peaufiné, ce successeur au génial album homonyme, "Broken Social Scene", fascinant assemblage qui liait Pavement à Tortoise, Sigur Rós aux Flaming Lips, le tout auréolé d'un esprit de fanfare à la Arcade Fire. Toujours piloté par les poilus Kevin Drew et Brendan Canning, BSS poursuit ici sa saga indé symphonique avec une verve intacte et une richesse déboussolante. La base de "Forgiveness Rock Record" a cette fois été conçue à (seulement) six, les nombreux invités (Feist, John McEntire...) se limitant à leur rôle d'invité. Un resserrage de boulons pas pour autant synonyme de réduction de focale. Viscéralement plus pop et rock'n'roll que d'autres grands brouilleurs de pistes comme Animal Collective, les Canadiens ne surpassent pourtant ni "Broken Social Scene", ni "You Forgot It In People", leur chef-d'œuvre de 2002. Le temps aidera sans doute à digérer la tachycardie stylistique de "Forgiveness Rock Record", mais les écarts d'écriture sont trop violents pour embrasser ce nouveau disque dans sa globalité. Et les moments de grâce ("Meet Me In The Basement" ou "World Sick")



fricotent avec d'anecdotiques et gentillets interludes ("Ungrateful Little Father"). BSS reste néanmoins une aventure majeure. Un groupe au-dessus du lot. Qui sait construire des murailles de guitares quasi sérielles. Peindre au pochoir des nuages harmoniques fous. Et surtout, sculpter des mélodies à tomber par terre. Pour 6875 autres groupes, "Forgiveness..." eut été un grand disque. Pour BSS, il fait figure de récréation rêveuse. ★★★

MARC ZISMAN

Disques pop rock

Race Horses

"Goodbye Falkenburg"

FANTASTIC PLASTIC

Venu du Pays de Galles, Race Horses choisit dès son premier disque de lutter dans la catégorie reine : pop psychédélique ensoleillée. Et ces jeunes gens visiblement très cultivés y parviennent avec un panache qui confinerait presque au génie. Dès l'ouverture, la parfaite "Man In My Mind", la voix nonchalante de Meilyr Jones évoque un Pete Doherty qui serait accompagné des Beach Boys. "Cake", qui suit immédiatement, démarre comme une chanson de Syd Barrett avant de tourner Kinks. Et ça continue comme cela tout du long : "Voyage To St Louiscious" convoque les trompettistes mariachis d' "Alone Again Or", "Scooter" voit les Libertines s'égarer dans le Vert Village. "Disco Pig", curieuse mélopée porcine

sur fond de bande passée à l'envers, est un intermède idiot façon "Wild Honey Pie". Il serait cependant réducteur de classer ces *Chevaux de Courses* comme de brillants pasticheurs façon Dukes Of Stratosphere, ceux-ci savent également écrire des bijoux pop printaniers qui n'appartiennent qu'à eux. Ainsi la mirifique "Pony" et son refrain anthologique, ou la douce ballade "Glo Ac Oren", chantée en gallois. Le disque faiblit rarement — seule la bigarrée "Cacen Mamgu" rate quelque peu le coche — et s'achève en beauté avec une amusante chanson de marin ("Captain Penelope Smith") qui prépare l'auditeur à "Marged Wedi Blino", conclusion majestueuse de six minutes où s'entrechoquent passages bruitistes et mélodies célestes. Race Horses démontre une classe évidente avec ce "Goodbye Falkenburg" référencé dont la constante qualité d'écriture laisse imaginer des lendemains qui pourraient s'avérer grandioses. ✪✪✪ 1/2

JONATHAN WITT

Eli Paperboy Reed

"Come And Get It"

CAPITOL/ EMI

Preuve que la vague soul est en vogue, le troisième album d'Eli *Paperboy* Reed arrive via une major et se voit affublé d'un producteur, Mike Elizondo, ayant collaboré avec Eminem, Pink, Gwen Stefani ou Fiona Apple. La liste fait peur, mais Elizondo n'a pas dénaturé le son de Reed, seulement quelque peu musclé. Pour le reste, l'étonnement demeure face au talent de ce jeune natif de Boston à faire revivre la soul des sixties. Celle du Nord essentiellement (Chicago et Detroit), avec une majorité de morceaux enlevés, propulsés par une section rythmique tonique qu'appuient les riffs de cuivres et des coulées de guitare funky. Quelques incursions au Sud également (Memphis), sur les ballades "Pick Your Battles" et "Time Will Tell", cette dernière décalquant à la perfection les plages romantiques d'Otis Redding. Plus que le son, c'est la façon dont Reed a assimilé les codes de ce type de songwriting qui épate, et notamment sa facilité à pondre des refrains tellement accrocheurs qu'on jurerait les avoir toujours connus ("Name Dropping" ou "Come And Get It"). S'il sonne un peu vert vocalement, Reed a clairement été traumatisé par Sam Cooke, ce qui n'est pas la plus mauvaise des choses ("You Can Run On" sonne comme un inédit des Soul

Stirrers). L'album finit avec Reed en prêcheur foudroyé par l'électricité sur un "Explosion" aux accents garage. Alors, certes, quel sens à reproduire aussi fidèlement une musique révolue de longue date ? La ferveur simple de ces chansons, leur jubilation dénuée de cynisme forment l'écho d'heures d'insouciance et de foi en l'avenir qui sont la négation même d'une époque actuelle rongée par le doute. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Diane Birch

"Bible Belt"

S-CURVE/ EMI

Or donc, voilà le phénomène. Celle que Rolling Stone US, excusez du peu, qualifie de *"nouvelle Carole King"*. Il y a des signes qui ne trompent pas. Il faut dire que les conditions pour réussir un premier album sont réunies sur ce "Bible Belt". D'abord, S-Curve est le label de Steve *Lipps Inc* Greenberg, un type qui a prouvé qu'il s'y connaissait en musique qui remue depuis son carton "Funkytown" en 1980. Et puis, au sein de l'orchestre assemblé pour enjoliver ce petit miracle, on trouve des musiciens qui ont joué avec les Meters, Lenny Kravitz ou Galactic, et même, à la guitare comme il faut, Lenny Kaye, Mr Patti Smith en personne. Bref, voilà un écrin drôlement capitonné pour une chanteuse comme on n'en a plus entendu depuis le premier album de

Norah Jones et que, d'emblée, on a envie d'aimer autant que Corinne Bailey Rae. Une fille qui a trotté autour du globe avant de se poser à Los Angeles (elle y jouait dans des hôtels), puis finalement New York, parce que, inutile de le nier, c'est là que ça balance encore pas mal. C'est certainement parce qu'elle a été exposée à la pop classique américaine sur le tard — elle a grandi dans une famille très religieuse — que Diane Birch donne l'impression de naître une seconde fois sur "Bible Belt" : même s'il sonne vintage à mort, il explose de fraîcheur dans les JBL comme une poignée de Chicklets. Ses treize compos originales que Betty Wright a aidé à coucher sur la bande donnent presque toutes envie de se mettre debout. Pour bien chanter avec Diane les refrains de "Fools", "Mirror Mirror" et "Ariel", ou écouter, en se pinçant pour mieux y croire, ceux de "Rewind" et "Magic View", à prendre au pied de la note. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Bobby Bazini

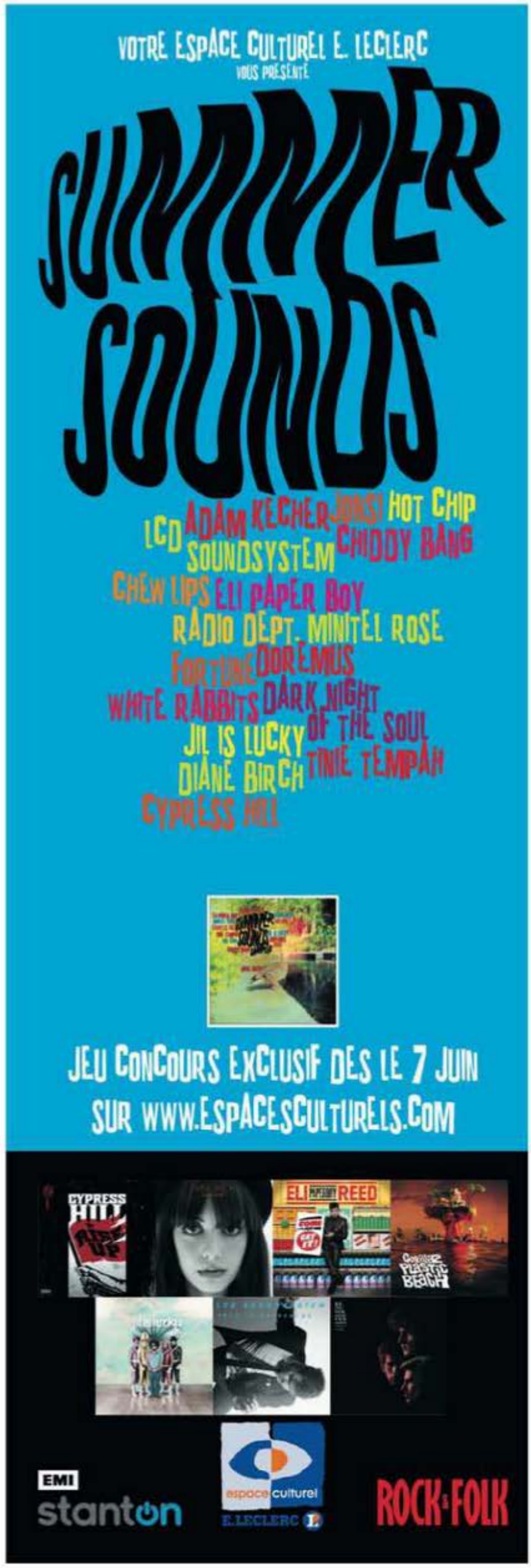
"Better In Time"

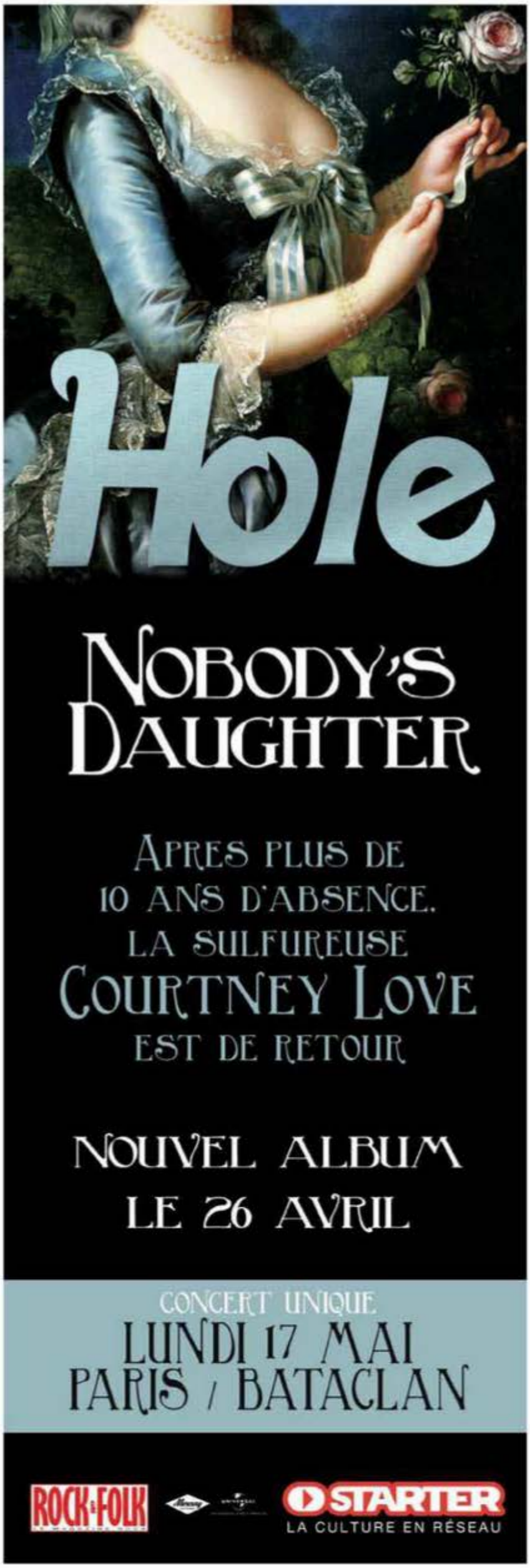
MUNGO PARK/ WARNER

Bobby Bazini est un Canadien francophone ayant grandi dans la région de Montréal, ce dont on ne jurerait pas à l'écoute de ce disque versé dans une pop anglophone boisée, un peu soul, un poil country. L'étoile de Bobby a commencé à briller l'année dernière avec "I Wonder", single passé en boucle sur les ondes de son pays et qui lui a valu un petit début de notoriété internationale. La chanson est en effet accrocheuse et agréable, à un détail près : elle est pompée sur le "Stand By Me" de Ben E King. Non pas *inspirée par* mais *pompée sur*. Mêmes accords, même mélodie. Ce qui est un peu gênant. Mais le principal problème de ce disque réside dans la voix de Bazini, truffée de maniérismes. Comme pour masquer un manque de coffre et une tessiture réduite, Bazini conclut la plupart de ses phrases par un trémolo enjoué qui uniformise toutes ses chansons et finit par semer le doute sur la sincérité du propos. Dommage car l'homme n'est pas un compositeur trop maladroit et trousse des chansons honnêtes, à défaut d'être vraiment mémorables. Ce n'est que lorsque Bazini abandonne cet artifice vocal et semble enfin baisser la garde qu'il parvient à convaincre, sur les morceaux plus sombres de la fin de l'album, comme "Broken Road" ou "Feels Like

Home", ballades assez émouvantes, ou le soul et sobre "One Thing Or Two". Bazini a l'excuse de l'âge : il n'a que vingt ans et tout le loisir de se bonifier, notamment au niveau du chant. Mais ce côté parfaitement lisse, assorti d'une instrumentation rustique, gage d'authenticité, semble terriblement dans l'air du temps, en affectant une émotion plutôt que de la vivre. ✪✪

BERTRAND BOUARD





Disques pop rock

Dirt Music

"BKO"

GLITTERHOUSE/ DIFFER-ANT

L'idée est partie d'une phrase de Tim Winton dans le roman du même nom. *"Tout ce qui peut se jouer sous une véranda, sans électricité. De la Dirt Music."* C'est dans cet esprit que le vocaliste Chris Eckman, le guitariste Chris Brokaw et Hugo Race se sont retrouvés en 2006 pour donner vie à l'expérience. Les deux musiciens américains et le prophète psychédélique australien se rendent deux ans plus tard au festival du Désert, près de Tombouctou au Mali. Dans le désert, à la bordure sud du Sahara, ils tapent le bœuf sans interruption trois jours durant sous une tente avec Tamikrest, jeune groupe de Touaregs. Moment magique où tout le monde s'assoit avec djembés et guitares pendant que descend le soleil et que l'idée prend forme.

Le trio Brokaw/ Eckman/ Race revient l'année suivante pour enregistrer dans les studios d'Ali Farka Touré deux disques, l'un de Tamikrest et l'autre de Dirt Music, album de bluegrass africain avec dobro, banjo slidé et demi-citrouille rythmique. Avec de l'espace pour improviser, écoute et dignité, "BKO" (Bamako) s'ouvre par le groove hypnotique de "Black Gravity" chanté par Eckman et le leader crépu de Tamikrest, avant de déboucher sur une version avec youyous d' "All Tomorrow's Parties" du Velvet Underground, idée lumineuse de Brokaw. S'élevant vers le ciel, la voix de Fadimata Walett Oumar de Tartit part ensuite à la rencontre de celle de Hugo Race sur "Desert Wind", autre sommet de cette *Musique Sale* pleine d'enseignement. Apportant la preuve par deux ou trois que l'un ne va pas sans l'autre, "BKO" n'est pas un album de world, mais bien de rock'n'roll. Avec une idée touchée par la grâce. ✪✪✪

VINCENT HANON

Dropkick Murphys

"Live On Lansdowne"

COOKING VINYL

Pour les gens ne connaissant pas Boston et qui ne souhaitent pas découvrir la ville en autobus à toit ouvrant, deux noms sont à apprendre par cœur : Aerosmith et Dropkick Murphys. Dans un cas comme dans l'autre, ce sera une flopée de bons disques aux styles certes différents mais toujours joués avec une paire de noix nécessitant deux paires de mains pour en faire le tour. Cela étant dit, le sujet de la chronique étant les Dropkick Murphys, l'amateur de live multivitaminé se doit de se précipiter sur "Live On Lansdowne" qui représente le meilleur de tout ce que ces Bostoniens ont apporté au monde depuis leur création en 1996. Ce bel assortiment de chansons recueilli sur bande pendant toute une semaine de concerts pour célébrer la Saint-Patrick méritait une sortie officielle tant la testostérone et la bonne humeur débordent de chaque enceinte. Rien que pour la version à rallonge de "Johnny, I Hardly Knew Ya", les fans de la série "Sons Of Anarchy" comprendront sans peine pour quelle raison les producteurs ont choisi cette chanson pour accompagner le vrombissement des motos. Après des débuts plus Oï! que folk assortis à des critiques parfois mitigées, les Dropkick Murphys ont réussi à s'imposer comme

la plus belle usine à gaz celtique depuis la fin des Pogues. Depuis 2001 et la parution de l'album "Sing Loud, Sing Proud !", ce groupe a pris l'habitude de faire passer toutes ses nouvelles sorties pour son album de la maturité aux yeux des critiques. A ce rythme de maturation sur maturation, personne ne sera choqué le jour où les Dropkick Murphys seront capables de transformer la bière en whisky, à la grande joie des amateurs. ✪✪✪✪

GEANT VERT

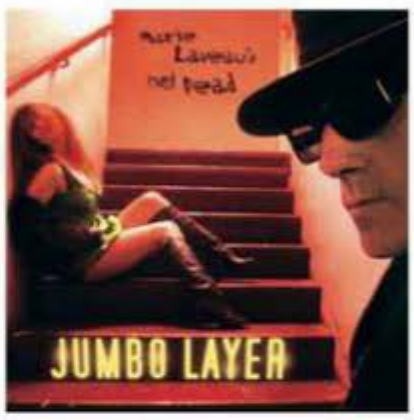
Solex
vs Cristina Martinez & Jon Spencer
"Amsterdam Throwdown, King Street Showdown !"
BRONZERAT

Solex, c'est comme Harley-Davidson. Quand on en fait, on ne reconnaît plus personne. Ou presque. Et certains auront du mal à y retrouver ici l'essence de Boss Hog, pour cause : il s'agit d'une énième collaboration-fricotage de l'insatiable Jon Spencer qui embarque sa moitié dans un ménage à trois sonique avec Elisabeth Esselink, DJette hollandaise à l'origine du projet assemblant du sample cheap sous le nom de Solex. Ses bricolages sont de ceux qui plaisent aux fans de rock fuyant l'electro trop sophistiquée pour parler à leur cerveau reptilien. Ses compositions ont une forte personnalité capable de se mesurer

à celle parfois écrasante de Spencer, à ce jour l'unique preuve qu'Elvis est moins mort qu'on le raconte. On se retrouve donc face à deux forces en puissance avec, d'un côté, un intello-rock'n'roll-sexy toujours prêt à expérimenter et, de l'autre, une amoureuse de la bidouille novatrice. Au milieu, Cristina Martinez qui minaude, miaule, couine et joue les hôtesses de l'air sous hélium ou les pin-up comme si elle cherchait à repeupler la planète en donnant des idées libidineuses à tout mâle en âge de fantasmer. Leurs collages-télescopages installent des atmosphères (en moins de 3 minutes par titre) jubilatoires et pétillantes, rétro-futuristes cool à la Beck des débuts, oscillent du côté de la pop ovni assaisonnée de Moog et de Melodica, voire du hip hop hanté façon Gorillaz lorsque le rappeur Mike Ladd prend le micro, formant un ensemble pas forcément cohérent, à écouter comme une compilation d'étrangetés plutôt qu'un album de supergroupe. On croyait que les mélanges en musique et en picole faisaient mal au crâne. Pour une fois, on avait tout faux. ✪✪✪
ISABELLE CHELLEY

Jumbo Layer
"Marie Laveau's Not Dead"
ROCK PARADISE

Avec un titre faisant référence à la grande prêtresse vaudoue morte quasi-centenaire à New Orleans en 1881, une flopée de chansons jouée à la manière des Cramps après ouragan Katrina, une ambiance de bayou à courir acheter des bottes de caoutchouc dès la deuxième piste et un nombre de chansons qui n'augure rien de bon dans ces conditions, on est en droit de se demander si Jumbo Layer n'a pas cherché à sortir le disque définitivement maudit de l'année. Passées ces inquiétudes (et la première écoute), il n'en est rien. Les murs ne sont pas tombés et aucun mort vivant n'a défoncé le plancher de la salle de bain pour venir danser le pogo. En revanche, le camarade Gilles Riberolles (Casino Music) vient directement de balancer treize titres parfaits pour satisfaire l'estomac et les oreilles de tous les adeptes les plus difficiles à contenter dès qu'il est question de la sainte musique primale. Pour faire court, Jumbo Layer, c'est une seule et même personne qui joue tous les instruments tout en programmant à fond les bananes un maximum de rythmes allant de la Nouvelle-Orléans aux Caraïbes sans oublier quelques paysages susceptibles d'avoir été foulés par les pompes en croco de James Brown. Avec de telles références, le climat de ce disque est



forcément terriblement moite à un point tel que les seuls courants d'air frais capables de soulager l'auditeur sont les thèmes abordés dans les textes : aiguilles, poupées, filtres, retour de l'au-delà, etc. Les adeptes de magie noire et autres croyants pourront aller à la messe tandis que les amateurs de vraie musique bien faite se contenteront d'acheter quelques caisses de "Marie Laveau..." chez leur disquaire préféré. ✪✪✪
GEANT VERT

Réclame

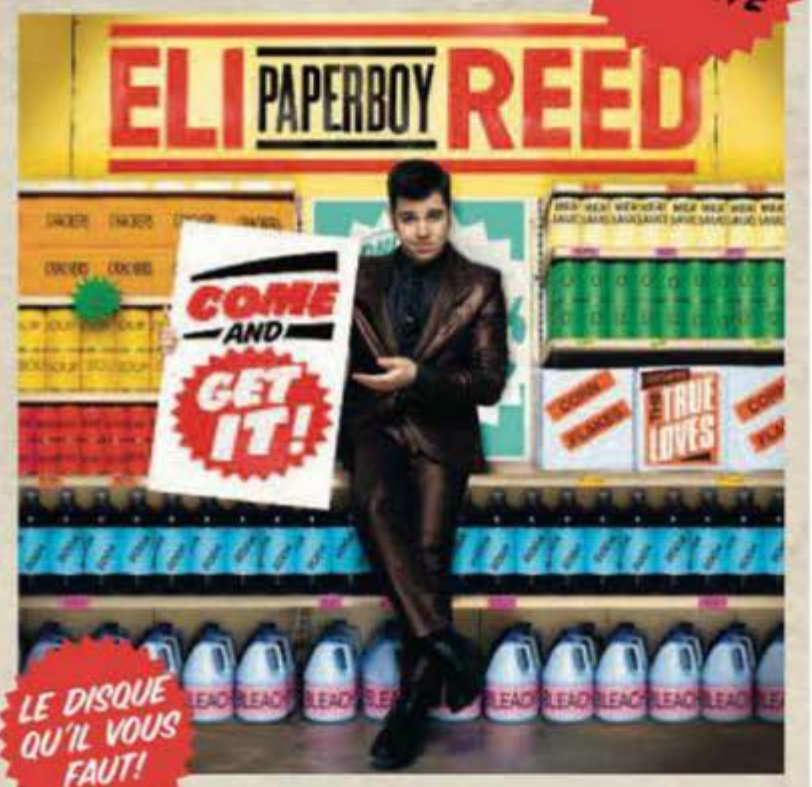
ELI PAPERBOY REED

Come and Get it!

COCKTAIL 100% SOUL/POP

NOUVEL ALBUM

AGIT CONTRE LA MOROSITÉ



LE DISQUE QU'IL VOUS FAUT!

DISPONIBLE LE 27 AVRIL EN DIGITAL
LE 3 MAI CHEZ TOUS LES BONS DISQUAIRES

INCLUS COME AND GET IT!

SHOW TIME !

LE 29 AVRIL AU NOUVEAU CASINO PARIS

LE 30 AVRIL À L'AÉRONEF LILLE

INFOS/VIDEOS/CONTENU A TELECHARGER VITE SUR PAPERBOY.FR!

Virgin Records · EMI · RADICAL · ROCK+FOLK · Europe1 · France 4

Groove! Production présente:

ROCK&FOLK GROOVE! funk★u

Disques français

Arno

"Brussld"

NAIVE

Putain putain ! On sait, depuis la fin de TC Matic, que le rock d'Arno ne se niche pas dans le *poum tchac* d'une batterie entêtante, pas plus que dans une chope. Mais alors où ? Très certainement dans le concentré de réalité accroché à ses cordes vocales. Sur la pochette du disque, l'homme en noir, singeant le Penseur de Rodin, contemple l'orteil rebelle qui a troué sa chaussette.
La main droite, celle de l'action, soulage le casque argent du Belge. Message inconscient qui pourrait laisser croire que le vague à l'âme, la bile noire, peuvent parfois tétaniser les pulsions de vie. Sa reprise de "Get Up, Stand Up", commençant à la manière de "Je Chante Pour Passer Le Temps" (Aragon/Ferré) interprétée par le regretté Philippe Léotard, évoque la lutte que l'on mène

sans espoir, le combat héroïque des dieux nordiques. Et ça marche ! Comme si Bashung lui avait légué la méthode, il fait sien cet hymne et nous avertit : les blessures ne viennent pas à bout du combattant. Arno invite dans ce quatorzième album à partager les flux et les reflux, les mouvements d'une marée qui, entre Ostende et Bruxelles, investirait chaque impasse, chaque cave, chaque estaminet : la vie. Les ambiances y sont très différentes, les morceaux rock ("Le Lundi On Reste Au Lit", "Pop Star"), ceux que l'on imagine aisément repris en chœur par une foule de festivaliers, laissent place à des chansons traditionnelles ("Quelqu'Un A Touché Ma Femme", "Mademoiselle", "Elle Pense Quand Elle Danse") où il ne semble plus s'adresser à la multitude enjouée mais à chacun d'entre nous. Les textes en français, une petite majorité, sont souvent davantage percutants, voire plus près de l'os. ✪✪✪

STEFAN BROCHARD

Malted Milk

"Sweet Soul Blues"

DIXIEFROG/ HARMONIA MUNDI

Encore des bluesmen français qui tournent soul, c'est martelé en titre de leur troisième album : "Sweet Soul Blues". Arnaud Fradin, la voix et la guitare de Malted Milk : *"C'est la musique à la mode en ce moment, mais on a toujours écouté de la soul, surtout celle de Memphis, les chanteurs de Hi Records, Syl Johnson, Al Green, OV Wright, les années 70..."* Malted Milk dépose en dix jours la quasi-totalité de son futur album, souffle les cuivres un autre jour, puis Arnaud réévalue quelques voix chez lui, à Nantes.
Il y a encore cette chouette version de "Hard Times Killin' Floor" saisie lors d'un échauffement, juste avant le travail en studio. La voix témoin refaite, "Sweet Soul Blues" trouve sa onzième plage. L'extase rurale schizoïde de Skip James (1931) permet à Malted Milk de rappeler de quelle famille de blues le groupe tire son nom. Les rythmiques funky ricochent comme des balles, la voix maniérée laisse onduler une charpente flexible, une ligature de guitare West Side retient ces onze spasmes jouissifs et leur donne un peu d'introspection, quelques bouillons d'orgue amortissent la crise de tachycardie... L'effet hydraulique est immédiat sur les chevilles, les genoux et les hanches, une vraie transfusion de sang de guépard. C'est moins vrai pour

les brasiers d'électricité qui crament la fin du disque, mais eux sont propices à la vie intérieure. Le générique de l'album est également celui du groupe en concert. Devant la rampe : ces cordes vocales et torsadées, ces touches, ces anches, ces cuivres, sauf les baguettes qui, entre-temps, sont parties s'installer à New York. *Eh bien, dansez maintenant.* ✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Yussuf Jerusalem

"A Heart Full of Sorrow"

BORN BAD

Derrière ce nom de Croisé d'apocalypse se cache Benjamin Daures, un mec de Saint-Ouen, 24 ans, pas franchement adepte des soirées cocktails, plutôt tourné vers la solitude de la création, celle qui fait mal, celle qui illumine le chemin. Ce premier album, c'est une révélation, une révélation assumant ses erreurs, ses moyens faméliques, ses pires cauchemars. Enregistré sur un huit-pistes dans sa chambre d'enfant monstre, ce disque à la violence généreuse et aux guitares hurlantes explose dans un ciel de métal. "We Ain't Coming Back" qui ouvre, c'est Ian Curtis qui s'incruste dans une répétition de Dinosaur Jr, un tube des profondeurs, imparable. "Multicolor", plus reptilien, dévoile un garage

minimaliste aux visions à la fois acides et fatalistes. "The End Of Tomorrow", c'est une chevauchée infernale, prophétie qui tournoie jusqu'à la folie. "The One You Really Want", acoustique d'abysse, indique que même dans le 93, la country n'est pas qu'une mode mais bien un véhicule pour les émotions les plus écorchées, magnifique. "A Heart Full Of Sorrow" poursuit l'odyssée grâce à une saturation à la mélancolie tangible. "Greetings From Novi Sad", à deux voix, autre tube extraterrestre, avec son refrain qui prend par la main, convoque autant les larmes que le mouvement vers un ailleurs. "With You In Mind", avec sa rythmique robotique et sa guitare coyote, avance, coûte que coûte, dans un désert hostile. Enfin, après un instrumental inquiétant, fuite au cœur d'une forêt maléfique et une longue plage de silence, "Gilles De Rais", black metal extrême et définitif, torture sonique libératrice, clôt cet album miracle, vrillant les tympans sans espoir de rédemption. Formidable. ★★★★

JEROME REIJASSE

Electric Bazar Cie

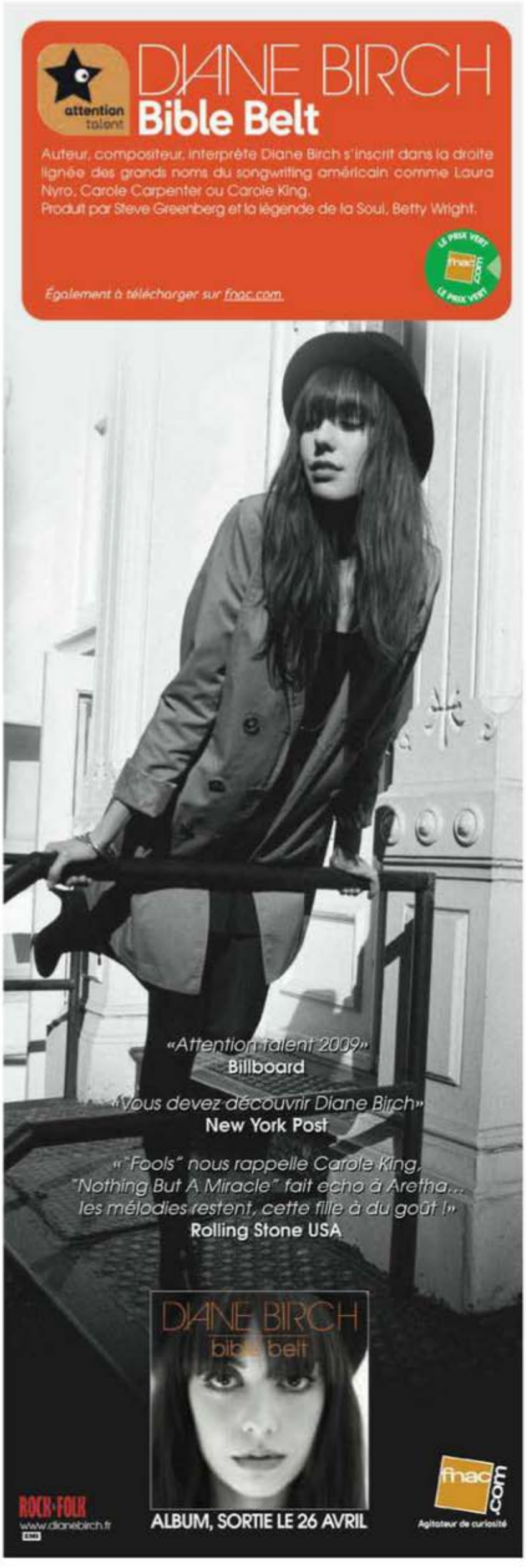
"Psychotiko"

IRFAN

Balkanisation du rockabilly, garage free-jazz ottoman, acid-folk boogie-metal, punk de souk, avorton de chanson réaliste post-apocalyptique, ragtime hardcore des Carpates, réincarnation turbofolk de la Mano, toutes ces discordes se cherchant, se querellant, s'épousant, se démêlant, toupie dansante (B-52's), brutale et froide (UK Subs), raide et marrante (les Cramps), lascive comme un idiome modal d'Europe centrale. C'est assez dire que le troisième album de ce groupe brestois, venu du voyage, des spectacles de rue, du cirque, du blues et du rock'n'roll les plus radicaux, est inclassable et dérangeant. Une voix de décavé qui jette des sorts, une guitare abrasive, une batterie, puis, jouant la volupté : contrebasse, violon, mandoline et clarinette basse. Peut-être même un *turlusiphon* ouvré par le sorcier Gargamel... "Psychotiko" est le nom de ce boxon mordoré. *"Psycho"* pour psychobilly, *"tiko"* pour *rebétiko*, musique des beuveries gréco-turques du début d'un autre siècle, avant la question chypriote et la nasse de Sarajevo. Difficile de décrire cette noce *carpo-cuniliculienne* autrement qu'en filant des métaphores idiotes. Même au paroxysme de leurs turpitudes hypercycloniques, quand la noce fuse en isotopes incontrôlables et

que, n'en pouvant plus de serrer, le nœud de leurs fêtes angoissées explose en pleines lunes de boucan, les satyres du Bazar courent encore les adultères crapuleuses, prennent de l'amour avec une vitalité dolosive et se retrouvent à cafarder devant les caddies de l'épicerie Lidl. Décidément hybrides et terriens, riffeurs aventureux sur l'itinéraire des poudrières ethniques de l'ancien monde. ★★★

CHRISTIAN CASONI



Pas piqué des hannetons

The Cure

"DISINTEGRATION – DELUXE EDITION"
Universal

C'est l'album des Cure qui s'est le plus vendu dans le monde et particulièrement aux Etats-Unis. En 1989, après quelques années de farces moyennement drôles ("Let's Go To Bed", "In Between Days" ou l'affreux double album "Kiss Me Kiss Me Kiss Me"), ce drôle de Robert Smith s'est soudain dit qu'il serait probablement bon de revenir à la bonne vieille déprime faisant le charme de son groupe à ses débuts. Rappel pour ceux qui n'étaient pas là : Smith et sa bande avaient débarqué en 1979 en sonnant comme des Buzzcocks plus sages et plus torturés. Un disque plus tard et c'était un nouveau groupe, champion d'une new wave cotonneuse — moins martiale et plus mélodique que celle de Joy Division, mais beaucoup plus efflanquée et sobre que celle de U2 — de plus en plus dépressive ("Faith"), pour finir apocalyptique et pleine de sang ("Pornography") et enfin psychédélique et très dérangée ("The Top" ou l'épisode "The Glove" avec Severin échappé des Banshees). Après quoi, Smith a décidé de faire la fête, copier New Order, adopter un look atroce et transformer son groupe en une sorte de Sly & The Family Stone version anglaise post-new wave. Là, beaucoup de fans de la première heure quittèrent le navire tandis que beaucoup d'autres arrivèrent. C'était la terrible curemania du milieu des années 80 qui faisait honte aux anciens d'avoir pu aimer

secrètement ce groupe étrange et réservé auparavant à quelques initiés. Et puis en 1989, ce fut "Disintegration", annoncé comme un retour aux sources, et les jeunes yankees en tombèrent fous amoureux. Le disque, en réalité, est très médiocre. On voit bien où Smith veut en venir : retrouver la mélancolie morbide de "Faith". Mais le son est énorme, affreux, plein de synthés très laids et obèses là où ils étaient maigrichons et discrets sur "Faith" ou "Seventeen Seconds". La batterie est supra lourde et, malgré quelques compositions gentilles ("Pictures Of You", "Lullaby"), le reste est dans le fond aussi grandiloquent que U2, le groupe que Smith aime tant affirmer mépriser. "Fascination Street" ? "Prayers For Rain" ? Lourd, lourd, lourd. L'album reçoit le grand traitement de luxe comme pour les dernières rééditions du groupe, avec raretés, faces B, demos, ainsi que le live de l'époque (horrible) : "Entreat". C'était il y a plus de vingt ans. Depuis, les Cure n'ont jamais fait un seul bon disque.

The Artwoods

"ART GALLERY"
Repertoire (import Virgin Megastore)

Disponibles puis introuvables, les compilations consacrées au grand groupe d'Art Wood (RIP), frère de Ron, sont toujours à signaler lorsqu'elles réapparaissent. On aurait préféré la somptueuse pochette de l'unique album original (avec Jaguar Type E), mais cette compilation impeccablement masterisée a le mérite de balancer 26 titres — rien de moins — de manifestes mod. Le groupe jouait bien, sec et nerveux, savait trouver les bonnes reprises soul et signait aussi quelques fabuleux trésors : qui n'a jamais entendu "Keep Lookin' " ou "Sweet Mary" n'est pas totalement formé. Dommage que Repertoire ait omis l'excellent "I'm Looking For A Saxophonist Doubling French Horn Wearing Size 37"... Pour le reste, c'est impeccable.

Wanda Jackson

"LOVE ME FOREVER – BLUES IN MY HEART"
T-Bird (import Virgin Megastore)

On adore cette bonne Wanda, qui vient d'ailleurs de s'acoquiner avec Jack White, roi des embaumeurs ressuscitant les vieilles légendes... Mais en 1963 et 1964, lorsque sortaient ces deux albums, la *Fujiyama Mama* rockabilly avait éteint son volcan et donnait surtout dans une country sirupeuse, manifestement très influencée par la grande Patsy Cline.

La voix est belle, les arrangements typiquement nashvilliens et sans surprise, et le répertoire correct. C'est tout de même loin d'être ce qu'elle a fait de mieux.

Elliott Smith

"ROMAN CANDLE"
Domino/ Pias

Sept ans après son suicide d'un coup de couteau dans le cœur, c'est naturellement avec beaucoup d'émotion qu'on réécoute son premier album, vrai chef-d'œuvre qui imposa en 1994 un immense songwriter... Ce disque d'une beauté remuante a été enregistré par Smith seul, dans une cave, sur un quatre-pistes. Les guitares sont sèches, la voix émouvante souvent doublée, et les chansons magiques. Dès "Roman Candle" *("I'm a roman candle, my head is full of flame")*, c'est le grand frisson garanti. Et ce n'était qu'un début, d'autres grands albums allaient suivre avant sa tragique disparition. Il était le Nick Drake de notre génération. Et maintenant que Mark Linkous l'a imité, beaucoup se sentent seuls.

Phil Spector

"THE EARLY PRODUCTIONS"
Ace/ Socadisc

Que ceux qui n'apprécient Phil Spector que pour la seule curiosité de son Wall of Sound passent leur chemin, ils ne trouveront ici pratiquement aucune trace du fantastique procédé qui a fait le succès et la renommée du producteur. En revanche, les vingt-huit titres de ce volume qui examine à la loupe ses premières incursions studio révèlent de quelle manière ce fondu de musique, technicien plutôt limite et piètre instrumentiste mais animé d'un furieux esprit visionnaire, a su imposer sa griffe dans un milieu déjà constitué des plus grands talents, arrangeurs (Jack Nitzsche, Arnie Goland, Stan Applebaum...) comme compositeurs (Jeff Barry, Gerry Goffin, Barry Mann, Carole King... soit le noyau du Brill Building). Grâce à un tracklisting savamment concocté et agencé par deux spécialistes, Mick Patrick et Bob Finnis — lequel signe les notes d'un livret de 24 pages illustré comme s'il s'agissait des tables de la Loi — les chefs-d'œuvre profitant du mastering nouvelle norme défilent sabre au clair, dans un pur enchantement. Et les doublons éventuels ne font pas peur : on n'a jamais entendu "Spanish Harlem" de Ben E King, ni "Every Breath I Take" de Gene Pitney sonner aussi distinctement. Que dire de ce surprenant démarquage de "Little Sister" par LaVern Baker ("Hey Memphis") qui chante comme un mec et recrée carrément le classique d'Elvis et des Chaussettes ? De cette imitation pénétrée de Ray Charles par les Top Notes ("The Basic Things") ? Des chatoyantes Paris Sisters dans leurs plus voluptueux ébats ("I Love How You Love Me", "What Am I To Do") ? De Billy Storm et son irrésistible voix de tête dans "When You Dance" ? Ou encore de cet inédit totalement inespéré de Bobby Sheen, "Laugh Right In My Face" ? Sinon que l'excellent ici le dispute au meilleur. Au programme donc, soul pop, doo-wop, ballades et rock'n'roll : en somme la compilation idéale pour tout reprendre de zéro, réviser ses critères et partir sur ces bases en béton armé. Dès lors, avec un tel producteur à l'oreille experte qui ne cessera d'explorer et creuser son goût aussi aiguisé qu'imparable, ce fameux Wall of Sound imminent pourrait bien n'être qu'une cerise gimmick pour gogos, on serait toujours assurés de se délecter d'un fabuleux gâteau. VINCENT PALMER

The Stooges

"YOU DON'T WANT MY NAME YOU WANT MY ACTION 1971 THE MISSING LINK"
Differ-Ant

Le coffret est joli : 6 CD des Stooges en 1971, avec James Williamson, captés durant quatre concerts, jouant certains morceaux jamais sortis dans leur carrière officielle. Un problème de taille : le son est abominable, et sur certains titres ("I Got A Right", à l'Electric Circus de New York), la voix d'Iggy est tout simplement inaudible. Pour fans malades mentaux uniquement.

Elvis Presley

"ON STAGE FEBRUARY, 1970"
Domino/ Pias

En 1970, peu de temps après son grand come-back ("From Elvis In Memphis", "Suspicious Minds", "In The Ghetto", etc), on aurait pu penser qu'Elvis allait reprendre son trône. En grande voix, plus mince que jamais, penchant vers la soul, la légende de Tupelo était de retour... A Las vegas, hélas. Le voici donc, chantant parfaitement, mais en plein barnum. Il y a des choristes partout, plein de cuivres, des guitares moyennes — l'immense James Burton était

nettement plus inventif et sauvage lorsqu'il faisait ses débuts chez Ricky Nelson — de bavardages entre les morceaux, des *medleys*, ce concept idiot, et globalement, tout est interprété sur des tempos beaucoup trop rapides. Pour autant, ces deux albums enfin réunis en un seul CD ("Elvis In Person", "On Stage") sont ses meilleurs live, s'il y a encore des gens que les albums en public intéressent.

Willie Nelson

"ORIGINAL ALBUM CLASSICS" : "THE TROUBLEMAKER", "TO LEFTY FROM WILLIE", "STARDUST", "WILLIE NELSON SINGS KRISTOFFERSON", "TOUGHER THAN LEATHER"
Columbia/ Sony Music

Il est l'un des plus proches amis de Kris Kristofferson (à qui il consacre d'ailleurs un album entier de reprises piochées dans son répertoire) mais également l'un de ceux, avec Waylon Jennings, qui ont le plus contribué à dépoussiérer la country conservatrice de la fin des années 60. Nelson était lui-même un compositeur de haute volée, rivalisant avec Kristofferson, et a sorti au début des années 70 plusieurs albums (dont "Stardust", inclus dans ce coffret de cinq disques) considérés comme des classiques du genre. Mais pour les apprécier pleinement, il faut accepter sa voix de chèvre, et pour certains, c'est un effort vraiment trop considérable.

Kris Kristofferson

"PLEASE DON'T TELL ME HOW THE STORY ENDS : THE PUBLISHING DEMOS 1968-72"
Light In The Attic

Les fans — mais eux seulement — vont avoir une érection : un superbe CD avec un livret énorme compile les démos qu'envoyait Kirstofferson aux éditeurs dans le but que ses chansons soient reprises par les autres... Et si la source s'est rapidement tarie, durant quatre ans, Kristofferson aura été l'un des plus grands songwriters américains, écrivant à la fin des années 60 des chansons largement au niveau de celles de Dylan. Plusieurs des chansons qu'on entend ici dans leur plus simple appareil ont été reprises à l'époque par des gens plus ou moins connus (Dean Martin, Sammy Davis Jr, Ray Price ou Hank Williams Jr — pour le sidérant "If You Don't Like Hank Williams"). Pourtant, c'est lui-même, sur ses deux ou trois premiers albums,

VIRGIN MEGASTORE
A CRAQUÉ POUR
THIS IS BIG AUDIO DYNAMITE
25TH ANNIVERSARY LEGACY 2 CD

En 1984 , Mick Jones (The Clash) et son groupe B.A.D, va mélanger avec talent Rock, Hip Hop, Reggae et Funk et considérablement influencer des groupes comme les Stones Roses, Prodigy, ou bien encore Fat Boy Slim...
Double CD digipack Legacy comportant l'album remastérisé ainsi qu'un CD bonus 12 titres de remixes dont 5 totalement inédits.

À TÉLÉCHARGER SUR VIRGINMEGA.FR

Disponible

www.myspace.com/legacyrecordingsfrance www.legacyrecordings.com

Retrouvez toute la gamme Legacy dans vos magasins partenaires suivants :
Champs-Elysées, Montmartre,4 Temps,
Marseille, Montpellier, Bordeaux, Toulouse, Lyon,
Rennes, Rouen,

LEGACY
ROCK&FOLK LA VIE EN ROCK
Virgin MEGASTORE LA CULTURE DU PLAISIR®

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE

Alors que la nouvelle édition restaurée du "Exile On Main Street" des Rolling Stones est commercialisée, un petit retour nécessaire et plaisant sur ces pépites toujours disponibles et à redécouvrir rapidement

The Birds "Collector's Guide to Rare Bristish Birds" Deram

Un des meilleurs groupe de Rhythm and Blues anglais du milieu des années soixantes proposant un son au moins aussi excitant que celui des Who, Yardbirds ou bien encore Small Faces. Ron Wood à la guitare, au chant ou à l'harmonica avant son intronisation dans les Faces et les Rolling Stones.

The End "Introspection" Deram

Surtout connu comme étant un album de pop psychédélique produit par Bill Wyman, "Introspection" se révèle surtout être un des meilleurs albums et exemples de British Psychedelia. Une tournée en ouverture des Rolling Stones ne suffira pas à lancer leur carrière et le groupe splitte rapidement.

The Andrew Oldham Orchestra "The Rolling Stones Songbook" Decca

"The Rolling Stones Songbook" commercialisé en juin 1966 est le quatrième et dernier album du Andrew Oldham Orchestra. Ce volume propose des versions instrumentales et réorchestrées de chansons des Rolling Stones (As Tears Go By, Satisfaction, ...). L'album a connu une deuxième carrière à partir de 1997 lorsque The Verve sample un extrait de "The Last Time" pour leur titre "Bitter Sweet Symphony" qui dominera les charts mondiaux pendant deux ans.

en vente dans les magasins
GIBERT JOSEPH & L'UNIVERS DU LIVRE
Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-ferrand
Beauvais • Chalon sur Saône • Macon • St Germain en Laye • Orgeval
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

qu'on aimerait d'ailleurs bien voir enfin réédités, qui les a le mieux interprétées, et le grand public s'en rendant rapidement compte, Kristofferson devient alors une star (et un bon acteur). Dommage que soit exclue de cette anthologie sa plus belle composition (et l'une des plus belles chansons du monde), "Sunday Morning Coming Down", ou son autre chef-d'œuvre, "Help Me Make It Through The Night".

The Majority

"THE DECCA YEARS 1965-68"
Rev-Ola (import Virgin Megastore)

Drôle de groupe que The Majority... En trois ans, ces Anglais pratiquent successivement le style Mersey avec des chœurs superbes, le genre girl group au masculin, la grosse ballade à la Walker Brothers, le R&B mod, puis le freakbeat sauvage ou le genre baroque façon premiers Bee Gees.

C'est toujours très plaisant, rarement génial mais, pour qui adore la pop mainstream de l'époque avec gros cuivres et écho énorme, c'est un délice.

Madness

"ABSOLUTELY", "7"
Salvo/ Pias

Rééditions grand luxe des deuxième et troisième Madness. Il faut encore rappeler à ceux qui l'ignorent que dans le fond, le groupe de Suggs et sa clique a beaucoup plus à voir avec Ian Dury (influence majeure) et les Kinks que Prince Buster et le ska. Bêtes de singles rivalisant avec les Jam, les zouaves savaient écrire de formidables chansons et peinaient un peu plus à réaliser des albums grandioses d'un bout à l'autre. Ces deux-là sont quand même bien intéressants avec, pour le coup, de sacrés bonus dont un CD entier de concert en 1980. Pour le reste, on trouvera de sacrées chansons

superbement charpentées ("Baggy Trousers", "Embarrasment", "The Return Of The Los Palmas 7") et le meilleur d'une pop typiquement anglaise, pour ne pas dire carrément insulaire. Tout cela est encore très rafraîchissant.

Philamore Lincoln

"THE NORTH WIND BLEW SOUTH"
RPM (import Virgin Megastore)

Quelques personnes chanceuses avaient découvert il y a un an sur l'album de reprises des Headless Heroes, la chanson fabuleuse d'un illustre inconnu : "The North Wind Blew South" a déclenché quelques insomnies. L'auteur, un certain Philamore Lincoln (vrai nom Robert Cromwell) aurait enregistré un album entier à la fin des sixties avec Glyn Johns comme ingénieur. Le machin était naturellement introuvable. Boum ! Le voici dans toute sa splendeur. On hallucine : l'album entier est digne

du meilleur de Donovan. Orchestrations somptueuses, grandes compositions, très belle voix (mois nasale que celle de Donovan), pop psychédélique, bref, c'est un petit chef-d'œuvre comme on en déterre de moins en moins souvent. La grande découverte du mois.

David McWilliams

"THE DAYS OF DAVID MCWILLIAMS"
RPM (import Virgin Megastore)

C'est presque la même chose que pour l'album vanté ci-dessus... McWilliams, d'abord vendu comme un Dylan anglais (entendre, donc, comme un nouveau Donovan), a dû ranger sa batterie folk, ses guitares douze-cordes et ses rengaines de marins pêcheurs protestataires pour se mettre au goût du jour en 1967. D'où cet album superbe, riche en beaux arrangements et instruments divers et variés, introuvable, et presque aussi enchanteur que celui de Philamore Lincoln.

Jimmy Hughes

"WHY NOT TONIGHT ?"
Kent/ Socadisc

L'homme chantait si bien que c'en est flippant. Ultra expressif, Jimmy Hughes, fortement influencé par le gospel, chantait dans son Alabama l'une des plus belles deep soul qui soient. Son album, "Why Not Tonight ?", sorti en 1967 et parfaitement sublime, est rallongé de onze titres pas piqués des hannetons que tout amateur de soul doit impérativement s'enfiler. Classe totale.

Katrina And The Waves

"KATRINA AND THE WAVES",
"KATRINA AND THE WAVES 2"
CGB (import Virgin Megastore)

Si l'on écrit sur les deux premiers albums de Katrina And The Waves, c'est avant tout parce que le groupe comptait le grand guitariste et compositeur Kimberley Rew, fraîchement échappé des fantastiques Soft Boys de Robyn Hitchcock. Chez les Waves, Rew signe une sorte de power pop portée par la voix d'une chanteuse à la voix très puissante, quasi noire. Le résultat est bien agréable et compte quelques gentils petits classiques dont "Walking On Sunshine" et "Going Down To Liverpool" (repris, en mieux, par les Bangles).

Johnny Thunders

"QUE SERA SERA"
Jungle (import Virgin Megastore)

Un tout petit Thunders (d'ailleurs, le junkie n'a enregistré qu'un grand disque en solo dans toute sa carrière : "So Alone" en 1978). Au programme, des séances enregistrées ici et là entre deux piquages de nez dûs à trop d'héroïne, quelques morceaux quelconques, et un casting de semi losers : Glen Matlock, Mike Monroe de Hanoi Rocks, Patti Palladin, Wilko Johnson ou Stiv Bators. Pour mordus uniquement.

T Rex

"TOTAL T REX"
Easy Action/ Differ-Ant

A fuir : un coffret de cinq CD et un DVD concocté par le très douteux label Easy Action, habituellement spécialisé dans le pirate le plus honteux. Ici, un mélange de séances radio, de live, de démos, etc. Il va sans dire que certaines choses restent excellentes — c'est T Rex — mais tout cela n'est pas glorieux, et on se demande si les ayants droit touchent quoi que ce soit des hypothétiques ventes de ce médiocre machin.

SRC

"SRC"
Microwerks (import Virgin Megastore)

Pour les dingues du rock de Detroit, joliment remasterisé, l'album de Scott Richard Case. Scott Richard, qui fut un moment le giton d'Angie Bowie, avait une belle voix assez soul, et son groupe, comptant un grand guitariste, hésitait entre le son de Detroit et un style plus théâtral et truffé d'orgue, de toute évidence très influencé par les Doors. Intéressant, sans être jamais bouleversant.

Ray Manzarek

"THE WHOLE THING STARTED WITH ROCK AND ROLL"
Lemon (import Virgin Megastore)

Découverte pour les obsédés des Doors : en 1974, Manzarek sortait cet album bizarre qui sonne comme un mélange très lourd de son premier groupe et du... Blue Öyster Cult ! Il y a l'orgue, bien sûr, mais également de grasses guitares, Flo & Eddie, Joe Walsh et Patti Smith (créditée comme *poétesse*, déclamant d'ailleurs l'un de ces très mauvais poèmes dont Morrison s'était fait la spécialité). Le son est typiquement seventies, très épais, et Manzarek fait tous ses efforts pour chanter de manière dramatique comme le Roi Lézard. Bizarre, bizarre. ❑

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes ?

YESTERDAY'S CHILDREN & GRANICUS

L'injuste destin de ces deux groupes, qui sont aujourd'hui de véritables figures de proue du heavy rock underground des années 70, fait penser à ces groupes garage devenus cultes grâce à la fameuse compilation de Lenny Kaye, "Nuggets". Comme le Chocolate Watchband ou les Count Five, ils se sont purement et simplement évaporés après avoir produit quelques insolents éclairs de génie, hélas non encore totalement réévalués.

L'histoire de **Yesterday's Children** démarre en 1966 à Cheshire (Connecticut). Le groupe pratique un rock garage comme tant d'autres jeunes américains touchés de plein fouet par la British Invasion. Il enregistre ainsi une reprise très académique du classique "Gloria" de Van Morrison, mais choisit de ne la faire figurer ni sur le simple "To Be Or Not To Be"(1966), ni sur le EP qui suivra en 1967 et qui ne sera publié qu'en France (chez DiscAZ, une rareté aujourd'hui estimée à 300 €). En 1968, le Jeff Beck Group et Led Zeppelin se chargent de durcir le ton et Yesterday's Children embraye. Le groupe est alors composé des frères Croce, Denis (chant) et Richard (guitare), du guitariste Reggie Wright, du bassiste Chuck Maher et du batteur Ralph Muscatelli. Ils enregistrent leur album homonyme en 1969, sous la houlette de deux producteurs/ songwriters de New York, Warren Schatz (qui a travaillé avec Mort Shuman) et Stephen Schlaks. Les deux hommes ont également produit deux groupes de Boston, Wilkinson Tri-Cycle — qui a notamment joué en première partie du Velvet Underground — ainsi que Banchee, obscur groupe de folk-rock psychédélique. Le disque agit d'emblée, avec "Paranoia", décharge électrique des plus salutaire. La rythmique, plutôt garage, soutient admirablement la guitare de Reggie Wright, tressant de piquants motifs autour de la voix hargneuse de Denis Croce, tandis que Richard Croce balance une rythmique distordue des plus rude. Le titre, par sa brutalité, fait penser à MC5, aux Stooges de 1969. "Sad Born Loser" poursuit sur cette lancée sans concession et étonne par ses multiples ruptures de rythme. Le groupe brille ensuite dans plusieurs styles, tout en gardant cette approche à mi-chemin entre garage sauvage et proto-hard : pop aux harmonies ensoleillées (reprise réussie de "What Of I" des Wilkinson Tri-Cycle), déluge de guitares fuzz ("She's Easy"), ballade planante à la mélodie obsédante ("Sailing") ou plus classique ("Providence Bummer", inspirée de "The Nazz Are Blue" des Yardbirds). Le disque se conclut sur deux titres extraordinaires. "Evil Woman" se fixe immédiatement dans le cerveau de l'auditeur et surpasse la (trop) longue version de Spooky Tooth, grâce à une ligne de basse mémorable et un chant en duo — Richard Croce chante au côté de son frère — âprement hurlé. "Hunter's Moon", avec sa mélodie entêtante, conclut le disque avec six minutes de performance guitaristique aux résonances mystérieuses.
Malgré ses évidentes qualités, le disque, publié sous une hideuse pochette signée Michael Karnarek, ne se vendra pas, et le groupe disparaît rapidement. Warren Schatz connaîtra une petite gloire comme producteur chez RCA (avec Evelyn King et Vickie Sue Robinson). Le batteur Ralph Muscatelli officiera dans le groupe de new wave Rox (avec l'ex-guitariste de Stray Dog, Snuffy Walden), qui obtiendra un succès mineur en 1981 avec l'album homonyme.
Au moment où Yesterday's Children s'abîme au cimetière des formations miraculeuses de la fin des années 60, surgit, à Cleveland, **Granicus**. Le groupe, nommé en référence à la rivière où Alexandre le Grand connut sa première victoire importante face aux Perses, est composé du chanteur Woody Leffel, des guitaristes Wayne Anderson (soliste) et Al Pinelli (rythmique), du bassiste Dale Bedford et du batteur Joe Battaglia. Le groupe se produit dans plusieurs clubs de la région de Cleveland avant d'être signé par RCA en 1973, et d'enregistrer son premier album dans la foulée, au Record Plant.
Si Granicus ne se distingue pas forcément par ses prouesses instrumentales, il possède une botte secrète exceptionnelle dans la voix suraiguë de Woody Leffel, véritable prototype d'Axl Rose.
Le disque alterne titres violents façon "Communication Breakdown" ("You're In America", "Bad Talk", "Cleveland Ohio") et ballades épiques ("Nightmare", "Paradise") avec un égal bonheur.
Mais si Granicus mérite de figurer au panthéon des formations hard rock des années 70, c'est pour ce titre magistral : "Prayer". Durant onze minutes, cette chanson entend ferrailler avec "Stairway To Heaven" : introduction tout en arpèges acoustiques, puis électrification progressive, pour s'achever dans un crescendo ultime de guitares et hurlements possédés.
Encore une fois, un mauvais management aura raison du groupe, lequel se sépare peu de temps après.
On retrouvera Woody Leffel dans l'étrange groupe de musique électronique Pi Corp, avec Alan Horwath (pionnier des synthétiseurs et futur collaborateur musical de John Carpenter) pour de curieuses improvisations. Joe Battaglia produira l'excellent album "Space Amazon" du mystérieux Pandora (au personnel totalement inconnu) en 1974. Un groupe qui sonne d'ailleurs comme un véritable clone de Granicus ("Space Amazon", "Crack Your Skull"), au point que certains ont cru qu'il s'agissait de son second album, publié sous un autre nom.
Après une longue période d'interruption où tous les membres du groupe ont quitté l'industrie musicale, ceux-ci travailleraient à nouveau sur un projet d'album, sortie prévue cette année. ❑

EUROCK ÉENNES DE BELFORT 2010

2 / 3 / 4 JUILLET

★ ★ ★ ♛ ♛ ♛ ♛ ♛

3 JOURS / 5 SCÈNES /
INCLUS CAMPING 4 JOURS
WWW.EUROCKEENNES.FR

JAY Z **CHARLOTTE GAINSBOURG** **MIKA**
THE HIVES **THE XX** **LCD SOUNDSYSTEM**

ROX · TWO DOOR CINEMA CLUB · HINDI ZAHRA & EL TANBURA · AIRBOURNE
SOPHIE HUNGER, PIERS FACCINI, PATRICK WATSON & ORCHESTRE · BB BRUNES · GALLOWS
WE ARE ENFANT TERRIBLE · THE SPECIALS · EMPIRE OF THE SUN · BARONESS
THE BLOODY BEETROOTS DEATH CREW 77 · CONVERGE · PLUS DE 70 GROUPES

Imports

PAR ERIC DELSART

Mémorables mélodies

Avec la prise de pouvoir des plateformes de téléchargement légal et la multiplication de boutiques en ligne permettant de commander des disques en quelques clics, les disques obscurs de jadis sont plus accessibles que jamais. Panorama des bons plans du mois.

White Fence

"White Fence"
WOODSIST

Alors que les Strange Boys enchantent les foules avec leurs albums mêlant folk et garage-sixties à la Shadows Of Knight, un de leurs collaborateurs occasionnels, le discret guitariste Tim Presley, s'est fendu d'un album solo tout aussi passionnant sous le pseudonyme White Fence. Connu pour son implication dans le groupe californien Darker My Love, Presley n'est pas vraiment un néophyte en matière de rock psychédélique lo-fi. Puisant son inspiration du côté de la pop lysergique britannique, White Fence évoque, sans sombrer dans le plagiat ou l'hommage maladroit, l'œuvre solo de Syd Barrett

("Sick Doctor Blues", "Baxter Corner") et la scène underground de San Francisco des années 60 ("Be Right Too", façon Moby Grape désargenté). La beauté simple des chansons ne cesse de surprendre au sein de cet album foutraque à la production assez typique de ce qu'on peut faire avec un vieux magnétophone et une cuisine à l'acoustique incertaine. De la suite "Mr Adams"/ "Who Feels Right" aux bluettes étranges "A Need You" et "I'll Follow You", le folk vaporeux de White Fence intrigue autant qu'il séduit. Un album radical et fascinant, empli de mélodies mémorables.

The Incredible Staggers

"Zombies Of Love"
SOUNDFLAT

Courte biographie : formé en 2002 sous le nom The Staggers, ce groupe autrichien anachronique a commencé comme un groupe de surf instrumental avant de retourner le monde du garage-rock en 2006 avec le festif "Teenage Trash Insanity" qui trahissait chez lui une saine obsession pour le rock'n'roll juvénile des années soixante et les morts-vivants. Depuis cette tornade, les Staggers ont parcouru l'Europe de façon intensive et enchanté un public toujours grandissant, mais se sont faits assez discrets côté nouveautés (deux seuls singles enregistrés en quatre ans). Après quelques changements légers de personnel et l'adjectif "Incredible" définitivement accolé à leur patronyme, ces héritiers des Fuzztones proposent avec "Zombies Of Love" douze morceaux à la sauce *Nuggets* qui devraient emballer les amateurs du genre. Mené par un chanteur à la voix rauque nommé Wild Evel, le groupe déploie son garage-surf-psychobilly dans un déluge de fuzz et Farfisa ("That's The Beat", "Zombies Of Love"), usant les proverbiaux trois accords jusqu'à la corde pour un plaisir toujours répété. Anecdote : si l'album s'intitule ainsi, c'est qu'il sert de bande originale à un film nommé "Attack Of The Lederhosen-Zombies" qui, comme son nom l'indique, met en scène des skieurs attaqués par des zombies tyroliens. Les mille premiers exemplaires de l'album sont livrés avec le DVD de ce qui s'annonce sans nul doute comme un chef-d'œuvre du 7e art.

Awesome Color

"Massa Hypnos"
ECSTATIC PEACE

Originaires d'Ann Arbor dans le Michigan mais vivant à Brooklyn depuis 2004, les trois musiciens composant Awesome Color se sont fait connaître grâce à un rock psychédélique lourd et hypnotique qui leur a valu d'être repéré par Thurston Moore et de signer sur son label Ecstatic Peace. Après des années d'exil à remuer

les hipsters new-yorkais de ses riffs stoogiens, le trio est rentré à Detroit l'an dernier où il poursuit désormais son activité. Ce retour aux racines a provoqué chez le groupe une mutation surprenante au niveau de son identité sonore. Moins heavy que ses prédécesseurs, "Massa Hypnos" lorgne plus du côté du Alice Cooper Band que de Black Sabbath et Blue Cheer, même si quelques trips comme "Transparent" ou "Oaxaca" n'auraient pas déparé l'album "Electric Aborigines" de 2008. En écroulant son mur de guitares, le groupe a gagné en souplesse, ce que démontrent le nerveux "White Cloud" et le fantastique "Vision" où le jeu de guitare délié de Derek Stanton fait merveille. Plus proche de ce que la scène de Detroit propose aujourd'hui (Tyvek, Outrageous Cherry) que de la furia à laquelle on associe habituellement la Motor City, "Massa Hypnos" est un album étrangement mélancolique, à l'image du morceau "Zombie", sorte de version désabusée de "I'm Eighteen" qui continue de hanter longtemps après écoute.

Bad Sports

"Bad Sports"
DOUCHE MASTER

Dans le même registre de power-trio mais nettement plus nerveux, Bad Sports s'impose avec son premier album homonyme comme le jeune groupe garage-punk le plus emballant depuis Brimstone Howl. Venu de Denton (Texas), ce trio parvient en 27 minutes à transmettre à l'auditeur sa formidable énergie sans pour autant oublier de composer des mélodies.

Derrière l'apparente simplicité de ses morceaux — tous basés sur la même rythmique frénétique et piquant des plans à droite et à gauche — se révèle un trio de jeunes gens dotés d'un sens du gimmick qui fait mouche. De la phrase qui tue ("*With a face like that you're going nowhere*" sur "Face Like That") au refrain idiot qui reste dans la tronche (ce "Sinking You" qui semble sorti d'un album de Jay Reatard) en passant par une demi-douzaine de riffs rock'n'roll envoyés avec ferveur, l'album est parsemé de petits moments glorieux qui le rend jubilatoire. Comme dans tout bon disque punk qui se respecte, la plupart des morceaux s'évaporent en moins de deux minutes, comme les fulgurants "Too Many People" ou "Last Cigarette". Bad Sports, un nom à retenir.

Overnight Lows

"City Of Rotten Eyes"
GONER

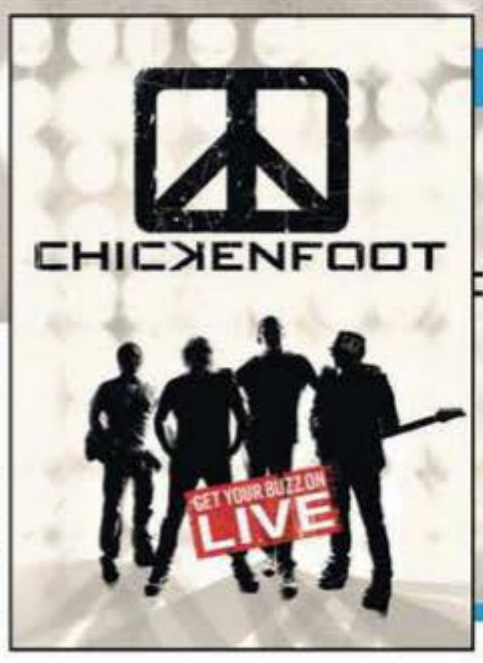
Dernière livraison du formidable label Goner — qui publie aussi ces jours-ci le nouveau single de Ty Segall, "Caesar" qu'on ne saurait que trop conseiller — le premier album d'Overnight Lows est attendu depuis près de quinze ans par les amateurs de punk direct et efficace. Ce trio de Jackson (Mississippi), composé d'anciens membres de The

Comas, joue depuis la dissolution de ce groupe en 1995 et avait jusqu'à présent refusé toutes les avances des maisons de disques pour enregistrer un album. Formé à partir du couple mari/ femme Marsh et Daphne Nabors, Overnight Lows a pour éthique appréciable d'envoyer tous les compteurs dans le rouge le plus vite possible, et pour réputation de n'être jamais sobre sur scène. Guitares frénétiques, chant craché, refrains hurlés : l'album contient tous les ingrédients d'un punk rock ultra basique mais diablement efficace. On retiendra parmi les meilleurs moments "So Well Read", "Eyesore" et "Bad Times". L'attente en valait la peine.

JEU-CONCOURS

CHICKENFOOT

avec eagle vision ROCK&FOLK Gibson



RETROUVEZ
JOE SATRIANI, SAMMY HAGAR,
MICHAEL ANTHONY ET CHAD SMITH
EN CONCERT EN 2009 À PHOENIX

www.gibson.com

Jeu gratuit sans obligation d'achat organisé par les Editions Lariviere du 20 mai au 20 juin 2010 inclus et ouvert aux visiteurs du site www.rocknfolk.com. Le gagnant sera désigné par tirage au sort.
Réglement déposé par Maitre Jourdain et Dubois 121 rus de la Pompe 75016 Paris

Domaine national de Saint-Cloud

ROCK EN SEINE

27 28 29 août 2010

MASSIVE ATTACK BLINK 182
CYPRESS HILL **ARCADE FIRE**
ROXY MUSIC QUEENS OF THE STONE AGE
THE KOOKS FOALS **LCD SOUNDSYSTEM**
2 MANY DJ'S EELS **UNDERWORLD**
BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB...

location : www.fnac.com • Fnac
Géant • Carrefour • www.digitick.com
0892 683 622
aux portes de Paris, accès :
métro Boulogne Pont de Saint-Cloud

www.rockenseine.com

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
SFR
îledeFrance
RATP
SAINT-CLOUD
20 minutes
DEEZER
92 Conseil général Hauts-de-Seine
fnac.com Agitateur de curiosité
france 2
france 4
Virgin RADIO PopRock

Hippies

FAIRPORT CONVENTION

"Fairport Convention" *Polydor/ Universal*

Première parution : 1968

Et si on reparlait de folk ?
Parlons folk anglais et *middle class*, tout droit venu de Muswell Hill.
Le folk de Fairport Convention, groupe de seconde zone dont les rééditions, selon son producteur, Joe Boyd, ne provoquent que de sympathiques haussements de sourcils chez les amateurs, mérite une seconde chance.
Revenons en 1966. Un jeune bassiste (Ashley Hutchings) et un gamin guitariste nommé Simon Nicol répètent au-dessus du cabinet du docteur Nicol. Le guitariste joue depuis l'âge de douze ans, il a quitté l'école à quatorze, la musique est sa passion absolue. La maison s'appelle Fairport. Un an plus tard, rencontre avec le guitariste Richard Thompson, 17 ans. Thompson est un phénomène local qui peut jouer note pour note n'importe quel solo de Michael Bloomfield (alors incroyablement influent, via le Paul Butterfield Blues Band). Un batteur s'adjoint à eux et Fairport Convention commence à donner des concerts dans l'underground londonien où champignonnent les nouveaux clubs.
Le 27 mai 1967, après un gig à la St Michael's Church, un membre de l'auditoire nommé Martin Lamble va convaincre le groupe qu'il est leur batteur idéal, bien meilleur que celui qui vient de jouer. Keith Moon, déjà, s'était imposé de cette brutale manière avec les Who... C'est le premier changement de personnel chez Fairport Convention. On le mentionne car il sera suivi de dizaines de départs, retour, décès, changements, etc. A ce jour, ce sont plus de vingt musiciens (dont le français Dan Ar Braz) qui, à un moment ou un autre, entre 1967 et 2010, furent membres de Fairport.

Les guitaristes décident de s'adjoindre une chanteuse. Bonne idée, qui va grandement contribuer à créer le son Fairport. Arrive Judy Dyble, Grace Slick anglaise à lunettes. Sa voix n'est pas des plus assurée, mais son jeu de scène reste unique dans l'histoire de la musique folk. Tandis que les garçons bataillent et s'escriment sur moult moulinets guitaristiques, la chanteuse, elle, tricote. Moufles, bonnets, écharpes. Son moment arrivé, elle pose son ouvrage sur un tabouret et prend ses couplets. Londres est en pleine explosion acide. *Freak out* général. Fairport ne passe pas inaperçu sur la scène de l'UFO ou de l'Electric Garden, jouant sans relâche avec Pink Floyd, Soft Machine, Move et Deviants. Plus que les autres, les Fairport ont les oreilles tournées vers l'Amérique. Les Byrds, bien sûr, fascinent les Anglais. Joe Boyd surgit une nuit, club Middle Earth. Il est producteur, américain. Il suggère immédiatement d'embaucher un chanteur et décroche dans la foulée un contrat avec les disques Polydor. Ian Matthews monte à bord. Superbe ténor pop et ancien footballeur pro (Scunthorpe) sur la pochette de l'époque, il s'appelle Ian McDonald. Dès lors, la comparaison avec un fameux groupe de San Francisco devient évidente pour la presse ironique et toute cette année-là Fairport sera gentiment traité de *Jefferson Airplane british*. De fait, les Fairport sont des hippies grand teint. Ils lisent Tolkien, Lovecraft, tirent les tarots et révèrent Dylan, mais aussi Joni Mitchell, Coltrane, Albert Ayler ou Leonard Cohen. Joe Boyd dans ses mémoires ("White Bicycles", éditions Allia, 2008) : *"Nous avions là un groupe de jeunes bien élevés qui abordaient le rock'n'roll comme s'ils préparaient une thèse de doctorat. Ils écoutaient Django Reinhardt et Duke Ellington et jouaient le genre de folk-rock dont j'avais toujours rêvé. Ils avaient beau boire, ils ne semblaient jamais saouls. En un mois de répétition avec Fairport, vous n'entendiez pas une seule grossièreté…"*
Richard Thompson est le catalyseur. Sa guitare mutine est sur tous les fronts. On a tout écrit sur son jeu caméléon. On a dit qu'il évoquait les joueurs de cornemuse écossais. Une chorale anglicane. Le piano de Jerry Lee Lewis. Il a le moelleux de James Burton, le toucher de Barney Kessel, sans aucun cliché blues.
Gros coup de Boyd : se procurant deux inédits de Joni Mitchell, il les confie à Fairport qui entre en studio chez Soundtechnique (Londres) avec l'ingénieur John Wood, en octobre et novembre 1967. Le groupe est vert : il a donné son premier concert en mai précédent, mais ces incroyables musiciens sont prêts à tout, même à passer de la guitare au violon électrique avec brio (Simon Nicol). Ce disque est rarement cité — on lui préfère toujours la suite de l'aventure qui verra Judy Dyble partir, remplacée par la très gutturale Sandy Denny, et la mort du batteur Martin Lamble dans un terrible accident de camion sur la M1 — et c'est un grand dommage. Un an plus tard, en 1969, Fairport sortira deux disques majeurs, importants, définissant le territoire Electric Folk avec brio et virtuosité. Mais bon, tel quel, à la réécoute, le premier album homonyme est un indémodable petit bijou. Un jardin folk anglais auquel l'affaire psychédélique confère un parfum bizarre, tendu ("Chelsea Morning") quasi mystique. Outre les deux titres de Joni Mitchell, l'incontournable reprise du répertoire Bob Dylan ("Jack O'Diamonds") et sept originaux. Parfois jazzy, rock boogie, les titres passent en revue une incroyable palette de styles. Thompson tire son épingle du jeu avec brio ("It's Allright Ma, It's Only Witchcraft" et ses soli incandescents). Incroyablement, en finale du disque, l'accident de camion mortel (il coûtera également la vie à deux roadies et à la copine de Thompson) est prévu et annoncé : "M 1 Breakdown".
Le reste des titres est baigné d'une lucide clarté, fin d'après-midi pluvieuse, musique parfaite, entre chien et loup. Tout cela contrôlé, précieusement et méticuleusement joué. Facile de comprendre pourquoi ce groupe apaisé et sublime dans ses arrangements et son esthétique allait devenir le chéri des grands voyageurs cosmiques. ❑

LES IMPORTS du mois
GIBERT JOSEPH
L'UNIVERS DU LIVRE

Wilson Pickett «Funky Midnight Mover, The Atlantic Studio Recordings 1962-1978» Atlantic / Rhino

jusqu'à présent il fallait se contenter de quelques rééditions albums ou bien de cette double compilation de 1993.Funky Midnight Mover propose donc l'intégralité des enregistrements mono et stéréo interprétés par Wilson Pickett. Il y a tout dans ce coffret testament d'un des plus grands chanteurs de Soul: quelques singles des Falcons, les duos avec Tami Lynn, des titres rares, son album de 1978 mais également et surtout ses grands classiques dans un superbe coffret toilé au format boite 45 tours présenté comme un livre.Résumons : 6 cd, 154 chansons, un livre de 92 pages avec des commentaires de Jerry Wexler, Steve Cropper, une explication titre à titre de Bill Dahl, des photos rares ou inédites (Wilson Pickett et Duane Allman en studio) une belle présentation.Le meilleur témoignage possible de l'incroyable talent de Wilson Pickett et de la consistance de ses interprétations de la fin des années soixante aux Studios Muscle Shoals à la fin des années quatre vingt . philippeL.

Paris • Versailles • Toulouse • Dijon • Lyon • Clermond-ferrand
Beauvais • Chalon sur Saône • Macon • St Germain en Laye • Orgeval
LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Qualité France

par H.M.

Mouvances

L'autoproduction favorise les rencontres et les expérimentations. Contraints de faire appel au système D, les indépendants ne peuvent subsister en vase clos, d'où les multiples interconnexions qui se nouent entre eux, avec leur lot de collaborations ou

Avec son titre intriguant et son visuel qui évoque l'imagerie de The Residents, le premier album de **George Sound** échappe à tout formatage, à l'image du collectif qui en est à l'origine : un fan de hip hop s'est acoquiné à Bordeaux avec des membres des Sleepers et des Hurlements d'Léo pour évoluer librement entre rap, rock, dub, electro et chanson. Le résultat se joue des étiquettes, bénéficiant de textes décapants et de la production assurée de Fred Norguet qui garantit la cohérence sonore d'un éclectisme à tous crins *("Bouts De Thérapie", Ladilafé ✆ 06.86.58.74.38).*

Wenta est un véritable phénomène et son nouvel album fait office de véritable démonstration. Après avoir longtemps bourlingué du côté de la chanson française (via sa rencontre avec Nougaro et son rôle dans Starmania), elle a renoué avec ses racines musicales : le goût des musiques de l'Est que lui a transmis sa mère polonaise, et la passion du blues. Le résultat est époustouflant d'authenticité et d'émotion, grâce à la cohérence d'une osmose réussie entre musique slave et country-blues, et surtout à la force d'une voix à tomber par terre *("Mes Amis", L'Envol ✆ 06.82.37.25.78, distribution Zimbalam).*

Dans son premier essai, la chanteuse **Peau** explore en douceur des territoires intimistes et arty, portée par une petite voix mélodieuse et décidée qui est en osmose avec un univers musical dépouillé. On est confronté à un véritable travail d'orfèvre qui conçoit les chansons comme des caresses sonores élégantes et sensuelles. Mais quelques morceaux plus orchestrés et enlevés ("Enola Gay", "Litanie") témoignent d'une veine pop-rock qui fait mouche en permettant à ce disque d'une originalité affirmée d'échapper à toute uniformité *("Première Mue", Iris Music/ KNT ✆ 01.46.59.04.04, distribution Harmonia Mundi).*

Depuis six ans, **Little Green Fairy** entretient avec brio la tradition d'un rock anglophone sauvage et trépidant qui doit autant aux Stooges qu'à leurs déclinaisons australiennes. Le troisième album de ce trio sétois est une impeccable démonstration de force qui a été produite par un maître en la matière, le redoutable Lucas Trouble dans son Kaiser Studio. Mur de son, guitares incandescentes, voix insinuante et très classe qui évite le piège de l'éructation habituelle dans ce genre d'exercice : victoire par KO en douze morceaux et trente-sept minutes *("Stuck Out Of Time", Nova Express Records ✆ 03.85.87.11.89).*

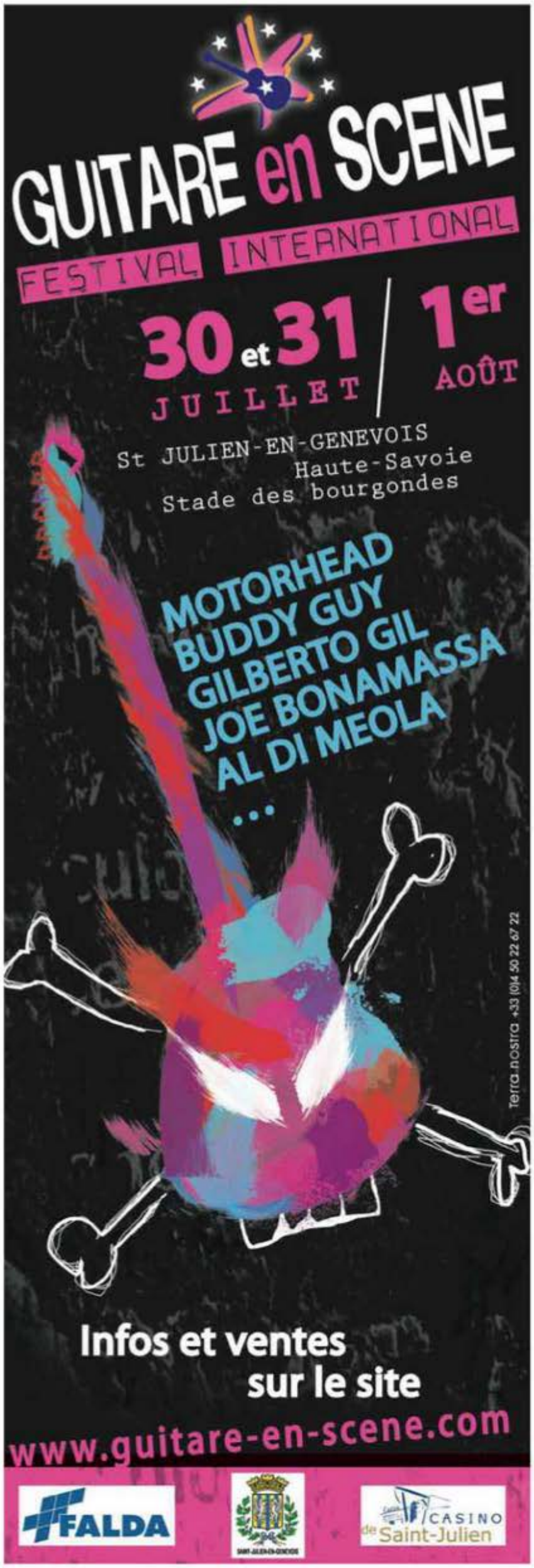
projets communs et l'apparition régulière de groupes plus ou moins éphémères qui fédèrent des musiciens issus de différentes mouvances, comme c'est le cas de l'un des huit sélectionnés du mois parmi les quarante-six envois de disque à la rédaction.

Les cinq Parisiens de **Dynamo Code** sortent après deux ans d'activité un premier essai qui annonce d'office la couleur en partant sur les chapeaux de roue du côté de l'excès sonore et du déferlement de guitares. S'ils se sont inspirés du stoner rock des années 90, ils se vautrent avec délice dans un rock metal impulsif qui ne lésine pas sur les riffs, mais ne rechignent pas à titiller quelques mélodies planantes sans se départir de leur parti pris anglophone *("The Burglary", Dynamo Code ✆ 06.21.32.26.60, distribution Musicast).*

"Punk's not dead", affirme haut et fort le premier album de **No Bounds Tonight**. Ce quatuor de Mâcon l'a enregistré quelques mois à peine après sa formation et le sentiment d'urgence qui l'a impulsé s'entend bien à l'écoute. Surfant sur des compositions originales et une volonté anglophone affirmée, il constitue un festival de guitares saturées, de refrains rageurs et de rythmiques trépidantes, naviguant à vue entre punk et hardcore en se permettant quelques écarts folk-blues *("Rock'n'Roll HxC", NBT Records ✆ 06.17.96.50.84).*

Depuis près de dix ans, **Guerilla Fresca** transforme la campagne vendéenne en annexe sonore de la Jamaïque. Le second album de ce groupe de huit musiciens est en effet un manifeste chaloupé brassant ska, rocksteady et reggae avec un indéniable savoir-faire. La résolution francophone (dans la lignée de Sinsemilia) donne aux textes une dimension humaniste et sociale bien en phase avec le propos musical, la multiplicité des invités permet de varier sons et ambiances *("Ça Ira Mieux Demain...", GF Productions ✆ 06.20.39.41.16, distribution Mosaic Music).*

Le premier EP cinq-titres des Parisiens de **Juno Lips** retient d'emblée l'attention grâce au caractère offensif d'un electro-pop-rock bouillonnant et la recherche d'une véritable adéquation avec des textes qui bousculent et des voix différentes. Si cette volonté expérimentale ne parvient pas toujours à ses fins, elle réserve de bonnes surprises (telles que le savoureux "Allons Enfants") et témoigne d'une exigence novatrice loin des sentiers battus *("Mmix", LMG Productions ✆ 06.61.70.84.17).* ❑



PAR CHRISTIAN CASONI
PHOTO JEAN-PIERRE LELOIR

SONNY BOY WILLIAMSON II

Aleck Rice Miller

1908 ? (Mississippi) – 1965 (Arkansas)

En ce temps-là Rice Miller n'avait pas encore traversé l'Océan et ne s'était pas entiché de ces étranges petits pays tout maniérés. Il n'avait pas subjugué ces agrégats de jeunes caves, dans leurs théâtres tapissés comme des lupanars. Ni tourné avec ces blancs-becs qui jouaient les affranchis mais qui sentaient la gonzesse à plein nez. Comment s'appelaient-ils déjà ?
En ce temps-là, Miller n'avait pas encore aligné, chez Chess, les splendides 70 enregistrements qui signaleraient ce rastaquouère champêtre comme l'un des bluesmen les plus excitants de l'histoire, pas de Fred Below sur les gamelles, ni Muddy Waters, ni Buddy Guy en background. A vrai dire, Miller n'avait encore rien enregistré du tout. Pas avant 1951 chez Trumpet, le petit label de Jackson dont la responsable, Lillian McMurry, avait été abusée par le nom que Miller s'était indûment approprié. En ce temps-là, Rice Miller rodait tout juste ce surnom qu'il venait d'usurper : Sonny Boy Williamson. Il avait emprunté l'identité d'un seigneur de l'harmonica qui faisait les beaux jours du Bluebird, là-bas, à Chicago. Et ce temps-là, c'était l'année 1941.
Helena, Arkansas. Le Delta. L'Interstate Grocer Co perche dans un petit immeuble délabré sur Walnut Street. Au deuxième étage de cette masure : les studios de la KFFA, radio qui vient tout juste de se monter. Ce jour de 1941, deux Noirs abordent Sam Anderson, directeur d'antenne de la station.
Le premier est un harmoniciste de grande taille, trop sûr de lui, le second est un guitariste qui vient d'enregistrer quelques faces pour Bluebird. Ils s'appellent Rice Miller et Robert Lockwood, ils sont prêts à jouer gratos dans le poste si on les laisse annoncer les gigs qu'ils vont donner dans la région. L'antenne ne rayonne pas à plus de 50 miles, mais elle balaie la communauté noire la plus dense du pays. L'Interstate se demandait justement comment toucher cette clientèle et lui vendre sa farine King Biscuit. Miller et Lockwood ont la faconde et l'accent du coin. Ils obtiennent un quart d'heure de direct à 12 h 15, l'heure où les ouvriers agricoles des patelins alentour cassent la croûte. Ce quart d'heure publicitaire pour célébrer les vertus d'une farine devient tout de suite phénoménal, secoue cette sinistre bourgade de servitude qui a nom Helena, suscite quelques fameuses vocations et marque, en quelques années, la plupart de ceux qui se feront connaître sur le front du blues et du rock'n'roll.
1941 : du côté de Clarksdale, un loquedu surnommé Muddy Waters enregistre trois chansons du Delta sur la Martin acoustique que lui prête John Lomax.
1941 : du côté de Helena, Miller et Lockwood écrivent déjà le chapitre suivant. Ils jouent tous deux amplifiés et, quand ils seront rejoints par un batteur et un pianiste, la KFFA tiendra, avant tout le monde, le parangon de l'orchestre de blues qui fera florès à Chicago dix ans plus tard. Et l'Interstate imprimera la binette de Miller sur les sachets de Sonny Boy Corn Bread, la nouvelle denrée que la compagnie va mettre en circulation.
Rice Miller a multiplié les identités et mystifié sa date de naissance pour rendre plausible la supercherie de son nom d'artiste (il prétendait être né en 1897). Quel homme était celui qui profilait cette silhouette longiligne, comme échappée d'un vieux *medicine show* ? Il fut fermier jusqu'à trente ans.
Il mit un jour ses longues jambes en branle, lesquelles ne cessèrent de voyager que le jour de son trépas. Sonny Payne, légendaire animateur de la KFFA, salua sa disparition par cette épitaphe : "A *ma connaissance, il n'a jamais poignardé personne !*" (cité par Mark Humphrey).
Cette petite frappe irascible, perpétuellement méprisante, était un *entertainer* incroyable, un *harmo hero* capable de jouer sans les mains, soufflant des narines, exploitant les brèches d'une dentition mal soignée pour fumer son instrument comme un cigare, sans interrompre le shuffle qu'il avait entamé des deux mains. Un chant aux inflexions rurales, chevrotant, noueux, souple et humide. Attaques latérales. Ahans percutants de rock'n'roll. "Ninety Nine", "The Goat", "One Way Out"… Son harmonica, identique à la voix. Lapidaire. Tout en riffs et suspenses. Coups de serpe et ressacs rythmiques. A la fin de sa vie, Sonny Boy Williamson II enregistra en Angleterre avec Jimmy Page, Brian Auger & Trinity, plus deux saxophones. "Don't Send Me No Flowers". Qu'y a-t-il dans cette chanson ? Trente secondes d'harmonica à tout casser... Mais trente secondes durant lesquelles on touche le râle de la gorge, on entend sa bouche suinter comme une plaie et le sang battre ses joues. Miller ne jouait pas de l'harmonica, il jouait de la chair avec une impudeur presque embarrassante ! Jean-Jacques Milteau : "*Un mec qui se serait offert un violoncelle à 30 briques et qui aurait bossé dessus pendant 30 ans ne sortirait pas autant d'émotion que Sonny Boy sur un harmonica à 3 dollars.*" ❑

Photo Jean-Pierre Leloir

Pleyel, 18 octobre 1964

Cher Erudit...

Aleister Crowley

Cher Erudit, je rencontre souvent le nom d' ALEISTER CROWLEY dans mes lectures sur certains groupes rock, notamment Led Zeppelin. Je voudrais en savoir plus sur ce personnage.

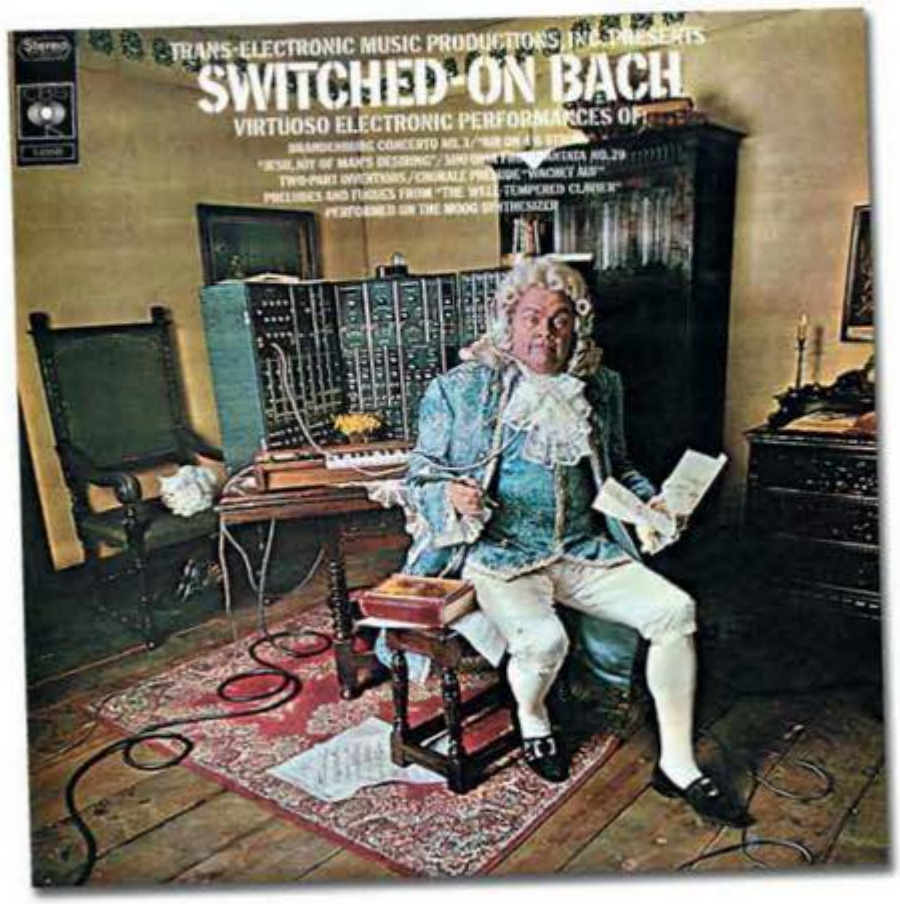
■ BENOIT *(courriel)*

Effectivement, on découvre des références à Edward Alexander *Aleister* Crowley chez de nombreux groupes de rock, principalement anglais. Son visage figure d'ailleurs sur la fameuse pochette de "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band" des Beatles (deuxième sur la rangée du haut en partant de la gauche, juste avant Mae West). Même si son implication dans l'occultisme et la magie a établi sa notoriété, Aleister Crowley est avant tout un écrivain, un poète et un expérimentateur en tout genre dont la vie vagabonde, aventureuse dans toutes les acceptations du terme et les textes ont fasciné une partie de la génération des sixties. Voici les grandes lignes d'une biographie complexe. Crowley, né le 12 octobre 1875 à Leamington Spa en Angleterre et surnommé *La Bête* par sa mère, est élevé dans une famille religieuse et sectaire, le forçant, en particulier, à apprendre intégralement la Bible, ce qui aura pour effet de lui faire prendre en horreur le christianisme et sa morale. Etudiant à Cambridge, il se passionne pour l'alpinisme, les échecs et la poésie tout en poursuivant une fréquentation assidue de prostitués hommes et femmes. C'est à cette époque qu'il plonge dans le mysticisme et l'étude de l'ésotérisme. Il se passionne également pour l'alchimie et intègre le Hermetic Order Of The Golden Dawn — Golden Dawn est également le nom du groupe psychédélique texan auteur du formidable "Power Plant" paru sur IA en 1967 — dans lequel il adopte le nom de Frater Perdurabo. Dans le même temps, Crowley commence son expérimentation des drogues et des substances hallucinogènes testant toute sa vie les effets de l'opium, de la cocaïne, du cannabis, de l'éther, de la mescaline, du peyotl et de l'héroïne, dont il deviendra accro, sans oublier l'alcool. Au début du 20e siècle, voyageant à travers le monde, il s'initie au yoga et aux religions orientales. En Egypte, il est confronté à des visions mystiques qui renforcent son implication dans la magie. Non seulement il rend compte de ses expériences dans les livres qu'il publie, mais il y élabore sa vision du monde et des théories ésotériques autour du Golden Dawn et de Thelema (adaptation moderne de l'abbaye de Thélème de Rabelais). "The Book Of The Law" ("Le Livre de La Loi" en français, paru en 1997 aux éditions du Camion Noir), "The Book Of Thoth" et "The Holy Books Of Thelema" en forment le noyau central, mais il écrit aussi des pièces de théâtre, de la poésie, des articles de journaux et des essais en faveur de la liberté sexuelle et de l'usage des drogues. Bien entendu, sa cosmologie personnelle mélange plus ou moins bien un grand nombre de concepts et ne se réduit pas à des pratiques de sorcier et de messe noire, l'aspect le plus spectaculaire d'une œuvre dans laquelle la vie, la pratique et la théorie sont indissociablement liées. Il se targue par ailleurs d'avoir une approche scientifique de la magie et de l'ésotérisme. Il meurt à Hastings, Angleterre, le 1er décembre 1947. Jimmy Page, le guitariste de Led Zeppelin, fut un des ses plus célèbres admirateurs, se procurant des objets rituels et des manuscrits. Il acquit même l'une des résidences de Crowley : Boleskine house, située près du Loch Ness en Ecosse, que l'on peut entrevoir dans le film "The Song Remains The Same". Mais, outre la chanson "Mr Crowley" d'Ozzy Osbourne sur l'album "Blizzard Of Ozz" en 1980, d'autres musiciens tel David Bowie revendiquent un lien fort avec le magicien philosophe, en particulier des groupes de hard rock, de metal et surtout de musique industrielle/ expérimentale : Iron Maiden, Ministry, Marilyn Manson, David Tibet et Current 93, Jaz Coleman (le chanteur de Killing Joke qui enregistra un album dans les pyramides égyptiennes), Genesis P-Orridge (aussi bien avec Throbbing Gristle qu'avec Psychic TV), Christian Death... Il faut bien reconnaitre que sa pratique et sa défense de la liberté et de l'ambivalence sexuelles ainsi que du recours aux hallucinogènes avaient de quoi séduire les rock stars.

Cher Erudit, pouvez-vous dresser un bref historique des instruments électroniques que sont le MOOG et le MELLOTRON ? Et d'ailleurs, quelles sont leurs différences ?

■ ETIENNE *(courriel)*

Le **Moog** doit son nom à Robert Moog (1934-2005), son inventeur, un ingénieur physicien qui avait d'abord monté une société de fabrication de Theremin, un instrument électronique à base d'oscillations par mouvement des mains sans contact, inventé en 1920 par le Russe Léon Theremin. A partir de là, dans les années 50 et 60, il va lui-même développer un



synthétiseur à oscillations et à modulation utilisant un système de boucles appelé aussi oscillateur contrôlé en tension (VCO en anglais). Bref, sous des tableaux remplis de fils et de boutons, est placé un clavier qui contrôle l'ensemble. Grâce à la réduction des formats permise par la transistorisation, l'objet devient plus facilement accessible et manipulable. En octobre 1964, est présenté un prototype. Les premiers concerts de musique électronique avec un Moog ont lieu l'année suivante. C'est également en 1965 que sont vendus, en tout petit nombre, les premiers exemplaires, notamment au groupe de rock psychédélique Lothar And The Hand People (Lothar étant le surnom d'un Theremin). La véritable percée publique intervient pendant le festival de Monterey Pop en juin 1967 lorsque Beaver & Krause font une démonstration des possibilités de l'instrument qu'ils avaient acquis en 1966, suscitant immédiatement l'intérêt de formations telles que les Byrds, le Jefferson Airplane et les Doors. Même si les utilisations de l'instrument se multiplient à la fin de l'année 1967, 1968 sera la grande année du Moog, elle voit d'une part, la sortie du coffret "The Nonesuch Guide To Electronic Music" (Nonesuch US 68) par Beaver & Krause qui contient deux disques et un livret sur le fonctionnement et la pratique du Moog et d'autre part, l'immense succès commercial du "Switched-on Bach" (Columbia US 68) par Walter (qui deviendra Wendy) Carlos. Le "Pop Corn" de Gershon Kingsley sur l'album "Music To Moog By" (Audio Fidelity US 69) est une autre composition marquante. Le nom de Kingsley est associé à celui de Jean-Jacques Perrey, le duo franco-allemand ayant enregistré plusieurs albums de musique électronique dont "The In Sound From Way Out !" (Vanguard US 66) et "Kaleidoscopic Vibrations : Spotlight On The Moog" (Vanguard US 67). De son côté, en France, Jean-Jacques Perrey avait expérimenté les possibilités d'un précurseur du Moog, l'Ondioline, clavier inventé en 1941 et pourvu d'un système de tubes vides lui permettant d'imiter un grand nombre d'instruments et de produire des sons inédits. En 1951, Perrey en joue sur le titre "L'Ame des Poètes" de Charles Trenet, puis en 1959 pour la BO du film "La Vache Et Le Prisonnier". Dans le domaine rock, le claviériste, guitariste et chanteur Al Kooper en fait des démonstrations éblouissantes sur des disques du Blues Project, de Blood Sweat & Tears et surtout sur le magnifique "His Holy Modal Majesty" extrait de l'album "Super Session" avec Mike Bloomfield et Stephen Stills (Columbia US 68). A partir du milieu des années 60, Perrey, qui travaillait aussi beaucoup sur les loops et les traficotages de bandes, se lance sans restriction dans l'exploration de la palette sonore du Moog comme le montrent ses albums solo dans un registre pop, voire ambient : "The Amazing New Electronic Pop Sound of Jean-Jacques Perrey" (Vanguard US 68), "The Happy Moog" (Pickwick US 69), "Mood Indigo" (Vanguard US 69) et un certain nombre de productions dans la série des effets sonores sur Montparnasse 2000, en France, comme "Mood Expressions", etc. Autre succès considérable pour ce type de musique entre expérimentation et pop : "Zero" (Embryo US 71) du Tonto's Expanding Head Band, Tonto étant le nom d'une variante du Moog de taille impressionnante.

En 1971, l'arrivée sur le marché d'un **Minimoog** popularise encore plus l'instrument en facilitant son transport et, en conséquence, son utilisation sur scène. Les formations de rock progressif vont d'abord profiter de cette innovation à la suite de Jan Hammer (Mahavishnu Orchestra), de Keith Emerson (Emerson, Lake & Palmer) et de Rick Wakeman (Yes). Par la suite, Kraftwerk, Georgio Moroder, le pape allemand du disco, Frank Zappa, Pink Floyd, Gary Neuman, Devo, Funkadelic, entre autres, recourront à son usage. Plus tard The Cure, Coldplay, Brian Eno, Muse, Radiohead... feront partie des adeptes, sans compter les DJ, les samples et la techno.

Le **Mellotron**, qui n'est pas un synthétiseur, est conçu au début des années 60 en Angleterre, et se présente sous la forme d'un orgue, d'un clavier polyphonique fonctionnant sur la base d'échantillonnages de bandes magnétiques. Il offre ainsi une large palette de sons, du clavecin à l'orchestre à cordes. Si une première version du Mellotron apparaît sur le marché en 1963, il intègre le monde du rock et du blues en 1965 sur l'album "There's A Bond Between Us" (Columbia UK 65) de l'organiste Graham Bond et de sa Graham Bond Organization dans laquelle figurent Jack Bruce et Ginger Baker. De son côté, le pianiste et chanteur Mike Pinder, qui a travaillé dans l'usine de Streetly Electronics, le fabriquant de Mellotron, introduit l'objet dans son groupe, les Moody Blues. Ces derniers en feront l'instrument principal de leur album "Days Of Future Passed" (Deram UK 67) et des suivants. Pinder le fait également découvrir aux Beatles avec pour résultat le single "Strawberry Fields Forever" sorti en février 1967. Plus encore que le Moog, le Mellotron va devenir l'instrument de prédilection d'une bonne partie de la vague progressive du début des années 70, notamment King Crimson, Yes, Genesis, Traffic, Pink Floyd, Procol Harum, etc, mais d'autres groupes s'y mettent aussi comme les Rolling Stones, les Pretty Things ("SF Sorrow", Columbia UK 68), les Zombies ("Odessey And Oracle", CBS UK 1968), David Bowie...

Le Mellotron ne sera jamais abandonné, revenant dans les années 80 avec Orchestral Manœuvre In The Dark, XTC, IQ, Marillion... et continuant sa carrière actuellement à travers les compositions de U2, Smashing Pumpkins, Primus, Nine Inch Nails, Spock's Beard, Radiohead, Porcupine Tree, Flaming Lips... ❑

Le film du mois

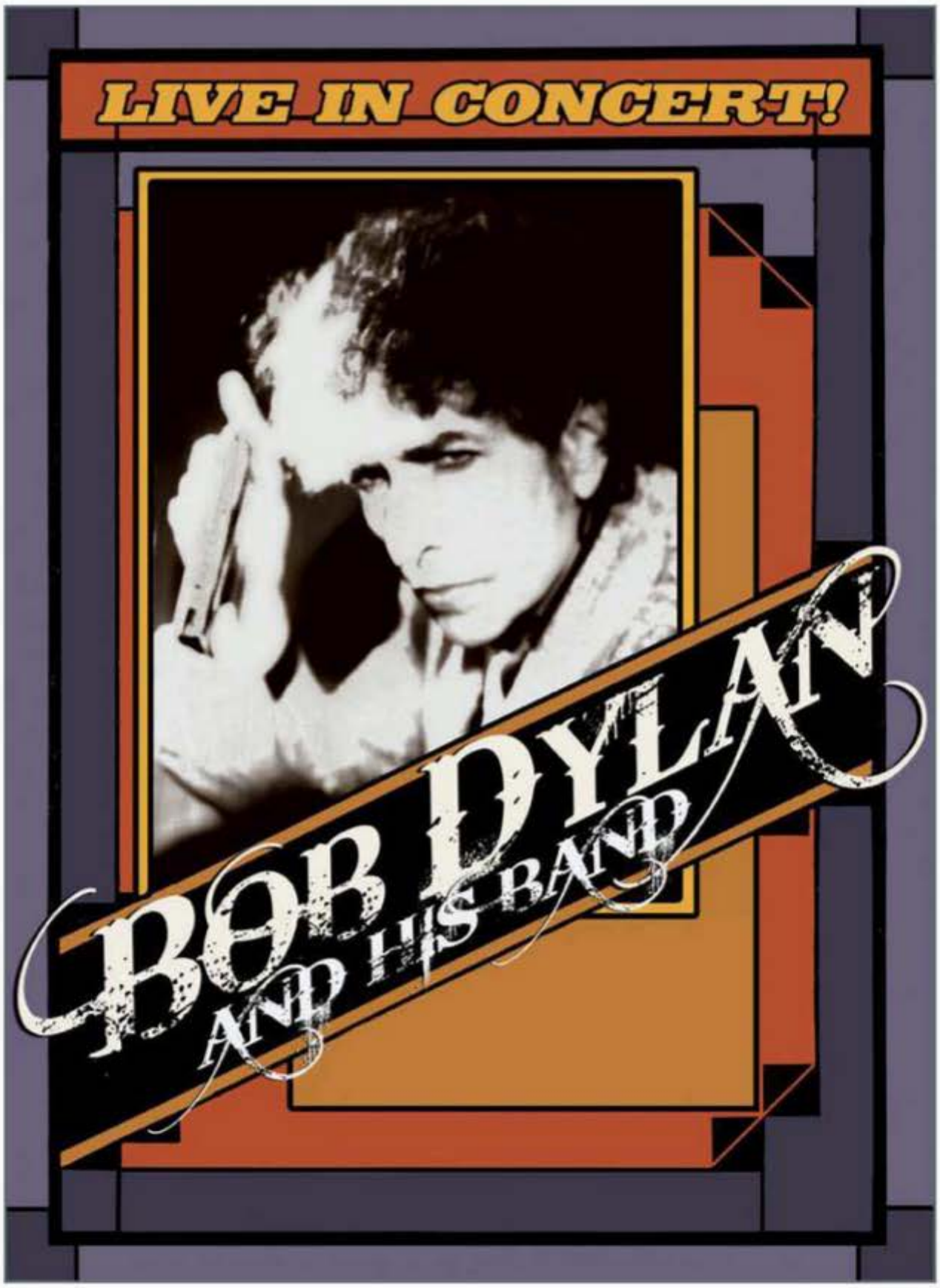
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Frime innée

When You're Strange de Tom DiCillo

On peut se demander pourquoi il n'y a pas eu de tonnes de biopics sur les chanteurs de rock cultes. Probablement parce qu'ils sont aussi acteurs dans l'âme et qu'on ne verrait personne d'autre qu'eux-mêmes pour interpréter leurs propres rôles. D'autant que la plupart ont eu une petite carrière ciné avec quelques films marquants. Voir David Bowie dans "L' Homme Qui Venait D'Ailleurs" de Nicolas Roeg, John Lennon dans "Comment J'Ai Gagné La Guerre" de Richard Lester ou Mick Jagger dans le mythique "Performance" de Donald Cammel qui vient de ressortir en salles. Jim Morrison — sauf erreur ou film vraiment obscur — n'aura donc été personnifié qu'une seule fois au cinéma. C'était en 1991, par Val Kilmer dans le biopic psychédélique des "Doors" mis en scène de manière épileptique — c'est sa marque de fabrique ! — par Oliver Stone. Il est donc fort probable que si Jim Morrison n'avait fini ses jours à 27 ans au Père Lachaise — il a vécu moins que le Christ mais plus que James Dean — il aurait été récupéré manu militari par Hollywood. Sa filmographie comme acteur se limitant (pour raison de mort avancée) à deux apparitions dans des pelloches expérimentales quasi inconnues. En 1965 dans "Induction", film d'étudiant réalisé par son complice des Doors Ray Manzarek puis, en 1970, dans l'étrange "HWY : An American Pastoral" de Paul Ferrara, étrange essai de 45 minutes financé par Morrison lui-même et dans lequel il joue un homme errant dans un désert à la recherche de son moi. Des images à l'ambiance pré-jimjarmuschienne qui laisse présager que le chanteur, très impliqué sur le ton mélancolico-libertaire de ce film *out of this world,* aurait pu devenir cinéaste comme il en avait l'intention après être sorti de l'UCLA, célèbre école de cinéma de Los Angeles. Ces images de Morrison confronté au sable, aux grands espaces et au soleil, Tom DiCillo les a récupérées pour les glisser de manière métronomique dans son "When You're Strange". Réalisateur culte du cinéma indépendant américain qui avait transformé le jeune Brad Pitt en un ersatz langoureux de Ricky Nelson dans son premier long métrage ("Johnny Suede"), DiCillo a toujours voué une passion immodérée pour le rock tout en restant fasciné par les aléas du star system et de la célébrité. La preuve avec "When You're Strange", où il s'intéresse au cas Morrison (et des Doors, tant qu'on y est !) via un magnifique documentaire à la fois didactique, poétique et enlevé et entièrement constitué d'archives du groupe tournées entre 1966 et 1971. Des images parfaitement agencées pour que le spectateur puisse slalomer entre les excès de *Big Jim* (drogue, alcool, révolte, doutes), sa passion pour la musique, sa liberté de création, sa volonté instinctive d'aller contre l'ordre établi et sa frime innée. Bref, tout ce qui fait le rudiment des tables de la loi du rock ! Mais là où "When You're Strange" est impressionnant, c'est dans l'accumulation des images retrouvées. Comme si Morrison avait été filmé 24 heures sur 24 dans les dernières années de sa vie. Comme s'il était coincé dans une Ferme Célébrité perpétuelle à une époque où les caméras DV n'existaient pas encore. Tom DiCillo navigue avec aisance en montrant successivement des portraits intimes du groupe, les frasques multiples d'un Morrison qui s'englue dans son cabotinage et ses poses pour créer son statut de rock star et des bouts de concerts homériques où le chanteur se roule par terre, se laisser tripoter par ses fans sans sourciller et aurait même tenté de montrer sa bite, ce qui lui vaudra quelques problèmes avec les autorités de l'Oncle Sam. Occasion pour DiCillo de dresser également un constat historique d'une Amérique en déliquescence, toute paumée qu'elle est entre la guerre du Vietnam, la liberté sexuelle de plus en plus envahissante et l'envie soudaine et utopique d'une liberté absolue qui, comme chacun sait, finira par pourrir dans l'œuf. Particulièrement bien siamoisée aux images, la voix off de Johnny Depp (... qu'on verrait d'ailleurs bien un jour entrer dans la peau tannée et l'âme déchirée de Jim Morrison) raconte ces changements de mœurs au rythme des excès et des chansons d'un Morrison tour à tour allumé, sincère, angoissé, impliqué, déchiré et frondeur. On comprend encore plus, après la vision de "When You're Strange", qu'il soit devenu un des plus grands mythes rock du 20e siècle *(en salles le 9 juin).* ❑

Un concert événement avec Nostalgie.



DeBonneville-Orlandini

Venez assister à la tournée Bob Dylan du 20 juin au 1er juillet

Le 20 juin à Lyon - Le 22 juin à Nice - Le 23 juin à Marseille
Le 28 juin à Carcassonne - Le 29 juin à Bordeaux - Le 1er juillet à Nantes

NOSTALGIE
LA LEGENDE

Retrouvez toutes nos webradios sur nostalgie.fr

Taxi-brousse

Prince Of Persia : Les Sables Du Temps

Comme tous les jeux vidéo adaptés au cinéma, "Prince Of Persia" déçoit. Principalement pour la même raison : le manque d'interactivité avec le spectateur. Ce qui en soi est normal, puisque c'est un film ! On fait alors fi des rapports entre les pixels du jeu et les grains de la pelloche pour s'accrocher au résultat cinématographique : mise en scène, scénario, acteurs. Mais là aussi, le bât blesse. Car "Prince Of Persia" a le goût vieillot et l'énergie mollasse de certains vieux films d'aventure kitsch des sixties aujourd'hui oubliés. Genre "Sinbad Contre Les Sept Sarrasins" ou "Antar Au Pays Des Romains". Un conte arabisant truffé d'images d'Epinal jusqu'à la garde (belle princesse, force du mal, dague magique, vil félon, héros valeureux), où chaque comédien semble caricaturer son rôle (Jake Gyllenhaal en prince bellâtre avec trois couches de fond de teint sur la tronche, Ben Kingsley en traître adipeux et grimaçant) et où certains plans ont été visiblement *matrix-isé* en postproduction pour booster la mise en scène impersonnelle de Mike Newell, vieux routier de Hollywood condamné aux films de commande ("Harry Potter 4"). Trop chaste, jamais violent, ni *adrénalysant*, destiné à tous les publics dans le sens le plus large du terme, "Prince Of Persia" ressemble plus à une adaptation du jeu sous sa première version de 1989 là où on aurait aimé un équivalent fun de la PlayStation 3 *(en salles le 26 mai)*.

Prince Of Persia

Infectés

Trois semaines avant "The Crazies" (voir critique ci-après), voici que sort en salles un autre film d'*infectés*. A croire que c'est la saison. A croire que les derniers virus (vache folle, grippe porcine, H1N1 et compagnie) ont été jusqu'à traumatiser Hollywood. On suit donc la fuite de quatre jeunes gens tentant de trouver refuge du côté de la mer après qu'un virus mortel a envahi la planète. Un synopsis rebattu vu dans 10 000 films d'horreur mais que le duo de frangins Alex et David Pastor tente de contrer en insistant davantage sur une tension psychologique ambiante. Du genre : *comme mon frère est contaminé, aurais-je l'audace de l'exterminer avant qu'il ne me refile ses miasmes mortels ?* A cet égard, "Infectés" est un peu plus réussi que "The Crazies" puisque l'on ressent, mais par moments seulement, une certaine compassion pour les personnages. Le sujet n'étant vraiment pas original, on a également du mal à rester constamment accro à ce road movie horrifique, certes désenchanté et nihiliste, mais pas assez trépidant pour tenir en haleine *(en salles le 26 mai)*.

Infectés

The Crazies

En 1973, cinq ans après avoir réalisé sa cultissime "Nuit Des Morts Vivants", George A Romero tournait le méconnu "The Crazies", sorti dans quelques salles de la province française sous le titre absurdement débile "La Nuit Des Fous Vivants" (puisque si on est fous, on est forcément vivants !). Des habitants d'une petite ville de Pennsylvanie sont poursuivis par l'armée après être devenus de dangereux sociopathes suite à une contamination par un virus bactériologique. Les fans du réalisateur — qui a refait mieux depuis ("Zombie", "Le Jour Des Morts Vivants") — reconnaissent tous les défauts (manque de rythme, pâtés de dialogues abscons) de ce film tourné sans grands moyens. Pourtant, avec le temps, "The Crazies" a pris une certaine patine. Notamment dans son côté documentaire pris sur le vif qui faisait déjà l'efficacité de certaines séquences de "La Nuit Des Morts Vivants". Mais, surtout, "The Crazies" a maintenant le goût d'un chef-d'œuvre en comparaison de son remake anémié ou le réalisateur Breck Eisner raconte la même histoire vu cette fois du côté des survivants et non de l'armée. "The Crazies" version 2010 cumule les effets chocs sonores dignes des pires films d'horreur des années 80. Du genre : coups de synthé tous les trois plans histoire de faire sursauter facilement le spectateur. Quant au reste, ce n'est pas mieux : les personnages n'ont rien à défendre d'autre que leur propre peau, comme dans un jeu vidéo basique et font face à certains contaminés indécis qui se comportent un coup comme des zombies décatis, et un autre coup comme des personnes normales. N'importe quoi ! Sans compter des acteurs au charisme de coussin mort, dont Timothy Oliphant, révélé dans la série "Deadwood", devenu depuis l'un des acteurs les plus transparents de Hollywood. Mais comme "The Crazies" a rapporté trois fois sa mise au box-office américain, ce nouveau metteur en scène sans âme et sans point de vue a été contacté pour *remaker* deux autres classiques du cinéma de genre : "Chromosome 3" de David Cronenberg et "New York 1997" de John Carpenter. L'aseptisation est en marche *(en salles le 9 juin)*.

The Crazies

Air Doll

Il existe au moins deux films où le héros trouve un palliatif à sa solitude amoureuse en entretenant une liaison avec... une poupée gonflable ! C'était le cas de Michel Piccoli en 1974 dans le formidablement barré "Grandeur Nature" de Luis Garcia Berlanga, puis, en 2002, d'Albert Dupontel dans "Monique" de Valérie Guignabodet, plate comédie de mœurs où l'aspect sulfureux de la situation était effacé au profit de la comédie de mœurs pro-TF1 prime time.

"Air Doll" du Japono-Asiato-Nippon Hirokazu Kore-eda a un peu le goût et l'odeur de ces deux films. Mais avec une étrangeté plus appuyée puisque la poupée gonflable dont un jeune homme s'entiche prend peu à peu vie tout en découvrant les sentiments humains. Occasion pour le metteur en scène de dresser une parabole sur la solitude urbaine dans un Tokyo déshumanisé et de poser des questions existentialistes sur la perte d'identité et la foi en l'amour. Découvert au festival de Cannes l'an dernier, "Air Doll" avait beaucoup intrigué même si on lui reprochait d'être un peu longuet. Or, le film sortant dans une version raccourcie de 15 minutes, on pourra sans doute mieux apprécier les charmes de son étonnante interprète, la mignonnette Coréenne Bae Doo-Na qui navigue avec aisance, audace et mélancolie, de son statut de poupée de plastique à celui de femme faite de sexe et de chair *(en salles le 17 juin)*.

Un Transport En Commun

Une comédie musicale franco-sénégalaise de 48 minutes ! Tel est le statut d' "Un Transport En Commun", qui a fait littéralement fondre l'auteur de ces lignes. Non pas que le film soit exceptionnel, mais il est, de loin, le meilleur de la rubrique de ce mois. Très inspiré par les films de Jacques Demy — on pense pas mal aux "Demoiselles De Rochefort" — "Un Transport En Commun" suit, en chants et danses, la destinée et le quotidien de quelques passagers voyageant en taxi-brousse entre Dakar et Saint-Louis. A travers une naïveté ambiante totalement assumée et une sympathie constante et jamais forcée pour des personnages qui semblent tous porter un bout de paradis dans leur âme, "Un Transport En Commun" donne du baume au cœur et aux tripes. Même si la réalisatrice Dyanne Gaye parle, en deuxième couche, de la dure réalité du pays (l'extradition forcée de milliers de Sénégalais pour un espoir de vie meilleure), son film n'est ni larmoyant, ni didactique, ni même compassionnel. Certes, les chorégraphies sont loin d'être aussi fluides que chez Jacques Demy ou Vincente Minnelli, certes les acteurs (presque tous des non professionnels) n'ont pas de talents vocaux hors du commun, mais le film, avec ses relents d'espoir amoureux et ses apartés musicales entraînantes, offre sourire, soleil et enchantement. Et par les temps qui courent, ça fait un bien fou (*en salles le 17 juin*).❑

Un Transport En Commun

Air Doll

Belge de fer

Hi, Mom !

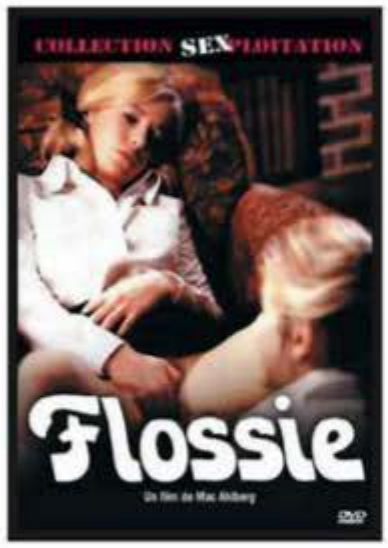
Carlotta

Avant de devenir l'acteur fétiche de Martin Scorsese, Robert De Niro était celui de Brian De Palma. C'était dans la seconde moitié des années 60. Les deux hommes, encore loin d'être célèbres et adulés, faisaient partie d'une mouvance cinématographique qu'on appellera plus tard le Nouveau Hollywood. Ensemble ils tournèrent trois films d'auteur engagés et semi expérimentaux destinés à roder jeu d'acteur et filmage non académique. Après "The Wedding Party" et "Greetings", les deux De (Niro et Palma !) se retrouvent donc en 1970 pour le très curieux "Hi, Mom !", satire déjantée sur l'Amérique de l'époque où le réalisateur évoque entre autres la guerre du Vietnam, la libération sexuelle et les émeutes de Watts à travers les pérégrinations d'un cinéaste en herbe (De Niro) qui se cherche à travers son art. Brouillon, provo, truffé de citations au cinéma qu'il aime (dont Godard et, évidemment, Hitchcock), "Hi, Mom !", tout bordélique qu'il soit, montrait déjà qui était vraiment De Palma. En l'occurrence un cinéaste engagé très au fait des tares de son pays — il le prouvera encore en 2007 avec "Redacted" sur le conflit irakien — et, surtout, un metteur en scène ultra voyeuriste comme il le montrera beaucoup mieux par la suite dans une bonne partie de sa filmographie (voir son chef-d'œuvre "Phantom Of The Paradise"). Quant à De Niro, en totale roue libre, il montrait déjà avec ce personnage de cinéaste cinglé les prémices psychotiques du Travis Bickle de "Taxi Driver". Un film séminal en quelque sorte.

La Malédiction D'Arkham

Sidonis

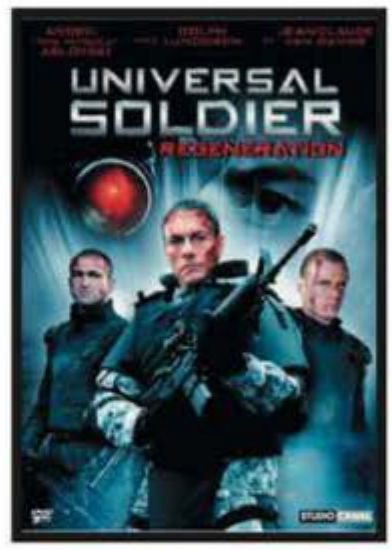
Francis Coppola, James Cameron, Jack Nicholson, Joe Dante... beaucoup d'acteurs et de cinéastes réputés aujourd'hui à Hollywood ont fait leurs armes comme assistant-réalisateur, scénariste, second rôle ou monteur chez Roger Corman, roi de la série B qui a littéralement inventé le cinéma d'exploitation dans les années 50-60. Bien qu'il ait produit et distribué pas loin de 400 films, Roger Corman, 84 ans depuis le 5 avril dernier, a eu aussi son âge d'or en tant que metteur en scène quand il fit de magnifiques adaptions des romans d'Edgar Poe. En 1963, un peu lassé de s'attaquer en boucle aux bouquins de l'écrivain drogué et alcoolique, Corman décide de s'intéresser au cas Lovecraft, autre romancier timbré dont les écrits étaient réputés inadaptables (*"Il vit l'innommable et s'évanouit"* — car, effectivement, comment rendre l'innommable à l'écran ?). En utilisant son décorum habituel (brouillard, maisons gothiques, couleurs criardes), Corman réussit pourtant son coup avec "La Malédiction d'Arkham" inspiré de la nouvelle "L'Affaire Charles Dexter Ward" et qui retrace une histoire de sorcellerie et de possession diabolique sur fond de sacrifices rituels. Considéré comme étant la première et la meilleure des rares adaptations cinés de Lovecraft, le film réussit habilement à dépasser son statut de simple série d'épouvante. Car, comme le précise Stéphane Bourgoin dans sa bio consacrée au metteur en scène/ producteur culte : *"Corman réussit à capter cette sensation d'horreur cosmique des dieux anciens, attendant qu'on leur ouvre à nouveau les portes de la terre."*



Flossie

Bach Films

Si on s'amuse un jour à scruter les génériques de films aussi différents que "Flic De Beverly Hills 3" ou "Re-Animator", on verra apparaître le nom d'un certain Mac Ahlberg comme directeur de la photographie. Or, s'il a signé les images de près de 70 films, du blockbuster anémié à la série B d'horreur culte, ce chef opérateur/ réalisateur suédois est surtout connu des cinéphages érotomanes pour avoir participé à la libération sexuelle sur grands écrans. Et ce en signant, entre les années 60 et 70, une dizaine de films très canaillous (comme dirait Darry Cowl) dont certains sont devenus cultes. C'est le cas de "Flossie", adaptation d'un roman classique de la littérature suédoise, qui suit les différentes étapes sexuelles d'une jeune nymphette de 17 ans (masturbation, attouchements lesbiens et, enfin, dépucelage par un diplomate cool en mission à Stockholm !). Centré sur la plastique très Lolita de sa magnifique actrice principale (Marie Forsa) qui devint culte avec ce film avant de disparaître dans la nature, "Flossie" sortit en France trois ans après sa réalisation au moment où le cinéma porno venait d'envahir les écrans. Du coup, le distributeur crut bon de se livrer à une pratique très courante à l'époque : glisser quelques minutes de séquences hard au milieu de scènes de cul softs, mais interprétées par d'autres bouches et d'autres sexes que celui de la divine Marie Forsa. Bach Film, réputé pour sa méticulosité cinéphagique, propose le film dans les deux versions.



Universal Soldier : Regénération

Studio Canal

A ma droite, Jean-Claude Van Damme, dit le Belge de Fer. L'homme qui peut plier une frite en deux entre son pouce et son index sans serrer les dents. A ma gauche, Dolph Lundgren, dit le Suédois de Marbre. L'homme qui peut catcher avec un saumon mort mariné à l'aneth sans froncer les sourcils. Il y a un peu plus d'une décennie, Van Damme et Lundgren tournaient encore dans des films qui sortaient et cartonnaient en salles. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les deux as du cassage de vertèbres alignent désormais leurs trois films de série Z annuels qui débarquent directement en DVD. Or, en 1992, Dolphounet et Jean-Claudounet chéris s'étaient retrouvés face à face dans leur plus gros succès au box-office : "Universal Soldier" qui avait pour lui une certaine classe destroy. Et puis voilà que dix-huit ans après, débarque "Universal Soldier : Regénération", suite tardive et fauchée qui marque les retrouvailles des deux musculeux. Ils rendossent ici leurs costards étriqués et poussiéreux d'hommes de guerre bioniques pour aller contrer une armada de gars robotisés ayant pris d'assaut le site de Tchernobyl pour y déclencher un nuage radioactif mortel. Ouaaah, le pitch ! Gunfights hystériques et bastons cartoonesques s'accumulent dans une telle indifférence que certains pourraient trouver plus d'entrain à regarder la mire de FR3 Marseille. N'empêche que si on a grandi avec leurs films de castagne, on ne peut s'empêcher d'avoir une certaine compassion nostalgique envers les deux comédiens qui, avec ce petit revival, rappellent le bon vieux temps des salles de quartiers et des cassettes VHS. *Sortez la Kro et les pizzas !* ❑

Le Crédit Mutuel donne le LA

13>17 JUILLET 2010

FRANCO FOLIES La Rochelle

BILLETTERIE
francofolies.fr
cultura.com
digitick.com

M
PHOENIX
BB BRUNES
JACQUES DUTRONC
VANESSA PARADIS
ALAIN SOUCHON
FÉFÉ
CHARLOTTE GAINSBOURG
EIFFEL
WAX TAILOR
GAD ELMALEH
PONY PONY RUN RUN
DOMINIQUE A
TÉTÉ
EMILIE SIMON
HINDI ZAHRA
GAËTAN ROUSSEL
DIAM'S ...

PLUS DE 130 CONCERTS

www.francofolies.fr 05 46 50 55 77

En collaboration avec LA CHARENTAISE et avec le soutien de l'ADAMI, la CNV, la PCR, la SACEM

FRANCOFOLIES SAS au capital de 37 000 € - RC La Rochelle B7 B 124 - SIRET 341 107 770 00066 - code APE 9334 - LICENCE D'ENTREPRENEUR DU SPECTACLE (1er, 2e et 3e catégories N°144 481, 144 482 et 144 483)

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

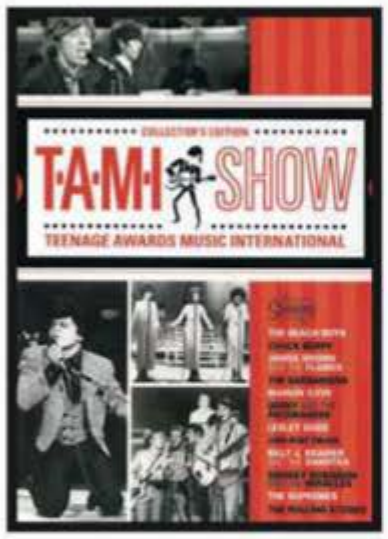
A tomber

The Rolling Stones
"Stones In Exile"
Eagle/ Naïve

Mick Jagger n'a jamais été intéressé par le fonds de catalogue des Rolling Stones. Et pour cause. Selon lui, et on peut le croire sur parole lorsqu'il s'agit d'argent, à cause de contrats scélérats comme les maisons de disques en faisaient signer aux artistes dans les années 60 et 70, et une crapule de manager à la pipe récemment cassée, l'exploitation de certains vieux albums du groupe ne lui aurait jamais rapporté assez. Et donc, pourquoi se décarcasser pour les revendre ? On imagine que le nouveau deal d'exploitation de ces disques, mythiques pour la plupart, par Universal, doit être un peu plus favorable aux Stones puisque les trois membres historiques encore en activité, ont autorisé Stephen Kijak à compiler les images d'archives se rapportant à l'enregistrement d' "Exile On Main St", pour en faire ce film *direct to DVD* qui sera projeté à Cannes, pendant le prochain festival, et en leur présence. On ne s'étonnera pas que Jagger, réputé pour avoir l'œil partout, ait fait appel à ce cinéaste américain dont il pourrait être le père. En effet, c'est ce même Kijak que David Bowie, en tant que producteur exécutif, a sollicité au début des années 2000 pour réaliser "Scott Walker : 30 Century Man", le très beau documentaire sur le chanteur dont les quatre premiers albums, numérotés, ont influencé plusieurs générations de musiciens. Certainement admiratif du boulot de Kijak, Jagger l'a laissé monter avec Ben Stark une impressionnante collection de séquences tournées à l'époque de l'enregistrement, et quelques autres plus récentes. Dans le genre, les amateurs apprécieront sûrement, le passage où Jagger et Charlie Watts retournent aux Olympic Studios de Londres, où certaines séances de ce qui allait devenir un double album, ont été enregistrées. Bien sûr et même si, loin s'en faut, toutes les chansons du disque n'y ont pas été mises en boîte, l'essentiel de "Stones In Exile" se déroule à Nellcôte, superbe villa située sur la Côte d'Azur (Villefranche-sur-Mer), louée par Keith Richards en 1971. Chassés de chez eux par le FISC anglais, les Stones, bon gré mal gré, y ont trouvé refuge pour essayer d'enregistrer, avec leur studio mobile installé dans la cave, de quoi étoffer le dixième album de leur carrière, dans des conditions de bordel intense. Avec femmes et enfants, entouré de faux amis et de vrais dealers, mal secondé par des musiciens et des techniciens qui ont presque tous succombé au style de vie fellinien imposé par le maître des lieux, lui-même accro à l'héroïne (son subterfuge pour échapper aux diverses formes que l'oppression d'être un Rolling Stones prenait), le groupe a passé six mois sur des bribes de nouveaux titres avant de décider d'aller terminer le disque à Los Angeles. Malheureusement, et parce qu'il a été particulièrement nébuleux, on ne voit pour ainsi dire aucune séquence de l'enregistrement des chansons dans ce documentaire qui s'appesantit surtout sur la panique cool qui régnait à Nellcôte, et vaut par les commentaires des survivants (tous sollicités, de Mick Taylor à Billy Wyman, en passant par le saxophoniste Bobby Keys et feu Jimmy Miller, le producteur) et des photographies à tomber. Logiquement, l'essentiel d'entre elles provient des archives de Dominique Tarlé, le photographe français *autorisé* par le groupe durant cette période, dont certains clichés sont bien connus des lecteurs de ce journal, mais Ethan Russell et Jim Marshall ont également fourni de belles images. Comme toujours dans ce type de documentaire, quelques personnalités triées sur le volet y vont de leurs interventions assez dispensables. Dans la série *défonçons les portes ouvertes*, Sheryl Crow, Benicio Del Toro, Will.i.a.m, Martin Scorsese ou Jack White, luxueux faire-valoir, n'interviennent que pour dire à quel point les Stones sont fantastiques, que le rock'n'roll, ce n'est pas de tout repos et qu' "Exile On Main St" est un grand disque. Ironie du temps qui n'est pas à ça près, on ne manquera pas de remarquer que cet album foutraque, sans direction musicale, assemblage de chansons balancées à tous les vents, et qui a laissé la presse anglo-saxonne dubitative à sa sortie, est qualifié aujourd'hui de chef-d'œuvre. Par les amateurs du groupe, mais pas seulement. Jagger lui-même, qui a démoli l'album en interview jusqu'à la moitié des années 2000, en parle ici avec des grelots dans la voix. Pas question d'oublier que pour couronner le tout, une réédition avec titres bonus sera publiée avant l'été. Quoi qu'on pense de la qualité intrinsèque de ce disque paru entre "Sticky Fingers" et "Goat's Head Soup" (dont plusieurs chansons ont autrement marqué les esprits), "Exile..." est bien la preuve que la débâcle peut mener à tout (surtout lorsqu'elle est financée par on ne sait qui...) et que sur ce coup-là, le vrai génie des Stones est d'avoir réussi à pondre un album de cette teneur dans des conditions pareilles. Comme toujours chez Eagle, qui distribue le DVD, la section bonus est bardée d'interviews complémentaires, mais la visite de Stargroves, résidence de Mick Jagger au début des années 70, nichée dans la campagne anglaise, où a été enregistrée une partie des séances initiales, avec Charlie Watts, en costume trois pièces sur ses talons, en est indéniablement le temps fort. L'étincelle qui brille dans l'œil du batteur lorsqu'il regarde le boss parler en dit long sur la relation qui unit ces gens-là. Que des Stones puissent se retrouver dans une même pièce, près de cinquante ans après leurs premiers méfaits, est un miracle. En être le témoin, un privilège.

The Pretenders
"Live In London"
Strobosonic

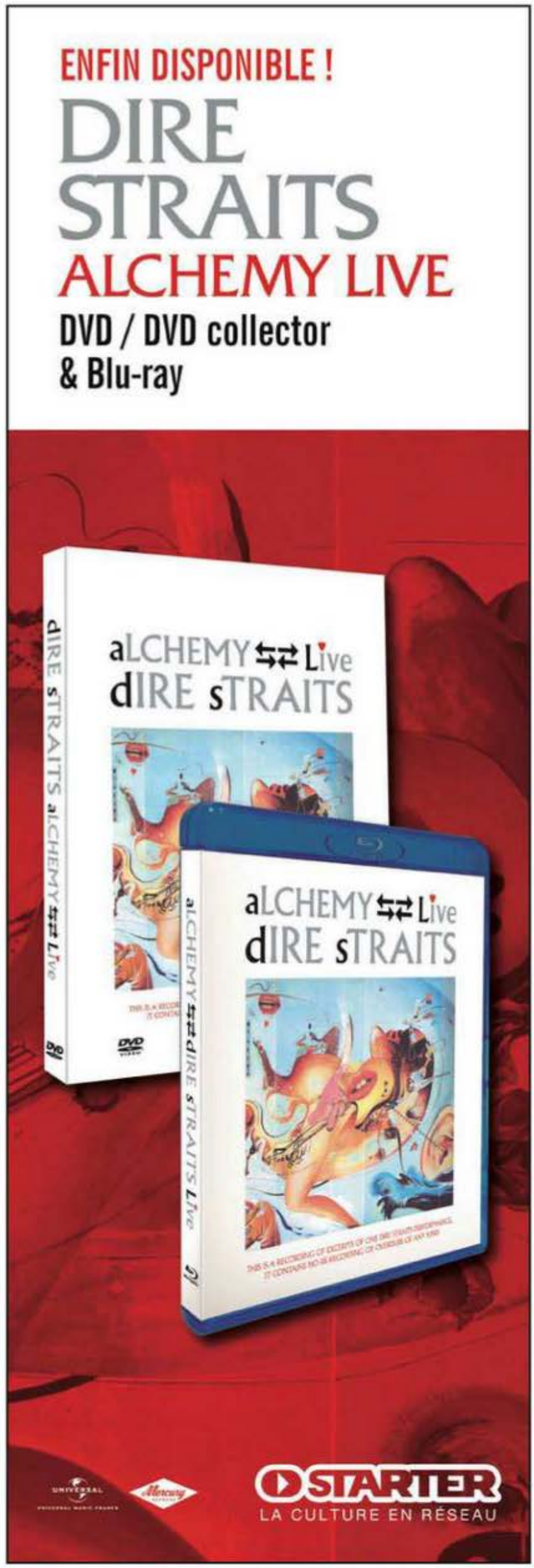
Alors les filles, on veut faire du rock ? Cool. Oui mais, bon : la barre est là. Pas moins haut. Sauf votre respect, si vous souhaitez être prises au sérieux (on ne sait jamais...), va falloir élever le débat, vous focaliser sur la patronne, la *maîtresse* étalon. Si on peut se permettre. Chrissie Hynde. Rien qu'elle. Ex-journaliste passé du côté clair de la force parce que la vilenie n'était pas son truc (rester assis sur ses fesses et déglinguer tout ce qui chante en espérant devenir culte), cette Américaine née dans la capitale du pneu (Akron, Ohio, comme Devo) a traversé les décennies et les modes avec un groupe dévoué à sa musique. Enfin, à ses chansons pour être précis. Parce que la seule chose qui trahit, aujourd'hui, l'âge de Chrissie, c'est leur qualité. Sur ce plan, elle n'est même plus démodée, elle est d'une autre ère. Comme quelques supposés grabataires de sa génération, elle considère que sans une intro pour annoncer la couleur, sans un bon couplet suivi d'un bon refrain, et sans un pont ou un chouette bout de solo mélodique pour repartir de plus belle, boostée par Martin Chambers à la batterie, point de salut. La grosse vingtaine de titres de ce Blu-ray de concert filmé en 2009 au Shepherd's Bush Empire de Londres par les Canadiens Pierre et François Lamoureux, mouline dans ce sens-là. Les classiques ("Talk Of The Town", "Don't Get Me Wrong", "Kid") sont dispersées dans un set qui n'oublie pas les récentes (extraites de "Break Up The Concrete") dont "The Nothing Maker". Cette ballade possède un cœur gros comme ça, et on conseille aux jeunes songwriters, avec ou sans rimmel, de la méditer de près. Si on enlève de ce numéro de Rock&Folk toutes celles et ceux dont les chansons volent plus bas, il va pleuvoir sur un prospectus



The TAMI Show

Shout! Factory/ Import

De nombreux faits concourent à ce que la parution de ce film musical en DVD soit célébrée par tous les amateurs de rock qui se respectent. Tout d'abord, c'est la première fois qu'il est commercialisé officiellement sur un support depuis son exploitation dans les cinémas américains, au cours de l'année 1965. Ensuite, les organisateurs du TAMI Show (Teenage Awards Music International), soit le meilleur d'un concert gratuit (et affichant complet !) au mythique Civic Auditorium de Santa Monica (Los Angeles), avaient réussi l'exploit de réunir sur une même scène, pour quelques titres chacun, les Beach Boys, Chuck Berry, James Brown, Smokey Robinson, les Supremes, les Rolling Stones ou Marvin Gaye. On imagine aisément que les gamins de l'époque, encore sous le choc du passage des Beatles au Ed Sullivan Show, quelques mois plus tôt, n'en ont pas cru leurs yeux, et encore moins leurs oreilles, en découvrant pareille brochette. Autre goutte dans le vase, hormis les groupes, les artistes qui se sont produits au Civic Auditorium, le 29 octobre 1964, ont tous chanté et joué en live, avec un vrai orchestre dans le dos (dirigé par Jack Nitzsche, et au sein duquel brillaient Leon Russell au piano et le guitariste Glen Campbell), et des danseurs et danseuses perchés sur une sorte d'échafaudage en guise de décor. On rigole, mais ça devait être quelque chose. Et puis, pour immortaliser ces prestations, le réalisateur Steve Binder a utilisé les premières caméras vidéo haute définition. Sur grand écran, dans les cinémas où le film a été diffusé à partir de la fin décembre, l'image était splendide. Enfin, pour des raisons assez compliquées (au point que le sujet n'est même pas abordé dans les notes de livret du DVD), le passage des Beach Boys avait disparu du film après ses premières projections. Il est donc également absent des versions pirate qui circulent depuis... 45 ans ! Shout! Factory, concerné, a mis un point d'honneur à le réintégrer. On l'aura compris, il y en a pour tous les goûts dans "The TAMI Show", haut en couleur même s'il a été tourné en noir et blanc. Beaucoup considèrent que la prestation de James Brown, dont la version de "Please, Please, Please", avec sa fameuse routine *refus de partir*, est restée dans les annales, est le temps fort de ce divertissement de presque deux heures, mais on peut très bien lui préférer celle des Rolling Stones, si morveux et arrogants (qui réussissent l'impossible ici : passer après Brown), ou des Beach Boys, impeccables vocalement, et pas seulement dans "Surfer Girl". Au rayon curiosités, il faut signaler le passage de Gerry & The Pacemakers, prétexte, pour Gerry Marsden, à embrasser le public, de loin heureusement, ou celui, vraiment excellent, des Barbarians de Boston, groupe garage avec un sosie de Keith Moon à la batterie, et seul du lot à n'avoir jamais inscrit le moindre tube dans un Top 10. On note également que les Miracles se prenaient vraiment pour des singes à la fin de "Mickey's Monkey", que Jan And Dean partageaient tout et même leur skateboard, puisqu'il n'en avait qu'un pour deux, et que, dans ce contexte-là, six chansons de la New-Yorkaise Lesley Gore au programme, c'était cinq de trop. Pour la petite histoire enfin, il faut savoir qu'à son habitude, Chuck Berry a exigé de se faire payer en cash avant de monter sur scène, et même si on ne voit pas la transaction l'écran, on devine, à sa bouille réjouie pendant "Johnny B Goode", qu'elle a bien eu lieu.



PAR HUGUES CORNIERE

Reverb à ressorts

WEM Audiomaster

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Une des tables de mixage Audiomaster ayant appartenu à Pink Floyd, retrouvée dans un magasin de musique de Nice. C'est la même qui trône au-dessus des amplis et du matériel du groupe au verso de la pochette d' "Ummagumma" au milieu desquels posent Alan Stiles et Peter Watts.

Photo H. Cornière, coll part.

Combien ça coûtait ?
En 1975 (prix neuf) :
3 000 FF (475 euros)
SMIC mensuel brut en 1975 = 200 euros

Combien ça coûte ?
En 2010 (en parfait état) :
à partir de 500 euros
SMIC mensuel brut en 2010 = 1 490 euros (pour 169 heures)
1 337 euros (pour 151 heures)

Evidemment, comparée aux matériels utilisés actuellement pour sonoriser les salles de concert, cette petite table de mixage avec ses cinq pauvres entrées et ses boutons de gazinière peut prêter à sourire. Mais ce fut celle par laquelle tout commença et là où peu de canaux suffisent, elle peut encore montrer qu'elle a le son et qu'elle a sa place parmi les légendes britanniques comme Vox, Marshall ou Hiwatt.

À l'âge de 14 ans, Charlie Watkins quitte l'école et s'engage dans la marine marchande où, à défaut de devenir un héros au long cours, il apprend à jouer de l'accordéon et découvre la guitare. Après la Seconde Guerre mondiale, de retour au pays, c'est dans la musique qu'il veut se lancer. Il ouvre avec son frère Reg une boutique de disques dans le Sud-Ouest de Londres puis, deux ans plus tard, un magasin de musique à Balham, un peu plus au nord, où il vend guitares et accordéons. En 1957, Reg, bientôt rejoint par son autre frère Sid, met au point une des toutes premières guitares *solid body* anglaises : la fameuse *Rapier*. Ces guitares connaîtront un grand succès outre-Manche et nombre d'as de la six-cordes feront leurs premières armes sur des Watkins.
Charlie, de son côté, s'occupe de l'électronique des guitares et commence à produire une gamme d'amplificateurs sous la marque WEM (Watkins Electric Music Ltd).
En 1958, en entendant "Come Prima" par Marino Marini, il s'intéresse à l'écho que le quatuor italien produit en utilisant deux magnétophones Revox dont la bande est enregistrée sur le premier et, au lieu de s'enrouler sur sa bobine réceptrice, passe sur la tête de lecture du second appareil, formant ainsi une boucle sonore. Un magnétophone Revox coûtant à l'époque une petite fortune, l'idée vient à Charlie de regrouper cette technologie dans une petite boîte permettant aux musiciens ou aux chanteurs de profiter de cet effet à moindre coût : la chambre d'écho Copicat est née. Cette machine — copiée par de nombreux fabricants — est toujours produite par WEM.
En 1966, Charlie Watkins commence à développer sa gamme d'amplis de sonorisation Slave d'une puissance de 100 watts et leur adjoint des colonnes d'enceintes acoustiques de taille impressionnante. Tous les composants sont de qualité hi-fi et plusieurs maillons reliés sont capables de sortir jusqu'à 1000 watts (puissance alors incroyable). Il faut se rappeler qu'à l'époque, en sonorisation (*Public Address* ou *PA*), on utilise encore du matériel constitué de composants bon marché branché à de pauvres petits haut-parleurs tout juste capables de reproduire les fréquences des voix : tout en médiums, pas de basses, pas d'aiguës. Ainsi, pour le fameux concert des Beatles au Shea Stadium de New York en 1965, le son de la scène perdue au milieu de la pelouse où s'égosillent les Fab Four est retransmis par la sono du stade, plus à même d'annoncer le score de l'équipe de base-ball des Mets que de retransmettre un concert. Pour ciseler ce fameux son live, Charlie va ressortir de la cave un prototype conçu dès 1963, le FR30 (la toute première console de spectacle) qui va devenir l'*Audiomaster*. Celle-ci possède cinq entrées réglables en sensibilité, avec une égalisation basses/ aiguës et une reverb à ressort.
Le volume de sortie de chaque canal est contrôlé non pas par un curseur en ligne comme sur les tables actuelles, mais par un potentiomètre à course circulaire.
La première apparition de la sono 1 000 watts de WEM a lieu lors du Windsor Jazz Festival en août 1967 avec, notamment, Cream et Fleetwood Mac sur scène. La plupart des grands groupes de cette période à l'instar des Stones, Ten Years After, The Who, Jimi Hendrix Experience, et plus tard Led Zeppelin, viendront faire la queue devant chez WEM pour obtenir ce matériel. Peter Watts (le père de Naomi), road manager et ingénieur du son de Pink Floyd découvrit le système de Watkins lors de ce fameux festival et l'employa jusqu'au début des années 70, comme on peut le voir dans le film "Live At Pompeii". Celui-ci branchait en parallèle quatre Audiomaster pour obtenir ce qui était alors le summum de la sonorisation de concert. Après avoir arrêté la fabrication de ces systèmes au milieu des années 70, Charlie Watkins continue de fabriquer des accordéons ainsi que sa chambre d'écho fétiche, la *Copicat*.... ❑

Pour en savoir plus : www.wemwatkins.co.uk

RTL2
LE SON POP-ROCK

les Déferlantes

D'ARGELÈS SUR MER

9>12 JUILLET

IGGY & THE STOOGES • GOSSIP
JACQUES DUTRONC • DEEP PURPLE
PATTI SMITH • SUZANNE VEGA
RENAN LUCE • SAEZ • DE PALMAS
BB BRUNES • COEUR DE PIRATE
PONY PONY RUN RUN • IZIA • EIFFEL
GÉNÉRAL ELEKTRIKS • SMOD • GUSH
BALBINO MEDELLIN • JOHN & JEHN
OKOU • ELECTRIC OCTOPUS ORCHESTRA

TOUTES LES INFOS SUR 04 68 81 10 15 | 04 68 66 04 36
WWW.LESDEFERLANTESDARGELESSURMER.COM

© AttrapTemps • Agence de communication • 04 68 35 11 31

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

On frissonne

"GOD OF WAR III", chez Sony, uniquement sur PS3, vient d'envahir le monde. La campagne marketing avait de quoi impressionner le plus ambitieux directeur de pub de la planète. Et quand les studios en font des tonnes, il n'existe que deux solutions : soit le jeu est une bombe atomique, soit une banane monumentale. Dès l'introduction, les derniers doutes s'évaporent. Ce troisième volet des histoires du chauve divin Kratos, premier épisode disponible sur la PS3, est tout simplement une expérience phénoménale, un tsunami ludique, une offrande tombée des Cieux. Comme si Martin Scorsese, aidé de John Milius, avait filmé, caméra à l'épaule, la guerre ultime opposant des dieux vengeurs. Les débuts de l'aventure, à peine la console allumée, donnent le vertige. Pas un petit vertige facile, non, mais un vertige total, définitif. Des Titans se ruent à l'assaut de l'Olympe. Là-haut, les Puissants barbus n'ont pas l'air si inquiets que ça. Et pourtant... Cette séance d'escalade est renversante, des géants organiques rivalisent avec des montagnes, un ciel infernal semble lécher les derniers vestiges, un combat d'anthologie débute là, sous les yeux ahuris du joueur, qui n'en demandait pas tant. Et la suite des aventures est tout en crescendo. Le rythme jamais ne faiblit, les promesses technologiques et virtuelles augmentent, explosent, marquent l'histoire du jeu vidéo, indéniablement. Croisement idéal d'action, de quête et de bastons sanguinaires, cette déclinaison rime avec démesure, comme si les divinités avaient décidé de créer leur propre jeu, histoire de se moquer de l'éternité. Les pointilleux noteront que la durée de vie du jeu n'est pas franchement élastique et ils n'auront pas vraiment tort. Qu'importe. Sony et les studios Santa Monica n'ont pas simplement édité un titre flamboyant, extraordinaire, magnifique. Ils ont montré le chemin de l'impossible devenu réalité. "God Of War III" a posé la première pierre de demain. Obligatoire.

"TOM CLANCY'S SPLINTER CELL : CONVICTION", chez Ubisoft, pour Xbox360, PS3, PC et DS, était attendu par les fan depuis 2006. Quatre années avant de pouvoir incarner à nouveau Sam Fisher, ex-agent secret yankee plus proche tout de même du super héros que du fonctionnaire de la DGSE. Le pitch évoque les meilleurs polars du septième art : Sam a été trahi par sa propre agence et doit pourtant, pour retrouver l'assassin de sa fille, lutter pour sauver son pays. Schizophrénie de combat, course poursuite haletante et impitoyable, paranoïa à tous les étages et mélange idéal d'action et d'infiltration, ce nouveau volet a finalement bien fait de prendre son temps. Encore plus furtif, toujours plus dangereux et létal, Sam virevolte de cadavre en cadavre, aidé par un arsenal ultra moderne et précis comme pas permis (grenades diverses, lunettes de visée nocturne, flingues voraces, rien ne manque). Une suite carrément jubilatoire, certainement le meilleur volet de la série.

"METRO 2033", chez THQ, pour Xbox360 et PC, avait su interloquer les amateurs de jeux post-apocalyptiques, à l'aide de teasers bien foutus, voire carrément flippants. Ce FPS glauque et tendu a été inspiré par un roman russe à succès et développé par 4A Games, un studio ukrainien, chose assez rare pour être signalée. L'action se déroule principalement dans le métro moscovite, renforçant cette sensation de claustrophobie et de peur qui jamais n'abandonne le jeu. On étouffe, on a envie de crier, on serre les poings, les fesses et les crosses de fusil. Après un conflit nucléaire international, les rares survivants squattent donc les sous-sols. Là, un héros qui s'ignore, Artyom. Très vite, le jeune soldat va devoir massacrer des légions de Novalis, monstres mi-génétiques mi-radioactifs, qui prennent un malin plaisir à surgir de l'obscurité pour mieux déchiqueter leurs proies. Sans oublier les Sombres, possédant la capacité de s'immiscer dans le cerveau des Humains. On frissonne... Servi par de superbes décors de crasse et de néant, par des missions oppressantes et difficiles et une maniabilité indiscutable, ce jeu s'impose sans en faire des tonnes, comme un cauchemar qui a du mal à s'estomper une fois le soleil levé. La surprise du mois.

"SUPERSTARS V8 : NEXT CHALLENGE", chez Milestone/ Black Bean, pour Xbox360, PS3 et PC, est un jeu de courses motorisées où les modèles V8 sont à l'honneur. On retrouve ici tous les circuits officiels du championnat Superstars 2009-10. Parrainé par le pilote italien Gianni Morbidelli, triple champion du monde dans cette catégorie, ce jeu comporte plusieurs modes : le championnat, le contre-la-montre, les courses rapides. Certes, rien de révolutionnaire dans ce titre mais des sensations de vitesse tout à fait valables, des graphismes réalistes et un niveau technique assez élevé. Réservé aux vrais fans hardcore de conduite sur circuit néanmoins. ❑

Un événement

Solidarité SIDA

Des Jeunes contre le Sida

île de France

solidays

by Solidarité Sida

FESTIVAL IN VIVO

25>27 JUIN 2010

PARIS - LONGCHAMP

solidays.com

-M- • WAX TAILOR • ARCHIVE • N*E*R*D • KASABIAN • FEMI KUTI
NNEKA • GHINZU • OLIVIA RUIZ • FLORENCE & THE MACHINE
RODRIGO Y GABRIELA • WOLFMOTHER • HINDI ZAHRA • IZIA • GENERAL ELEKTRIKS
HOCUS POCUS • JACQUES HIGELIN • CROOKERS • VANESSA PARADIS • FÉFÉ • DIAM'S
TOOTS & THE MAYTALS • BB BRUNES • JEFF LANG • GUSH • BABYLON CIRCUS • JIL IS LUCKY • BEAT TORRENT
JAVA • WINSTON MCANUFF • REVOLVER • CHINESE MAN • OLDELAF • CARMEN MARIA VEGA • LOCAL NATIVES
STAFF BENDA BILILI • THE INSPECTOR CLUZO • SOULJAZZ ORCHESTRA • TUMI & THE VOLUME • BROTHER ALI
MEÏ TEÏ SHÔ • SHAKAPONK • SKIP THE USE • BLOOD RED SHOES... Découvrez tous les artistes sur **solidays.com**

iDTGV durex

Location :
Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, fnac.com
Virgin, ticketnet.fr, digitick.com et solidays.com
Tick'Art acceptés vendredi, samedi et dimanche

MAIRIE DE PARIS · La Banque Postale · 92 Conseil général Haute-de-Seine · FG Le Mag · Oüi FM · nova · MTV · 24 · Rock&Folk · 20 minutes

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, du Ministère de la Santé et des Sports, du Ministère de la Jeunesse, du Ministère des Affaires étrangères, de la Sécurité Routière, d'Eco-Emballages, d'Air France, de la SACEM, de l'UCPA, de l'ADAMI et de France Galop.

Espace offert par Rock&Folk

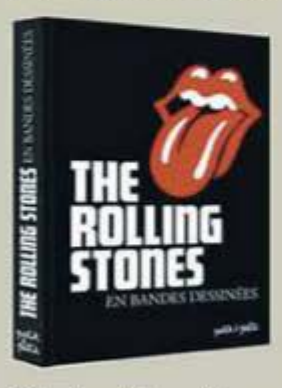
Création Graphique : www.mathieudelestre.com + www.mentysdesign.com / Aymeric Duchemin > ADGRAPH.FR

Hommage ultime aux Cramps

Alors que la déclaration d'impôts se profile à l'horizon, le rocker bédévore combattra la cure d'amaigrissement de son pouvoir d'achat qui s'annonce à l'aide d'un régime BD à base de pavés, de relecture et d'hémoglobine.

Après une apparition remarquée l'an dernier dans les pages du mensuel Fluide Glacial, le premier album de **"The Zumbies"** vient de sortir de terre. A l'origine dessiné par Julien CDM sur des idées bien morbides de Lindingre, le duo reconnu s'est désormais transformé en collectif d'origine volontairement inconnue pour d'obscures raisons liées à l'abus de substances psychédéliques lorsqu'ils ont commis les planches. L'histoire commence en 2010, les Zumbies se nomment alors les Sugar Dolls, font de la variété, sont bien vivants et managés par un dénommé Jessie Garon qui a pris l'habitude de doper ses poulains chaque fois qu'ils passent à la télé. Un jour, suite à une erreur de pharmacopée, le groupe se fait injecter une nouvelle drogue destinée à un cycliste, le Black Devil 666, et tout le monde meurt. Après un tel début et des dialogues comme *"... les batteurs sont défoncés de naissance. S'ils se dopent, c'est vraiment pour le glamour !"*, cette BD d'enfer est définitivement l'hommage ultime aux Cramps que tout le monde attendait.

Le gros plan du Géant



Avec ce nouveau volume consacré au seul groupe en passe de fêter son demi-siècle d'existence, les éditions Petit à Petit ajoutent un nouveau pavé sur la longue route qui mènera un jour ou l'autre tous les rockers de France et de Navarre vers la connaissance absolue. "The Rolling Stones En Bandes Dessinées" ne varie en rien par rapport à l'opus précédent sur Nirvana : même collectif de fidèles dessinateurs et scénaristes, même pagination alternant biographie chronologique et bande dessinée. La différence se situe davantage sur le plan de la recherche iconographique qui devient de plus en plus pointue. On sent que les scénaristes commencent à prendre goût à la chose tellement les anecdotes fourmillent sans pour autant alourdir ou embrouiller le sujet. Le connaisseurappréciera plus particulièrement le parti pris des auteurs de présenter les sujets sensibles comme la noyade de Brian Jones, le sexe, abus de substances illicites et autres sans en tartiner des tonnes. L'ensemble est clair, concis et pas soporifique pour deux sous.

Lire est un exercice périlleux pour beaucoup. Lire un manga, avec un sens de la lecture inversé l'est encore plus. Ensuite il faut supporter l'absence d'ellipse, des découpages longs comme des jours sans pain, des plans détaillant la même scène à tire-larigot qui nuisent à la fluidité de l'histoire, etc. Voilà, c'est dit. Pourtant, si le fan *die-hard* de Goscinny veut bien faire l'effort d'ouvrir le premier volume de **"Pluto"** (chez Kana) de Naoki Urasawa et Osamu Tezuka, il tombera sur un polar futuriste où la tension nerveuse des personnages se dispute avec une intrigue qui réussit à ne pas débander tout au long des huit volumes qui constituent l'histoire. Pour faire court, Urasawa (le créateur de "Monster" et de "20th Century Boy") offre au lecteur sa vision personnelle de "Astro Le Petit Robot" de Osamu Tezuka en développant en profondeur l'histoire originale tout en mettant en avant des personnages secondaires comme l'inspecteur-robot Gesicht. Plus qu'un remake, il s'agit surtout d'une relecture particulièrement poussée de l'œuvre originale qui devrait ravir les adeptes de la robotique persuadés que les machines ont aussi une âme.

Dans le paysage culturel de la BD française, Cromwell est un personnage atypique. Non content d'être un dessinateur de talent, l'homme est aussi né avec une guitare électrique dans les mains et passe le plus clair de son temps à faire hurler son ampli dès qu'il n'est plus attaché à sa table à dessins. Ce coup-ci, entre deux concerts dans des squats et autres endroits improbables, il s'attaque à un monument de la littérature américaine du 19e siècle en adaptant avec l'aide de la scénariste Catmalou **"Le Dernier des Mohicans"** de James Fenimore Cooper (chez Noctambule). Alors que le roman original avait épuisé la patience de générations d'écoliers, Cromwell et Catmalou offrent au lecteur une version colorisée et tout en parti pris en faveur des Indiens et de la nature sauvage. Le travail au pinceau de Cromwell est impressionnant. Petit bémol, le choix du lettrage, qui peut rendre la lecture un peu fatigante au fil des cent vingt planches.

Daniel Clowes fait partie de cette pépinière d'auteurs américains qui font le bonheur des éditeurs indépendants français. Après le succès rencontré par "Eightball" (chez Cornélius), l'éditeur Le 9e Monde a l'excellente idée de rééditer l'intégrale des premiers travaux de Clowes sortis sous forme de magazines aux confins des années 80. L'engin s'intitule **"Le Monde de Lloyd Llewelyn"** et est aussi luxueux et lourd que son prix de vente est relativement bas. Pour la petite histoire, Lloyd Llewelyn est un détective privé complètement déjanté qui passe le plus clair de son temps dans un bar à écouter du be bop. Si la description rappelle le personnage de Phil Perfect, les lecteurs apprécieront plus particulièrement la mini-interview de Serge Clerc imprimée dans les premières pages de cette intégrale. Depuis Calvo, cela faisait longtemps qu'un dessinateur français n'avait à ce point inspiré la crème de la BD américaine.
Ceci étant, malgré les similitudes avec les personnages de Serges Clerc, "Le Monde de Lloyd Llewelyn" reste un grand moment de lecture loufoque que sauront apprécier tous les rockers qui n'ont pas oublié les décors dessinés par Daniel Clowes pour le clip de la chanson "I Don't Want To Grow Up" des immortels Ramones. ❑

tour de france à la voile 2010

SAISON 3

Rock on the beach

26-29 JUIN
DUNKERQUE

29 JUIN-
1ER JUILLET
CALAIS

02-04 JUILLET
DIEPPE

05-07 JUILLET
PLENEUF-
VAL-ANDRE

09-11 JUILLET
LORIENT

12-14 JUILLET
TALMONT
SAINT-HILAIRE

15-17
JUILLET
ROYAN

18-20
JUILLET
PORT-
CAMARGUES

21-22 JUILLET
MARSEILLE

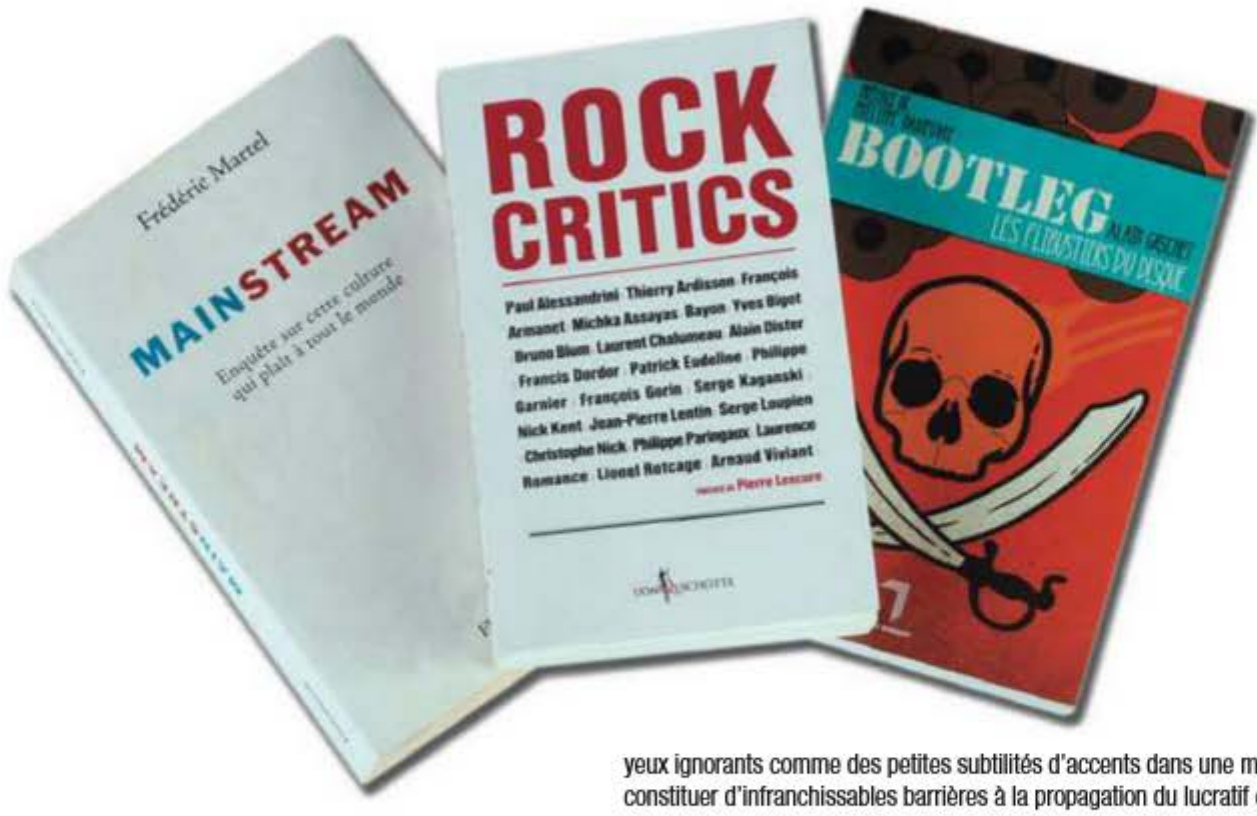
23-25 JUILLET
LA SEYNE-SUR-MER

ROCK&FOLK et LE TOUR DE FRANCE À LA VOILE vous proposent de vous produire SUR SCÈNE et DANS VOTRE REGION, dans l'une des 10 villes-étapes de la tournée *Rock on the beach*

Choisissez votre ville-étape et renvoyez votre maquette avant le 10 Juin 2010 à :

TOUR DE FRANCE À LA VOILE - TOURNÉE ROCK&FOLK "ROCK ON THE BEACH"
12 RUE MOZART, 92587 CLICHY CEDEX // www.tourvoile.fr

Disparu



Rock Critics
COLLECTIF
Don Quichotte

C'est con, il y a manifestement un truc qu'on n'a pas pigé avec ces recueils de vieux articles rock vu le nombre grandissant d'ouvrages du genre et le plaisir minuscule que cette lecture nous procure. Attention, sur le papier, le concept tient la route et semble même parfois alléchant : signatures prestigieuses, nostalgie à fond les amplis, riches sujets d'études, hop, que voilà une time machine joliment emballée et prête à nous embarquer dans un cool périple sur nos propres traces. Encore faut-il que le seul critère soit la valeur intrinsèque des papiers ou leur pouvoir d'évocation. Autant vous l'annoncer direct, ce volume de "Rock Critics" où est censément réunie la fine fleur de la critique rock française ne nous emballe pas des masses. On ne va même pas essayer de vous cacher quelle fut notre stupéfaction d'y trouver un grand critique de rock comme Ardisson dans la liste affichée en couverture mais on a vite compris en lisant son interview d'Iggy Pop ou de Frank Zappa qu'il n'était bien sûr là que pour attirer l'œil de lecteurs téléphiles parce que, bon, quoique ses entrevues musclées participaient indiscutablement au succès du R&F d'alors, c'est typiquement le genre d'interview formatée et anecdotique dont la réédition ne s'imposait pas et dont le caractère rock, sinon par la personnalité des interviewés, n'apparaît pas plus qu'un hypothétique aspect critique ou littéraire. Sans ultra chipoter, force est de reconnaître que les articles sont inégaux, soit parce qu'ils ne parlent que de mégastars et n'apprennent au lecteur averti d'aujourd'hui que peu de choses, soit qu'ils ne sont plus que le reflet un tantinet ridicule des démodés vertiges perceptifs dans lesquels certains semblaient s'être embourbés ou tout simplement parce qu'ils parlent d'un monde disparu et que les enseignements à tirer des épopées malheureuses des groupes français du siècle dernier ou les démêlés légaux des compositeurs (?) de la Lambada (!) avec des maisons de disques embrouilleuses sont maintenant tellement obsolètes tant l'industrie et le show-business ont changé que c'est à peine plus instructif que ne le serait la lecture des Rougon-Macquart pour, mettons, le commerce en ligne. Heureusement, plusieurs grandes plumes relèvent le tout et permettront assurément à une jeune génération d'y découvrir quelques indiscutables talents des deux côtés du stylo.

Mainstream
FREDERIC MARTEL
Flammarion

Impossible au 21e siècle de causer culture, formatage, impérialisme ou mondialisation sans que le mot mainstream ne soit prononcé à un moment ou à un autre, portant à lui seul un bon paquet de nos inquiétudes et de nos interrogations super légitimes quant à l'avenir de nos films, musiques ou bouquins préférés. Frédéric Martel a donc passé cinq ans à enquêter sur cette culture qui plait au plus grand nombre même si ouf, il reste encore quelques villages d'irréductibles et son bouquin dresse un tableau assez complet de la situation. Comme dans la réalité ultra dominée par les multinationales américaines, l'état des lieux porte surtout sur le marché US et le mal de chien que se donnent ces mastodontes pour maintenir et agrandir leurs publics, tâche de plus en plus complexe mais indispensable pour leur survie économique et leur influence. Car loin de notre européo-franco-français ethnonombrilisme et de son petit poids démographique, ce qui fait vraiment bicher ces messieurs qu'en salivent d'avance, c'est ces énormes marchés de pauvres ou ex-pauvres, l'Amérique Latine, l'Inde, la Chine, riches de milliards de futurs consommateurs qui, comme nous, aiment bien se distraire le samedi soir et qu'ils cherchent à tout prix à se concilier. Tache délicate, les sensibilités et les habitudes diffèrent, les valeurs s'opposent et parfois des détails à nos yeux ignorants comme des petites subtilités d'accents dans une même langue peuvent constituer d'infranchissables barrières à la propagation du lucratif commerce des loisirs culturels. Sans compter les perfides autochtones qui ont fini par piger la manœuvre et espèrent bien piquer l'affaire en douce, tablant sur leur créativité et leur altérité pour bouter l'US et ses coutumes hors de leurs home cinémas. Bien sûr, qu'on ne mange jamais de ce Big Mac-là ou qu'on se délecte de ce fade potage, cette histoire de gros sous nous concerne hélas tous, victimes collatérales du binz et futurs réceptacles, qu'on le veuille ou non, des produits conçus par ces avides marketeurs et c'est toute l'utilité de cette lecture que de nous ouvrir les yeux sur le rouleau compresseur vers lequel, semble-t-il, nous filons.

Bootleg, Les Flibustiers Du Disque
ALAIN GASCHET
Florent Massot

Hey hey, on vous connaît et on sait bien que chez tout amateur de rock qui se respecte, il y a un bad boy qui sommeille sous l'iPod et qui rêve encore de rebelles blousons noirs ou de chevaleresques outlaws. Vous êtes aussi pas mal à entretenir d'obsessionnelles relations avec vos CD/ vinyles/ DVD/ memorabilia de vos groupes préférés, objets de tous vos soins voire vrai investissement pour vous procurer de quoi satisfaire votre penchant. Certains ont réussi à concilier ces nobles aspirations et on n'ose imaginer avec quel soin le sympathique Alain Gaschet, auteur et flibustier lui-même, bichonne ses plus précieuses possessions parce qu'avec sa belle carrière de bootlegger, malgré les flics et les saisies, il doit posséder un véritable trésor d'incunables rock. Le monsieur a donc renoncé à la clandestinité et nous retrace, outre ses propres hauts faits et démêlés avec la justice, un véritable historique de l'art du parfait bootlegger, de ses origines à ses plus grands coups de maître, l'album noir de Prince vendu sous le perfecto à 500 000 ex, les "Basement Tapes" de Dylan finalement éditées grâce aux pirates ou "Cocksucker Blues" seulement visible grâce au circuit parallèle, la liste est longue d'exploits salvateurs qui ressemblent à s'y méprendre, suffirait de changer le mot *disque* par le nom d'une drogue quelconque pour s'en persuader, à un thriller plein de gangsters qui, en l'occurrence, œuvrent pour le bien commun : nous et nos petites oreilles. ❑

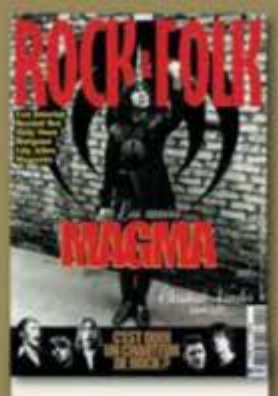
TOP TEN LIVRES ROCK
(source Virgin Megastore)

01 ★ "Face B" AKHENATON *(Don Quichotte)*
02 ★ "Qu'en Pense Keith Richards ?" MARK BLAKE *(Sonatine)*
03 ★ "Les 100 Meilleurs Albums De Rock " NICOLAS DUPUY *(First)*
04 ★ Guitare Pour Les Nuls" MARK PHILIPPS *(First)*
05 ★ "Lise Et Lulu" LISE LEVITSKY *(First)*
06 ★ "Pensées, Provocs & Autres Volutes" SERGE GAINSBOURG *(Le Livre De Poche)*
07 ★ "Désespoir Des Singes & Autres Bagatelles" FRANCOISE HARDY *(J'ai Lu)*
08 ★ "En Studio Avec Les Beatles" GEOFF EMERICK *(Le Mot Et Le Reste)*
09 ★ "L'Intégrale Beatles : Les Secrets De Toutes Leurs Chansons" STEVE TURNER *(Presse De La Cité/ Omnibus)*
10 ★ "Rock'n'Roll - La Discothèque Rock Idéale" PHILIPPE MANOEUVRE *(Albin Michel)*

Photo Bruno Berbessou

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

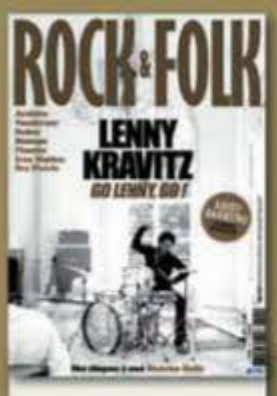
N° 498
- The Kinks
- Rolling Stones
- Guns N'Roses
- Franz Ferdinand
- Wampas



N° 499
- Les Années Magma
- Second Sex
- Only Ones
- Lux Interior
- Lily Allen

N° 500+ Monster CD
- Doherty en Solo
- Fleet Foxes
- Zombies
- PJ Harvey
- Andy Wharol

5,95€



N° 501
- Lenny Kravitz
- Archive
- Vandaveer
- Placebo
- Alain Bashung

N° 502
- Mötley Crüe
- Annie Lennox
- Jeff Beck
- Depeche Mode
- Ben Harper

N° 503+ Monster CD
- Sonic Youth
- Rancid
- Green Day
- Jarvis Cooker
- Placebo

5,95€

N° 504
- Michael Jackson
- Sky Saxon
- The Dead Weather
- Gossip
- Dinosaur Jr

N° 505
- Arctic Monkeys
- Spécial Rock Français
- Les Festivals de l'Eté
- Kickback
- The Mars Volta

N° 506
- The Beatles
- Willy deville
- M
- Air
- Lynyrd Skynyrd

5,95€

N° 507
- Wolfmother
- Plastiscines
- Graham Parker
- Violett
- Les chanteuses

N° 508
- Les Stones, Altamont
- Devendra Bahnart
- Julian Casablancas
- Nirvana
- Jacques Dutronc

5,95€

N° 509
- Them Crooked Vultures
- Alice in Chains
- Charlotte Gainsbourg
- Etre blues en 2010
- La Souris Déglinguée

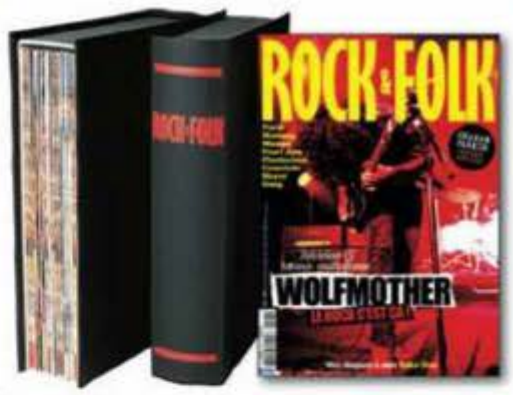
N° 510
- Jacques Dutronc
- Zéro
- Gov't Mule
- Kasabian
- La ville en rock : Pékin

N° 511
- Jimi Hendrix
- Brian Jonestown massacre
- Lux Interior
- New York dolls
- Cramps

6,10€

N° 512
- Airbourne
- Iggy and the Stooges
- Lou Reed
- Jacques Brel
- The White Stripes

N° 513
- Dr Feelgood
- The Stooges
- Pavement
- Jeff Beck
- Buddy Holly



L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **15 €** + frais de port

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC - 6, rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex

Encore plus simple, plus rapide !
Commandez nos anciens numéros :
www.rocknfolk.com

Les anciens numéros de Rock&Folk sont au prix de 5 € ou 5,95 € + frais de port*.
A partir du n°510 inclus, ils sont au prix de 5,10 € ou 6,10 € + frais de port*.

NUMÉROS ÉPUISÉS : n° 1 à 385, 398 à 418, 425, 428, 431, 437, 446, 449, 452, 460 à 462, 466, 468. Hors-série n°1 à 16.

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
	*Frais de port	
	TOTAL	

V068P50

*Frais de port et d'emballage :
1 à 2 revues : 2,60 €
+ 1,00 € par revue supplémentaire
1 écrin : 5,00 € + 2 € par écrin supplémentaire.

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere a moin adresse courriel. Pour nous contacter : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr - Offre valable 1 mois.

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Absolutely live

The Brian Jonestown Massacre

Adam Green

3 avril, Dante's, Portland (Oregon, USA)

Au début du siècle, Adam Green et Kimya Dawson parcouraient le monde avec The Moldy Peaches, faisant la première partie des triomphants Strokes. Lui habillé en Robin des Bois, elle en lapin géant. Aujourd'hui, avec six albums solo dans sa musette, Adam Green est l'un des grands auteurs compositeurs sorti de la scène antifolk new-yorkaise. Des influences diverses : Gainsbourg, Lou Reed, Leonard Cohen, voire Sinatra ou Elvis. Sur scène, il est toujours aussi loufoque sans toutefois être ridicule. Et quand il se met à danser, il devient absolument unique, probablement le pire danseur du showbiz. Hilarant. Noter l'émouvant "Breaking Locks", le *velvétien* "Oh Shucks" et le classique fun "Jessica Simpson". Un artiste rare.

DANNY BOY

UK Subs

26 avril, La Pena Festayre (Paris)

Au début des années 70, Charlie Harper était déjà un vétéran de la scène pub rock. En 1976, à trente ans passés, il a la riche idée de combiner ce style avec celui du punk émergeant. Le résultat s'est appelé UK Subs et tous les punks du monde entier ont pu commencer à étudier la basse après la sortie du 45 tours "Warhead". Evidemment, nombreux seront ceux à se demander ce qu'un futur septuagénaire trouve encore de bien à se peroxyder les cheveux et porter un T-shirt déchiré ? Eh bien, ils auront eu la réponse à la Pena Festayre où le public n'a pas vu un vieux punk mais un jeune bluesman au style toujours puissant, et qui risque vraiment, au final, de terminer sur scène exactement comme il le raconte dans le refrain de la chanson "Rockers" : *"Born a rocker, die a rocker"*...

GEANT VERT

The Brian Jonestown Massacre

27 avril, Bataclan (Paris)

Tout devrait aller pour le mieux au sein du BJM, or Anton Newcombe semble d'une humeur infecte. Huit musiciens déboulent et entament "Super-Sonic", un vieux morceau à l'esprit joujouka, superbe. Matt Hollywood est de retour à la guitare et au chant. Joel Gion jongle avec maestria entre maracas et tambourin. Sur le côté, Anton ne pipe mot, mais chante remarquablement. Le Californien loupe un ou deux solos, le début d'un couplet (ce qui le fait sortir de scène furax quelques instants). Qu'importe, le groupe possède une exceptionnelle assise et Dan Allaire, le batteur, maintient le cap quand les guitaristes tanguent. Hollywood a droit à son quart d'heure, notamment avec "Not If You Were The Last Dandy On Earth" et "Oh Lord", sympathiques quoique très mal chantés. Newcombe souhaite abréger et zappe des titres. Dans cette non ambiance, surnagent quelques moments d'exception : "Hide And Seek", habité, ou "Let Me Stand Next To Your Flower", un titre qui prouve qu'avoir quatre guitaristes peut s'avérer utile. Il fallait en profiter, cette tournée serait la dernière où le BJM joue ses vieux morceaux. Anton aurait décidé de se tourner vers l'avenir.

BASILE FARKAS

Rufus Wainwright

3 mai, Mogador (Paris)

Avec une mise en scène très sobre pour un théâtre fraîchement rénové, l'artiste donne ce soir un récital en deux parties. Il illumine d'abord la salle en jouant l'intégralité de son nouvel album. Le pianiste nous emmène dans un voyage où la virtuosité se fait simple comme une larme. Dans un costume entre Barbara et Dracula, le chanteur aborde chaque chanson avec une grande concentration. Il revient après l'entracte, enchaîne ses plus grands titres et semble pouvoir tout se permettre. Il raconte avec humour la soirée passée avec Jeff Buckley à attendre qu'il se passe quelque chose entre eux et joue l'hommage "Memphis Skyline". En rappel il finit par la bouleversante "The Walking Song", chanson de sa mère récemment défunte, Kate McGarrigle.

BRIAG MARUANI

Photo Marion Ruszmlewski

Printemps de Bourges 13 au 18 avril, Bourges

Que retenir de cette édition du Printemps, démultipliée sur 6 jours, 7 salles (sans parler du festival off, en ville) et dont la programmation comme toujours part dans tous les sens ? Première constatation, Bourges est comme Avignon en juillet ou MySpace toute l'année, un lieu de darwinisme où les artistes luttent pour se faire une place en placardant la région d'affiches et de stickers. Avant des Nada Surf diablement nineties (qui joueront "Popular", leur seul tube donc, comme s'il s'agissait d'un cadeau), la prestation éblouissante du binôme garage flamand Black Box Revelation est à retenir. Le duo évoque une sorte de Blues Explosion mais qui serait content d'être là. Rayon pop bizarre, les Londoniens de Tunng, puis les néo-Neil Young de Midlake livrent d'élégantes prestations. Dans l'espace pro, un label toulousain distribue des autocollants *I survived Olivia Ruiz*. Rigolo, tout comme la soirée qui réunissait LOVE ME NOTS, LADYLIKE DRAGONS et PLASTISCINES. DANIEL JOHNSTON et son Beam Orchestra jouent devant un public assis. Etrange spectacle. L'Américain est recroquevillé sur son micro et chante d'une voix chevrotante, émouvante parfois et gênante aussi. Les T-shirts *Hi How Are You ?* se vendent comme des chapelets, tandis que les non convertis scrutent le monsieur comme une bête curieuse. Avec beaucoup moins de fragilité bouleversante, PONY PONY RUN RUN envoie le gros son electro-rock qui tape, et triomphe sous l'énorme chapiteau. Dernier jour, sur la scène off, les BELMONDOS donnent un set racé dans des conditions pas vraiment optimales, soit en plein après-midi devant un parterre improbable de punks à chiens et de petites familles berrichonnes. BASILE FARKAS

ABONNEZ-VOUS A ROCK&FOLK

LA VIE EN ROCK

COMME VOUS L'ENTENDEZ !

Le making of du troisième Tom Petty

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Pour vous 52€ seulement

1 AN soit 12 numéros ..... 65,20 €*

Le DVD «Tom Petty And The Heartbreakers» ..... 21,13€*

~~86,33€~~

Pour vous 61€ seulement

Abonnez-vous aussi sur internet : www.rocknfolk.com

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
6 rue Olof Palme - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00 (numéro non surtaxé)

❒ Je m'abonne à Rock&Folk pour 1 an/12 numéros pour 52€ seulement au lieu de 65,20 € soit 20% de réduction

❒ Je préfère profiter de l'offre spéciale : 1 an/12 numéros + le DVD «Tom Petty And The Heartbreakers» pour 61 € seulement au lieu de 86,33€ soit 29% de réduction

Règlement à l'ordre des **Editions Larivière** : ❒ **Chèque bancaire**

❒ **CCP** Paris 115 915 A 020 N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur votre formulaire.

❒ **CB** : N° _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

expirant le _ _ 20 _ _

Pour plus de sécurité, notez les 3 derniers chiffres du N° inscrit au dos de votre carte, sous la bande magnétique : _ _ _

Signature et date (obligatoires) :

222P106B

Courriel : .....@.....

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Téléphone : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

❒ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France 2010. Offre valable jusqu'au 31/07/2010 dans la limite des stocks disponibles. International et envoi par avion, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines à compter de la date de validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,10€, les numéros spéciaux pour 6,10 € et le DVD pour 21,13 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

MAI

★ 20 MAI

Black Eyed Peas (Bercy, *complet*) ● **Cheveu & Frustration** (Mains d'Œuvres, St-Ouen) ● **Control Club, the Paddingtons & the Vogues** (International) ● **Dum Dum Girls & Seabear** (Point Ephémère) ● **Juliette Lewis Titus Andronicus et Corleone** (Flèche d'Or) ● **M** (Olympia) ● **Nathalie Merchant** (Alhambra) ● **Photo, the Crab Hunters & the Kenedys** (OPA) ● **Saycet & Double U** (Café de la Danse) ● **Shelleyan Orphan, Myra Lee & Reza Hatami** (Java) ● **Something A La Mode** (Nouveau Casino) ● **Trombone Shorty** (Boule Noire) ● **Tusker Seed, Virgin Chapter & Laamdatün** (Scène Bastille) ● **We Are Wolves, Warpaint & Surfer Blood** (Maroquinerie)

★ 21 MAI

Baden Baden, JJ & Born Ruffians (Point Ephémère) ● **The Barettes & Lazzy Buzzy** (OPA) ● **Broken Social Scene** (Maroquinerie) ● **Clan Edison, Jesus Is My Girlfriend & Drunken C** (International) ● **Cocorosie** (Casino de Paris) ● **Kipling** (Gibus) ● **Juliette Lewis** (Flèche d'Or) ● **Jamie Lidell** (Alhambra) ● **M** (Olympia) ● **Mr Day & Pascal Rioux** (Belleville) ● **Shantel & Bucovina Club Orkestar** (Bataclan) ● **Sunny Day In Glasgow, Your Heart Breaks & The Bundles** (Glaz'Art) ● **Anneke Van Gebersbergen & Agua De Annique** (Scène Bastille)

★ 22 MAI

Johnny Clegg, Vusi Mahlasala & Deep Forest (Grande Halle de La Villette) ● **Daara J** (Maroquinerie) ● **Hal Flavin & Panty House** (la Dame de Canton) ● **The Hex Dispensers** (Boule Noire) ● **Juliette Lewis, Double Dagger & My Park** (Flèche d'Or) ● **Kaf Malbar (KM David)** (Cabaret Sauvage) ● **M** (Olympia) ● **Massive Audio Distortion & Freak Show** (OPA) ● **Ken Stringfellow** (Bus Palladium)

★ 23 MAI

Babel Fishh, Imperial Leisure, Light Asylum & Oskar Ohlson (International) ● **Killerpilze, Mary Has A Gun & Ed Ake** (Elysée Montmartre) ● **Dinosaur Jr & Built To Spill** (La Machine) ● **M** (Olympia) ● **Big Jay McNeely, Mike Sanchez & Ray Collins Hot Club** (Cabaret Sauvage, 15 h) ● **Wildpath, Khaelys & Ellynose** (Scène Bastille)

★ 24 MAI

Accept (Bataclan) ● **Alien Sex Fiend, Wallemberg & Murder Junkies** (Pena Festayre) ● **Apse & Wire** (Maroquinerie) ● **Arlt & Norberto Lobo** (Java) ● **The Bilbocks & the Hop** (Scène Bastille) ● **Casey** (Nouveau Casino) ● **M** (Olympia) ● **Milky Mee & the Konki Duet** (International)

★ 25 MAI

Band Of Skulls (Nouveau Casino) ● **Eric Clapton & Stevie Winwood** (Bercy) ● **Dead Confederate, Harlem & Hatcham Social** (Maroquinerie) ● **Gossip** (Zénith, *complet*) ● **Richard Hawley** (Bataclan) ● **Martha High & the Internationals** (Scène Bastille) ● **Kyrie Kristmanson** (Café de la Danse) ● **Leo(88man) & Radio Disorder** (International) ● **M** (Olympia) ● **Naive New Beaters & the Enjoys** (Belleville) ● **Royal Spleen, Sexual Earthquake In Kobe & the Elektrocution** (Batofar) ● **Trey Songz & DJ Weedim** (Elysée Montmartre, 18 h 30) ● **Yodelice** (Olympia)

★ 26 MAI

Almighty Defenders, Black Lips & King Khan (La Machine) ● **William Balde** (Boule Noire) ● **Mathieu Boogaerts** (Java) ● **David Chazam & the Experimental Tropic Blues Band** (Point Ephémère) ● **Elysian Fields** (New Morning) ● **Flox & Chinese Man DJ set** (International) ● **Gossip** (Zénith, *complet*) ● **Kesiena & Ras Smaila** (Scène Bastille) ● **Luke** (Bataclan) ● **M** (Olympia) ● **Metric** (Cigale) ● **Milow** (Elysée Montmartre) ● **The New Pornographers & Here We Go Magic** (Maroquinerie) ● **Phaser Queen & Out Of Focus** (OPA) ● **Real Estate, Tweak Bird, Ted Leo & the Paharmacists** (café de la danse) ● **Philip Sayce** (Réservoir) ● **The Temper Trap** (Nouveau Casino) ● **Voodoo Glow Skulls** (Pena Festayre)

★ 27 MAI

A Brand, Eternal Tango, Pierre Simon & Hallo Kosmo (fondation Biermans Lapotre 9 A, bd Jourdan XIVe) ● **Applause, Dan San, Stijn & Piano Club** (Flèche d'Or) ● **Beatspoke, the Incredible Funk League & Pumkin** (Scène Bastille) ● **Dr Dog & Wallis Bird** (Nouveau Casino) ● **Lila Downs** (Cigale) ● **Fizcus, Mamienco & Mr Tristan** (Java) ● **The Glimmers, Villa, Disko Drunkards, the Subs & Tom Barman** (Elysée Montmartre) ● **Kanji, Lou Rebecca & You Call It A Name** (OPA) ● **M** (Olympia) ● **Edgar Novak** (Maroquinerie) ● **The Slits & Best Coast** (Café de la Danse) ● **Les Terrils & Hoquets** (3 Baudets)

★ 28 MAI

Balthazar, Dez Mona & the Bony King Of Nowhere (Boule Noire) ● **Da Krishna, DJ Soundar & Talvin Singh** (Cabaret Sauvage) ● **Jeanne Cherhal** (Bataclan) ● **Kanipchen Fit, Zea & Shake Shake Bolino** (International) ● **The Lanskies** (Flèche d'Or) ● **M** (Olympia) ● **Edgar Pilot & Cheers** (OPA) ● **Silver Columns, Is Tropical, Widower & Valley** (Maroquinerie) ● **Thee Vicars** (Java)

★ 29 MAI

Boyz II Men (Zénith) ● **Da Krishna, DJ Soundar & Talvin Singh** (Cabaret Sauvage) ● **Hangry & Angry** (Maroquinerie) ● **M** (Olympia) ● **Madame Dame, Pygmy Johnson & the Dead Feers** (International) ● **Mahotella Queens & Hugh Masekela** (Grande Halle de La Villette) ● **Mnemotechnic & Sarah W Papsun** (OPA) ● **Jack Oblivian & Harlan T Bobo** (Boule Noire) ● **La Souris Déglinguée & Massey Ferguson Memorial** (Plan, Ris-Orangis) ● **Youngblood Brass Band** (Glaz'Art)

★ 30 MAI

The Heptones (Elysée Montmartre) ● **Snow Patrol** (Olympia) ● **Krystie Warren & Patchwork** (International)

★ 31 MAI

Alicia Keys (Bercy) ● **Circulatory System** (Café de la Danse) ● **Johnny Clarke & the Heptones et Kayamanga & Cold Coast Mystic Fire** (Elysée Montmartre, 18 h 30) ● **The Cranberries** (Zénith) ● **Dawn & Stefen K** (International) ● **Faithless** (Elysée Montmartre) ● **Roy Harper & Joanna Newson** (grande halle de La Villette) ● **Jaune Sous Marin & Bil Bo K Magazine** (Java) ● **Mattrack** (Maroquinerie) ● **Oomph !** (Trabendo) ● **Gaëtan Roussel** (Cigale) ● **Wolf Parade** (Nouveau Casino) ● **Hindi Zahra** (Bataclan)

JUIN

★ 1er JUIN

Air & Au Revoir Simone (Cité de la Musique) ● **Alan Parson's Project** (Olympia) ● **Arno** (Casino de Paris) ● **Jacques Dutronc** (Palais des Sports) ● **Whitney Houston & Wayne Beckford** (Bercy) ● **Arto Lindsay & Band, Owen Pallett & Young Marble Giants** (grande halle de La Villette) ● **Syd Matters** (Maroquinerie) ● **Mouss & Hakim/ Origines Contrôlées** (Nouveau Casino) ● **Kate Nash** (Cigale) ● **Soma** (Boule Noire) ● **Hindi Zahra** (Bataclan) ● **Zaz** (Café de la Danse)

★ 2 JUIN

Atlas Sound, Yussuf Jerusalem & Polvo (grande halle de La Villette) ● **Beatsteaks** (Boule Noire) ● **Jacques Dutronc** (Palais des Sports) ● **Manuel Göttsching & Oneohtrix Point Never** (Géode à La Villette) ● **High Tone** (Maroquinerie) ● **Sophie Hunger** (Cigale) ● **M** (Olympia) ● **Sean Paul** (Bercy) ● **Pony Pony Run Run** (Elysée Montmartre) ● **Jimmie Vaughan & the Tilt A Whirl Band** (New Morning) ● **The Willowz** (Bus Palladium)

★ 3 JUIN

Air (Cité de la Musique) ● **Beach House** (Trabendo) ● **Jacques Dutronc** (Palais des Sports) ● **Eon Megahertz** (Scopitone) ● **Incognito** (Elysée Montmartre) ● **Lilly Wood and the Prick** (Maroquinerie) ● **M** (Olympia) ● **Pony Pony Run Run** (Bataclan) ● **RX Bandits** (Nouveau Casino) ● **Two Door Cinema Club** (Cigale) ● **Wolf Eyes, OM & Acid Mother Temple** (Cabaret Sauvage)

★ 4 JUIN

Air & Jarvis Cocker (Cité de la Musique) ● **Alone and Me, Aschehoug, Ashka, Bigmoneymakers, Igit & la Communauté du Petit Monde, Lisaveta, Mamienco & Soyouz** (Maroquinerie) ● **Black Eyed Peas & Cheryl Cole** (Bercy, *complet*) ● **Neal Casal** (Café de la Danse) ● **Jarvis Cocker** (Cité de la Musique) ● **D=Out** (Trabendo) ● **Diamanda Galas, Soisong & Growing** (grande halle de La Villette) ● **Jacques Dutronc** (Palais des Sports) ● **The Dynamites** feat **Charles Walker** (Plan, Ris-Orangis) ● **Erik** (Cigale) ● **M** (Olympia) ● **Think Twice & Wild Women and the Savages** (International) ● **Kussi Wete** (Elysée Montmartre)

★ 5 JUIN

Black Eyed Peas & Cheryl Cole (Bercy, *complet*) ● **Jacques Dutronc** (Palais des Sports) ● **Danton Eeprom, James Holden & Vitalic** (grande halle de La Villette) ● **Jay-Z** (Bercy) ● **M** (Olympia) ● **Naosol and the Waxx Blend & Squale** (Maroquinerie) ● **(Please) Don't Blame Mexico & Niandra Lades** (International) ● **Suarez** (Cigale) ● **Paco Volume** (théâtre de la Cité Internationale)

★ 6 JUIN

Air (salle Pleyel) ● **Cynic & Gorod** (Nouveau Casino) ● **Jaromil & Pokett** (International)

★ 7 JUIN

VV Brown (Elysée Montmartre) ● **Four Year Strong** (Boule Noire) ● **Jonsi** (Bataclan) ● **Meshell Ndegeocello** (Cigale) ● **Scout Niblett** (Point Ephémère) ● **The Two & Good Bye Horses** (Internatioanl) ● **You Me At Six & the Earl Grey** (Nouveau Casino)

★ 8 JUIN

Richard Ashcroft & the United Nations Of Sound (Trabendo) ● **The Edge** (International) ● **Gush** (Cigale) ● **Serena Maneesh** (Maroquinerie) ● **The Mammy Novas & Twice** (Nouveau Casino) ● **Them Crooked Vultures** (Zénith) ● **Thievery Corporation** (Elysée Montmartre)

★ 9 JUIN

Blessed By A Broken Heart & the Morning After (Boule Noire) ● **Mathieu Boogaerts** (Java) ● **Hugh Coltman, Krystle Warren, Thea Hjelmland & Alyson Young** (Café de la Danse) ● **Cypress Hill** (Cigale) ● **Mark Knopfler** (Bercy) ● **M** (Zénith) ● **Xiu Xiu** (Point Ephémère)

★ 10 JUIN

The Clipse & la Méthode (Elysée Montmartre) ● **Jamie Cullum** (Olympia) ● **The Drum & We Have Band** (Cigale) ● **Little Comets** (Scopitone) ● **M** (Zénith) ● **Merzhin** (Nouveau Casino) ● **Slade & Triggerfinger** (Bobino) ● **The Tatianas** (Boule Noire) ● **The Zombies & Yeti Lane** (Trabendo)

★ 11 JUIN

Jamie Cullum (Olympia) ● **In The Club et Kaponz & Spinoza** (Maroquinerie) ● **M** (Zénith) ● **André Manoukian** (Cigale) ● **Muse** (Stade de France, *complet*) ● **Subway, La Jarry & Wild Dawn** (Nouveau Casino)

★ 12 JUIN

Angil & the Hiddentracks, Françoiz Breut et the Chap (Café de la Danse) ● **M** (Zénith) ● **Muse & Kasabian** (Stade de France, *complet*)

★ 13 JUIN

Jan Dark & This Is The Hello Monster ! (Nouveau Casino) ● **Arthur H & David Walters** (Maroquinerie) ● **Sham 69, Disturbance, Abrasive Wheels, Touched By Nausea, Funeral Dress, English Dogs & the Wernt in acoustic Perkele, Poundaflesh & Frantic Flintstones** (Pena Festayre)

★ 14 JUIN

John Grant (Nouveau Casino) ● **Betty Lavette** (New Morning) ● **Puggy** (Cigale) ● **The Xx** (Olympia)

★ 15 JUIN

Michael Bolton (Olympia)

★ 16 JUIN

Paul Anka (Olympia) ● **Bad Religion** (Bataclan) ● **Mathieu Boogaerts** (Java) ● **Charlotte Gainsbourg** (Cigale) ● **Florence and the Machine** (Olympia) ● **Bon Jovi & OneRepublic** (Bercy) ● **UB 40** (Elysée Montmartre)

★ 18 JUIN

AC/DC (Stade de France) ● **Jackson Browne & David Lindley** (casino de Paris) ● **Talvin Singh** (Cité de la Musique) ● **The Standells & Thee Vicars** (Trabendo)

★ 19 JUIN

Dhol Foundation (Cité de la Musique) ● **Chris Isaak** (Grand Rex) ● **KMFDM** (Bus Palladium) ● **Youssou N'Dour** (Bercy) ● **NTM** (Parc des Princes) ● **Warren, AP du 113, Marvin & Krys** (Elysée Montmartre)

★ 20 JUIN

The Get Up Kids (Elysée Montmartre)

Province

MAI

Almighty Defenders, Black Lips, King Khan & BBQ, Mojomatics & Jack Hero : 27, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Angil & the Hiddentracks, General Bye Bye & Annabel's Poppy Day :** 28, St-Etienne (Assommoir) ● **Anli Pollicino :** 20, Marseille (Baby) • 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 28, Bordeaux (Compère) • 29, Brest (Cabaret Vauban) • 30, Rennes (Mondo Bizarro) ● **Anneke Van Giersbergen & Agua de Annique :** 20, Marseille (Poste à Galène) ● **Arcahuetas :** 20, Arnage (centre J.Brel) ● **Arno :** 21, Queven (les Arcs) • 22, Sablé-sur-Sarthe (centre culturel) • 26, Lausanne (CH, Docks) • 27, Bourg-lès-Valence (théâtre le Rhône – avec Milky Mee) • 28, Tarbes (Gespe) • 29, Seignosse-le-Penon (salle des Bourdaines) ● **Ash :** 28, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Band Of Skulls :** 20, Evreux (Abordage – avec Thee Oh Sees) • 21, St-Brieuc (Forum) • 24, Lille (Péniche) • 26, Strasbourg (Laiterie – avec Backstage Rodeo) ● **BB Brunes & VV Brown :** 27, Dijon (mail de Laborde) ● **Beat Assailant & Boogers :** 22, Ramonville (Bikini) ● **Ben l'Oncle Soul :** 21, Feyzin (Epicerie Moderne – avec the Buttshakers) • 22,La Chaux-du-Milieu (CH, salle de spectacle – avec Arthur H & Thomas Fersen) ● **Benjamin Biolay :** 20, Nancy (Autre Canal) • 21, Terville (112) • 22, Luxembourg (L, Rockhal) • 25, Caen (Cargo) • 27, Ramonville (Bikini – avec JP Nataf) • 29, Bordeaux (Casino) ● **Wallis Bird :** 25, Strasbourg (Laiterie – avec Claire Bouedo) • 26, Lille (Péniche) • 28, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec Emmanuelle Seignier) ● **The Black Box Revelation :** 20, Limoges (Fourmi) ● **Bloody Mary :** 22, Pagney-sous-Barrine (Chez Paulette) ● **Johnny Boy, le Cercle, Marc Minelli, Success & Vaguement La Jungle :** 22, Roeze-sur-Sarthe (chapiteau) ● **Brain Damage :** 28, Grenoble (Bastille) • 30, Luzy (chapiteau) ● **Koto Brawa, Justin Adams &**

PREVISIONS PARIS

Stone Temple Pilots : 22/6 (Bataclan), **Gov't Mule :** 23/6 (Bataclan), **Norah Jones :** 24 au 26/6 (Olympia), **Green Day :** 26/6 (Parc des Princes), **Indochine :** 26/6 (Stade de France, *complet*), **Willie Nelson :** 26/6 (Olympia), **Damian Marley & Nas :** 28/6 (Zénith), **Aerosmith :** 29/6 (Bercy), **Snoop Dog :** 30/6 (Olympia), **Stevie Wonder :** 1er/7 (Bercy), **Peter Doherty :** 7/7 (Cité de la Musique), **Iggy Pop & the Stooges :** 7/7 (Olympia), **Slayer :** 7/7 (Bataclan), **Alela Diane & Divine Comedy :** 8/7 (salle Pleyel), **Earth, Wind & Fire :** 8/7 (Zénith), **Al Green :** 9/7 (Olympia), **Crosby, Stills & Nash :** 12 et 13/7 (Olympia), **Nada Surf :** 19/7 (Maroquinerie), **Limp Bizkit :** 8/9 (Olympia), **Indochine :** 15/9 (Bercy), **Nina Hagen :** 17/9 (Cité de la Musique), **U2 :** 18/9 (Stade de France), **MGMT :** 7 et 8/10 (Bataclan), **Joe Jackson :** 8/10 (Cigale), **A-Ha :** 12/10 (Zénith), **Supertramp :** 18/10 (Bercy), **Deep Purple :** 10/11 (Zénith), **Jeff Beck :** 11/10 (Olympia), **BB Brunes :** 24/11 (Olympia), **M :** 16 et 17/12 (Bercy)

Juldeh Camara : 21, Ivry-sur-Seine (Hangar) ● **Casey :** 20, Ramonville (Bikini – avec Clan d'Instinct & la Canaille) • 21, Montpellier (Antirouille) • 22, Marseille (Affranchi) • 28, Calais (centre culturel G.Philipe – avec Rocé) • 29, Tourcoing (Grand Mix – avec Rocé) ● **Cercueil & Toxic Avenger :** 21, Amiens (Lune des Pirates) ● **Le Chapelier Fou & Dan Le Sac vs Scroobius Pip :** 20, Rennes (Ubu Club) ● **Jeanne Cherhal :** 21, Schiltigheim (salle des fêtes) ● **Christophe :** 21, St-Avold (centre culturel) ● **Cocorosie :** 23, Rennes (Etage) • 24, St-Herblain (Carrière) • 25, Bordeaux (4 Sans) • 26, Lyon (Transbordeur) • 27, Marseille (Cabaret Aléatoire) ● **Curry and Coco, Monotonix, Sexu Sushi, the Mamie Van Doren Show & the Shaking Heads :** 28, Ramonville (Bikini) ● **Dead Confederate :** 22, Lille (Péniche) • 23, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Dinosaur Jr & Built To Spill :** 24, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Divine & A Sunny Day In Glasgow :** 24, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Double Nelson :** 22, Vandoeuvre-lès-Nancy (salle des fêtes – avec Laurent Petitgand & Zu) ● **Jacques Dutronc :** 20, Lille (Zénith) • 21, Bruxelles (B, Forest National) • 23, St-Brieuc (place Poulain-Corbion) • 25, Riorges (Scarabée) • 26, Grenoble (Summum) • 27, Nice (Nikaia) • 28, Marseille (Dôme) • 29, Lyon (halle T.Garnier) ● **Elysian Fields :** 22, St-Brieuc (Passerelle) • 25, Orléans (Astrolabe – avec This Is The Hello Monster !) • 28, Dijon (péniche Cancale) • 29, St-Gallen (CH, Grabenhalle) ● **The Enjoys, the Chancellor & Music Is Not Fun :** 27, Lyon (Ninkasi) ● **The Exploited, GBH, Cobra & Al and the Black Cats :** 20, Hasselt (B, Music O Drom) • 21, Strasbourg (Laiterie) ● **Frigo & Success :** 21, Rezé (Barakason) ● **Gentleman :** 26, Gand (B, Vooruit) ● **George Sound :** 22, Villenave-d'Ornon (fête de l'Huma) ● **Gossip :** 24, Bruxelles (B, halles de Schaerbeek) ● **Micky Green :** 20, Marseille (espace Julien) ● **Brigitte Hanley and the Dark Shadows :** 31, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Harlem :** 26, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Richard Hawley & Hindi Zahra :** 22, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **H-Burns :** 25, Lyon (Transbordeur) ● **Jacques Higelin :** 25, Le Mans (palais des congrès) • 29, Le Thor (auditorium J.Moulin) ● **Micah Paul Hinson :** 31, Borgerhout (B, Trix Bar) ● **Alexis HK, Cabadzi, Dine et Léon & Féloche :** 21, Roeze-sur-Sarthe (chapiteau) ● **Hocus Pocus :** 20, Massy (centre culturel) • 21, Clermont-Ferrand (Magic Mirror) • 22, Châteauvallon (théâtre couvert à Ollioules) ● **Housebound, X-Vison & Blind Myself :** 26, Strasbourg (Laiterie) ● **I Am Un Chien !, Sheraff, I Love My Neighbours & Freakles :** 29, Reims (Cartonnerie) ● **I Am :** 29, Pau (Zénith) ● **Ilis :** 22, Sète (New Capricorne) • 28, Mezin (le Commerce) • 29, Bordeaux (Hold'Em Saloon) ● **Jonsi :** 30, Luxembourg (L, Den Atelier) ● **Kaf Malbar (KM David) :** 20, Lyon (Ninkasi) ● **Kap Bambino :** 29, Ramonville (Bikini) ● **Kasabian :** 31, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Katel :** 22, Marseille (Lounge) • 27, Lille (Rumeur) • 29, Guingamp (Galopin) ● **Killerpilze & Ed Ake :** 22, Strasbourg (Laiterie) ● **La Kinky Beat, Che Sudaka & le Peuple de l'Orb :** 23, St-Génies-de-Fontedit (plein air) ● **The Kitchenmen, the Repeaters & DJ Tripmocker :** 27, Caen (El Camino) ● **Konono N°1 :** 20, St-Nazaire (MP) • 21, St-Brieuc (place Poulain Corbion) ● **Kyrie Kristmanson :** 20, Châtenay-Malabry (Pédiluve) ● **The Lanskies :** 20, Caen (Cargo) ● **Lazy Guns Brisky, Nika Trio & the Jennifers :** 30, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Liars & Fol Chen :** 26, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Lila Downs :** 20, Metz (arsenal) • 21, Luxembourg (L, Den Atelier) • 31, Genève (CH, BFM) ● **Lilly Wood and the Prick :** 21, Sannois (EMB – avec Gush) • 30, St-Laurent-de-Cuves (plein air) ● **Luke & Pamela Hute :** 25, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Ma Valise :** 20, Nantes (Fnac) ● **Make The Girl Dance :** 22, Rouen (Chakra Club) • 29, Versailles (Orangerie) ● **Marvin :** 20, Amiens (Briqueterie – avec JF Vrod, Koudlam, J.Dentremont & the Name) • 21, Laval (6 par 4 – avec For Damage & the Forks) • 25, Marseille (Embobineuse – avec Slutspurt) • 27, Toulouse (Rex – avec the New Pornographers) ● **Syd Matters, My Girlfriend Is Better Than Yours, Thos Henley & Gderws :** 28, Amiens (Lune des Pirates ou Briqueterie) ● **Maxi Monster Music Show :** 29, Perpignan (El Mediator) ● **Melted Men, Nomex & DJ Tronc :** 21, Marseille (Embobineuse) ● **Merzhin :** 21, Dommarien (Niche) ● **Metallica :** 23, Lyon (halle T.Garnier) ● **Milow :** 21, Marseille (espace Julien) • 22, Lyon (Transbordeur) ● **Mouss & Hakim/Origines Contrôlées :** 22, Blois (maison de Begon) • 29, Givors (place H.Barbusse) ● **Jean-Louis Murat :** 21, Barentin (théâtre Montdory) • 22, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **Mustang & Sourya :** 29, Lorient (Manège) ● **My Own Private Alaska :** 20, Oullins (Clason – avec Gunfire In A Juke Joint & Magyar Possie) • 21, Reims (Cartonnerie – avec Stellardrive) • 22, Lille (Aéronef – avec Magyar Posse) ● **Naive New Beaters :** 21, Colmar (Grillen) ● **The New Pornographers :** 25, Bruxelles (B, Rotonde) • 27, Toulouse (Rex – avec Marvin) ● **No Means No :** 20, Lille (Aéronef – avec the Pack AD) • 21, Leffinge (B, De Zwerver – avec Invasives) ● **Nosfell :** 28, Luzy (plein air) • 29, Castres (Bolegason – avec Mr Tristan) ● **Jack Oblivian :** 27, Anvers (B, Arenberg) ● **Ortie & Damny :** 21, Grenoble (Bobine) ● **Mélanie Pain & Nouvelle Vague :** 21, Alençon (Luciole) ● **Laurent Petitgand, Double Nelson & Zu :** 22, Vandoeuvre-lès-Nancy (salle des fêtes) ● **Le Peuple de l'Herbe :** 21, Bourg-en-Bresse (Tannerie – avec Miss Fice) ● **Pigalle :** 21, Aubervilliers (espace Fraternité) • 22, St-Nazaire (festival) • 28, Lausanne (CH, Docks) • 29, Montpellier (domaine de Grammont) ● **Pixies :** 25, Ramonville (Bikini) ● **Plastiscines :** 21, Nantes (Olympic – avec the Wankin Noodles) • 22, Vauréal (Forum – avec Birdy Hunt) • 23, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec Peter Doherty) • 28, St-Roman-la-Motte (salle Era – avec Golden Zip & Paper Rock Scissors) ● **The Rabeats :** 29, Tours (Vinci Centre) ● **Red Cardell :** 21, Plougonvelin (festival) • 22, Aubervilliers (espace Fraternité) • 28 et 29, Langan (trouse-Chemise) ● **Redeye & Tue-Loup :** 28, Avignon (Passagers du Zinc) • 29, Brest (Carène – avec Versari) ● **Max Romeo & the Charmax Band :** 20, Limoges (CCM J.Lennon) • 21, Winterthur (CH, Sulzer Area) • 22, St-Martin-d'Hères (Ève) • 23, Perpignan (El Mediator – avec 100 Grs de Têtes) • 26, Tourneufeuille (Phare – avec Sly and Robbie) • 27, Avignon (Passagers du Zinc – avec Conquering Sound System) • 28, Renens (CH, salle de spectacles) ● **Gaëtan Roussel :** 20, Mérignac (Krakatoa) • 21, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec Rachid Taha) • 23, St-Brieuc (place Poulain-Corbion) ● **Royal Spleen :** 21, Chaumont (festival) • 29, Lyon (Marquise – avec Déjà Vu) ● **Juan Rozoff :** 21, Montreuil (la Pêche) ● **Secret Chiefs 3, Congs For Brums & Fat 32 :** 25, St-Nazaire (MP) • 27, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 28, Marseille (Embobineuse) • 29, Duedingen (CH, Tonverein Bad Bonn) ● **Emmanuelle Seigner :** 27, Lyon (Transbordeur) • 28, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Sexy Sushi :** 20, La Havre (Cabaret Electric – avec Turzi) • 21, St-Nazaire (MP) • 29, Billère (Ampli) ● **The Skatalites & Fanga :** 22, Nice (théâtre L.Ventura) ● **Slug & l'Effet Defee :** 29, Rennes (Ubu Club) ● **Slutspurt & Marvin :** 25, Marseille (Embobineuse) ● **Sly & Robbie et Bitty McLean :** 20, Le Mans (Oasis – avec Danakil) • 21, Winterthur (CH, Sulzer Area) • 22, Diskmuide (B, plein air) • 23, Angoulême (Ile de Bourgines – avec Naby, Justin Adams & Juldeh Camara, Oludum & Salif Keita) • 25, Dijon (Vapeur) • 26, Tourneufeuille (Phare) • 28, Orléans (Astrolabe – avec DJ Moon) ● **Smooth & Scratch Bandit Crew :** 29, Viviers (Cavajazz) ● **Stereotypical Working Class :** 28, St-Etienne (Assommoir) • 29, Chérisay (Labo Sonore) ● **Sugar Plum Fairy Pr & Broadway :** 29, Annonay (Presqu'île) ● **Didier Super :** 19, Aubervilliers (festival) • 21, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Têté :** 25, Lyon (Transbordeur) ● **The Black Box Revelation :** 20, Limoges (Fourmi) • 30, St-Laurent-de-Cuves (plein air) ● **The Buttshakers & Ben l'Oncle Soul :** 21, Feyzin (Epicerie Moderne) ● **Thee Oh Sees :** 20, Evreux (Abordage – avec Band of Skulls) • 22, Tulle (Lendemains Qui Chantent – avec Gâtechien & the Cracbooms) ● **Third Eye Blind :** 5, Anvers (B, Muziekcentrum Trix) ● **This Is The Hello Monster ! :** 20, Nantes (Lieu Unique) ● **Toxic Avenger & Cercueil :** 21, Amiens (Lune des Pirates) ● **Trans Am :** 21, Brest (Carène – avec Cluster, Francisco Lopez & Agnel/Desmarchelier) • 24, Colmar (Grillen – avec Electric Electric & the Psychic Paramount) ● **Transatlantic :** 10, Luxembourg (L, Rockhal) • 15, Lyon (Transbordeur) • 18, Prattein (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **Ultra Vomit, Charly Fiasco & l'Opium du Peuple :** 20, Castres (Bolegason)

● **We Are Wolves & Warpaint :** 21, Rennes (Ubu Club – avec the Russian Sextoys) • 22, St-Lô (Ecran Sonique – avec CQFD) ● **Kussi Wete :** 21, Lyon (Marché Gare) • 28, Rennes (Etage) ● **Charlie Winston & Nadeah :** 22, Genève (CH, festival) • 25, Dijon (Zénith) • 26, Marseille (Dôme) • 28, Bordeaux (Mériadeck) • 29, Nantes (Zénith) • 30, Caen (Zénith) ● **Wire :** 21, Lille (Aéronef) • 22, Le Petit-Quevilly (Exo 7 – avec Joe Sent Me) • 23, Brest (Cabaret Vauban) • 25, Feyzin (Epicerie Moderne – avec Apse) • 26, Bordeaux (Galerie Tatry – avec Zea) ● **Yodelice & Félix Kasablanka :** 21, Cormeilles-en-Parisis (théâtre du Cormier) ● **Youngblood Brass Band :** 26, Pau (Centrifugeuse) • 27, Toulouse (Cap – avec Syncopera & les Monstroplantes) • 28, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 30, Tourcoing (Grand Mix) ● **Hindi Zahra, les Tambours de Brazza & Youssou N'Dour :** 21, Angoulême (île de Bourgines) ● **Zea, Kanipchen Fit & Zun Zun Egui :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Zun Zun Egui :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 28, Chalon-sur-Saône (péniche)

JUIN

AC/DC : 15, Nice (stade C.Ehrmann) ● **Aronas, Kouyaté & Neerman :** 4, Sannois (EMB) ● **Asaf Avidan & the Mojos :** 3, Rennes (Ubu) • 5, Cergy (base de loisirs) • 7, Lille (Péniche) • 10, Strasbourg (Laiterie – avec Tis) • 12, Grenoble (Bobine) ● **Bad Religion :** 15, Luxembourg (L, Rockhal) ● **Band Of Skulls :** 9, Bruxelles (B, Rotonde) ● **BB Brunes & VV Brown :** 2, Caen (place Courtonne) • 4, Amiens (parc de la Hotoie) • 8, Bordeaux (place de la Victoire) • 12, Montpellier (place de l'Europe) • 16, Grenoble (parc P.Mistral) ● **Beatsteacks :** 1er, Eupen (B, Capitol) ● **Behind The Illusions, Papaya Cake, Spéculons & Khat :** 4, Avignon (Passagers du Zinc) ● **The Black Box Revelation & Gâtechien :** 1er, Angoulême (Nef) ● **Broadwave :** 4, Lyon (Akroche) • 10, Lyon (Ninkasi) • 17, St-Etienne (Assommoir) ● **Casey :** 4, Bobigny (Canal 93) • 12, Clermont-Ferrand (Coop de Mai – avec Ted l'Afro) ● **Jeanne Cherhal :** 4, Alençon (Luciole) • 12, Maury (plein air – avec Carmen Maria Vega) ● **Chevreuil, For Damage & Kourgane :** 12, Reims (Cartonnerie) ● **Cowboys From Outerspace, Ich Bin Dead & the Mediums :** 12, Chalon-sur-Saône (péniche) ● **The Cranberries :** 1er, Tours (parc expos) • 3, Montpellier (Zénith) • 4, Pau (Zénith) • 6, Limoges (Zénith) • 7, Rennes (Liberté) • 11, Rouen (Zénith) • 12, Amiens (Zénith) • 14, Genève (CH, Arena) • 18, Nice (Nikaïa) ● **Bob Dylan :** 20, Lyon (halle T.Garnier) ● **The Enjoys, the Chancellor & Babet :** 1er, Toulouse (Ramier) ● **Eon Megahertz :** 4, Lyon (Troksor) • 5, Briançon (MJC Babylone) ● **Les Fils de Teuhpu :** 5, Bazas (Aganitière) ● **Charlotte Gainsbourg :** 14, Caen (Cargo) • 15, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 19, Bruxelles (B, Cirque Royal) • 20, Lille (Aéronef) ● **Gaston Le Fervent, Elmer Food Beat, Che Sudaka & Kiemsa :** 5, Montaigu (plein air) ● **Genitorturers :** 4, Tournefeuille (Phare) • 8, Strasbourg (Laiterie) • 10, Aarschot (B, Jc de Klinker) ● **Glop Compagnie :** 5, Lavaur (grand café des Américains) • 19, Toulouse (Petit Voisin) ● **Gossip :** 1er, Strasbourg (Zénith) ● **John Grant :** 11, Bruxelles (B, Rotonde) • 12, Lille (Péniche) ● **Hell's Kitchen :** 9, Crans-sur-Nyon (CH, plein air) • 11, Pont-Ste-Maxence (Mankine – avec Molly's) ● **Hey Hey My My, Sexy Sushi & the Willowz :** 5, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Sophie Hunger :** 1er, Lille (Aéronef) • 3, Strasbourg (Laiterie – avec Gatha) ● **Kasabian :** 2, Terville (112) • 9, Ramonville (Bikini) • 10, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) ● **Klem, Hiv, Dogme, Moino & Spahi Amadeo :** 19, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Koffin Cats :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Lafayette and the Dirty Fingers & the Wankin Noodles :** 12, St-Avé (Echonova) ● **The Lanskies :** 1er, Chérisay (Labo Sonore) • 18, Rennes (Mondo Bizarro) ● **Laudanum et Angil & the Hiddentracks :** 17, Allonnes (péniche Excelsior) ● **Lila Downs :** 1er, Zürich (CH, Kaufleuten) ● **Lilly Wood and the Prick :** 2, Roubaix (Cave aux Poètes – avec Milky Mee) • 11, Maury (plein air – avec Naïf & Oi Va Voi) ● **Little Comets :** 8, Lille (Péniche) • 9, Strasbourg (Laiterie – avec We Have Band & South Central) • 11, Nantes (Ferrailleur) ● **Syd Matters, My Girlfriend Is Better Than Yours & Thos Henley :** 3, Vendôme (chapelle St-Jacques) • 6, Feyzin (fort) • 7, Dijon (cour Chabœuf) • 12, Bourges (Table d'Harmonie) ● **Maxi Monster Music Show :** 3, Grenoble (festival) • 12, Douai (espace A.Malraux) ● **Mouss & Hakim/ Origines Contrôlées :** 5, Quimper (plein air) ● **Naheulband :** 5, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Kate Nash :** 2, Strasbourg (Laiterie) • 8, Bruxelles (B, Orangerie) ● **Oai Star, Lords Of Frequency & Zob' :** 12, Orsan ● **Pamela Hute :** 12, Thiverval-Grignon (festival) • 19, Gisors (festival) ● **La Pompe Moderne :** 4, Clermont-Ferrand (Coop de Mai) • 5, Marseille (Pote à Galène) • 8, Tours (Chapit'Auc) ● **Pony Pony Run Run :** 8, Ramonville (Bikini) ● **Quartet Saïgon, Julien Lourau & the Neil Cowley Trio :** 2, Sannois (EMB) ● **Raj & BB Brunes :** 3, Reims (Cartonnerie) ● **Mykal Rose, Michael Rose, Andrew Tosh feat the Rasites :** 8, Notre-Dame-d'Oe (Oesia) • 10, Caen (Cargo) • 11, Strasbourg (Laiterie) ● **La Scana Del Domingo & Che Sudaka :** 4, Ivry-sur-Seine (Hangar) ● **Secret Chiefs 3, Congs For Brums & Fat 32 :** 4, Bruxelles (B, Magasin 4) • 6, Tourcoing (Grand Mix) ● **She's Drunk, Moonlift & SO Project :** 17, Dijon (péniche Cancale) ● **Gizelle Smith & the Mighty Mocambos :** 10, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) • 11, Limoges (CCM J.Lennon) • 12, Rambouillet (Usine à Chapeaux) ● **The Standells :** 13, Eysines (clos du Pinsan) • 17, Rennes (Ubu Club) ● **Didier Super :** 3, Albi (festival) • 4, Villeneuve-d'Ascq (Ferme d'en Haut) • 5 au 7, Lille (Biplan) • 8, Tours (Chapit'Auc) • 12, Nevers (Café Charbon) • 16 au 18, Nantes (Michelet) ● **Thee Oh Sees :** 7, La Rochelle (Barbarella Club) • 8, Tours (chapiteau) ● **UB 40 :** 13, Nantes (cité des congrès) ● **The Willowz :** 5, Limoges (CCM J.Lennon) • 9, Toulouse (Cri de la Mouette) ● **Charlie Winston & Nadeah :** 1er, Lille (Zénith) ● **Xiu Xiu :** 5, Bruxelles (B, Orangerie) • 7, Roubaix (Cave aux Poètes) • 10, Metz (Chapelle) ● **Yodelice :** 4, St-Denis-de-Pile (château Bornale) • 5, Biarritz (Alabal) • 11, Crans-sur-Nyon (CH, plein air) • 12, Puget-sur-Argens (mas des Escaravatiers) ● **Youngblood Brass Band :** 3, Bruxelles (B, club de Vaartkapoen)

Festivals

■ **Art Rock :** 20 au 23/5, St-Brieuc (Forum, Passerelle & place Poulain-Corbion – avec le **20** : Lucy Love, Oh No No & Air – le **21** : Revolver, the Low Frequency In Stereo, Vitalic, Konono n°1, Ghinzu, Band Of Skulls, the Bewitched Hands Of The Top Of Your Heads & Olivia Ruiz – le **22** : Caravan Palace, White Rabbits, Rachid Taha, Miss Platnum, Elysian Fields, Dean & Britta, the Heavy & Peter Doherty – le **23** : Gaëtan Roussel, Bibi Tanga & the Selenites, the Go ! Team, Novak 3D Disco & Jacques Dutronc) www.artrock.org
■ **Bordeaux Teenage Rock #4 :** 21/5, Bordeaux (espace Tatry – avec Arthur Pym and the Gordons, the Be Fivens, the Otherz, Malice, Zooplancton Wendy, Be Quiet, the Shelters, Deaf's Lodgers & Tabloid John) www.bordeauxrock.com
■ **L'Hissé Ô :** 21/5, La Rochelle (maison G. Brassens – avec Free Roads, A Young Spirit, Funky Primates, Meteo Rythms Sound System, Boom System, Thomas Le Bras & Technical Variant)
■ **Europavox :** 21 et 23/5, Clermont-Ferrand (Coop de Mai & Magic Mirror – avec le **21** : Gaëtan Roussel, Rachid Taha feat Mick Jones & Hocus Pocus – le **23** : Peter Doherty & Arno) www.europavox.com
■ **Afro-Pfingsten :** 21 au 24/5, Winterthur (CH, Sulzer Area – avec le **21** : Bitty McLean, Max Romeo, Mykal Rose, Michael Rose, Sly & Robbie, Takana Zion & the Skatalites – le **22** : Benicia, Buena Vista Social Club, Chica Torpedo, Choc Quib Town, Mercadonegro, Papi Sanchez & Rodry Go – le **23** : Basselou Kouyate, Blick Bassy & Lokua Kanza – le **24** : Angélique Kidjo, Dobet Gnahore, Fatoumata Diawara & Mayra Andrade) www.afro-pfingsten.ch
■ **Cosmic Trip :** 21 au 24/5, Bourges (3 P'tits Cochons & palais d'Auron – avec le **21** : Adolphe Sex & ses Machines – le **22** : the Norvins, Messer Chups, Mystic Motorcycles, the Responders & Dollsquad – le **23** : the Mysterious Asthmatic Avenger, Dead Valdez, the Kitchenmen, the Revellions, King Salami & the Cumberland, Lord Fester Combo, the Rippers, los Banditos & the Love Me Nots – le **24** : les Kitchenettes) www.cosmictrip.festival.fr
■ **Bulles Zik :** 22 et 23/5, Les Lilas (théâtre du Garde-Chasse – avec le **22** : Slumberland, Dr Krollspell, Sex & Dollars & Janki Beats – le **23** : Paul Ecole, Laboratoire Jacqueline-Maillan & Mellino) www.bulleszik.com
■ **Fest'Route :** 25 et 26/6, Tournon-sur-Rhône (plein air – avec le **25** : Billie, les Hyènes, Mickey 3D, Naive New Beaters & Tété – le **26** : Assassin, Cumshot Deluxe, Gérard Basté feat Dr Vince, le Peuple de l'Herbe & Omar Perry) www.fest-route.com
■ **Bad Bonn Kilbi :** 26 au 29/5, Duedingen (CH, Tonverein Bad Bonn – avec le **26** : Aphex Twin, DMX Krew, Joker feat Nomad, Deconstructing Drumboys & Minimetal – le **27** : Atlas Sound, Dum Dum Girls, Health, the Antlers, Neon Indian, Tamikrest & Dirty Music, Overdrive Amp Explosion, Round Table Knights, We Loyal & Tocotronic – le **28** : A Place To Bury Strangers, Hot Chip, Sun Ra Arkestra, Peerlander-Z, Electric Eel Shock, Ben Frost, Polvo, Bit-Turner, Deconstructing Drumboys & Wolf Eyes – le **29** : Fat32, Lee Ranaldo, Secret Chiefs 3, Solange La Frange, Wolf Parade, Beak, Koch-Schütz, Studer & the Young Gods, Kode9, Maja Ratkje & Stephen O'Malley, Kassette, DJ Fett & Yeasayer) www.kilbi.badbonn.ch
■ **Festoche :** 28 et 29/5, St-Romain-la-Motte (salle Era – avec le **28** : Plastiscines, Golden Zip & Paper Rock Scissors : le **29** : Made In Nowhere, Mato & Tété) www.lefestoche.free.fr
■ **Festival Rock 70's :** 22/5, Charmont-sous-Barbuise (MJC – avec Vdelli, Plug & Play, Jesus Volt, Christophe Marquilly & Natchez)

■ **La Cassine :** 28 et 29/5, Vendresse (parc du château de la Cassine – avec le **28** : Fatals Picards, Huck, N&SK, Puggy & Sinsemilia – le **29** : Carmen Maria Vega, Emzel Café, Renan Luce & Samarabalque) www.la-cassine.com

■ **Lumières sur la Bastille :** 28 et 29/5, Grenoble (la Bastille – avec le **28** : Brain Damage, DJ Rupture, Foreign Beggars, Pulpalicious & Signal Electrique – le **29** : Calin, Etienne Jaumet, Kill For Total Peace, Koudlam & Vicious Skull)

■ **Festipop :** 28 et 29/5, Frontignan (arènes – avec le **28** : Fanga, Lion Roots, Ondubground, UncommonMenFromMars, Biga Ranx, Ruba Kpo, Warrior Queen, Ras Tweed & Vicarious Bliss – le **29** : Iration Steppas & Mungo's Hi-Fi) www.festipop.com

■ **O'Zone :** 28 et 29/5, Mietesheim (terrain de foot – avec le **28** : Aergison, Colonel Moutarde, DJ Gon, Babylon Joke, Arobass, Funky Parazit, Jeff Lieb, Karavan Orchestra, Mem Pamal, Room Service, Skannibal Schmitt & X-Makeena – le **29** : Weepers Circus, Let's Work To Farm, Roots Noise, Colonel Moutarde, DJ Gon, Inheyria, Jamie Clarke's Perfect, Mem Pamal & Ten Years After) www.fennecspression.free.fr

■ **Ot Azoy :** 28 au 30/5, Luzy (plein air – avec le **28** : Interlope, Nosfell, Shaka Ponk & les Tambours du Bronx – le **29** : the Certenu's Brothers, Caravan Palace, Kaly Live Dub, Orchestre National de Barbès & Watcha Clan – le **30** : Brain Damage, JMPZ, Kaophonic Tribu, Teldem Comunity, Free Morvan Resistance & Chao's Rejects) www.festivaldeluzy.com

■ **Papillons de Nuit :** 28 au 30/5, St-Laurent-de-Cuves (plein air – avec le **28** : Alpha Blondy, Bauchklang, Caravan Palace, Chocolate Donuts, Danakil, Madness, the Bewitched Hands Of The Top Of Your Heads, VV Brown, Twin & Wax Tailor – le **29** : Asaf Avidan & the Mojos, Fady melo, Friendly Fires, Gogol Bordello, Gossip, Gush, Jil Is Lucky, Kasabian, Miossec, Revolver, Saez, the Bloody Beetroots, the Shellys & Vitalic – le **30** : Carmen Maria Vega, Che Sudaka, Coeur de Pirate, Emir Kusturica & the No Smoking Orchestra, Féfé, Hindi Zahra, Jacques Dutronc, Lily Wood & the Prick, Oswando & Renan Luce) www.papillonsdenuit.com

■ **Festi'neuch :** 3 au 6/6, Neuchatel (CH, plein air – avec le **3** : Mika, Stevans, My Hearts Belongs To Cecilia Winter & Stress – le **4** : the Rambling Wheels, Hocus Pocus, Cypress Hill, la Dixion, Deep Kick, Beat Assailant & Birdy Nam Nam – le **5** : Danakil, Caravan Palace, Saez, Yann B, Elkee, Miss Platnum & Bloody Beetroots Deathcrew – le **6** : the Rocky Jo Altitude, Ojos De Brujos, Youssou N'Dour, Aldebert, Mark Berube & Bonobo) www.festineuch.ch

■ **Toulouse Metal Fest #1 :** 4/6, Tournefeuille (Phare – avec Cynic, Genitorturers, Gorod, Loudblast, Meshuggah, Paradise Lost & Soulfly)

■ **Brennestorm In Reugny :** 4 et 5/6, Reugny (ancien camping – avec le **4** : Demi-Mondaine, Sex & Dollars, Tagada Jones, the Psychologist and His Medecine Band – le **5** : Kaophonic Tribu, Biga Ranx & Smod)

■ **Parigny-les-Vaux :** 4 et 5/6, Parigny-les-Vaux (plein air – avec le **4** : les Caméléons, Mass Hysteria, Maxoo & Paco Volume – le **5** : Eiffel, Karpatt, Percubaba & Skip The Use) www.parigny.com

■ **La Tour Prend l'Air :** 4 et 5/6, St-Quentin-en-Yvelines (espace Decauville & jardin E.Fleuré – avec le **4** : Aqme, 100 Grammes de Têtes, la Rue Kétanou, Stereotypical Working Class & Signal Electrique – le **5** : Control Tower feat Roger B, Terry Bible, Zion Irie, Mota Favela, Shaman Culture, Fedayi Pacha, les Colocks, Alpha Blondy, Guinding Star, Anthony John & Biga Ranx) www.festitpa.com

■ **Alien Fest ! :** 4 au 6/6, Nantes (salle festive Nantes Nord – avec le **4** : Annita Babyface & the Tasty Poneys, la Relève, Lasting Values, les Trois Fromages, No Opinion, Sauvage FM, Dolores Riposte & Ultra Vomit – le **5** : Nina's School, Sonic Boom Six, Sons Of Buddha, Nevrax, Lords of the Pint, Général Fiasco, the Attendants & UncommonMenFromMars – le **6** : Gravity Slaves, Inner Terrestrials, Nine Eleven, OK Pilot, the Computers, Milloy, Lamda Zero & We Want Sound) www.alienfest.fr

■ **La Ferme du Rock :** 4 au 6/6, Margny-lès-Compiègne (ancienne base du 6e RHC – avec le **4** : Hey Hey My My, Lilly Wood and the Prick, Murray Head, Talk To Angels & Smod – le **5** : Circenses, Goliath, Kamini, Melintone, N&SK, Takana Zion, Têté & Yves Jamait – le **6** : Adrugan, Bliss, Eiffel, Jil Is Lucky, la Cavaska, la Brune, the Progerians & Washing Machine) www.lafermedurock.fr

■ **Drums Addict :** 5/6, Bordeaux (espace Médoquine – avec Terri Lyne Carrington, Eric Morse II, Pete Lockett, Damien Schmitt, Pierre-François "Titi" Dufour…) www.drumsaddictfestival.com

■ **Lyon Metal Fest :** 5/6, Lyon (Transbordeur – avec Blackness, Cynic, God Damn, Loudblast, Punish Yourself, Satan Jokers, the Seven Gates, Ultra Vomit & Skoz)

■ **Furia Sound :** 5 et 6/6, Cergy (base de loisirs – avec le **5** : Asaf Avidan & the Mojos, Boogers, Brigitte Fontaine, Emir Kusturica, la Maison Tellier, Lali Puna, Mary's Dream, Take It Easy Hospital & the Notwist – le **6** : Anli Pollicino, Danakil, Firewater, Gablé, le Bal des Enragés, Lucky Dragons, Rachid Taha, Sanseverino, Shaka Ponk & Ska-P) www.furia.tm.fr

■ **Aucard de Tours :** 6 au 12/6, Tours (Chapit'auc – avec le **8** : Didier Super, Framix, la Pompe Moderne, Razors, Sex & Dollars et Thee Oh Sees – le **9** : Aqua Nebula Oscillator, Atari Teenage Riot, Kill For Total Peace, Koudlam, Future Of The Left & Scratch Bandit Crew – le **10** : Boogers, Cheveu, Kiss Kiss Karaté Passion, Daily Mind Distortion, High Tone & the Chap – le **11** : Brain Damage, Casey, Marvin, Oddateee, Tambour Battant, the Feeling Of Love & We Are the Physics – le **12** : DJ Ben, les Ramoneurs de Menhirs, Piano Chat, Pony Pony Run Run, Magic Barbecue & Popof) www.radiobeton.com

■ **Caribana :** 9 au 13/6, Crans-sur-Nyon (CH, plein air – avec le **9** : Deep Purple, Hell's Kitchen & the Baseballs – le **10** : 30 Seconds To Mars, Charlie, OneRepublic, Polar, Stevans & Sum 41 – le **11** : Faithless, Micky Green, Ralf Hartmann, the Asteroïds Galaxy Tour, Thomas Dybdahl & Yodelice – le **12** : Léa Lu, Luka Bloom, Madness, Mama Rosin, Moonraisers, Neil Halstead & Sean Paul) www.caribana-festival.ch

■ **Les Trois Eléphants :** 10 au 13/6, Laval (divers lieux – avec le **10** : Arianne Mofatt, Mister Valaire & Publicist – le **11** : Boogers, Jessie Evans, Lucky Dragons, Getachew Mekuria, the Chap, the Ex, the Japaneses Popstars, We Have Band, Yann Tiersen, This Is Hello Monster !, Wildbirds & Peacedrums – le **12** : This Is Hello Monster !, Hocus Pocus, the Hickey Underworld, the Subs, Tricky, Two Door Cinema Club & Aufgang) www.les3elephants.com

■ **Dans l'Air d'Utah :** 11 et 12/6, Ste-Marie-du-Mont (plein air – avec le **11** : A Fond d'Cale, the Weards, B Siders, Kéké !, Cornflakes Heroes & Nuttea – le **12** : Colocks, Kazbah Band, Mouf Mouf, Positive Roots Band & Puggy) ● **Mélusik :** 11 et 12/6, Lusignan (plein air – avec le **11** : Skip The Use, Billy Gaz Station, Wat Fat Man & Diallèle – le **12** : Bazbaz, Nicolas Jules, Cathy B, Didier Boutin & DJ Touf) www.festivalmelusik.blogspot.com

■ **Montereau Confluences :** 11 et 12/6, Montereau-Fault-Yonne (parc des Noues – avec le **11** : Broken Box, IME, Memoryam, Martin Solveig, Sourya, the Deans & Tom Frager – le **12** : Barricades, Bezed'h, Blues Power Band, Carbone, Sophia S'En Mêle & Suzanne Vega) www.ville-montereau77.fr

■ **Skabazac :** 11 et 12/6, Onet-le-Château (site de la Roque – avec le **11** : Caspa, Chase and Status, Eiffel, Emir Kusturica & the No Smoking Orchestra, Hocus Pocus, Laurent Garnier, le Peuple de l'Herbe, Molécule, Rod Azlan & the Qemists – le **12** : Cypress Hill, Charles Walker, Clipse, DJ Milosh, Féfé, Foreign Beggars, Lee "Scratch" Perry, Pulpalicious, Raggasonic, Ska-P & the Dynamites) www.skabazac.com

■ **Eysines Goes Rock n'Soul :** 12 et 13/6, Eysines (clos du Pinsan – avec le **12** : Bibi Tanga and the Selenites, Jessie Evans, the Zombies & Thee Vicars – le **13** : Charles Walker, Pusydelic, the Dynamites & the Standells) ● **Sonar :** 17 au 19/6, Barcelone (E, plein air – avec le **17** : Delorean, Jimi Tenor, Kid Koala, Nosaj Thing, Pete Tong, Phill Niblock, Speech Debelle & Uffie – le **18** : 2 Many Dj's, Aeroplane, Air, Booka Shade, DJ Mehdi, Flying Lotus, Hot Chip, LCD Soundsystem, Mary Anne Hobbs, Plastikman & Sugarhill Gang – le **19** : Chemical Brothers, Dizzee Rascal, Fuck Buttons, Jonsi & Matthew Herbert) www.sonar.es

■ **Hellfest :** 18 au 20/6, Clisson (plein air – avec le **18** : Deftones, Fear Factory, Sepultura, Infectious Grooves, KMFDM, Mass Hysteria, Tamtrum, Evile, Biohazard, Sick Of It All, Arch Enemy, Hypocrisy, Finntroll, Crowbar, Walls Of Jericho, Eluveite, Loudblast, Marduck, Ulver, Ihsahn, Asphyx, Kampfar, Necrophagist, Urgehal, Otargos, Godflesh, The Devil's Blood, The Young Gods, Nachtmystium, Between The Buried And Me, Monkey 3, Secrets Of The Moon, Negura Bunget, Ghost Brigade, Sigh, Magrudergrind, Carnifex & the Faceless – le **19** : Alice Cooper, Twisted Sister, Airbourne, Ratt, Y & T, Anvil, Delain, Electric Mary, Carcass, Immortal, Annihilator, Nevermore, Overkill, Tankard, Raven, Dew Scented, Kalisia, Field Of The Nephilim, My Dying Bride, Watain, Candlemass, Dark Funeral, Atheist, Count Raven, Obscura, Gorod, Jello Biafra and the Guantanamo School of Medecine, Agnostic Front, 7 Seconds, As I Lay Dying, Unearth, Earth Crisis, Sworn Enemy, Skarhead, Discipline, Born From Pain, Architects, Wisdom In Chains & Knuckledust – le **20** : Kiss, Motörhead, Saxon, Stone Sour, UDO, Primal Fear, Freak Kitchen, Vulcain, Slayer, Exodus, Devin Townsend Project, Behemoth, Swallow The Sun, Ensiferum, Sabaton, Blaspherne, Bloodblast, Nile, Suffocation, Katatonia, Dying Fetus, Decapited, Ex-Deo, General Surgery, Garcia Plays Kyuss, The Dillinger Escape Plan, Doom, Brant Bjork and the Bros, Mondo Generator, Yawning Man, Black Cobra, Rwake, Weedeater, 16, Solace, Saviours & Omega Massif) www.hellfest.fr

***PS :** Les dates de concerts pour la période **20/06-30/07** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/05 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

Pop I Rock I Math-rock I Experimental I Folk I Indie

Faith No More . The Subways . Devendra Banhart . The Antlers . The Futureheads . Wovenhand & Muzsikas . Pony Pony Run Run . Dum Dum Girls . Monotonix . Los Campesinos! . Os Mutantes . Été 67 . Absynthe Minded . The Raveonettes . Das Pop . Sharko . Eiffel . General Elektriks . Wax Tailor . Ghinzu . The Maccabees . Fun Lovin' Criminals . The Sonics . Black Mountain . Owen Palett (Final Fantasy) . Get Well Soon . Air Guitar Belgium . Archie Bronson Outfit . The Middle East . Spoon . Errors . Serena Maneesh . Giant Sand . Chokebore . Clues . Baddies . MLCD [My Little Cheap Dictaphone] . Piano Club . Rainbow Arabia . Showstar . ...

Electro I idm I Drum'n'bass I Electro-rock

Calvin Harris live . Simian Mobile Disco live . Buraka Som Sistema . Dave Clarke . Chris Cunningham . Atari Teenage Riot . Etienne de Crécy live (Beats'N'Cubes) . Uffie live . Paul Kalkbrenner live . Jesse Rose . Gui Boratto . Hadouken! . Netsky . Otto Von Schirach live . dÉbruit . Benga feat. Sgt Pokes . Peter Digital Orchestra . Moderat (Modeselektor + Apparat) & VJ Pfadfinderei . Murdock . Agoria . BunZer0 . Schlachthofbronx . DJ Hype feat. Daddy Earl . Skream feat. Sgt Pokes . Black Sun Empire . Sexy Sushi . Emalkay . Dj Marky & Stamina Mc . The Subs live . Dj Hazard . A-Trak . Noob . Brodinski . Dan Le Sac vs Scroobius Pip . Chromeo . Dj Zinc . Daedelus . Carl Craig feat. Mad Mike Banks . Renaissance Man . Douster . The Count & Sinden . Beast . Borgore . Captain Ahab feat. Sickboy . Chapelier Fou . Drumcorps . Hermanos Inglesos . HighBloo . ...

Reggae I Roots I Dub I Ska I Dancehall I Ragga

Raggasonic . Gentleman & The Evolution . High Tone . Balkan Beat Box . Bushman . Capleton . Inna de Yard All Stars feat. Earl "Chinna" Smith, Cedric "Congo" Myton, Kiddus I, Matthew McAnuff, Derajah . Danakil . Dub Pistols . Mr. Vegas & 4 Eva Bless Band . Les Blérots de R.A.V.E.L. . Third World . Zenzile . Java . The Very Best . La Ruda . Poulycroc . ...

Punk I Punk-Rock I Sludge I Metal I Hardcore

DevilDriver . Kickback . Mass Hysteria . The Spudmonsters . Gwar . Arkangel . Caliban . Shining . Peter Pan Speedrock . Chrome Hoof . Lower Than Atlantis . Baroness . Todd . Steve Von Till/Harvestman of Neurosis . Dark Sensation . Fucked Up . Le Bal des Enragés . ...

Hip-hop I Jazz I Soul I Funk

De La Soul & Rhythm Roots All Stars . Dj Kentaro . Chinese Man . Brother Ali feat. Bk One . Rohff . Anti-Pop Consortium . Bilal & band . Collectif Din Records feat. Medine . Crown City Rockers . Mayer Hawthorne & The County . Lee Fields & The Expressions . Chali 2na (of Jurassic 5) & Breakestra . Hypnotic Brass Ensemble . ...

45 mn de Lille I 2h20 de Paris I 2h30 de Rouen
Préventes : ticket 1 jour : 45 € (+camping 10€)
pass 4 jours : 93€ (+camping 17€)
Fnac, Ticketnet, packages bus + festival + camping avec OnTours et VoyagenBus
www.dourfestival.be

Petites Annonces

Divers

◆ **A vendre RnF & Best (+ou- 1972 - 1994). Liste/Dem. monica.oleffe@gmail.com Pris a discuter. Enlèvement à Bruxelles.**

Video

◆ CINEMAVIE filme vos concerts et crée vos DVD (que vou spourrez revendre). Travail en multicaméras. Prix attractifs Tél. 06 28 35 30 50˙ www.cinemavie.com sebastien@cinemavie.com

Vente disques d'occasion

◆ Vends CD rock 8 euros. Liste à catlutz@hotmail.fr. 1300 CD dispo

Cours de musique

◆ Pro donne cours de guitare hard-rock-blues ts niv, solf impro, techn med. Premier rendez-vous gratuit. Contacter François, tél. 01.77.99.20.39 ou 06.60.08.77.87.

◆ Cours de guitare 20 €H. Débutants bienvenus ! Tél. 0143438258

◆ Stages guitare Utopia - 79, rue de l'Ouest - 75014 Paris. 1h30/ semaine sur 10 semaines + concert fin stage = 198 € Tous niveaux, tous âges. él. 06.11.07.09.07. www.renelebhar.com.

Vente matériel d'occasion

◆ Vend GIBSON ES125 1300 € Strato warmoth/Clapton 1100 . Peavey delta blues 550 . Tél. 0684106976

◆ **Vend Strato US Highway One état neuf 600 . Tél. : 0671869730**

◆ VEND CUBE 20 X Roland + télécom - Prix intéressant - Tél. 0676312063

Studio d'enregistrement

◆ Salut à tout le ténor de Brest, recherche deux musiciens pro un batteur percu, un contrebassiste sachant slapper dans la région Bretagne finistère sud pour concert et renseignement d'album. Chanson, folk, rock, enfant. Tél. 0663350655

◆ studioalaville.com : 4 musi live. Batt, enr, mix, maste. 50 €h Tél. 0149236396

Studio de répétition

◆ JAM STUDIO, 13 locaux répét. équipés, piano acoustique, clim., location matériel. Ouvert 7j/7. Tél. 01.45.21.45.07. Métro Pierre et Marie Curie, L7.

◆ POLYMUSIQUE Studios répétitions équipés 7J/7 + loc. sono. RER NANTERRE VILLE Tél. 0147218755

Messages musiciens

◆ Auteur/Interprète sur Nice cherche batteur/bassiste et guitariste pour enregistrer. Influences Eddy Mitchell Tél. 0493834247

◆ Guitariste cherche batteur et bassiste sur Antony (banlieue sud). Appeler Philippe Tél. 0155598202

◆ Chanteur influence U2 et Coldplay recherche groupe musiciens(ciennes), un bassiste ou une bassiste, une batteuse et guitariste rythmique et soliste, pour former groupe de rock alternatif. Eric... eric.philis@sfr.fr Tél. 0610681731

◆ POLYMUSIQUE Studios répétitions équipés 7J/7 + loc. sono. RER Nanterre Ville. Tél. 0147218755

◆ Chanteur rock'n'roll (Stooges, Doors, Rolling Stones, Creedence), 20 ans, sur Lille pour vou sservir, énergie, timbre et arrogeance exacerbée garantie, avec expérience et éclectissme; également ami de débauche, n'hésitez pas ! Tél. 0698165281 ou swimminjojo@hotmail.fr

◆ Bassiste (56 ans), 2 ans d'expérience en groupe, chercher groupe rock/blues sur 87, répertoire 60's/70's. Tél. 0625634366

◆ Cherche une jeune bassiste-choriste pour un groupe mixte en région parisienne. Style : rock progressif avec textes poétiques en français. Objectifs : concerts et recherche d'un label. contact : polemile@aliceadsl.fr

◆ Groupe rock, tous styles, cherche batteur motivé, région 95 ou à côté Tél. 0130380533 ou levasseur.philippe95@orange.fr

◆ Batteur cherche orchestre blues rock. Tél. 0142437558

◆ Hey, je suis une guitariste, chanteuse de 15 ans (je compose aussi). Je cherche d'autres musiciens de mon âge, pour monter un groupe plutôt rock (ou autre, ouverte à tout) sur Paris. Influences très électriques. Tél. 0635187246

◆ Salut !!! Guitariste de 15 ans recherche batteur et bassiste pour former un groupe. Influence diverse allant du Hendrix aau Airbourne et passant par les Stones ! Voilà contactez moi par mail : new__york20@hotmail.fr

◆ Salut, je suis clavier sur Paris, j'ai 28 ans et je cherche un projet de groupe sérieux infl. Beatles, Who, Bowie, Neil Young, Radiohead, Mogwai... Le but est de s'investir et porter le projet avec passion ! A bientôt ! Tél. 0661577862

◆ Groupe rock influences Joy Division, Smashing Pumpki,gs, Pink Floyd, New order cherche chanteur/euse & guitariste & clavier pour jouer leur 1er album live. Tél. 0679723040. www.myspace.com/onelifeband

◆ Auteur / Interprète cherche compositeur (influence Eddy Mitchell) sur Nice Tél. 0493834247 pour monter groupe etc

◆ Groupe power pop / Indie / rock moyenne d'âge 20 ans cherche batteur pour compo sur Aix en Provence et alentours. Possibilités enregistrement et concert. Tél. 0643094427

◆ Recherche chanteur pop rock bassiste region Montargis Gien Tél. 02 38 92 63 47 ou 02 38 92 51 74. Merci à R&F

◆ Chanteur (20 ans), originaire de Charleville-M, sur Paris à la rentrée, cherche à former groupe de rock'n'roll/krautrock oscillant entre Libertines, Clash, Hives, Joy Division, The Horrors, Cramps... Tél. 0649479702. Non sérieux ? Bye !

◆ Cherche batteur et guitariste lead pour groupe punk hxc influ social distortion, adolescents, tsol, lords ef the new church, Joy division, Hole Distillers, Agent Orange, Pistols Repet à La Luna en week end vinny. elvicioso@hotmail.fr

◆ Grope de rock en formation (25-35 ans) recherche désespérément son batteur, bassiste, clavier pour compos (sur 75/78/95). Répet' sur Conflans Ste Honorine. Ancien groupe : http://www.myspace.com/thejennymusicband. charles.branco@wanadoo.fr

◆ Recherche chanteur pop rock bassiste région Montargis Gien Tél. 0238925174 ou 02 38 92 63 47. Merci à R&F

◆ Groupe de métal Hidden Spirit cherche son bassiste son bassiste sur Strasbourg. http://www.myspace.com/hiddenspiritofficial Tél. 0685893602

◆ Chnateuse + bassiste + guitariste recharchent batteur agé de 17 à 18 ans à Lyon. Influences larges : Indie : Artic Monkeys, The Libertines, The Strokes mais aussi rock 60's + pop. Tél. 0659075494 ou cassfluoado@hotmail.fr

◆ Guitariste et chanteuse cherche guitariste bassiste batteur, région Auvergne. Tél. 0650960796

◆ Chanteuse influences pop electro folk rock hip hop indé punk world recherche dj/groupe pour créer l'album du siècle ou un truc bien. Projets concrets (conquête du marché mondial et limousine avec jacuzzi intégré) chanez-o@hotmail.fr

◆ Pop That Shit,, Groupe Folk-Rock recherchent batteur sur Perpignan (66). Influences : Dylan, J. Cash, Gainsbourg, Saez, Noir Desir (...) Concerts : Rues & Bars. jlensois@hotmail.fr

◆ Heavy Bug groupe rock sur Troyes recherceh batteur bon niveau. Influences : Pink Floyd, Deep Purple, Black Crowes, Led Zep. Tél. 0615275983

◆ Cherche guitariste avec 2/3 ans d'expérience entre 12 et 14 ans pour jouer en groupe. Tél. 0645358522 ou paulolavoiture@hotmail.fr

◆ Anthony, 19 ans, guitariste compositeur, cherche à intégrer groupe esprit AC/DC ou jazz manouche étudie toute proposition disponible - bonnes dispositions pour le chant ; (1 an école ATLA Paris) Tél. 0603541415

◆ ELVINCE groupe rock à Mantes la Jolie (78). Batt, Bass, sax et chant cherchent un guitariste. www.myspace.com/elvince. Tél. 0687039406

◆ Le groupe Source Return, power trio rock sur Beauvais, recherche une chanteuse pour chanter ces textes en Anglais, sur nos musiques avons dates de concerts et album en projet groupe visible sur My Space.com/sourcereturn. Tél. 0680361879

◆ Groupe de brutal death signé, en préparation de son prochain album, cherche un bassiste pour intégrer la formation. Pour un échantillon de notre musique, rendez-vous sur www.myspace.com/psychobolia.com. Tél. 0665002354

◆ Guitariste cherche groupe d'environs 12/15 ans dans le 56. Rock. Influences : Thin Lizzy / Nirvana / Stones / Queen / Who / Gunsnroses et bien d'autres. Me contacter par mail : hugo.durand@live.fr

◆ Pianiste (Korg) cherche chnateur (anglais parfaitement maîtrisé) pour duo korg-boîte à rytme-chnat, à Paris uniquement. Influences : Kraftwerk, Suicide, Can, Neu!, Turzi. Tél. 0608511072 / junior_humbert@hotmail.fr

◆ Guitariste influencé par le rock 60's/70's (K. Richard, P. Townshend, Big Star, T. Rex, N. Y. Dolls...) cherche chanteur digne de ce nom, bassiste, batteur pour former un groupe aux projets sérieux. Tél. 0699808005

◆ Wind Walkers, groupe Biterrois (34), cherche un batteur ! Assez bon niveau demandé. Influences : Izia, The Virgins, The Libertines... Nous avons l'intention de nous produire sur scène. Si toi intéressé, moi appeler !!!
Tél. 0643509669

◆ du rock, du funk, du blues et des mélanges de styles. Guitariste, 22 ans, e, Idf, bon niveau, cherche musicos pour bien s'amuser :-)
glynnkevin_75@hotmail.com

◆ Chanteuse 30 ans, Paris, cherche guitariste compositeur niveau avancé textes français / Rock / Electro / Nirvana / Iggy Pop / Marilyn Manson / Rodolphe / Burger / The Cranberries / Bjork. n56@gmx.fr

◆ Guitare/ Chant cherche bassiste et batteur bon niveau pour répét', concerts... Influences : White Stripes, Sonic Youth, Velvet Underground, Nirvana, The Dandy Warhols, BRMC, The Warlocks, Samuel James, Pixies, etc... Tél. 0650780974

"HEY HEY MY MY, ROCK'N'ROLL WILL NEVER DIE"
PLUS DE BRUIT
35, rue de la Rochefoucauld 75009 Paris
Tél : 01 49 70 08 70
Métro Pigalle ou St Georges
Du mardi au samedi - 13H à 19H
ACHAT - VENTE
33 trs - 45 trs - CD - DVD musicaux
Rock tous styles, toutes époques

ATLA
LE VILLAGE MUSIQUES ACTUELLES
RENDEZ-VOUS
CONCERTS-RENCONTRES
JAM SESSIONS
CONCERTS
PORTES OUVERTES LES SAMEDIS 22 MAI ET 4 SEPT. DE 14H À 18H30
FORMATIONS POUR MUSICIENS PROFESSIONNELS ET AMATEURS TOUS INSTRUMENTS, CHANT / TOUS STYLES
AUTRES FORMATIONS AUX MÉTIERS DES MUSIQUES ACTUELLES : INTERVENANT PÉDAGOGIQUE, MANAGEMENT ARTISTIQUE ET CULTUREL...
ACCOMPAGNEMENT D'ARTISTES ET DE PROJETS
www.atla.fr
12 VILLA DE GUELMA 75018 PARIS /// 01 44 92 96 36 /// atla@atla.fr

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE
Disquaire Eclectique
paul émile vinyls

AMERICAN SCHOOL OF MODERN MUSIC
PRE-INSCRIPTIONS: 1er AVRIL - 12 JUIN
Documentation et fiche d'inscription:
117 rue de la Croix Nivert 75015 Paris
Tel: 0145311607 - Email: info@asmm.fr
Site Internet: www.asmm.fr
SAXOPHONE: RICK MARGITZA, PHIL HILFIKER
GUITARE: FRANCOIS FICHU, BERNARD VIDAL
PIANO: CHRISTOPHER CULPO
BASSE & CONTREBASSE: PETER GIRON
BATTERIE: TONY SABA

Prochaine parution : 20 juin 2010
vos annonces doivent nous parvenir par courrier ou par e-mail avant le : 4 juin 2010

CONTACT PETITES ANNONCES : Laetitia Lallemand
Tél. : 01 41 40 33 00 - Mail : laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

Petites Annonces ROCK&FOLK

La date limite de réception de votre annonce est fixée avant le 1er du mois pour parution le 15 de chaque mois.
Aucun texte ne pourra être modifié ou annulé après enregistrement à nos bureaux.

Pour tout renseignement concernant les modules (32e, 16e, 8e, 1/4 ... de page), contacter : **Laetitia Lallemand**
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr
Tél : 01 41 40 33 00

TARIFS AU 1er JANVIER 2010
- **Particuliers :** 10 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 11 €
- **Professionnels :** 14 € TTC la ligne (32 lettres, signes ou espaces)
  Texte en gras : + 20 €

Rubriques

- ❒ Vente matériel d'occasion
- ❒ Vente disques d'occasion
- ❒ Vidéo
- ❒ Stages
- ❒ Cours de musique
- ❒ Studios d'enregistrement
- ❒ Studios de répétition
- ❒ Associations
- ❒ Demandes d'emploi
- ❒ Réalisation/ production/promotion
- ❒ Offres d'emploi
- ❒ Divers
- ❒ Messages musiciens*

(GRATUITS)

* Sous réserve de disponibilités.

Bulletin d'insertion à retourner à : ROCK&FOLK - Service Petites Annonces - 12, rue Mozart - 92587 Clichy Cedex
❒ Je joins mon règlement à l'ordre des EDITIONS LARIVIÈRE par : ❒ CCP PARIS N° 1 159 15A020 ❒ chèque bancaire ❒ mandat lettre ❒ CB

NOM ET PRENOM DU TITULAIRE : .....
ADRESSE : ..... *CODE POSTAL :* .....
VILLE : ..... *SIGNATURE :*
N° DE CARTE : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ *EXPIRE LE :* ☐☐ ☐☐ *CLE (3 derniers chiffres au dos de la carte) :* ☐☐☐

LE ROCK DANS TOUS SES ETATS

25 & 26 JUIN 2010

27ème édition

EVREUX HIPPODROME

OUÏ FM

Ouifm.fr

OUÏ FM EN DIRECT DU ROCK DANS TOUS SES ÉTATS

LES 25 & 26 JUIN 2010

LA RADIO ROCK

BABYSHAMBLES • THE BLACK KEYS
PONY PONY RUN RUN • RENAN LUCE
CHOKEBORE • SUICIDAL TENDENCIES
THE JIM JONES REVUE • INFECTIOUS GROOVES
LES TAMBOURS DU BRONX • THE BLACK BOX REVELATION
DAN LE SAC vs SCROOBIUS PIP • JEFF LANG • DARK HORSES
THE PHANTOM BAND • DANGER • TRIGGERFINGER • CURRY & COCO
JAMAICA • SHINING • INVASION • FM BELFAST • BANG BANG ECHE • QUADRICOLOR...

Paris: 102.3 – Retrouvez toutes les fréquences et les webradios sur *www*.ouifm.*fr*

Plus d'informations sur le festival sur *www*.lerock.*org*

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	GLEE CAST	"Glee : The Music, The Power Of Madonna"	Epic
02	➤	Lady Antebellum	"Need You Now"	Capitol Nashville
03	➤	Justin Bieber	"My World"	Island
04	➤	AC/DC	"BOF Iron Man 2"	Sony Music
05	➤	Usher	"Raymond V Raymond"	Laface
06	➤	(various artists)	"Now 33"	EMI
07	➤	Jimmy Buffett	"Encores"	Mailboat Records
08	➤	Justin Bieber	"My World EP"	Island
09	➤	Zac Brown Band	"The Foundation"	Atlantic
10	➤	Lady Gaga	"The Fame"	Interscope

Classement au 08 mai 2010

VIRGIN MEGASTORE

Top Pop - Rock

Avril 2010

Virgin MEGASTORE — LA CULTURE DU PLAISIR®

01	➤	MADONNA	"Sticky & Sweet Tour"	Warner
02	➤	Sade	"Soldier Of Love"	Epic
03	➤	Muse	"The Resistance"	Warner
04	➤	John Butler Trio	"April Uprising"	Warner
05	➤	Michael Jackson	"This Is It"	Sony Music
06	➤	Gorillaz	"Plastic Beach"	EMI
07	➤	Massive Attack	"Heligoland"	EMI
08	➤	Jimi Hendrix	"Valleys Of Neptune"	Sony Music
09	➤	Milow	"Milow"	Sony Music
10	➤	Sharon Jones & The Dap...	"I Learned The Hard Way"	Differ-Ant
11	➤	Robert Francis	"Before Nightfall"	Warner
12	➤	Charlie Winston	"Hobo"	Pias
13	➤	Hindi Zahra	"Handmade"	EMI
14	➤	Lily Allen	"It's Not Me It's You"	EMI
15	➤	Muse	"The Haarp Tour : Live From Wembley"	Warner
16	➤	Izia	"Izia"	Universal
17	➤	Amy MacDonald	"A Curious Thing"	Universal
18	➤	V.V. Brown	"Travelling Like The Light"	Universal
19	➤	Mika	"The Boy Who Knew Too Much"	Universal
20	➤	Johansson & Yorn	"Break Up"	Warner

VIRGIN MEGASTORE

Top Imports

Avril 2010

Virgin MEGASTORE — LA CULTURE DU PLAISIR®

01	➤	DIANE BIRCH	"Bible Belt"
02	➤	Alan Jackson	"Freight Train"
03	➤	Gretchen Wilson	"I Got Your Country Right Here"
04	➤	Train	"Save Me San Francisco"
05	➤	Jakob Dylan	"Woman & Country"
06	➤	Bad Company	"Hard Rock Live"
07	➤	Graham Parker	"Imaginary Television"
08	➤	Lady Antebellum	"Need You Now"
09	➤	Great American Taxi	"Reckless Habits"
10	➤	Bobby Caldwell	"Consummate Caldwell"

cover story

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	PLAN B	"The Defamation Of Strickland Banks"	Atlantic
02	➤	Usher	"Raymond V Raymond"	Laface
03	➤	AC/DC	"BOF Iron Man 2"	Sony Music
04	➤	Glee Cast	"Glee The Music : The Power Of..."	Epic
05	➤	Bullet For My Valentine	"Fever"	Sony Music
06	➤	Paul Weller	"Wake Up The Nation"	Island
07	➤	Lady Gaga	"The Fame"	Interscope
08	➤	Scouting For Girls	"Everybody Wants To Be On TV"	Epic
09	➤	Port Isaac's Fisherman's...	"Port Isaac's Fisherman's Friends"	Universal
10	➤	Paolo Nutini	"Sunny Side Up"	Atlantic

Classement au 02 mai 2010

COLLEGE RADIO US

(source Billboard)

01	➤	STONE TEMPLE PILOTS	"Between The Lines"	Atlantic
02	➤	Alice In Chains	"Your Decision"	Virgin
03	➤	Three Days Grace	"The Good Life"	Jive
04	➤	Rise Against	"Savior"	DGC
05	➤	Phoenix	"1901"	Glass Note
06	➤	Muse	"Uprising"	Warner
07	➤	Muse	"Resistance"	Warner
08	➤	Godsmack	"Cryin' Like A Bitch !"	Republic
09	➤	Breaking Benjamin	"I Will Not Bow"	Hollywood
10	➤	Weezer	"(If You're Wondering If I Want You To)"	DGC

Classement au 08 mai 2010

STARTER 30

Top Pop Rock

Avril 2010

STARTER la culture en réseau

01	➤	SEXION D'ASSAUT	"L'Ecole Des Points Vitaux"	Sony Music
02	➤	Françoise Hardy	"La Pluie Sans Parapluie"	EMI
03	➤	Gotan Project	"The Resistance"	Warner
04	➤	Cœur De Pirate	"Cœur De Pirate"	Universal
05	➤	Muse	"The Resistance"	Warner
06	➤	Sade	"Soldier Of Love"	Epic
07	➤	Black Eyed Peas	"The END"	Interscope
08	➤	Slash	"Slash"	Warner
09	➤	MGMT	"Congratulations"	Sony Music
10	➤	John Butler Trio	"April Uprising"	Warner
11	➤	Madonna	"Sticky & Sweet Tour"	Warner
12	➤	AC/DC	"BOF Iron Man 2"	Sony Music
13	➤	Cypress Hill	"Rise Up"	EMI
14	➤	Melody Gardot	"My One And Only Thrill"	Universal
15	➤	Izia	"Izia"	Universal
16	➤	Amy MacDonald	"A Curious Thing"	Universal
17	➤	Gorillaz	"Plastic Beach"	EMI
18	➤	Arno	"Brussld"	Naive
19	➤	Scorpions	"Sting In The Tail"	Sony Music
20	➤	Massive Attack	"Heligoland"	EMI
21	➤	Angus & Julia Stone	"Down The May"	Wagram
22	➤	Gossip	"Music For Men"	Sony Music
23	➤	Benjamin Biolay	"La Superbe"	Naive
24	➤	Youssou N'Dour	"Dakar-Kingston"	Universal
25	➤	V.V. Brown	"Travelling Like The Light"	Universal
26	➤	Muse	"Origin Of Symmetry"	Warner
27	➤	Michael Jackson	"This Is It"	Sony Music
28	➤	Jimi Hendrix	"Valleys Of Neptune"	Sony Music
29	➤	Bullet For My...	"Fever"	Sony Music
30	➤	Sharon Jones & ...	"I Learned The Hard Way"	Starter Distrib

Doctor Z

Manifeste Rock'n'Roll
à l'usage des jeunes générations

02 WILKO ALGER, OCTOBRE 1983

Irène me passe un coup de fil : *"Il faut que tu viennes, ton ami Wilko est prostré dans sa chambre et ne veut parler à personne !"* Me voilà donc *On My Way To Westcliff On Sea*. Wilko m'attend au salon après les embrassades entre amis, on mange un sandwich que nous prépare Irène avec du thé, on se parle de filles. Puis on décide après un spliff de regarder des vidéos que Wilko veut me montrer, Howlin' Wolf, Muddy Waters et des tas de trucs de blues. Après quelques heures passées ensemble, j'aborde la possibilité de tournée en France et un nouvel album qui sera "Ice On The Motorway" dont l'enregistrement se fera quelques mois plus tard dans un studio du coin. Wilko semble heureux, je reste quelques jours avant de repartir à Londres puis Paris pour préparer son grand retour.
Wilko et moi avons une relation très intense, nous partageons un parcours assez similaire, c'est aussi un voyageur, un ex-hippie, qui a trippé comme beaucoup de kids de sa génération, il a fait le voyage initiatique en Inde ! après avoir été prof de littérature anglaise puis radical hippie (proto punk). Son amour des femmes, la sienne en particulier avec laquelle il vit depuis son plus jeune âge, nous rapproche car il pense aussi qu'on peut aimer plusieurs femmes à la fois. Ce sentiment d'appartenance à un univers différent restera le but de sa vie, il veut mourir sur scène comme un vieux bluesman qu'il est aujourd'hui. Très content j'ai sorti Wilko de sa schizo : mission accomplie. L'enregistrement d' "Ice On The Motorway" (juillet 1980) coûtera 800 livres, sera très rapide, 4 jours, on pense tous les deux que l'histoire de la musique est celle du feeling, 16 pistes, le studio est bâti dans une église. Le tour de France (10 dates en 1980) fut un succès et "Ice On The Motorway" se vendra à plus de 35 000 exemplaires, en France.

Destination *Rock The Casbah*, tour d'Algérie, octobre 1983. Dès notre arrivée, on est transportés en voiture avec chauffeur en dehors de la ville d'Alger vers Surcouf. Pour moi ce voyage est poignant, je suis si heureux d'être dans le pays où je suis né, tout pourrait me sembler fabuleux, mais je déchante assez vite, les rue sont pleines, une atmosphère bizarre de soviétisation de la société algérienne, les magasins sont vides, le peu de choses qu'on y trouve se résume à des chemises en nylon soviétiques des années 50-60 et du savon. Plus aucun artisanat, une société bloquée : les jeunes

soutenant les immeubles dans les rues, vision difficile à accepter.
L'hôtel est un immense conglomérat avec 500 chambres toutes désertes, en tous cas à notre étage, les numéros ne se suivent pas, il nous faudra plus d'une heure pour trouver nos chambres respectives, on est de toute façon épuisé.
Le lendemain matin départ pour Blida, nos chauffeurs attendent avec deux agents de la sécurité algérienne qui sont là apparemment pour nous surveiller d'après notre chauffeur qui m'avertira rapido, autoroute déserte construite par les Espagnols. Après plusieurs heures, on arrive à Blida où nous attend l'intelligentsia institutionnelle qui s'occupe de la maison des jeunes,

inutile de dire qu'elle n'est pas vraiment convaincue par le rock, il me faut négocier pour obtenir que la police ne soit pas dans la salle pendant le concert.
Le mépris des jeunes est latent, le concert naturellement déclenche une émeute, c'est un vrai plaisir de voir les gamins essayer de danser dans les travées, naturellement pas une fille !
Les flics algériens sont sur le pied de guerre.
On se retrouve après le concert avec les responsables qui sont satisfaits, on a contrôlé la situation, pas de casse, les English sont assez frustrés, pas de bière, pas d'alcool dans les backstages,

mais toutes les dates seront un vrai succès. Puis vient Alger, les agents du Gepeou algérien ont fait leur rapport, la salle Majestic de Bab-El-Oued, ancien cinéma où j'allais voir les série B américaines est plus importante que les salles de province, 800 personnes à peu près, mais lorsqu'on arrive, les flics sont à l'extérieur et à l'intérieur de la salle, plus de deux cents devant la scène et au fond de la salle, ils sont munis de longs bâtons. L'atmosphère est tendue, tout le monde veut une bière. Le concert commence, c'est chaud, Wilko voit lui-même les gosses se faire bastonner dès qu'ils bougent ou essayent de se lever, nous sommes furieux, c'est alors que Wilko mime de niquer sa guitare, les kids sont contents.

Mais les agents secrets (?) et le commissaire de police viennent me voir pour me dire qu'ils ne peuvent tolérer le jeu de scène de Wilko, il faut que j'intervienne. Wilko ne veut rien entendre, il continue de niquer sa Fender noir et rouge, il en a marre, veut arrêter le show, voyant la réaction extrêmement brutale des flics. On m'avertit qu'il doit terminer son concert sinon c'est la prison pour nous tous !
Nous faisons ce qu'il faut faire et finissons le show. Personne ne peut nous approcher, les gosses sont traités de voyous par les forces de l'ordre. On nous ramène au camp de vacances. Les gens de la nomenclature algérienne qui viennent passer leur week-end avec leurs maîtresses pour se bourrer la gueule, le resto ne sert que des pizzas (depuis une semaine). Il faudra plusieurs jours pour se faire payer. Wilko veut rentrer, il est furieux, il casse la machine à écrire contre le mur du bureau du secrétaire de la Culture à Alger. Il me faudra passer des heures à négocier pour ne pas passer nos derniers jours en prison, puis sans doute voulant se débarrasser de nous, les Algériens promettent notre départ le lendemain.
Après avoir payé les cachets, ils nous larguent à l'aéroport, impossible de prendre l'avion, tous les zincs sont pleins malgré nos réservations, Wilko s'assoit par terre en attendant, j'essaye de démêler la situation, de trouver une solution. C'est alors que notre jeune chauffeur avec qui on a sympathisé arrive car il savait que nous aurions des problèmes, il nous aide, il a un cousin chez Air France, il nous trouve un avion allant à Genève, qui pourra faire une escale pour Londres et Paris. On quitte l'Afrique, le rock en nous, de plus en plus sûrs de notre mission de passeur.★

MARC Z, ELECTRIC GURU. PARIS AVRIL 2010
(www.skydog.fr)

Kaporal
JEANS
Photo : EMMANUEL BOURNOT

L' ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.